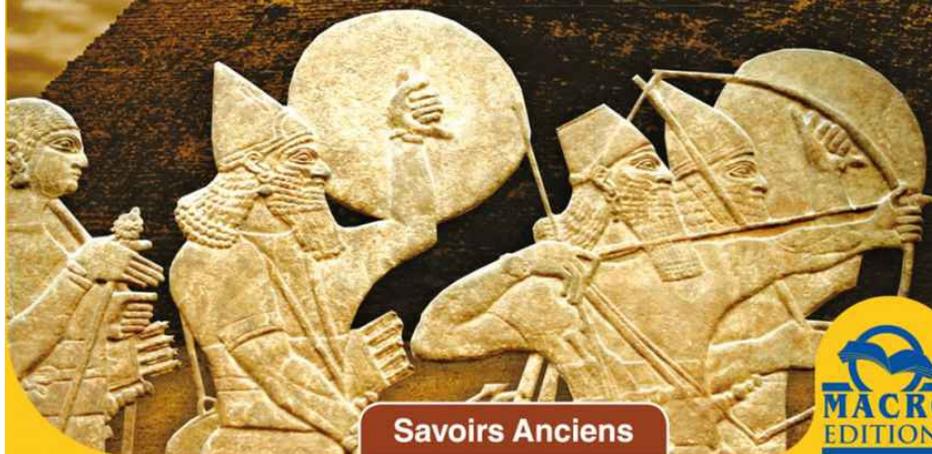


ZECHARIA SITCHIN

GUERRES DES
DIEUX
GUERRES DES
HOMMES



Savoirs Anciens

MACRO
EDITIONS

ZECHARIA SITCHIN

**GUERRES DES
DIEUX**
GUERRES DES
HOMMES

Traduit de l'américain par Olivier Magnan

**Les surprenantes origines de l'humanité
et des « dieux » qui détruisirent
la première civilisation**



www.macroeditions.com

Pour de plus amples informations sur cet auteur et sur cette collection visitez notre site www.macroeditions.com

Titre original : The Wars of Gods and Men

© 1990, 1991, 2002 Zecharia Sitchin

BEAR & COMPANY

One Park Street

Rochester, Vermont 05767, USA

www.BearandCompanyBooks.com

*coordination
éditoriale*

Chiara Naccarato

traduction

Olivier Magnan

révision

Laurent Palet

couverture

Tecnicemiste srl, Bertinoro
- Italie

mise en page

JMD srl comunicazione,
Como - Italie

impression Tipografia Lineagrafica, Città
di Castello - Italie

ebook ePubMATIC.com

1^{re} édition juin 2013

© 2013 **Macro Éditions**

Collection « Savoirs Anciens »

www.macroeditions.com (France)

www.macroedizioni.it (Italie)

Via Giardino, 30

47522 Cesena - Italie

ISBN ePub: 978-88-6229-471-3

ISBN Mobi: 978-88-6229-820-9

Table des matières

Avant-propos

CHAPITRE 1 - Guerres de l'homme

CHAPITRE 2 - Les aventures d'Horus et Seth

CHAPITRE 3 - Zeus et Indra lanceurs de missiles

CHAPITRE 4 - Chroniques terriennes

CHAPITRE 5 - Guerres des dieux de jadis

CHAPITRE 6 - L'humanité entre en scène

CHAPITRE 7 - Le partage du globe

CHAPITRE 8 - Le temps des guerres des pyramides

CHAPITRE 9 - Paix sur Terre

CHAPITRE 10 - Piégé dans la pyramide...

CHAPITRE 11 - « Reine je suis, reine je reste ! »

CHAPITRE 12 - Requiem pour un désastre

CHAPITRE 13 - Abraham : les années de braise

CHAPITRE 14 - Holocauste nucléaire

Épilogue

Chroniques terriennes : les repères chronologiques

Sources

Avant-propos

Bien avant que les hommes ne se combattent entre eux, les dieux se sont entredéchirés. À telle enseigne que c'est au nom des conflits divins que commencèrent les guerres des hommes.

Et ces conflits entre dieux pour la suprématie sur cette planète, la Terre, ne furent que la poursuite des rivalités qui existaient entre eux sur leur propre planète.

Alors, la première civilisation humaine sombra dans un holocauste nucléaire.

J'évoque ici des faits. Non de l'imaginaire. Des faits transcrits dans leur déroulement il y a très, très longtemps – au fil des Chroniques terriennes.

La transcription des appellations sumériennes suit la recommandation universitaire qui veut que le son « ou » soit

transcrit par la lettre « u ». Nous avons en outre fait figurer, aux côtés de la transcription des noms propres courante en français, et lors de leur première occurrence, la transcription anglo-américaine, souvent reprise dans les travaux internationaux. ndt.

Chapitre 1

Guerres de l'homme

Au cours de l'été 1947, un jeune berger à la recherche d'une brebis égarée dans les falaises sèches qui surplombent la mer Morte découvrit l'existence d'une grotte où avaient été dissimulés des rouleaux hébraïques glissés dans des jarres de terre. Ces rouleaux et d'autres, découverts dans la région au fil des années – et regroupés sous l'appellation de manuscrits de la mer Morte –, étaient demeurés intacts pendant près de deux mille ans, soigneusement enveloppés, dissimulés au loin au cours des années de turbulences pendant lesquelles la Judée combattit la toute-puissance de l'empire romain.

Question : ce dépôt de la bibliothèque officielle de Jérusalem avait-il été déplacé par souci de sécurité avant que la ville et son temple ne succombent sous l'assaut en 70 avant Jésus-Christ, ou bien – comme le

pensent la majorité des chercheurs – s’agissait-il de la bibliothèque des esséniens, secte d’ascètes préoccupés de messianisme ? Le débat n’est pas tranché dans la mesure où cette bibliothèque réunit à la fois des textes bibliques traditionnels et des écrits propres aux coutumes de la secte, à son organisation et aux croyances qu’elle véhicule.

L’un des rouleaux les plus longs et les mieux préservés, peut-être le plus spectaculaire, évoque une guerre à venir, une sorte de « combat final¹ ». Ce texte que les experts ont intitulé *La guerre des fils de la lumière contre les fils des ténèbres* envisage une généralisation de la conflagration – les conflits locaux dans lesquels, en premier lieu, se sont impliqués les voisins immédiats de la Judée vont dégénérer en batailles féroces et s’élargir jusqu’à y impliquer la totalité du Monde antique : « des fils de la lumière contre les fils des ténèbres, soit contre l’armée de *Bélial*, consistera en une attaque contre les troupes d’Édom, de Moab, des Ammonites et sur le territoire des Philistins. Puis sur celui des Kittim d’Assyrie. Et sur celui des violateurs de l’accord qui ont apporté de l’aide à leurs ennemis... » Dans la foulée de ces

batailles, « ils s'avanceront au-devant des Kittim d'Égypte » et « au moment voulu [...] contre les rois du Nord ».

Dans cette guerre des hommes, prophétise le manuscrit, le Dieu d'Israël tiendra toute sa place :

Du jour où les Kittim tomberont, se lèvera un terrible combat marqué par le carnage à la face du dieu D'Israël.

Car il s'agit du jour qu'Il a fixé de toute éternité pour que s'y tienne le combat final contre les fils des ténèbres.

Le prophète Ézéchiël avait déjà annoncé ce combat final, « dans la suite des jours », où s'opposaient Gog et Magog, et dans lequel le Seigneur en personne disait : « J'abattraï ton arc de ta main gauche et je ferai tomber les flèches de ta main droite². » À cela près que les manuscrits de la mer Morte se projetaient plus loin, prédisaient l'intervention effective de bien des dieux, engagés dans le combat aux côtés des mortels :

Ce jour-là, la compagnie des divins et le rassemblement des mortels s'engageront sur le

même front dans le combat et son ravage.

Les fils de la lumière batailleront contre les fils des ténèbres en faisant montre d'une puissance comparable à celle de Dieu, au milieu d'un fracas terrible et des cris guerriers des dieux et des hommes.

Même si les croisés, les Sarrasins et des cohortes d'autres combattants au fil de l'histoire se sont jetés dans la guerre « au nom de Dieu », croire qu'au sein d'une bataille à venir le Seigneur lui-même sera présent en personne au milieu du champ de bataille et que dieux et hommes combattront côte à côte semble relever d'un imaginaire débridé, au mieux à interpréter comme une allégorie. Et pourtant, il ne s'agit pas d'une vision si extraordinaire qu'elle puisse paraître. Pour la bonne raison qu'en des temps révolus l'on croyait véritablement que les guerres humaines ne relevaient pas uniquement des décrets divins, mais qu'elles étaient menées avec la participation active desdits dieux.

L'une des guerres qui inspirèrent la grande littérature, celle pour laquelle « l'amour avait lancé sur l'océan des milliers de navires », j'ai nommé la guerre

de Troie, opposa les Grecs achéens aux Troyens. Elle fut menée par les Grecs, nous le savons bien, pour forcer les Troyens à restituer la belle Hélène à son époux légitime. Et pourtant, un récit épique grec, les *Kypria*, a décrit cette guerre comme le plan prémédité du grand Zeus :

En ce temps-là, les milliers d'hommes s'ajoutaient aux milliers grouillant dans le sein large de la terre. Alors, par commisération pour eux, Zeus, dans sa grande sagesse, résolut d'alléger son fardeau.

Ainsi leva-t-il un conflit en Iliion (Troie) à cette fin. Qu'à force de tués, il puisse raréfier la race humaine.

Homère, le conteur grec qui transcrivit les péripéties des guerres dans son *Iliade*, critiqua ce caprice des dieux instigateurs du conflit et les blâma de l'avoir attisé au point de lui laisser atteindre un développement majeur. Par leur intervention directe ou indirecte, tantôt visibles, tantôt pas, les dieux divers et variés manipulèrent les protagonistes clés de ce drame humain pour les livrer à leur destin. Et celui qui tirait les

ficelles était Jupiter (Zeus) : « Alors que les autres dieux et les guerriers en armes dormaient dans la plaine d'un sommeil sonore, Jupiter veillait, tout occupé à réfléchir à la façon d'honorer Achille et de décimer le plus grand nombre possible des Achéens à bord de leurs navires. »

Avant même que la bataille ne s'engage, le dieu Apollon avait ouvert les hostilités : « Il se campa à distance des navires, le visage noir comme la nuit, et son arc d'argent sonna le glas mortel au gré des flèches qu'il tira sur eux [les Achéens]. Neuf jours durant, il darda ses flèches contre eux [...] Le jour entier, les bûchers des morts brûlèrent. » À partir du moment où les clans en conflit convinrent de suspendre les hostilités de façon que leurs dirigeants puissent décider de l'issue de la guerre par un combat singulier, les dieux dépités livrèrent leurs consignes à la déesse Minerve : « Va sur l'heure te mêler aux armées troyenne et achéenne et fais en sorte que les Troyens brisent les premiers leur serment et qu'ils assaillent les Achéens. » Emplie de zèle pour sa mission, Minerve « fusa dans le ciel comme un brillant météore [...] une traînée lumineuse dans son sillage. » Plus tard, dans la

crainte que le brutal affrontement ne cesse à cause de la nuit, Minerve changea les ténèbres en jour en illuminant le champ de bataille : elle « écarta de leurs yeux le voile épais de l'ombre et la grande lumière fit le jour sur eux, à la fois du côté des navires et à l'endroit où la bataille faisait rage. Ainsi les Achéens purent voir Hector et ses troupes. »

À mesure que les assauts redoublaient de violence, qu'un héros de loin en loin venait en affronter un autre, les dieux, eux aussi, veillaient sur chacun des combattants : l'un fondait du ciel pour sortir d'une mauvaise passe un héros mis à mal, un autre se rendait maître d'un chariot fou. Mais à partir du moment où dieux et déesses se retrouvèrent engagés des deux côtés de la bataille et qu'ils en vinrent à se blesser mutuellement, Zeus en appela à une suspension des combats et donna aux dieux belligérants l'ordre de se tenir à l'écart des assauts des mortels.

Le répit ne dura pas : bon nombre des combattants d'importance étaient fils de dieux ou de déesses (issus de conjoints humains). Le dieu Mars se montra tout particulièrement furieux quand son fils Ascalaphe fut transpercé à mort par un Achéen. « Ne m'accablez pas,

ô dieux qui hantez les cieux, si je cingle sur les navires achéens pour venger la mort de mon fils. » Mars annonça aux autres immortels : « Quand bien même Jupiter au final me foudroierait de son éclair et que je m'étendrais, sang et poussière, parmi les cadavres. »

« Aussi longtemps que les dieux se tinrent à l'écart des guerriers mortels, écrivit Homère, les Achéens triomphaient car Achille, qui avait jusqu'alors refusé de combattre, s'était désormais rangé à leur côté. » Mais face à la colère grandissante des dieux et parce que les Achéens bénéficiaient à présent du soutien du demi-dieu Achille, Jupiter changea d'attitude :

« Pour ma part, ici je resterai,
Sur mon siège du mont Olympe, observateur, en
paix.
Mais vous autres, rejoignez donc les Troyens et
les Achéens,
et donnez selon votre choix au clan voulu votre
soutien. »
Ainsi parla Jupiter en livrant le monde à la guerre.
Dès lors, les dieux prirent leur parti et
s'engagèrent dans le conflit.

(Adaptation rimée du traducteur.)

La guerre de Troie, et à vrai dire la ville de Troie elle-même, furent longtemps considérées appartenir tout simplement aux légendes grecques aussi fascinantes que non crédibles. Ce que les historiens ont appelé en toute tolérance d'esprit la mythologie. Troie et les événements qui lui furent associés étaient encore tenus pour purement mythologiques quand Charles McLaren, en 1822, proposa qu'une partie de la Turquie orientale, dénommée Hissarlik, devait correspondre au site de la Troie d'Homère. Mais ce fut seulement à partir du moment où un homme d'affaires nommé Heinrich Schliemann, autofinancé sur ses fonds personnels, s'en vint fort de découvertes spectaculaires tirées de ses fouilles du site en 1870 que les spécialistes commencèrent à admettre l'existence de Troie. Il est désormais admis que la guerre de Troie a effectivement eu lieu au cours du XIII^e siècle avant Jésus-Christ. Ce fut au temps, à en croire les sources grecques, où les dieux et les hommes combattirent ensemble. Et les Grecs ne furent pas les seuls à partager cette croyance.

À cette époque, même si la pointe de l'Asie Mineure

face à L'Europe et à la mer Égée se voyait criblée de colonies essentiellement grecques, l'Asie Mineure proprement dite restait sous la domination des Hittites. Alors que les historiens contemporains ne connurent d'abord ce peuple qu'à travers les références bibliques, puis les inscriptions égyptiennes, les Hittites et leur royaume – Hatti – ne reprirent vie qu'à partir du moment où les archéologues commencèrent à mettre au jour leurs cités anciennes.

Le déchiffrement de l'écriture hittite et du langage indo-européen de ce peuple rendit possible la datation de ses origines au second millénaire avant J.-C., époque à laquelle les tribus aryennes entamèrent leur migration depuis la région du Caucase – une partie d'entre elles se dirigèrent vers le sud-est pour aboutir en Inde, d'autres prirent la route du sud-ouest pour s'établir en Asie Mineure. Le royaume hittite connut son apogée aux alentours de 1750 avant J.-C. et son déclin commença cinq cents ans plus tard. Époque à laquelle les Hittites se virent harcelés par des envahisseurs venus de la mer Égée. Ils les désignent sous le nom d'Ahhiyawa. Bon nombre d'historiens les assimilent au peuple qu'Homère nommait Achioi – les

Achéens, ceux-là mêmes dont il immortalisa les attaques menées sur la pointe occidentale de l'Asie Mineure dans *L'Iliade*.

Au cours des siècles antérieurs à la guerre de Troie, les Hittites élargirent leur royaume à l'échelle d'un empire tout en affirmant avoir agi sous l'autorité de leur dieu suprême TESHUB (« le Tonnant »). Son appellation ancienne était « le dieu de la Tempête à la force qui tue ». À son propos, les rois hittites disaient parfois que le dieu avait pris part physiquement à la bataille : « Le puissant dieu de la Tempête, mon Seigneur [inscription du roi Murshilis], fit montre de son pouvoir divin en décochant la foudre » contre l'ennemi, pour aider à sa défaite. Autre appui divin aux Hittites dans le combat, la déesse ISHTAR, dont le nom épithète était « la Dame du champ de bataille ». Bien des victoires relèvent de son « divin pouvoir », quand elle « fondait [du haut des cieux] pour frapper les nations ennemies ».

L'influence hittite, comme le soulignent de fort nombreuses allusions dans l'Ancien Testament, s'étendit vers le sud au sein du Caucase. Mais les Hittites y tenaient leur position de colons, non de

conquérants. Alors qu'ils considéraient le pays de Canaan comme une zone neutre, sans en revendiquer la possession, les Égyptiens, eux, n'adoptaient pas la même attitude. Régulièrement, les pharaons cherchaient à étendre leur domination vers le nord sur Canaan et le Pays du Cèdre (Liban). Ils parvinrent à leurs fins vers 1470 avant J.-C. en écrasant une coalition de rois cananéens à Meggido.

L'Ancien Testament, que recourent des inscriptions laissées par les ennemis des Hittites, a décrit ce peuple comme celui de combattants surentraînés qui portèrent à son sommet l'usage du char de bataille dans le Proche-Orient. Mais les inscriptions mêmes des Hittites semblent montrer qu'ils n'entraient en guerre que sur l'ordre des dieux, que l'ennemi se voyait offrir la chance d'une reddition pacifique avant l'ouverture des hostilités et qu'en cas de victoire, eux, les Hittites, acceptaient de recevoir tribut et prisonniers : les villes n'étaient pas mises à sac, les populations n'étaient pas massacrées.

En revanche, Thoutmôsis III, le pharaon victorieux à Meggido, faisait transcrire avec orgueil : « Désormais, Sa Majesté gagna le nord, pilla les villes, abandonna

sur place la souillure de ses camps. » D'un roi vaincu, le pharaon dit : « J'ai dévasté ses cités, incendié ses camps, j'en ai fait des dépotoirs. Jamais ne sera possible la réimplantation de son peuple. J'ai fait prisonnière la population entière. Ravi ses bétails innombrables, tout comme ses biens. J'ai emmené toute ressource de vie. Jeté à bas le grain et coupé les forêts et tous les arbres d'agrément. Tout cela, je l'ai détruit. » Et ce fut accompli, affirme le pharaon, avec le bon vouloir d'AMON-RÂ, son dieu.

Le caractère brutal des guerres égyptiennes et les destructions impitoyables qu'elles infligeaient à l'ennemi vaincu donnaient lieu à des inscriptions pleines de vantardise. Le pharaon Pepi I^{er}, par exemple, commémora sa victoire sur les « populations des sables » asiatiques en un poème à l'honneur de l'armée qui « tailla en pièces le territoire des populations des sables [...], abattit ses figiers et ses vignes [...], qui incendia toutes ses maisons, tua sa population par dizaines de milliers ». Les inscriptions commémoratives s'illustraient de représentations vivantes des scènes de bataille (*Figure 1*).

Partisan de cette tradition de cruauté gratuite, le

pharaon Piânkhy³, lequel avait envoyé des troupes depuis la Haute-Égypte pour venir à bout de la rebelle Basse-Égypte, fustigeait l'offre de ses généraux d'épargner la vie des adversaires survivants au combat. Au nom de la « destruction à jamais » qu'il avait jurée, le pharaon annonça sa venue dans la ville prise « pour jeter à bas ce qui était resté debout ». « C'est à cette fin, déclara-t-il, que mon père Amon m'a prié d'agir. »

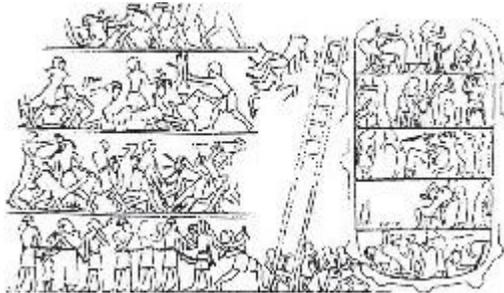


Figure 1

Le dieu Amon dont les ordres sur le champ de bataille déterminaient, disaient les Égyptiens, leur propre cruauté, trouva sa correspondance dans le Dieu d'Israël. Selon les mots mêmes du prophète Jérémie, « Ainsi parlait le Seigneur des Armées, le Dieu d'Israël : “Je punirai Amon, le dieu de Thèbes, et ceux qui croient en lui, et j'apporterai le châtement sur l'Égypte

et ses dieux, ses pharaons et ses rois.” » Attitude, nous enseigne la Bible, érigée en confrontation permanente. Près d’un millier d’années auparavant, au temps de l’Exode, Yahvé, Dieu d’Israël, frappa l’Égypte d’un feu roulant d’afflictions, non pas seulement pour adoucir le cœur de son monarque, mais aussi en guise de « punitions à l’encontre des dieux d’Égypte ».

La fuite miraculeuse des Israélites pour échapper au servage en Égypte et gagner la Terre promise fut l’œuvre, selon le récit biblique de l’Exode, de l’intervention directe de Yahvé au cœur de ces événements essentiels :

Ils partirent de Succoth,
et ils campèrent à Étham, à l’extrémité du
désert.

L’Éternel allait devant eux,
le jour dans une colonne de nuée pour les
guider dans leur chemin,
et la nuit dans une colonne de feu pour les
éclairer,
afin qu’ils marchassent jour et nuit (13:21).

Il s’ensuivit alors un affrontement sur la mer dont le

pharaon préféra ne laisser aucune inscription. C'est le livre de l'Exode qui nous en apporte la connaissance :

Alors le cœur de Pharaon et celui de ses serviteurs furent changés à l'égard du peuple [...]

Les Égyptiens les poursuivirent [...]
et ils les atteignirent campés près de la mer [...]

Et l'Éternel refoula la mer par un vent d'orient qui souffla avec impétuosité toute la nuit ; il mit la mer à sec, et les eaux se fendirent.

Les enfants d'Israël entrèrent au milieu de la mer à sec [...] (14:21-22).

À l'aube, quand les Égyptiens comprirent ce qu'il était en train de se passer, le pharaon donna l'ordre de lancer ses chars à la poursuite des Israélites. Mais :

À la veille du matin,
l'Éternel, de la colonne de feu et de nuée,
regarda le camp des Égyptiens,
et mit en désordre le camp des Égyptiens.

Il ôta les roues de leurs chars
et en rendit la marche difficile.
Les Égyptiens dirent alors :
« Fuyons devant Israël,
car l'Éternel combat pour lui contre les
Égyptiens » (14:24).

Mais le monarque égyptien à la poursuite des
Israélites ordonna à ses chars de précipiter la
poursuite. L'issue en fut désastreuse pour les Égyptiens
:

Les eaux revinrent,
et couvrirent les chars, les cavaliers
Et toute l'armée de Pharaon, qui étaient entrés
dans la mer après les enfants d'Israël ;
et il n'en échappa pas un seul [...] (14:28).
Israël vit la main puissante
que l'Éternel avait dirigée contre les
Égyptiens [...] (14:31).

L'expression biblique rejoint pratiquement les mots
mêmes qu'un pharaon postérieur, Ramsès II, employa
pour décrire la survenue miraculeuse d'Amon-Râ à ses

côtés au cours d'une bataille décisive engagée contre les Hittites en 1286 avant J.-C.

Elle avait pour cadre la forteresse de Kadesh au Liban. Le combat venait de défaire quatre divisions du pharaon Ramsès II opposées aux forces mobilisées par le roi hittite Muwatallis des quatre coins de son empire. Il se solda par une retraite égyptienne et coupa court à la poussée de l'Égypte vers le nord, vers la Syrie et la Mésopotamie. Dans le même temps, le conflit avait épuisé les ressources des Hittites, désormais affaiblis et exposés.

La victoire hittite aurait pu se montrer plus décisive : le pharaon en personne avait failli être fait prisonnier. L'on n'a retrouvé que des inscriptions partielles à propos de la bataille. Mais Ramsès, après son retour en Égypte, jugea bon de décrire en détail le miracle de son échappatoire.

Ses inscriptions sur les murs du temple rehaussées d'illustrations minutieuses (*Figure 2*) racontent comment les armées égyptiennes avaient atteint Kadesh et installé leur camp au sud de la cité pour se préparer à l'assaut. Étonnamment, l'ennemi hittite n'en sortit pas pour livrer bataille. Ramsès alors ordonna à deux de

ses divisions de faire mouvement vers la forteresse. C'est à ce moment précis que les chars hittites surgirent de nulle part, qu'ils se jetèrent sur les divisions en marche à revers tout en dévastant les camps des deux autres corps d'armée.

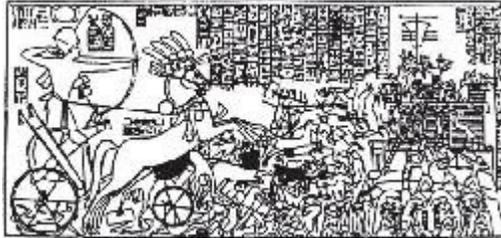


Figure 2

Alors que les troupes égyptiennes commençaient à refluer dans un mouvement de panique, Ramsès comprit soudain que « Sa Majesté se retrouvait isolée au milieu de ses seuls gardes du corps ». Et « lorsque le roi se retourna, il se vit encercler par deux mille cinq cents chars de combat » – non pas les siens, mais bien ceux des Hittites. Abandonné par ses officiers, par les combattants sur char et par son infanterie, Ramsès se tourna vers son dieu. Il lui rappela que s'il se trouvait en situation si périlleuse, c'était uniquement parce qu'il avait obéi aux ordres divins :

Et Sa Majesté lança :
« Eh bien, mon Père, Amon ?
Un père a-t-il oublié son fils ?
Ai-je jamais agi sans toi ?
Tout ce que je fis ou ne fis pas,
ne fut-ce point en respect de ta volonté ? »

Sans omettre de rappeler aux dieux égyptiens que ce pays était aux mains d'autres dieux, Ramsès en vint à demander : « Qui sont ces Asiates pour toi, ô Amon ? Ces misérables qui ne savent rien de toi, ô Dieu ? »

Ramsès plaidait toujours la sauvegarde de sa vie auprès de son dieu Amon, au nom des pouvoirs divins bien plus grands que ceux de ces « millions de soldats d'infanterie, de ces centaines de milliers de combattants sur char », quand un miracle survint : le dieu fit son apparition sur le champ de bataille !

Amon entendit mon appel à lui.
Il étendit sa main sur moi, et je m'en réjouis.
Il se tint derrière moi et cria :
« En avant ! En avant !
Ramsès, l'aimé d'Amon, je suis avec toi ! »

À l'appel de son dieu, Ramsès attaqua les troupes ennemies. Sous l'influence du dieu, les Hittites se montrèrent inexplicablement affaiblis : « Leurs mains restaient inertes, ils se montraient incapables de tirer leurs flèches ni d'élever leurs lances. » Et ils se disaient entre eux : « Ce n'est pas un mortel qui se tient face à nous. C'est un dieu puissant. Ses actes ne sont pas ceux d'un homme. Un dieu habite ses membres. » Dès lors sans obstacle, tuant à droite et à gauche, Ramsès parvint à s'échapper.

Après la mort de Muwatallis, l'Égypte et le royaume hittite signèrent un traité de paix et le pharaon régnant prit pour épouse principale une princesse hittite. La paix était vitale car les Égyptiens, tout comme les Hittites, subissaient les attaques de plus en plus fréquentes des « peuples de la mer » – des envahisseurs venus de Crète et d'autres îles grecques. Ils parvinrent à prendre pied sur la côte méditerranéenne de Canaan et devinrent les Philistins de la Bible. Mais leurs attaques contre l'Égypte furent repoussées par le pharaon Ramsès III qui commémora les scènes de bataille sur les murs du temple (*Figure 3*). Il attribua ses victoires à sa stricte application des « plans du

Seigneur omnipotent, mon auguste père divin, le Seigneur des dieux ». C'était à son dieu Amon-Râ, écrivit Ramsès, qu'il fallait porter le crédit des victoires : car c'était « Amon-râ qui était sur eux, qui les détruisait ».

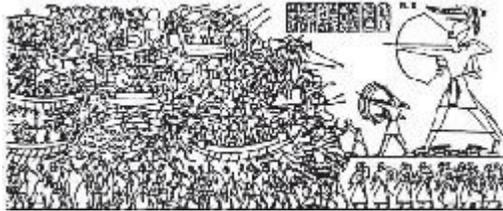


Figure 3

Le cheminement sanglant de la guerre que l'homme mène contre son semblable au nom des dieux nous conduit dans le passé lointain en Mésopotamie – la terre entre les fleuves (l'Euphrate et le Tigre) – le territoire biblique de Shinéar. C'est là, comme le relate la Genèse, verset 11, que fut édifiée la toute première des cités, avec ses immeubles de briques et ses tours gratte-ciel. Là que l'histoire archivée commença. Là encore que débuta la préhistoire marquée par les colonies des dieux anciens.

Cette histoire que nous allons à présent dévoiler plonge dans la nuit des temps. Pour l'heure, contentons-

nous de revenir des milliers d'années en arrière, avant l'époque dramatique de Ramsès II en Égypte. Dans la lointaine Mésopotamie, alors, la royauté était accaparée par un jeune homme ambitieux. Son nom, Sharru-Kin – « le juste monarque ». Nos manuels scolaires le désignent sous l'appellation de Sargon I^{er}. Il fit ériger une nouvelle capitale, la baptisa Agadé, et constitua le royaume d'Akkad. Le langage akkadien, transcrit en une écriture en coin (cunéiforme), fut la langue mère de toutes les langues sémitiques, parmi lesquelles demeurent en usage l'hébreu et l'arabe. Sargon régna pendant la majeure partie du XXIV^e siècle avant J.-C. Il dit avoir dû son long règne (cinquante-quatre ans) au statut particulier que lui avaient procuré les grands dieux en sa qualité alors de « délégué d'Ishtar, prêtre oint d'ANU, grand et juste berger d'ENLIL ». Ce fut Enlil, écrivit Sargon, « qui ne laissa personne s'opposer à Sargon », lui encore qui donna au monarque « tout le territoire depuis la mer du haut jusqu'à la mer du bas » (de la Méditerranée au golfe Persique). Par conséquent, c'est à « la porte de la Maison d'Enlil » que Sargon déferait les rois en captivité, accablés de cordes fixées aux colliers de

chien qu'on leur imposait au cou.

Au cours de l'une de ses campagnes à travers les monts Zagros, Sargon assista à la même prouesse divine que celle dont furent témoins les combattants de Troie. Comme « il manœuvrait sur le territoire des Warahshi [...], alors qu'il se hâtait dans sa progression entouré de ténèbres [...] Ishtar fit briller pour lui une lumière ». Ainsi fut-il capable de « pénétrer l'obscurité » de la nuit pour mener ses troupes à travers les passes montagneuses du Louristan [ou Lorestan] actuel.

La dynastie akkadienne entamée avec Sargon atteignit son apogée sous l'autorité de son petit-fils Naram-Sîn (« Celui que le dieu Sîn aime »). Lequel fit inscrire sur ce monument que ses conquêtes ne furent rendues possibles que parce que son dieu l'avait doté d'une arme unique, l'« Arme du Dieu », aussi parce que les autres dieux lui avaient consenti explicitement leur accord – quand ils ne l'avaient pas invité à agir – pour pénétrer leurs territoires.

La poussée colonisatrice majeure de Naram-Sîn s'opérait vers le nord-ouest où, parmi ses conquêtes, figure la ville d'Ebla [Ibla], là même où la découverte récente d'archives sur tablettes d'argile suscita un

grand intérêt scientifique : « Alors que depuis la séparation de l'humanité aucun des rois n'a jamais détruit ni Arman ni Ibla, le dieu Nergal ouvrit largement la route au puissant Naram-Sîn et lui donna Arman et Ibla. Il lui offrit en outre en présent Amanus, les monts du Cèdre, jusqu'à la mer d'en haut. »

Mais autant Naram-Sîn peut attribuer ses campagnes victorieuses à son respect des ordres de ses dieux, autant il est licite de faire coïncider sa chute avec son entrée en guerre malgré l'interdit des dieux. Les chercheurs ont rassemblé des fragments de plusieurs versions d'un texte titré *La légende de Naram-Sîn*. À la première personne, Naram-Sîn explique dans ce récit de lamentations que ces tourments commencèrent quand la déesse Ishtar « modifia son plan » et que les dieux donnèrent leur bénédiction à « sept rois, des frères, glorieux et nobles. Leurs troupes comptaient trois cent soixante mille hommes ». Depuis l'actuel Iran, ils envahirent les territoires montagneux de Gutium et d'Élam à l'est de la Mésopotamie, jusqu'à menacer Akkad même. Naram-Sîn s'enquit auprès des dieux de la conduite à tenir. Il lui fut répondu de déposer ses armes et, au lieu de s'en aller combattre, de partager la

couche de sa femme et de dormir (mais, pour des raisons obscures, il lui fut enjoint d'éviter de faire l'amour) :

Les dieux lui répondirent :

« Ô, Naram-Sîn, voici nos directives :

Cette armée contre toi [...]

Muselle tes armes, place-les dans un coin !

Fais taire ta hardiesse, demeure chez toi !

Avec ta femme, va-t'en dormir,

mais auprès d'elle, abstiens-toi de [...]

De tes frontières, vers l'ennemi tu n'iras point.

»

Malgré tout, Naram-Sîn, arguant de se fier à ses propres armes, décida d'attaquer l'ennemi en dépit du conseil des dieux. « À l'orée de la première année, j'ai envoyé cent vingt mille troupes, mais pas une ne revint », confessa le roi à travers son inscription. D'autres troupes furent anéanties au cours de la deuxième et de la troisième année, et Akkad était sur le point de succomber à la faim. Au quatrième anniversaire de la guerre non autorisée, Naram-Sîn en appela au grand Dieu Ea pour qu'il désavoue Ishtar et soumette son

affaire aux autres dieux. Lesquels lui enjoignirent de ne pas poursuivre le combat avec la promesse que « dans les jours à venir, Enlil déclencherait la perte des fils du mal » et qu'Akkad connaîtrait le répit.

La période de paix promise dura quelque trois siècles, au cours de laquelle l'ancien territoire de Mésopotamie, Sumer, redevint le centre de la royauté, tandis que les anciens centres urbains du monde antique – Ur, Nippur, Lagash, Isin, Larsa – s'épanouirent à nouveau. Sumer, sous le règne des rois d'Ur, fut le centre d'un empire qui dépassa les frontières de l'ancien Proche-Orient. Mais à l'approche de la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ, le territoire devint l'enjeu de loyautés mises à mal et d'armées en guerre. C'est alors que la grande civilisation – la première civilisation humaine connue – fut emportée par une catastrophe majeure à la portée inouïe.

Un événement dramatique dont, pensons-nous, les récits bibliques se firent l'écho. Il s'agit d'une catastrophe dont le souvenir allait demeurer une éternité, un drame commémoré et pleuré à travers de très nombreux poèmes de lamentations. Ils livrent une description très visuelle des ravages et de la désolation

qui anéantit ce territoire immense au cœur de l'ancienne civilisation. Ce fut, disent ces textes mésopotamiens, un cataclysme qui frappa Sumer, conséquence d'une décision prise par les grands dieux réunis en conseil.

Il fallut presque un siècle pour voir le sud mésopotamien réinvesti par une population et un autre siècle pour en finir définitivement avec cette annihilation divine. À partir de ce moment, le centre du pouvoir mésopotamien s'est déplacé vers le nord, à Babylone. C'est là qu'allait surgir un nouvel empire qui avait érigé le dieu ambitieux MARDUK en déité suprême.

Vers 1800 avant J.-C., hammourabi, le roi connu pour son code de lois, accéda au trône de Babylone et entama un élargissement de ses frontières. À en croire ses inscriptions, les dieux ne se contentèrent pas de lui indiquer l'opportunité de ses campagnes militaires et le moment de leur levée, ils étaient littéralement à la tête de ses armées :

À travers la puissance des grands dieux
le roi, le bien-aimé du dieu Marduk,
rétablit les fondations de Sumer et d'Akkad.
Sous l'autorité d'Anu, et

avec Enlil à la tête de son armée,
doté des puissants pouvoirs conférés par les
grands dieux,
il était inaccessible à l'armée d'Emutbal
et de son roi Rim-Sîn [...]

Pour accélérer la défaite de toujours plus d'ennemis,
le dieu Marduk confia à Hammourabi une « arme
puissante » nommée « le Grand Pouvoir de Marduk » :

Fort de l'arme puissante
par laquelle Marduk affirmait ses triomphes,
le héros [Hammourabi] renversa dans la bataille
les armées d'Eshnuna, de Subartu et de Gutium
[...]

Par la grâce du Grand Pouvoir de Marduk
Il submergea les armées de Sutium, Turukku,
Kamu [...]

Au nom du pouvoir insigne que lui avaient donné
Anu et Enlil,
il vainquit tous ses ennemis
jusqu'aux confins de Subartu.

Mais avant longtemps, Babylone dut partager sa

puissance avec un nouveau rival à sa frontière nord, l'Assyrie, qui n'avait pas désigné Marduk pour sa déité suprême, mais le dieu barbu ASHUR (ou Assur, « Celui qui voit tout »). Tandis que Babylone se frottait aux incursions des territoires de ses marches du sud et de l'est, les Assyriens étendirent leur contrôle vers le nord et l'ouest, jusqu'au « Liban, sur les rivages de la grande mer ». Des régions qui relevaient de l'autorité des dieux NINURTA et ADAD. Scrupuleusement, les rois assyriens consignèrent qu'ils avaient mené leurs campagnes guerrières en obéissant explicitement aux ordres de ces grands dieux. Du reste, Tiglath-Pileser I^{er} [Teglath-Phalasar] commémora ses batailles en ces termes, au XII^e siècle avant J.-C. :

Tiglath-Pileser, le roi légitime, le roi du monde, le roi d'Assyrie, le roi des quatre régions de la Terre.

Le héros plein de bravoure guidé par le commandement de confiance inspiré délivré par Assur [Ashur] et Ninurta, les grands dieux, ses seigneurs, dès lors renversant ses ennemis [...]

Par la volonté de mon seigneur Assur, ma main conquiert au-delà du fleuve Petit Zab de la mer d'en haut qui se trouve à l'ouest. Par trois fois j'affirmai

mon avancée contre les territoires de Naïra [...] Je fis s'incliner à mes pieds trente rois des territoires de Naïra. Je choisis des otages parmi eux, reçu de leur part des chevaux attelés sous le joug [...]

Sous le commandement d'Anu et d'Adad, les grands dieux, mes seigneurs, je marchai jusqu'aux monts du Liban. Je fis couper des troncs de cèdres pour les temples d'Anu et d'Adad.

Par l'affirmation du titre de « roi du monde, roi des quatre régions de la Terre », les monarques assyriens défiaient ouvertement Babylone, puisque Babylone s'étendait aux régions de Sumer et d'Akkad. Pour légitimer leur revendication, les rois assyriens se devaient de prendre le contrôle de ces cités antiques, demeures des grands dieux dans le lointain passé. Mais les routes de ces territoires étaient barrées par le royaume de Babylone. L'exploit de la conquête revint au IX^e siècle avant J.-C. à Salmanazar III [Salmanaser]. Ses inscriptions portent ces mots :

J'ai marché contre Akkad pour venger [...] et infliger la défaite [...] Je suis entré dans Kutha, Babylone et Borsippa.

J'ai offert des sacrifices aux dieux et aux cités sacrées d'Akkad. Puis j'ai fait route en descendant en Chaldée, où j'ai reçu tribut de tous les rois de Chaldée [...]

C'est alors qu'Assur, le grand seigneur [...] me transmet le sceptre, le personnel [...] tout ce qu'il est nécessaire pour gouverner le peuple.

Je n'ai agi qu'en vertu des directives bienveillantes d'Assur, le grand seigneur, mon seigneur, lui qui m'aime.

À travers la description de ses multiples campagnes militaires, *Salmanazar* affirmait que ses victoires avaient été rendues possibles grâce aux armes fournies par un binôme de dieux : « J'ai combattu avec la Force Puissante qu'Assur, mon seigneur, m'avait confiée. Comme avec l'armement énergétique dont Nergal, mon chef, m'a fait le présent. » L'arme d'Assur, disait sa description, offrait un « éclat terrifiant ». Au cours d'une guerre contre Adinia, l'ennemi s'enfuit à la vue de la « brillance terrible d'Assur. Elle les engloutit ».

Quand Babylone, à l'issue de multiples défis lancés à son encontre, fut mise à sac par le roi assyrien Sanchérib [Sennacherib] (en 689 avant J.-C.), sa

capitulation ne dépendit que de la colère de son propre dieu, Marduk, à l'encontre de ses rois et de sa population. Il avait décrété que « soixante-dix années seront à la mesure de sa désolation » – soit précisément ce que le Dieu d'Israël aura plus tard décrété à l'encontre de Jérusalem. Avec la mise au pas de la Mésopotamie tout entière, Sanchérib eut de quoi assumer le titre envié de « roi de Sumer et d'Akkad ».

Les inscriptions de Sanchérib décrivaient en outre ses campagnes militaires le long de la côte méditerranéenne qui le conduisirent à batailler contre les Égyptiens à la porte de la péninsule du Sinaï. La liste des cités conquises se lit comme un chapitre de l'Ancien Testament – Sidon, Tyr, Byblos, Acre [Akko], Ashdod, Ascalon [Ashkelon] – autant de « villes puissantes » que Sanchérib « accapara » à l'aide de la « brillance de terreur, l'arme d'Assur, mon seigneur ». Des bas-reliefs d'illustration de ses campagnes (tel celui du siège de Lakish, *Figure 4*) montrent l'utilisation par les assaillants de missiles fusées contre leur ennemi. Au cœur des cités conquises, « moi, Sanchérib, tuai leurs responsables et les patriciens [...], je pendis leurs cadavres à des mâts tout autour de

la ville. Quant aux habitants, je les tins pour prisonniers de guerre ».

Un objet ancien, désigné sous l'appellation de « prisme de Sanchérib », a préservé une inscription historique dans laquelle le monarque mentionne la prise de possession de la Judée et son attaque contre Jérusalem. Le conflit qui opposait Sanchérib à son roi, Ézéchias [Hezekiah], avait pour origine la détention de Padi, roi de la cité philistine d'Éqron, « loyale à sa parole solennelle envers son dieu Assur ».

« Quant à Ézéchias, le Judéen, écrivit Sanchérib, qui ne se soumit pas à mon joug, j'ai assiégé quarante-six de ses principales villes, ses forts protégés de murailles et un nombre innombrable de petits villages voisins [...] Ézéchias, j'en ai fait mon prisonnier à Jérusalem, sa résidence royale. Tel un oiseau en cage, il fut entouré d'un fossé que je fis creuser tout autour [...] Ses villes que j'ai pillées, je les ai retranchées de son territoire pour les donner à Mitinti , roi d'Ashdod, à Padi, roi d'Éqron, et à Sillibel, roi de Gaza. Ainsi ai-je circonscrit son pays. »



Figure 4

Le siège de Jérusalem présente bien des aspects intéressants. Pas de cause directe, mais un motif indirect : la participation involontaire en l'occurrence du roi loyal d'Éqron. La « brillance de terreur, l'arme d'Assur », utilisée pour « s'emparer des principales villes » de Phénicie et celles des Philistins, ne trouva pas à s'employer contre Jérusalem. Et la formule finale

traditionnelle dans les inscriptions – « Je les ai combattus et je les ai battus » – n'apparaît pas dans le cas de Jérusalem. Simplement, Sanchérib procéda à la réduction de la superficie de la Judée en transférant la propriété de ses régions extérieures aux rois voisins.

Mais surtout, l'affirmation habituelle selon laquelle un territoire ou une ville avait fait l'objet d'une attaque en vertu des « ordres fondés » du dieu Assur ne figurait pas non plus pour Jérusalem. D'où l'interrogation de certains : tout cela ne signifiait-il pas que l'attaque de la ville ne fût pas autorisée – un caprice de Sanchérib et non les desiderata de son dieu ?

Ce scénario intrigant devient une probabilité convaincante à la lecture de la suite de l'histoire – laquelle figure bel et bien dans l'Ancien Testament.

Alors que Sanchérib passe rapidement sur son incapacité à se rendre maître de Jérusalem, le récit qui figure en II Rois, 18-19, délivre, lui, toute l'histoire. Le compte rendu biblique nous apprend qu'« au cours de la quatorzième année du règne du roi Ézéchias, Sanchérib, monarque d'Assyrie, s'en vint assiéger toutes les cités fortifiées de Judée et les captura toutes ». Il dépêcha alors deux de ses généraux flanqués d'une

grande armée sur Jérusalem, la capitale. Mais au lieu de fondre comme la foudre sur la cité, Rabschaké [Rab-Shakeh] entama un échange verbal avec les maîtres de la ville – un dialogue qu’il insista pour qu’il se tînt en langue hébraïque de façon que toute la population en comprenne le sens.

Qu’avait-il donc à dire que la populace devait saisir ? Le récit biblique l’explique : les dialogues avaient trait à la question de savoir si l’invasion assyrienne de la Judée avait été autorisée par le Seigneur Yahvé !

« Et Rabschaké leur dit : “Dites à Ézéchias, ainsi parle le grand roi, le roi d’Assyrie : quelle est cette confiance sur laquelle tu t’appuies ?” »

Peut-être me direz-vous :

C’est en l’Éternel, notre Dieu, que nous nous confions [...]

D’ailleurs, est-ce sans la volonté de l’Éternel que je suis monté contre ce lieu, pour le détruire ?

L’Éternel m’a dit : « Monte contre ce pays, et détruis-le ! » (II Rois, 18:25).

Plus les ministres du roi Ézéchias, du haut des murailles de la ville, implorèrent Rabschaké de cesser

de proférer de telles incongruités en hébreu et de délivrer son message dans le langage de la diplomatie alors en vigueur, l'araméen, plus Rabschaké s'approchait des remparts pour hurler ses propos en hébreu afin que tout un chacun entende. Et le voilà bientôt qui abreuve d'injures les envoyés d'Ézéchias. Avant de s'en prendre au roi lui-même pour le flétrir. Emporté par le flot de son éloquence, Rabschaké en oublia sa péroraison sur l'idée que Yahvé lui avait donné le blanc-seing d'attaquer Jérusalem, et il se mit à déprécier Dieu lui-même.

Quand Ézéchias fut informé du blasphème, « il déchira ses vêtements, se couvrit d'un sac, et alla dans la maison de l'Éternel [...] » Il s'adressa au prophète Ésaïe, lui dit : « Ce jour est un jour d'angoisse, de châtiment et d'opprobre [...] Peut-être l'Éternel, ton Dieu, a-t-il entendu toutes les paroles de Rabschaké, que le roi d'Assyrie, son maître, a envoyé pour insulter au Dieu vivant. » Par son prophète Ésaïe, les paroles du seigneur Yahvé résonnent : « [...] Ainsi parle l'Éternel sur le roi d'Assyrie : [...] Il s'en retournera par le chemin par lequel il est venu, et il n'entrera point dans cette ville [...] Je protégerai cette ville pour la

sauver [...] » (II Rois, 19).

Cette nuit-là,
l'ange de l'Éternel sortit,
et frappa dans le camp des Assyriens
cent quatre-vingt-cinq mille hommes.

Et quand on se leva le matin, voici, c'étaient tous
des corps morts.

Alors sanchérib, roi d'Assyrie, leva son camp,
partit et s'en retourna. Et il resta à Ninive (ii rois,
19).

À suivre l'Ancien Testament, après le retour de Sanchérib à Ninive, « [...] comme il était prosterné dans la maison de Nisroc, son dieu, Adrammélec [Adrammelech] et Scharetser [Sharezer], ses fils, le frappèrent avec l'épée et s'enfuirent au pays d'Ararat. Et Esar-Haddon [Assarhaddon], son fils, régna à sa place. » Les archives assyriennes confirment la version biblique : Sanchérib fut bel et bien assassiné, et c'est son plus jeune fils, Esar-Haddon, qui lui succéda de fait sur le trône.

Une inscription d'Esar-Haddon indexée sous le nom de « prisme B » décrit les circonstances de façon plus

détaillée. C'est sur l'ordre des grands dieux que Sanchérib avait publiquement désigné son plus jeune fils comme successeur. « Il convoqua la population d'Assyrie, les jeunes comme les vieux, et il fit en sorte que mes frères, les rejetons mâles de mon père, prêtassent allégeance en présence des dieux d'Assyrie [...] de façon à ancrer ma succession. » Les frères abjurèrent leur parole, ils tuèrent Sanchérib, tentèrent d'assassiner Esar-Haddon. Mais les dieux le mirent à l'abri « et me gardèrent au secret [...] pour me réserver la royauté ».

À l'issue d'une période de troubles, Esar-Haddon reçut une « directive ferme émanant des dieux : Va, ne tarde pas ! Nous serons à tes côtés ! »

La déité désignée pour accompagner Esar-Haddon fut Ishtar. Au moment où les forces militaires des frères de son protégé sortirent de Ninive pour repousser son attaque de la capitale, « Ishtar, la Dame de la bataille, qui souhaitait faire de moi son grand prêtre, se tint à mes côtés. Elle détruisit leurs arcs, sema la confusion dans leur ordre de bataille ». En pleine débandade des troupes de Ninive, Ishtar s'adressa aux combattants au nom d'Esar-Haddon. « Selon son ordre venu du haut,

ils se rassemblèrent en masse autour de moi et me rallièrent, écrivit Esar-Haddon, et ils me reconnurent pour roi. »

Esar-Haddon, tout comme son fils et successeur Assurbanipal [Ashurbanipal], tentèrent des assauts contre l'Égypte et tous deux employèrent les « armes d'éclat » au fil des batailles. « L'Éclat d'Assur qui semait la terreur, écrivait Assurbanipal, aveugla le pharaon jusqu'à la cécité. »

D'autres inscriptions d'Assurbanipal semblent indiquer que cette arme, capable d'émettre une intense clarté, aveuglante, équipait les dieux, fixée à leurs casques. Un ennemi, lit-on, « fut aveuglé par la clarté émanant de la tête du dieu ». Ailleurs, « Ishtar, dont la demeure était en Arbela, revêtue du Feu Divin, porteuse du Chef Flamboyant, faisait pleuvoir les flammes sur l'Arabie ».

L'Ancien Testament, à son tour, évoque une telle « arme d'éclat » capable de rendre aveugle. Quand les anges (littéralement, les envoyés) du Seigneur s'en vinrent à Sodome avant sa destruction, la foule tenta de briser la porte de la maison dans laquelle ils s'étaient retirés. Mais les anges « frappèrent les intrus dans la

maison en les aveuglant [...] si bien qu'ils ne purent retrouver la sortie ».

À l'époque où l'Assyrie s'adjugea la suprématie, jusqu'à étendre sa loi sur la Basse-Égypte, ses rois, à en croire les mots du Seigneur par la bouche de son prophète Ésaïe, oublièrent qu'ils n'étaient qu'un instrument de Dieu : « Ho, Assyrie, qui est le fouet de ma colère ! Je montrerai cette colère avec le bâton qu'elle tient à la main. J'envoie ses soldats contre une nation infidèle. Je les dirige contre le peuple qui me met en colère » (Ésaïe, 10:1-34). Mais les rois assyriens dépassèrent la simple punition. « Et ce n'est pas là la pensée de son cœur. Il ne songe qu'à détruire, qu'à exterminer les nations en foule. » Ce qui outrepassa l'intention du dieu. Par conséquent, le Seigneur Yahvé prévint : « J'interviendrai contre le roi d'Assyrie à cause du fruit de son orgueil et de l'arrogance de son regard » (Ésaïe, 10:12).

Les prophéties bibliques de la chute de l'Assyrie se réalisèrent : quand les envahisseurs du nord et de l'est furent rejoints par les Babyloniens séditieux venus du sud, Assur, la capitale religieuse, tomba en 614 avant J.-C. Ninive, la capitale royale, fut prise et mise à sac

deux ans plus tard. La grande Assyrie avait vécu.

Les rois vassaux d'Égypte et de Babylonie virent dans la désintégration de l'empire assyrien l'occasion de tenter de restaurer leurs propres hégémonies. Les territoires qui s'étendaient entre eux redevenaient l'enjeu convoité, mais les Égyptiens, sous la conduite du pharaon Nékao, se montrèrent plus prompts à envahir les contrées.

En Babylonie, Nabuchodonosor II [Nebucadnetsar] – nous disent ses inscriptions – reçut du dieu Marduk l'ordre de mettre en route ses armées vers l'ouest. Expédition rendue possible parce qu'un « autre dieu », celui auquel revenait la primeur de la souveraineté sur cette région, « ne désirait plus le pays des Cèdres ». À présent, « un ennemi étranger y faisait sa loi et s'y livrait au pillage ».

Pour Jérusalem, le mot d'ordre du Seigneur Yahvé, exprimé par la voix de son prophète Jérémie, était de s'associer à Babylone, car le Seigneur Yahvé, qui appelait Nabuchodonosor « mon serviteur », avait décidé que le roi babylonien serait l'instrument de sa colère à l'encontre des dieux d'Égypte.

Ainsi parle l'Éternel des armées, le Dieu d'Israël

: « Voici, j'enverrai chercher

Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur
[...]

Il viendra, et il frappera le pays d'Égypte ; à la mort ceux qui sont pour la mort,

à la captivité ceux qui sont pour la captivité,

à l'épée ceux qui sont pour l'épée !

Je mettrai le feu aux maisons des dieux de l'Égypte.

Nabuchodonosor les brûlera [...]

À Héliopolis, il brisera les monuments de pierre

et il brûlera les temples des dieux égyptiens »

(Jérémie, 43:1-13).

Au cours de cette campagne, le Seigneur Yahvé annonça que Jérusalem, elle aussi, recevrait le châtement à cause des péchés de son peuple, pour avoir adopté le culte de la « Reine du Ciel » et celui des dieux d'Égypte : « Voici, ma colère et ma fureur se répandent sur ce lieu [...] Elle brûlera, et ne s'éteindra point [...] » (Jérémie, 7:20). Car voici, dans la ville sur laquelle mon nom est invoqué, Je commence à faire du mal » (Jérémie, 25:29). Toujours est-il qu'en l'année 586 avant J.-C., « *Nebuzaradan*, chef des

gardes, au service du roi de Babylone, vint à Jérusalem. Il brûla la maison de l'Éternel, la maison du roi, et toutes les maisons de Jérusalem [...] Toute l'armée des Chaldéens, qui était avec le chef des gardes, démolit toutes les murailles formant l'enceinte de Jérusalem » (Jérémie, 52:12-14). Cette désolation, toutefois, promet Yahvé, ne durerait que soixante-dix années.

Le roi chargé de tenir cet engagement et de procéder à la reconstruction du Temple de Jérusalem fut Cyrus. Ses aïeux, qui s'exprimaient dans un langage indo-européen, sont supposés avoir émigré vers le sud, depuis la région de la mer Caspienne jusqu'à la province d'Anshan le long de la côte occidentale du golfe Persique. OÙ Achéménès [Hakham-Anish] – « le Sage », le chef de ces migrants, fonda une dynastie que nous désignons sous le nom des Achéménides. Ses descendants – Cyrus, Darius, Xerxès – en leur qualité de dirigeants firent entrer dans l'histoire ce que fut l'empire perse.

Au moment où Cyrus s'installa sur le trône d'Anshan en 549 avant J.-C., son territoire n'était qu'une province éloignée d'Élam et de Media. En Babylone,

alors centre du pouvoir, le royaume était aux mains de Nabunaid, devenu roi dans des circonstances pour le moins insolites : il n'avait pas été choisi comme de coutume par le dieu Marduk, mais au gré d'un pacte unique conclu entre une grande prêtresse (mère de Nabunaid) et le dieu Sîn. Une tablette en partie endommagée restitue la mise en accusation finale de Nabunaid : « Il érigea une statue hérétique sur son socle [...] Il se para du nom du “dieu Sîn” [...] À la date appropriée des fêtes de la nouvelle année, Il décréta l'annulation des célébrations [...] Il brouilla les rites et bouleversa leur ordonnance. »

Pendant que Cyrus se consacrait à combattre les Grecs d'Asie Mineure, Marduk – qui cherchait à restaurer son statut de dieu national de Babylone – « passa chaque pays au peigne fin à la recherche du monarque adéquat qui accepterait son autorité Et il épela le nom de Cyrus, roi d'Anshan, et il prononça son nom pour faire de lui le chef de tous les territoires ». À partir du moment où les premiers actes de Cyrus prouvèrent qu'il était en accord avec les desiderata du dieu, Marduk « lui ordonna de marcher contre sa propre cité, Babylone. Il fit en sorte de faire prendre à

Cyrus la route de Babylone, tout en se tenant à ses côtés, à l'image d'un véritable ami ». Dès lors, en compagnie physique du dieu babylonien, Cyrus se montra en mesure d'entrer dans Babylone sans effusion de sang. Au jour équivalant au 20 mars 538 avant J.-C., Cyrus « prit les mains de *Bel* [le Seigneur] Marduk » au cœur du quartier sacré de Babylone. Au jour du nouvel an, Cambyse, son fils, officia au cours de la fête restaurée en l'honneur de Marduk.

Cyrus laissa à ses successeurs un empire qui embrassait tous les anciens empires et royaumes, à l'exception d'un seul. Sumer, Akkad, Babylone et l'Assyrie en Mésopotamie. Élam et Media à l'est. Les territoires au nord. Les contrées hittites et grecques d'Asie Mineure. La Phénicie, Canaan, le territoire philistin – tous ces pays connaissaient désormais un seul roi souverain et un seul dieu suprême, Ahura-Mazda, dieu de Vérité et de Lumière. On le retrouve dépeint en Perse ancienne (*Figure 5a*) sous les traits d'une déité barbue courant les cieux à bord d'un disque ailé – très exactement à la façon dont les Assyriens avaient représenté leur dieu suprême, Assur (*Figure 5b*).

À la mort de Cyrus en 529 avant J.-C., le seul territoire demeuré indépendant sous l'égide de ses propres dieux était l'Égypte. Quatre années plus tard, son fils et successeur, Cambyse, emmena ses troupes le long de la côte méditerranéenne jusqu'à la péninsule du Sinaï, et il défit les Égyptiens à Péluse. Il lui suffit de quelques mois pour entrer dans Memphis, la capitale royale égyptienne, où il se proclama pharaon.

En dépit de sa victoire, Cambyse évita visiblement d'employer au fil de ses inscriptions égyptiennes la formule d'ouverture classique, « le grand Dieu, Ahura-Mazda, m'a choisi ». L'Égypte, reconnaissait-il ainsi, n'entrait pas dans les domaines de ce dieu. Pour montrer son respect aux dieux indépendants d'Égypte, Cambyse se prosternait devant leurs statues, en signe d'acceptation de leur domination. En contrepartie, les prêtres égyptiens légitimèrent son commandement sur l'Égypte en lui reconnaissant le titre de « fils de Râ ».



Figure 5

L'Ancien Monde se retrouvait désormais uni sous l'autorité d'un seul roi, élu par le « grand dieu de vérité et de lumière » et accepté par les dieux d'Égypte. Ni les hommes ni les dieux n'avaient plus aucune raison de se combattre les uns les autres. Paix sur Terre !

Mais cette paix n'allait pas durer. De l'autre côté de la Méditerranée, les Grecs gagnaient en énergie, en puissance et en ambition. En Asie Mineure, en mer Égée et sur la Méditerranée occidentale se multiplièrent les escarmouches, tant régionales que transfrontalières. En 490 avant J.-C., Darius I^{er} tenta d'envahir la Grèce, mais fut vaincu à Marathon.

Quelque neuf années plus tard, Xerxès I^{er} échoua devant Salamine. Un siècle et demi s'écoula avant qu'Alexandre de Macédoine ne fit la traversée depuis l'Europe pour se lancer dans une campagne de conquêtes qui allaient imprégner de sang humain tous les anciens territoires jusqu'en Inde.

Était-il porteur d'une « directive de confiance » de la part des dieux ? Tout au contraire. Persuadé de la vérité d'une légende qui le disait engendré par un dieu égyptien, Alexandre batailla d'abord pour forcer la route de l'Égypte dans le but d'y entendre l'oracle du dieu lui confirmer ses origines semi-divines. Mais l'oracle lui prédit aussi sa mort prochaine. Dès lors, les voyages d'Alexandre et ses conquêtes furent motivés par la recherche des eaux de la vie : s'il parvenait à s'y abreuver, il pourrait échapper à son destin.

Il mourut. En dépit de tous les carnages. Il mourut jeune, dans la primeur de l'âge. Alors, à partir de ce moment, les guerres des hommes ne concernèrent plus qu'eux-mêmes.



Chapitre 2

Les aventures d'Horus et Seth⁴

Les esséniens messianiques envisageaient-ils simplement le combat final des hommes, commun à la compagnie des divins et au rassemblement des mortels, au cours duquel « les cris guerriers des dieux et des hommes » se mêleraient sur le champ de bataille, comme une note sombre de l'histoire de la guerre ?

Non, ils ne voyaient pas les choses ainsi. Ce que *La guerre des fils de la lumière contre les fils des ténèbres* projetait, c'était que les conflits humains finiraient comme ils avaient commencé : dieux et hommes côte à côte dans la bataille.

Incroyable mais vrai, un document existe bel et bien qui décrit la première guerre dans laquelle les dieux impliquèrent des humains mortels. Ils figurent sous la forme d'une inscription sur les murs du grand temple

d'Edfu, cette ancienne cité sacrée égyptienne dédiée au dieu Horus. À l'endroit même, précisent les traditions égyptiennes, où Horus établit une fonderie de « métal divin », là aussi où, dans un parc spécial, il avait installé le grand Disque ailé capable de fendre les cieux. « Quand les portes de la fonderie s'ouvraient, lit-on dans un texte égyptien, le Disque s'élevait » :



L'inscription en question (*Figure 6*), remarquable par sa précision géographique, s'ouvre sur une date précise – une date étrangère aux affaires des hommes mais pertinente pour celles des dieux. Elle a trait à des événements d'une époque pendant laquelle les dieux eux-mêmes, bien avant les pharaons, régnaient sur l'Égypte :



Figure 6

En l'année 363, Sa Majesté, Râ, le Sacré, le Faucon de l'Horizon, l'Immortel à jamais, se trouvait dans le pays de Khenn. À ses côtés se tenaient ses guerriers, car les ennemis avaient conspiré contre leur seigneur dans le quartier depuis dénommé Ua-Ua.

Râ s'en vint à bord de son bateau, avec ses compagnons. Il se posa au lieu-dit le Siège du Trône d'Horus, dans la partie ouest de ce quartier, à l'est de la Maison de Khennu, celui que l'on nommait en ce temps-là Khennu le Royal.

Horus, l'Arpenteur ailé, monta à bord du navire de Râ. Il dit à son aïeul : « Ô Faucon de l'Horizon, j'ai vu l'ennemi conspirer contre ta Seigneurie afin de s'emparer de la Lumineuse Couronne à son profit. »

En quelques mots, le scribe du passé avait réussi à donner le contexte tout en campant le théâtre de la guerre hors de l'ordinaire sur le point d'éclater. Nous apprenons tout à la fois que le conflit allait naître d'une conspiration ourdie par un certain « ennemi » commun aux dieux Râ et Horus, et que son dessein était d'accaparer la « Lumineuse Couronne de la Seigneurie » à son profit. Entreprise nécessairement menée par quelque autre dieu, ou plusieurs. Pour mettre en échec cette conspiration, Râ – « accompagné de ses soldats » – se rendit à bord de son navire en un certain site où Horus avait installé ses quartiers.

Le « bateau » de Râ, tel qu'il est décrit dans de multiples autres textes, se présentait sous la forme d'un Navire céleste à bord duquel Râ pouvait s'élancer dans l'espace le plus lointain. En l'occurrence, Râ l'avait utilisé pour se poser loin de tout plan d'eau, « à l'extrémité ouest » du quartier d'Ua-Ua. Où il atterrit à

l'est du « lieu-dit Trône d'Horus ». Lequel vint accueillir son parent en lui rapportant que « l'ennemi » était en train de rassembler ses forces.

Alors, Râ, le Sacré, le Faucon de l'Horizon, dit à Horus, l'Arpenteur ailé : « Haut fruit de Râ, mon fils unique : hâtetoi, frappe l'ennemi que tu as discerné. »

Dûment missionné, Horus prit l'air à bord du Disque ailé pour traquer l'ennemi du haut du ciel :

Alors, Horus, l'Arpenteur ailé, vola vers l'horizon à bord du Disque ailé de Râ. C'est la raison pour laquelle on le nomma dès ce moment « grand dieu, Seigneur des cieux ».

En altitude, à bord du Disque ailé, Horus cibra les forces ennemies sur lesquelles il libéra une « tempête » qu'il était impossible de discerner ni d'entendre, puisqu'elle apportait instantanément la mort :

Des hauteurs du ciel, depuis le Disque ailé, il vit l'ennemi et fondit sur lui par-derrière. De son avant-corps, il lâcha contre eux une tempête qu'ils

ne purent ni voir de leurs yeux ni entendre de leurs oreilles. Elle infligea à tous la mort en un instant. Pas un être ne lui survécut.

Horus dirigea son vol de retour vers le navire de Râ à bord du Disque ailé « brillant de mille couleurs », et il entendit la confirmation de sa victoire de la part de Thot, le dieu des arts magiques :

Alors Horus, l'Arpenteur ailé, réapparut sur le Disque ailé brillant de mille couleurs. Puis il revint à bord du navire de Râ, Faucon de l'Horizon.

Et Thot dit : « Ô Seigneur des dieux ! l'Arpenteur ailé s'en est retourné à bord du grand Disque ailé, brillant de mille couleurs » [...]

Dès lors, il sera nommé « l'Arpenteur ailé ». Et l'on dénommera désormais, en souvenir d'Horus, l'Arpenteur ailé, la ville d'Hut « Behutet ».

Ce fut en Haute-Égypte que la première bataille dont il est question *supra* eut lieu, celle qui opposa Horus aux « ennemis ». Heinrich Brugsch, qui publia le premier les inscriptions en 1870 (« La légende du

disque solaire ailé⁵ ») pensait que le « pays de Khenn » correspondait à la Nubie et qu'Horus avait localisé les ennemis à Syène (Assouan). Des études plus récentes, parmi lesquelles « L'Égypte en Nubie » de Walter B. Emery⁶, partagent l'idée que Ta-Khenn se confondait avec la Nubie et qu'Ua-Ua désignait la partie nord, la région comprise entre les premières et les secondes cataractes du Nil (la partie sud de la Nubie portait le nom de Kush). De telles identifications semblent fondées puisque la cité de Behutet, offerte à Horus en récompense de sa première victoire, correspond à Edfou même, depuis lors toujours dédiée au dieu.

Les traditions transmettent qu'Edfou fut le site sur lequel Horus établit une fonderie de métal d'appartenance divine, de laquelle sortaient des armes uniques forgées en « métal divin ». Là aussi qu'Horus entraînaient une armée de *mesniu* – littéralement « hommes métalliques ». On les retrouve représentés sur les murs du temple d'Edfou, personnages à tête rasée, porteurs d'une tunique courte et d'un collier large, une arme dans chaque main. Un dessin d'arme non identifiée, à l'allure de harpon  entrant dans la composition des mots hiéroglyphiques traduisant l'idée

de « métal divin » et d'« homme métallique ».

Ces *mesniu* constituaient, affirment les traditions égyptiennes, les premiers hommes que les dieux aient jamais armés au moyen d'armes de métal. Ils étaient aussi les premiers hommes, comme nous allons bientôt l'induire du récit inédit, qui furent engagés par un dieu à prendre part à un combat aux côtés d'autres dieux.

Une fois la région entre Assouan et Edfou parfaitement sécurisée, et les hommes-soldats armés et entraînés, les dieux furent prêts à progresser vers le nord, en direction du cœur de l'Égypte. Ces premières victoires avaient en outre apparemment renforcé l'alliance entre les dieux, puisque l'on nous dit que la déesse asiatique Ishtar (que le texte égyptien désigne par son nom cananéen d'Ashtoreth) s'était jointe au groupe. En surplace dans le ciel, Horus recommanda à Râ de scruter le territoire en contrebas :

Et Horus dit : « Avance-toi, Ô Râ ! Regarde les ennemis en bas, sur le sol ! »

Alors, Râ, le Sacré, se mit en route. Et Ashtoreth l'accompagna. Et ils scrutèrent les ennemis au sol. Mais chacun se tenait caché.

Puisque les ennemis sur terre échappaient au regard, Râ eut une idée : « Et Râ dit aux dieux qui l'accompagnaient : "Guidons notre vaisseau à la surface des eaux puisque l'ennemi se trouve à terre." Ils nommèrent les eaux "Celles qui furent franchies" à partir de ce jour. » Mais si Râ pouvait profiter des caractéristiques amphibies de son véhicule, Horus, lui, avait besoin d'un vaisseau qui se déplaçât sur l'eau. On lui confia dès lors un bateau, « et on le nomma Mak-A (le Grand Protecteur) à partir de ce jour ».

La première bataille qui allait impliquer des hommes mortels s'ensuivit alors :

Mais les ennemis à leur tour se mirent à l'eau, camouflés en crocodiles et en hippopotames, et attaquèrent le navire de Râ, le Faucon de l'Horizon [...]

Alors, Horus, l'Arpenteur ailé, s'en vint avec ses aides, ceux qui servaient de soldats, chacun répondant à son nom, en main le Métal divin et une chaîne, et ils repoussèrent les crocodiles et les hippopotames.

Et ils entassèrent six cent cinquante et un ennemis sur la place. Tués à la vue de la ville.

Et Râ, le Faucon de l'Horizon, s'adressa à Horus, l'Arpenteur ailé : « Que cet endroit soit reconnu comme celui de ta victoire sur les territoires sud. »

Leurs ennemis vaincus depuis le ciel, sur terre et sur l'eau, la victoire d'Horus semblait totale. Et Thot en appela à une célébration :

Alors, Thot s'adressa aux autres dieux : « Ô dieux du ciel, réjouissons-nous ! Ô dieux de la terre, que votre cœur tressaille de joie ! Le jeune Horus a établi la paix de par ses exploits extraordinaires au cours de cette campagne. »

C'est à ce moment que le Disque ailé fut adopté comme L'image d'Horus victorieux :

À partir de ce jour, les emblèmes métalliques d'Horus furent établis. Ce fut Horus qui façonna sous la forme de son emblème le Disque ailé, qu'il fixa à l'avant-corps du vaisseau de Râ. Sous la forme de deux serpents, la déesse du Nord et la déesse du Sud l'encadrèrent.

Horus se tint derrière l’emblème, sur le vaisseau de Râ, en main le Métal divin et la chaîne.

Thot eu beau proclamer qu’Horus était l’instigateur de la paix, ce ne serait pas pour tout de suite. La compagnie des dieux poursuivait sa route vers le nord quand « ils aperçurent deux éclats de lumière dans la plaine sud-est de Thèbes. Râ dit à Thot : “Voici l’ennemi, laissons Horus l’écraser [...]” Et Horus procéda à un grand carnage. »

Une fois de plus, grâce à l’aide de l’armée d’hommes qu’il avait entraînés et armés, Horus vainquit. Et Thot de continuer à donner des noms aux théâtres guerriers victorieux.

Le premier combat aérien avait enfoncé les défenses qui délimitaient l’Égypte de la Nubie à Syène (Assouan). Les affrontements suivants sur terre et sur eau assurèrent les rives du Nil à Horus, depuis Thèbes jusqu’à Dendera. De grands temples et des établissements royaux s’y multiplièrent dans la foulée. La route vers le cœur de l’Égypte était désormais ouverte.

Plusieurs jours durant, les dieux progressèrent vers

le nord – Horus continuait à se montrer vigilant depuis le ciel à bord du Disque ailé, Râ et ses compagnons descendaient le Nil, tandis que les hommes de métal protégeaient les flancs à terre. Des engagements brefs mais violents survinrent. Le nom des sites – bien établi en géographie égyptienne ancienne – montre que les dieux assaillants atteignirent la région des lacs qui s'étendaient dans l'Antiquité de la mer Rouge à la Méditerranée (quelques-uns existent toujours) :

Alors, les ennemis prirent leurs distances d'avec lui, vers le nord. Ils s'établirent dans la région humide, face à la Méditerranée, pleins d'effroi à son encontre.

Mais Horus, l'Arpenteur ailé, les suivit de près, dans leur dos, à bord du vaisseau de Râ, le Métal divin à la main.

Et tous ses aides, équipés d'armes de métal, se déployaient tout autour.

Pourtant, la tentative d'encercllement et de piégeage des ennemis échoua : « Quatre jours et quatre nuits, il sillonna les eaux à leur poursuite sans en voir aucun. » Râ, dès lors, lui conseilla de regagner le Disque ailé, et

Horus, cette fois, put distinguer l'ennemi en fuite. « Il décocha sa Lance divine contre eux et les décima, il en fit un grand carnage. Il captura en outre cent quarante-deux prisonniers à l'avant-corps du vaisseau de Râ » et les fit promptement exécuter.

L'inscription du temple d'Edfou s'établit désormais sur un nouveau panneau dès lors bien sûr que s'ouvrit un nouveau chapitre dans la guerre des dieux. Les ennemis qui avaient réussi à fuir « se dirigèrent vers le lac du Nord, prirent la direction de la Méditerranée qu'ils espéraient atteindre en naviguant dans la région des lacs. Mais le dieu glaça leurs cœurs [de terreur], et parvenus à mi-chemin de la route aquatique suivie dans leur fuite, ils mirent le cap à partir du lac Ouest sur les eaux qui rejoignaient les lacs de la région Mer, dans l'intention d'y rejoindre les ennemis du Pays de Seth ».

Ces passages du texte fourmillent d'informations géographiques, mais pas seulement. Ils identifient aussi les « ennemis » pour la première fois. Le conflit avait basculé dans la mosaïque des lacs qui, dans l'Antiquité bien davantage que de nos jours, séparaient physiquement l'Égypte proprement dite de la péninsule du Sinaï. Au-delà de cette frontière aquatique, vers

l'est s'étendait le domaine de Seth – le vieil adversaire, meurtrier d'Osiris, le père d'Horus. Seth, nous le découvrons désormais, était donc cet ennemi contre les forces duquel s'opposait Horus dans son avancée depuis le sud. Et à présent, Horus avait atteint la frontière qui séparait l'Égypte du Pays de Seth.

Une trêve s'instaura quelque temps, que mit à profit Horus pour acheminer jusqu'à la ligne de front son armée « métallique », tandis que Râ arrivait sur place à bord de son vaisseau. Les ennemis, eux aussi, se regroupèrent, remontèrent les eaux, et une bataille énorme s'engagea. Cette fois, furent capturés et exécutés trois cent quatrevingt-un combattants ennemis (jamais aucun dénombrement du côté d'Horus n'apparaît dans le texte). Et Horus, acharné à la poursuite, franchit les eaux et pénétra dans le territoire de Seth.

À ce moment-là, à en croire l'inscription du grand temple d'Edfou, Seth était dans une telle rage qu'il affronta Horus au cours d'une série de duels – sur terre et dans le ciel – en un combat singulier de dieu à dieu. Plusieurs versions de cet affrontement ont été décryptées, comme nous allons le voir. À ce stade, un

point intéressant a été mis en lumière par E. A. Wallis Budge dans « Les dieux des Égyptiens⁷ ». Il s'agit de la première implication des hommes dans les guerres des dieux, et ce fut l'armement de l'humanité à l'aide du Métal divin qui assurera la victoire à Horus : « Il est bien établi qu'il doit son succès avant tout à la supériorité des armes dont il était, avec ses hommes, équipé, et aux matériaux dans lesquelles elles étaient forgées. »

Ainsi, expliquent les écrits égyptiens, l'homme apprit bel et bien à lever l'épée contre l'homme.

Quand tous les combats eurent pris fin, Râ dit sa satisfaction du travail accompli par ces « hommes de métal d'Horus » et décréta qu'ils « s'établiraient », désormais, « dans les sanctuaires » pour y recevoir libations et offrandes « en guise de récompense, car ils ont exterminé les ennemis du dieu Horus ». Ils étaient cantonnés à Edfou, capitale de la Haute-Égypte d'Horus, et à Tanis [This, Djanet, la biblique Zo'an], capitale de la Basse-Égypte du dieu. Le temps passant, ils élargirent leur fonction purement militaire et se virent attribuer le titre de Shamsu-Hor (« serviteurs d'Horus »), employés à son service comme aides et

ambassadeurs.

L'inscription murale du temple à Edfou, a-t-on établi, était une copie d'un texte connu des scribes égyptiens à partir de sources plus anciennes. Mais à quelle époque et par qui le texte original fut-il composé ? Personne n'a de réponse claire. Les spécialistes qui ont étudié l'inscription ont conclu que les données, géographiques et d'une autre nature, précises, montrent (comme l'écrit E. A. Wallis Budge) « qu'il ne s'agit pas uniquement d'événements mythologiques. Et il ne fait quasiment aucun doute que la marche triomphante sur *Hor-Behutet* (Horus d'Edfou) se fonde sur les exploits de quelque envahisseur victorieux qui s'est fixé à Edfou très tôt dans l'histoire ».

À l'image de tous les textes historiques égyptiens, celui-ci, à son tour, commence par une date : « En l'année 363... » De telles dates indiquent toujours l'année du règne du pharaon auquel appartiennent les événements. Pour chaque pharaon, l'on citait sa première année, sa deuxième année, etc. Or le texte en question ne traite pas d'affaires de rois, mais évoque des péripéties divines – une guerre entre dieux. Autrement dit, il relate des événements survenus en l'«

année 363 » du règne de certains dieux, et il nous plonge dans le temps lointain où les dieux, non pas les hommes, imposaient leur loi à l'Égypte.

Qu'une telle époque ait existé, les traditions égyptiennes en offrent la certitude. L'historien grec Hérodote (V^e siècle avant J.-C.), au cours de sa visite complète de l'Égypte, reçut de la part des prêtres égyptiens quantité de détails sur les dynasties pharaoniques et les règnes. « Les prêtres, écrivit-il, dirent que Mên fut le premier roi d'Égypte et que c'est lui qui érigea la digue pour protéger Memphis des inondations du Nil ». Il détourna le fleuve et fit en sorte de bâtir Memphis sur le territoire ainsi récupéré. « Au-delà de ces travaux, il fit ériger en outre, disent les prêtres, le temple de Vulcain, qui s'élève au sein de la cité, un vaste édifice qui mérite amplement de se voir mentionner. Puis ils me lurent à partir d'un papyrus les noms des trois cent trente monarques qui succédèrent [à Mên] sur son trône. Parmi ses successeurs, figuraient dix-huit rois éthiopiens et une reine native du lieu. Tous les autres furent rois et égyptiens. »

Les prêtres montrèrent alors à Hérodote des enfilades de statues des pharaons successifs et lui

livrèrent bien des détails propres à quelques-uns de ces rois qui se réclamaient d'une ascendance divine. « Les êtres représentés par ces images de pierre étaient en vérité fort éloignés d'une nature divine », commenta Hérodote. Toutefois, poursuivit-il :

Dans les temps qui les ont précédés, il en allait tout autrement : l'Égypte, alors, avait des dieux pour monarques qui vivaient sur terre au milieu des hommes, et l'un d'eux détenait en continu la suprématie sur tous les autres.

Le dernier des dieux fut Horus, fils d'Osiris, que les Grecs dénomment Apollon. Il déposa Typhon et régna sur l'Égypte en sa qualité de dernier dieu-roi.

Dans son ouvrage *Contre Apion*⁸, l'écrivain et historien juif du I^{er} siècle Flavius Josèphe cita comme l'une de ses sources de l'histoire de l'Égypte les écrits d'un prêtre égyptien du nom de Manéthon. On n'a jamais retrouvé ces documents. Mais tout doute sur l'existence d'un tel historien fut levé quand on comprit que ses écrits formaient le socle de multiples travaux d'historiens grecs postérieurs. L'on sait désormais avec

certitude que Manéthon (son nom hiéroglyphique signifie littéralement « Présent de Thot »), à l'évidence un grand prêtre et un grand savant, compila l'histoire de l'Égypte sous la forme de plusieurs volumes sur l'ordre du roi Ptolémée Philadelphe, vers 270 avant J.-C. Le manuscrit original avait été déposé dans la grande bibliothèque d'Alexandrie, où il périt dans les flammes en compagnie de très nombreux autres documents inestimables quand les bâtiments et ce qu'ils contenaient furent incendiés par les conquérants musulmans en 642 après J.-C.

Manéthon fut le premier historien connu à avoir classé les monarques égyptiens en dynasties – système perpétué jusqu'à nos jours. Sa Liste des rois – avec noms, longueurs de règne, ordre de succession et quelques autres informations pertinentes – se retrouve en grande partie dans les écrits de Jules l'Africain et d'Eusèbe de Césarée (des III^e et IV^e siècles avant J.-C.). Ces copies et d'autres versions encore tirées de Manéthon se recourent pour confirmer que le premier monarque de sa liste de la première dynastie des pharaons fut le roi Mên (Ménès en grec) – très précisément ce même roi cité par Hérodote à partir de

sa propre enquête en Égypte.

Ce que consolident des découvertes modernes, comme celle de la tablette d'Abydos (*Figure 7*) sur laquelle le pharaon Seti I^{er}, en compagnie de son fils, Ramsès II, lista les noms de soixante-quinze de ses prédécesseurs. Le premier nommé est Mena.

Si Hérodote a eu raison à propos des dynasties de pharaons égyptiens, n'aurait-il pas vu juste en évoquant les « temps antérieurs » au cours desquels « l'Égypte comptait des dieux pour monarques » ?

L'on a découvert que Manéthon partageait l'opinion d'Hérodote sur ce point. Les dynasties des pharaons, écrivit-il, se virent précédées par quatre autres dynasties – deux divines, une semidivine, puis une dynastie de transition. Tout d'abord, mentionnat-il, sept grands dieux régnèrent sur l'Égypte durant une période totale de douze mille trois cents ans :

Ptah	régna	9 000 ans
Râ	régna	1 000 ans
Shu	régna	700 ans
Geb	régna	500 ans
Osiris	régna	450 ans

Seth	régna	350 ans
Horus	régna	300 ans
Sept dieux		
		règnèrent 12 300 ans

La seconde dynastie de dieux, d'après les écrits de Manéthon, compta douze monarques divins, dont le premier fut le dieu Thot. Ils régnèrent pendant mille cinq cent soixante-dix années. En tout, dit-il, dix-neuf dieux se succédèrent sur le trône pendant treize mille huit cent soixante-dix ans. Puis se déploya une dynastie de trente demi-dieux pour un total de trois mille six cent cinquante ans. En tout, quaranteneuf monarques divins et semidivins pour l'Égypte pendant dix-sept mille cinq cent vingt ans. Alors, durant trois cent cinquante ans, l'Égypte ne connut pas de dirigeants pour la totalité de son territoire. Ce fut une époque de chaos durant laquelle dix monarques humains maintinrent la royauté depuis Tanis. C'est seulement plus tard que Mên-Ménès établit la première dynastie humaine de pharaons et créa une nouvelle capitale au nom du dieu Ptah – le « Vulcain » d'Hérodote.



Figure 7

Un siècle et demi de découvertes archéologiques et le déchiffrement des écritures hiéroglyphiques ont convaincu les chercheurs que les dynasties pharaoniques commencèrent probablement en Égypte aux environs de 3100 avant J.-C. : sous l'impulsion, en

effet, d'un monarque dont le hiéroglyphe se lit Mên. Il unifia la haute et la basse Égypte, et établit pour en faire sa capitale une nouvelle ville baptisée Men-Nefer (« la Beauté de Mên ») – en grec, Memphis. Son accession à ce trône d'une Égypte unifiée clôturait en fait la période chaotique d'un pays disloqué, comme l'avait décrit Manéthon. Une inscription sur un objet ancien, la pierre de Palerme, a conservé le souvenir d'au moins neuf noms archaïques de rois qui ne portèrent que la couronne rouge de la Basse-Égypte avant Ménès. Les tombes et les objets en question ont été reconnus appartenir aux rois archaïques qui portaient des noms comme « Scorpion », Ka, Zeser, Narmer et Sma. Sir Flinders Petrie, l'égyptologue bien connu, affirma dans son ouvrage « Les tombes royales de la première dynastie⁹ » et à travers d'autres écrits que ces noms correspondent à ceux que cita Manéthon dans sa liste de dix monarques humains qui régnèrent à Tanis au cours des siècles chaotiques. Petrie suggéra que ce groupe, prédécesseur de la première dynastie, fût appelé « Dynastie 0 ».

Un document archéologique majeur lié à la royauté égyptienne, connu sous le nom de papyrus de Turin,

s'ouvre sur une dynastie de dieux où sont listés Râ, Geb, Osiris, Seth et Horus, puis Thot, Maât et d'autres, et qui assigne à Horus – tout comme le fit Manéthon – un règne de trois cents ans. Ce papyrus, contemporain de l'époque de Ramsès II, aligne les noms, après ceux des monarques divins, de trente-huit dirigeants semi-divins : « Dix-neuf chefs du Mur blanc et dix-neuf Vénérables du Nord. » Entre eux et Ménès, établit le papyrus de Turin, régnèrent des rois humains sous la supervision d'Horus. Leur épithète ? shamsu-Hor !

Dans sa communication à la Société royale de littérature, à Londres, en 1843, le conservateur des antiquités égyptiennes du British Museum, le docteur Samuel Birch, annonça avoir décompté à partir du papyrus et de ses fragments un total de trois cent trente noms – un chiffre qui « coïncidait avec les trois cent trente rois énoncés par Hérodote ».

En dépit de divergences de détail entre eux, les égyptologues admettent désormais que les découvertes archéologiques recourent les informations émises par les historiens de l'Antiquité sur les dynasties nées avec Ménès, apparues après une période de chaos de dix monarques dans une Égypte non unifiée. Ils admettent

aussi l'existence d'une *période antérieure* pour une Égypte unie sous l'autorité de rois dont les appellations pourraient bien être celles d'Horus, Osiris et ainsi de suite. Malgré tout, les spécialistes qui éprouvent de la difficulté à accepter l'idée que ces monarques étaient des « dieux » laissent entendre qu'ils n'étaient que des êtres humains « déifiés ».

Pour éclairer davantage ce point, commençons donc par le site même choisi par Ménès pour capitale de l'Égypte réunifiée. La localisation de Memphis, nous l'affirmons, ne dut rien au hasard. Elle découlait de certains événements propres aux dieux. La façon même dont Memphis fut conçue n'échappe pas au symbolisme : Ménès bâtit la ville sur un terre artificiel, dégagé par le détournement du Nil à cet endroit précis, à coups de damages, de creusement de digues et d'assèchements de terrains. Le tout évoquait l'histoire même de la création de l'Égypte.

Les Égyptiens croyaient qu'un « très grand dieu venu du fond des âges » s'en vint sur ce territoire qu'il trouva sous l'eau et la boue. Il entreprit de grands travaux d'endiguement et d'assèchement des terres qui élevèrent littéralement l'Égypte hors des eaux – d'où le

surnom du pays, « la Terre relevée ». Ce dieu ancien était nommé Ptah – un « dieu du Ciel et de la Terre ». Il était tenu pour un grand ingénieur et un maître de l'artifice.

Le caractère authentique de la légende de la Terre relevée est mis en lumière par ses aspects technologiques. Le Nil est un fleuve calme et navigable jusqu'à Syène (Assouan). Au-delà, son cours vers le sud devient périlleux et des cataractes multiples l'entravent. Tout comme le flux du Nil est aujourd'hui régulé par les barrages d'Assouan, il semblerait que tel fut le cas aux âges préhistoriques de l'Égypte. Ptah, racontent les légendes égyptiennes, établit son centre opérationnel sur l'île d'Abu, qui fut renommée durant la période grecque île Éléphantine en raison de sa forme. Elle se situe juste audessus de la première cataracte du Nil, à Assouan. À travers textes et représentations picturales (*Figure 8*), Ptah, dont le symbole était le serpent, était présenté comme le maître des eaux du Nil à partir de cavernes souterraines. « Il était celui qui gardait les portes des inondations, lui qui en ouvrait les verrous au moment opportun. » Servis par un langage technique, nous sommes informés que

sur le site le plus approprié dans une vision d'ingénieur, Ptah conçoit des « cavernes jumelles » (deux réservoirs communicants) dont les vannes pouvaient s'ouvrir et se fermer, « verrouillées » et déverrouillées, de façon à réguler artificiellement la hauteur et le flux des eaux du Nil.

Ptah et les autres dieux étaient désignés, en égyptien, par *Ntr* – « Gardien », « Veilleur ». Ils s'en étaient venus en Égypte, ont écrit les Égyptiens, depuis *Ta-Ur*, la « Terre lointaine/étrangère », dont le nom *Ur* signifiait « ancienne » mais qui aurait tout aussi bien pu désigner le nom du site réel – un site bien connu puisque récurrent dans les archives mésopotamiennes et bibliques : la vieille ville d'Ur en Mésopotamie du Sud. Quant au détroit de la mer Rouge, qui relie Mésopotamie et Égypte, il avait pour dénomination *Ta-Neter*, le « Site/la Terre des dieux », le corridor *via* lequel ils étaient parvenus en Égypte. Que les dieux premiers atteignent bel et bien les territoires bibliques de Shem se voit accréditer par le constat curieux que les noms de ces dieux anciens dérivait de racines « sémitiques » (akkadiennes). Ainsi, Ptah, qui ne veut rien dire en égyptien, signifiait « Celui qui

façonna par la découpe et l'ouverture » dans les langues sémitiques.

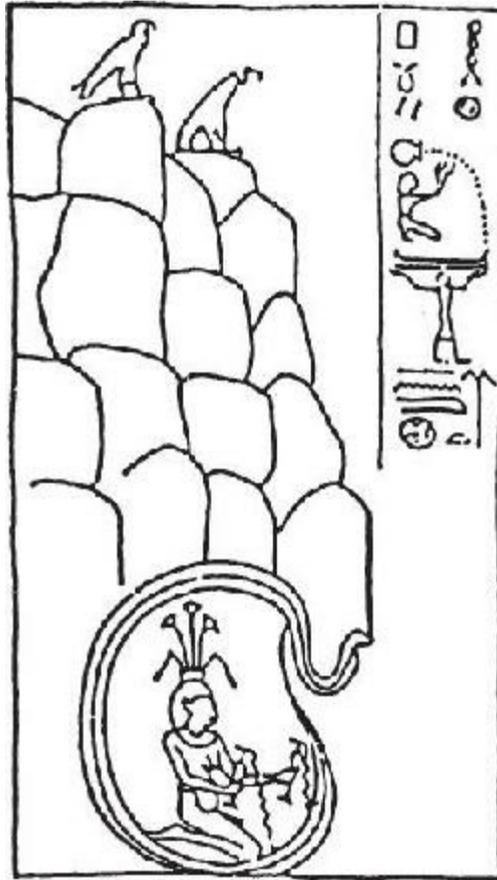


Figure 8

En son temps – au terme de neuf mille ans selon Manéthon – Râ, un fils de Ptah, devint le monarque de

toute l'Égypte. Son nom, à son tour, ne veut rien dire en égyptien, mais dans la mesure où Râ était associé à un corps céleste brillant, les spécialistes partent du principe que Râ signifiait « brillant ». Nous savons en toute certitude que l'un de ses surnoms, *Tem*, était connoté au sens sémitique de « l'Entier », « le Pur ».

Les Égyptiens croyaient que Râ, lui aussi, était venu sur la Terre en provenance de la « Planète aux millions d'années » à bord d'une barge céleste dont la partie supérieure conique, désignée sous le vocable de *Ben-Ben* (« l'Oiseau pyramidion »), se retrouva plus tard protégée au sein d'un sanctuaire bâti à cet effet au cœur de la cité sacrée d'*Anu* (la biblique *On*, mieux connue sous son nom grec d'Héliopolis). À l'époque des dynasties, les Égyptiens partirent en pèlerinage vers ce sanctuaire pour y voir le *Ben-Ben* et autres reliques associées à Râ et aux voyages cosmiques des dieux. En l'honneur de Râ, sous son appellation de *Tem*, les Israélites furent tenus d'ériger la ville désignée dans la Bible sous le nom de *Pi-Tom* – « la Porte de Tem ».

C'est aux prêtres héliopolitains les premiers que l'on doit d'avoir gardé les traditions des dieux d'Égypte. Eux aussi qui relatèrent que la première « compagnie »

des dieux emmenés par Râ se composait de neuf « Gardiens » – Râ et quatre couples divins de sa suite. Le premier couple divin qui régna lorsque Râ se lassa de son séjour en Égypte fut celui de ses propres enfants, l’homme *Shu* (« la Sécheresse ») et la femme *Tefnouth* (« l’Humidité »). Leur mission principale, rapportent les récits égyptiens, consistait à aider Râ à contrôler l’espace aérien au-dessus du globe terrestre. Shu et Tefnut devinrent les modèles pour les pharaons mortels postérieurs : le roi choisissait sa propre demi-sœur pour épouse royale. Leur ont succédé sur le trône divin – ce sur quoi s’accordent les légendes et Manéthon – leurs propres enfants, d’Érechef un couple frère-sœur : *Geb* (« Celui qui stratifie la terre ») et *Nouth* (*Nut*, « le Firmament étiré »).

L’approche sous l’angle purement mythologique des récits égyptiens consacrés aux dieux – la vision de la Nature d’un peuple primitif qui voyait la présence des « dieux » dans les phénomènes naturels – a conduit les chercheurs à partir du principe que Geb représentait la Terre déifiée et Nouth les cieux. Mais si les légendes et les versets des *Textes des Pyramides* et du *Livre des Morts* sont abordés de façon plus littérale, il apparaît

clairement que Geb et Nouth ont hérité de leurs appellations en vertu de l'apparition périodique de l'oiseau *Bennu*, dont les Grecs ont tiré la légende du Phoenix : un aigle aux plumes rouges et or qui meurt et ressuscite selon des intervalles de plusieurs millénaires. C'est en raison du retour de cet oiseau – dont le nom est identique à celui de l'engin dans lequel Râ avait atterri sur Terre – que Geb s'engagea dans de grands travaux de terrassement et que Nouth « étira le firmament du ciel ». Ces accomplissements, semble-t-il, furent menés par les dieux au « pays des Lions ». C'est précisément là que Geb « avait ouvert la terre » pour le grand objet sphérique qui venait des « cieux étirés » et apparaissait à l'horizon.

Dans la foulée des événements ainsi décrits, Geb et Nouth transmirent la gouvernance directe de l'Égypte à leurs quatre enfants : *Asar* (« Celui qui voit tout »), que les Grecs nommaient Osiris, et sa sœur-épouse *Ast*, plus connue comme Isis ; et Seth en compagnie de sa femme *Nephtys* (*Neft-Hat*, « la Dame de la Maison »), sœur d'Isis. Les récits égyptiens avaient plutôt trait à ces dieux, les véritables dieux de l'Égypte. Mais lorsqu'il était représenté (*Figure 9*), Seth l'était

immanquablement sous son déguisement animal : jamais l'on ne voyait son visage. Quant à la signification de son nom, elle défie toujours les égyptologues, quand bien même serait-il le même que celui du troisième fils d'Adam et Ève dans la Bible.

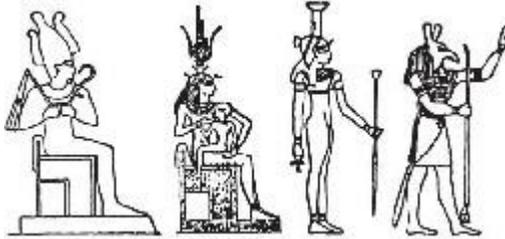


Figure 9

Comme deux frères avaient épousé leurs deux propres sœurs, les dieux affrontaient un épineux casse-tête de succession. La seule solution envisageable devenait le partage du royaume : Osiris reçut les basses terres du nord (Basse-Égypte) et Seth hérita de la région montagneuse du sud (Haute-Égypte). Combien de temps tint cet arrangement, nous ne pouvons que l'induire des chroniques de Manéthon. Ce qui est certain, c'est que Seth n'était pas satisfait par cette division de souveraineté et qu'il mit en œuvre de multiples plans pour s'assurer le contrôle de l'Égypte

tout entière.

Les égyptologues sont partis du principe que le seul motif de Seth reposait sur sa mégalomanie. Pourtant, lorsque l'on a bien saisi en quoi consistaient les règles de succession des dieux, il devient possible de comprendre les conséquences profondes que ces règles introduisaient dans les affaires des dieux (et par conséquent dans celles des rois humains). Dès lors que les dieux (et donc les hommes) étaient autorisés, à côté de leur épouse officielle, à entretenir une ou plusieurs concubines, tout comme à engendrer une descendance *via* des aventures illicites, la règle première de la succession s'établissait ainsi : le premier-né de l'épouse officielle était l'héritier du trône. Si cette épouse officielle restait nullipare, le premier-né d'une concubine quelle qu'elle soit devenait l'héritier. Toutefois, si, à quelque moment que ce fût, même après la naissance de l'héritier premier-né, la propre demi-sœur du monarque donnait naissance à un fils, il se substituait au premier-né et devenait l'héritier légal.

Une telle coutume était cause de grandes rivalités et de conflits parmi les dieux du Ciel et de la Terre. Nous pensons qu'elle explique les motivations premières de

Seth. La source d'une telle opinion plonge dans le traité *De Iside et Osiride* (*À propos d'Isis et d'Osiris*) de Plutarque, biographe-historien du I^{er} siècle avant J.-C. Il composa pour les Grecs et les Romains de son temps les histoires légendaires des dieux du Proche-orient. Les sources égyptiennes dont il s'était inspiré à l'époque passaient pour avoir été rédigées par le dieu Thot lui-même, lequel, en sa qualité de scribe des dieux, archivait de toute éternité leurs faits et gestes sur Terre.

« À présent, l'histoire d'Isis et d'Osiris, à travers ses développements les plus importants [retenus] et à l'exception des péripéties superflues, sera brièvement relatée », écrivit Plutarque à l'attaque de sa première phrase, avant d'en venir à expliquer que Nouth (que les Grecs assimilaient à leur déesse Rhéa) avait donné naissance à trois fils : le premier-né était Osiris, le dernier, Seth. Elle était en outre mère de deux filles, Isis et Nephtys. Mais tous les enfants n'avaient pas eu Geb pour père : seuls Seth et Nephtys avaient été conçus par lui. Osiris et son second frère avaient été en réalité engendrés par le dieu Râ, venu en toute discrétion dans la couche de sa petite-fille Nouth.

Quant à Isis, elle avait été engendrée par Thot (le dieu grec Hermès), lequel, « pareillement amoureux de la même déesse », l'avait payée en retour de multiples façons « en récompense des faveurs qu'il avait reçues d'elle ».

Au final, voici quel était l'état de la situation : le premier-né était Osiris. Et bien que son père ne fût pas Geb, sa revendication de la succession se montrait d'autant plus fondée qu'il avait été engendré par le grand Râ en personne. Il n'empêche que l'héritier légitime était bien Seth puisqu'il avait été conçu par le monarque en exercice Geb et enfanté par la demi-sœur de celui-ci, Nouth. Et comme si l'imbroglio ne suffisait pas, l'affaire se compliqua par la suite en raison de la compétition née entre les deux frères pour s'assurer que leur fils respectif serait le prochain légitime successeur. Afin d'y prétendre, Seth pouvait se prévaloir d'avoir engendré un fils seulement avec sa demi-sœur Isis, tandis qu'Osiris pouvait revendiquer la paternité d'un fils né d'Isis ou de Nephtys (chacune des deux n'était que sa demi-sœur). Mais Osiris ruina délibérément les chances de Seth de voir ses descendants régner sur l'Égypte en prenant Isis pour

épouse. Seth, dès lors, prit Nephtys pour femme. Mais comme elle était sa sœur à part entière, sa progéniture ne pouvait en rien rivaliser.

Voilà donc le contexte de la haine incroyablement violente que Seth nourrissait à l'encontre d'Osiris qui le privait à la fois du trône et de la succession. Seth saisit l'occasion de sa revanche, à en croire Plutarque, lors de la visite en Égypte d'une « certaine reine d'Éthiopie nommée Aso ». Avec la complicité de ses partisans, Seth organisa un banquet en son honneur auquel tous les dieux furent conviés. À l'appui de son plan, Seth avait fait assembler un coffre magnifique, suffisamment grand pour contenir Osiris : « Il apporta ce coffre dans la salle du banquet. Alors que le meuble avait été largement applaudi par tous les convives, Seth – comme s'il s'agissait d'une plaisanterie – promit de l'offrir à celui dont le corps en serait parfaitement épousé. Là-dessus, toute l'assemblée, invité après invité, prit place dans le coffre. Le dernier, Osiris s'y coucha. Tout aussitôt, les conspirateurs se ruèrent, refermèrent le couvercle qu'ils clouèrent le plus vite possible et ils firent couler dessus l'équivalent de plomb fondu. » Puis ils transportèrent au rivage le

coffre dans lequel Osiris était prisonnier, et là où le Nil se jette dans la Méditerranée à Tanis, ils immergèrent le coffre dans la mer.

En grand deuil, après avoir sacrifié une boucle de ses cheveux en signe de chagrin, Isis se lança à la recherche du coffre. « Pour finir, il lui parvint des nouvelles plus précises, le coffre avait été poussé par les vagues sur la côte de Byblos » (l'actuel Liban). Isis retrouva le coffre qui contenait le corps d'Osiris et le cacha en un endroit isolé jusqu'à ce qu'elle ait pu concevoir la façon dont elle allait pouvoir rendre la vie à Osiris. Mais Seth, d'une façon ou d'une autre, découvrit le pot aux roses, s'empara du coffre et découpa le corps d'Osiris en quatorze tronçons qu'il dispersa dans toute l'Égypte.

À nouveau, Isis battit la campagne à la recherche des membres éparpillés de son frère-époux. Selon certaines versions, elle aurait enterré chaque tronçon du corps à l'endroit de sa découverte, ce qui fondait le culte d'Osiris sur ces sites précis. Pour d'autres, elle avait rassemblé les parties du corps retrouvées, point de départ du rite de momification. Tous les récits convergent sur l'idée qu'elle avait réuni tous les

tronçons à l'exception d'un seul – le phallus d'Osiris.

En dépit de quoi, avant de finir par faire disparaître le cadavre, elle s'était arrangée pour en extraire l'« essence » d'Osiris, et de s'auto-inséminer à l'aide de sa semence de façon à concevoir puis à enfanter le jeune Horus. Qu'elle dissimula aux yeux de Seth dans les marécages où poussait le papyrus, dans le delta du Nil.

Bien des légendes ont été retrouvées qui se consacrent aux événements postérieurs : des légendes copiées et recopiées sur papyrus, autant de chapitres du *Livre des Morts* quand elles n'étaient pas reproduites en versets dans les textes des pyramides. Réunies, elles composent un drame majeur dans lequel entrent des tripatouillages légaux, un enlèvement pour raison d'État, un retour magique du monde des morts, l'homosexualité, pour déboucher au final sur une grande guerre – un drame dont l'enjeu demeurerait le trône divin.

Puisque tout semblait laisser croire qu'Osiris avait péri sans héritier, Seth y vit sa chance à saisir d'obtenir un héritier légitime en forçant Isis à l'épouser. Il l'enleva. Et la retint prisonnière jusqu'à arracher son

consentement. Mais grâce à l'aide du dieu Thot, Isis parvint à s'enfuir. Une version gravée sur la stèle dite de Metternich, composée sous la forme d'un récit d'Isis à la première personne, décrit son évasion nocturne et les péripéties qu'elle a vécues jusqu'à son arrivée dans les marécages, retraite secrète d'Horus. Elle le découvre mourant sous la piqure d'un scorpion (*Figure 10*). L'on peut inférer du texte que c'est à l'annonce de l'agonie de son fils qu'elle précipita sa fuite. Le peuple du marécage était accouru aux cris d'Horus, mais il n'avait rien pu faire pour lui venir en aide. C'est alors que le secours provint d'un appareil volant :

Sur ce, Isis lança un cri au ciel et son adresse alla vers la Nef aux millions d'années.

Et le Disque céleste s'immobilisa, il ne quitta point son ancrage.



Figure 10

Et Thot descendit, armé de pouvoirs magiques, il possédait le grand pouvoir qui matérialise la parole. Il dit alors :

« Ô Isis, toi ma déesse, toi pleine de gloire, toi qui possèdes la connaissance de la bouche. Voilà, aucun mal ne s'emparera de l'enfant Horus, car son secours proviendra de la Nef de Râ.

Je viens aujourd'hui dans la Nef du Disque céleste, là d'où elle était hier. Quand la nuit viendra,

cette Lumière chassera [le poison] pour le bien-être d'Horus [...]

Je suis descendu des cieux pour sauver l'enfant de sa mère. »

Ranimé par l'habile Thot, immunisé à jamais, ajoutent certains textes, par le traitement du dieu, Horus grandit sous l'appellation de *Netch-atef*, « le Vengeur de son père ». Élevé par les déesses et les dieux anciens compagnons d'Osiris, entraîné aux arts martiaux par leurs soins, il était traité comme un prince divin, digne de la cour céleste. C'est alors qu'un jour il s'imposa devant le conseil des dieux pour revendiquer le trône d'Osiris.

Bien des dieux marquèrent leur surprise face à cette entrée inattendue. Mais le plus surpris de tous était bien Seth. Tous semblaient se demander : est-ce bien Osiris qui conçut ce fils ? Dans un texte connu sous le nom de *Papyrus Chester Beatty I*, Seth demanda que la délibération des dieux soit repoussée, le temps pour lui d'avoir l'occasion d'évoquer le différend dans un climat apaisé avec son neveu fraîchement réapparu. Il invita Horus à « venir passer une journée heureuse chez moi », ce à quoi Horus consentit. Mais ce que Seth

avait en tête était bien peu pacifique. Il avait l'esprit retors :

Au soir tombé, l'on déploya pour eux le lit, et tous les deux s'allongèrent.

Et au cours de la nuit, Seth fit se raidir son membre, et il le fit aller entre les reins d'Horus.

Quand les dieux reprirent leur conseil, Seth exigea que la fonction de gouvernance lui revienne, car Horus était disqualifié : qu'il soit ou non de la semence d'Osiris, celle de Seth avait désormais coulé en lui, ce qui le légitimait pour lui succéder et non pour le précéder, lui, Seth !

Puis ce fut au tour d'Horus de stupéfier les dieux. Lorsque Seth avait projeté sa semence, « je l'ai recueillie de mes mains », lança Horus. Au matin, il l'avait montrée à sa mère, lui avait expliqué ce qui s'était passé. Isis avait alors aidé Horus à bander son membre et à recueillir son sperme dans une coupe. Puis elle s'en était allée au jardin potager de Seth, avait fait couler la semence d'Horus dans la salade même que Seth avait mangée en toute ignorance de la chose. Dès lors, conclut Horus, « non seulement la semence de

Seth n'est pas en moi, mais c'est *ma* semence qui est *en lui* ! C'est lui, Seth, qui se trouve disqualifié ! »

Complètement décontenancés, les dieux en appelèrent à Thot pour les sortir de l'impasse. Il vérifia la semence qu'Horus avait confiée à sa mère et qu'Isis avait conservée dans un pot. Elle se révéla bien être celle de Seth. Il scanna l'organisme de Seth et confirma la présence du sperme d'Horus.

Au comble de la rage, Seth n'attendit pas l'issue des débats. Seul un combat à la vie et à la mort pourrait trancher le conflit, cria-t-il en quittant le conseil.

Il venait de régner, aux dires de Manéthon, trois cent cinquante ans. Si l'on ajoute à cette durée le temps – trente ans, pensons-nous – qu'il avait fallu à Isis pour rassembler les trente tronçons d'Osiris démembré, ce fut « en l'année 363 » que Râ rejoignit Horus en Nubie, et qu'à partir de là il l'accompagna dans sa guerre contre « un certain ennemi ». Dans son « Horus, dieu royal de l'Égypte¹⁰ », S. B. Mercer résuma l'opinion globale des égyptologues sur ce point à l'aide de paroles bien senties : « L'histoire du conflit entre horus et seth relève de la vérité historique. »

À en croire l'inscription du temple d'Edfou, le premier

duel entre Horus et Seth intervint au lieu-dit « lac des Dieux », plus tard débaptisé en « lac de la Bataille ». Horus s'arrangea pour frapper Seth de sa Lance divine. Terrassé, Seth est fait prisonnier par Horus qui le traîne devant Râ. « La pointe de sa lance était fichée dans son cou [Seth] et les jambes du méchant étaient enchaînées, et sa bouche était close sous le coup de massue du dieu [Horus]. » Râ rendit sa décision : Isis et Horus pouvaient disposer à leur gré de Seth et des autres « conspirateurs » faits prisonniers.

Mais comme Horus avait commencé l'exécution des captifs en leur tranchant la tête, Isis fut prise de pitié pour son frère Seth et lui rendit sa liberté. Plusieurs versions des suites de l'événement existent, notamment celle que l'on connaît sous le nom de *Quatrième papyrus Sallier*. Pour la plupart, l'élargissement de Seth provoqua la fureur d'Horus : il en décapita sa propre Mère, Isis. Mais le dieu Thot remit en place la tête tranchée et la ramena à la vie (Plutarque a, lui aussi, rapporté la péripétie).

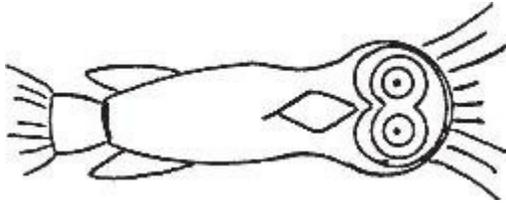


Figure 11

Seth l'évadé se cacha d'abord dans un tunnel souterrain. Après six jours d'accalmie, une série de batailles aériennes reprit. Horus prit l'air à bord d'un *Nar* (un « Pilier de feu »), représenté sous la forme d'un vaisseau allongé, cylindrique, porteur d'ailerons ou de petites ailes. Son avant-corps comportait deux « yeux », réputés changer de coloration en passant du bleu au rouge et du noir au bleu. À l'arrière, on avait représenté des traînées à la manière de celles d'un jet (*Figure 11*). À l'avant, l'engin émettait des rayons (les textes égyptiens, tous composés par les successeurs d'Horus, ne contiennent aucune description d'engin aérien propre à Seth).

Les textes décrivent une bataille qui fit rage dans des proportions spectaculaires. Le premier touché fut Horus – frappé par un faisceau lumineux tiré depuis l'appareil de Seth. Le *Nar* perdit l'un de ses « yeux » et Horus poursuivit le combat à bord du Disque ailé de Râ. À

partir duquel il lança un « harpon » sur son ennemi. Cette fois, c'est lui qui fut blessé : émasculé...

W. Max Müller se perdit en conjectures sur la nature de l'arme dans son ouvrage « Mythologie égyptienne¹¹ ». Il écrivit lui trouver « une tête bizarre, en pratique impossible ». Elle était surnommée, disent les textes hiéroglyphiques, de « l'arme des trente ». Les représentations antiques le révèlent (*Figure 12*), ledit « harpon » consistait en réalité en une ingénieuse fusée trois-en-un : en premier lieu, c'est un missile plus important qui était tiré, histoire d'ouvrir la voie à deux missiles plus petits. Le surnom (« l'arme des Trente ») semble indiquer que les missiles s'apparentaient à ce que nous appelons aujourd'hui des missiles à têtes multiples : chacun d'eux portait dix têtes explosives.

Par une coïncidence étrange, mais sans doute parce qu'à des circonstances similaires correspondent des connotations identiques, la firme McDonnell Douglas, de St. Louis, dans le Missouri, a baptisé « le Harpon » le dernier missile naval qu'elle a développé (*Figure 12b*).

Les grands dieux en appelèrent à une trêve et, une fois de plus, convoquèrent les adversaires devant leur

conseil. Un texte gravé sur une colonne de pierre par les soins du pharaon Shabako (VIII^e siècle avant J.-C.) nous livre quelques détails des délibérations. Il est noté que le texte a été recopié à partir d'un très vieux rouleau de cuir, « rongé par les vers », trouvé enterré dans le grand temple de Ptah à Memphis. Le conseil, en premier lieu, partagea à nouveau l'Égypte entre Horus et Seth selon les lignes de délimitation telles qu'elles existaient du temps d'Osiris. Mais Geb cogitait des arrière-pensées. Il fit voler en éclats la décision car il se disait concerné par la question de la succession : qui allait « ouvrir le corps » aux générations futures ? Puisque Seth avait perdu ses testicules, il ne pouvait plus avoir de descendance... Dès lors, Geb, « seigneur de la Terre, donna en héritage à Horus » la totalité de l'Égypte. Il convenait de conférer à Seth un dominion éloigné de l'Égypte. Pour cette raison, les Égyptiens le considérèrent comme une divinité asiatique.

Le conseil des dieux adopta ces recommandations à l'unanimité. Son ultime délibération est désormais transcrite dans le *Papyrus de Hunefer* :

Horus triomphe devant l'assemblée générale des dieux. La souveraineté sur le monde lui échoit

et sa domination s'étend jusqu'aux extrémités de la terre.

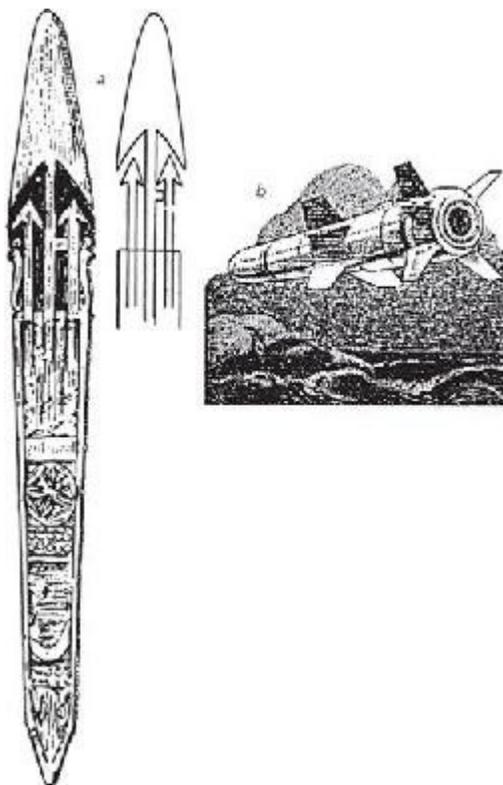


Figure 12

Le trône a été dévolu au dieu Geb, assorti du rang assigné par le dieu Shu.

Cette légitimation, le Papyrus y insiste :

A été formalisée par décrets [classés] dans la
Chambre des archives.

Elle a été gravée sur une tablette de métal sur
l'ordre de ton père Ptah [...]

Les dieux célestes et les dieux terrestres se
placent de leur plein gré aux services de ton fils
horus. Ils l'escortent dans le pavillon des décrets.
Il aura autorité sur eux.

Chapitre 3

Zeus et Indra lanceurs de missiles

Après sa visite de l'Égypte au cours du v^e siècle avant J.-C., Hérodote fut convaincu que les Grecs avaient hérité des Égyptiens des principes et des croyances en leurs dieux. Parce qu'il écrivait à destination de ses compatriotes, il usa des noms des dieux grecs pour désigner les divinités égyptiennes correspondantes.

Sa certitude de l'origine égyptienne de la théologie grecque ne reposait pas seulement sur les traits comparables et les significations des noms des dieux, mais aussi (et surtout) sur les similarités de leurs histoires. Parmi elles, un parallèle étonnant avait dû le frapper qui ne pouvait à ses yeux passer pour une simple coïncidence : le récit de la castration d'un dieu, perpétrée par un autre en pleine lutte pour la suprématie.

Les sources grecques dont a pu s'inspirer Hérodote nous sont heureusement restées : quelques œuvres littéraires, comme *L'Illiade* d'Homère, les *Odes* de Pindare de Thèbes, composées et largement répandues peu avant l'époque d'Hérodote. Mais d'abord et avant tout, *La Théogonie* (« la Généalogie divine ») d'Hésiode, originaire d'Askara, au centre de la Grèce, qui écrivit cette œuvre puis une autre (*Les Travaux et les Jours*) au VIII^e siècle avant J.-C.

En poète qu'il était, Hésiode choisit d'attribuer la composition de sa *Théogonie* aux Muses, déesses de la musique, de la littérature et des arts. Ce sont elles, dit-il, qui l'encouragèrent à « célébrer par le chant » les récits « de la vénérée race des dieux depuis l'origine [...] avant de chanter la race des hommes et des géants puissants. Et ainsi, de réjouir le cœur de Zeus au sein de l'Olympe ». L'inspiration lui vint alors qu'un jour il « gardait les moutons » près de la montagne sacrée qui abritait les Muses.

Toute pastorale que semblât pareille introduction, l'histoire des dieux révélée à Hésiode résonnait surtout de passion, de révolte, de fourberie et de mutilation. Tout autant que de luttes et de guerres mondiales. Au-

delà de l'omniprésente glorification de Zeus, Hésiode ne semble pas avoir tenté d'atténuer la chaîne de violence sanglante qui avait conduit Zeus à la suprématie. Quels que fussent les chants des Muses, il les transcrivit. Et « voilà bien ce qu'elles chantèrent, les neuf filles qu'engendra Zeus¹² » :

Au commencement exista le Chaos,
puis la Terre à la large poitrine [...]
ensuite le sombre Tartare, placé sous les abîmes
de la Terre immense ;
enfin l'Amour [Éros], le plus beau des dieux [...]
Du Chaos sortirent l'Érèbe et la Nuit [Nyx]
obscur.

L'Éther et le Jour [Hemera] naquirent de la Nuit,
qui les conçut en s'unissant d'amour avec
l'Érèbe¹³.

Le premier groupe de dieux célestes s'enrichit quand *Gaïa* (« la Terre ») donna naissance à *Ouranos* [Uranus] (le « Ciel étoilé »), puis épousa son propre fils premier-né, de sorte qu'il rejoignît la première dynastie des dieux. En plus d'Ouranos, et peu après sa naissance, *Gaïa* enfanta sa sœur gracile, *Ouréa*, puis «

Pontus, la stérile mer aux flots bouillonnants ».

Puis la seconde génération de dieux était venue au monde – les enfants de Gaïa nés de son accouplement avec Ouranos :

Puis, s'unissant avec Ouranos,
elle fit naître l'Océan aux gouffres immenses,
Céus, Créus, Hypérion, Japet,
Théa, Thémis, Rhéa, Mnémosyne,
Phébè à la couronne d'or et l'aimable Téthys.

Le dernier et le plus terrible de ses enfants,
l'astucieux Cronos [Saturne]...¹⁴

Si l'on oublie que ces douze-là étaient le fruit des amours d'un fils avec sa propre mère, cette progéniture – six hommes, six femmes – revendiquait une pleine origine divine. Mais au fur et à mesure qu'Ouranos se montrait des plus « vigoureux », sa descendance – toute puissante qu'elle fût – présentait bien des difformités. Premiers de la série des « monstres » à naître, figurent les trois Cyclopes, Brontès (« le Tonnerre »), Stéropés (« le Forgeur de Foudre ») et Argès (« Celui qui rayonne »). « [...] tous les trois ressemblaient aux autres dieux, seulement ils n'avaient qu'un œil au

milieu du front et reçurent le surnom de Cyclopes, parce que cet œil présentait une forme circulaire. »

« La Terre et Ouranos eurent encore trois fils grands et vigoureux, funestes à nommer, Cottus, Briarée et Gygès, race orgueilleuse et terrible ! » D'une taille géante, ils furent surnommés les Hécatonchires (« aux cent bras ») : « Cent bras invincibles s'élançaient de leurs épaules et cinquante têtes attachées à leurs dos s'allongeaient au-dessus de leurs membres robustes. »

« Cronos [fils d'Ouranos, Saturne, NDT], devint l'ennemi du florissant auteur de ses jours », écrit Hésiode. Mais « [Ouranos] se réjouissait de cette action dénaturée ».

Alors Gaïa « fabriqua une grande faux¹⁵, révéla son projet à ses enfants » par lequel leur « coupable père » serait puni pour ses « actions indignes » : elle voulait couper les organes génitaux d'Ouranos pour que s'éteignent ses désirs sexuels. Mais « la crainte s'empara de tous ses enfants ». Seul « le grand et astucieux Cronos [prit] confiance... »

Puisqu'il en était ainsi, la Terre [Gaïa] confia à Cronos la faux/ faucille qu'elle avait tirée de sa pierre grise et plaça son fils « en embuscade » dans ses

quartiers, au bord de la mer Méditerranée.

Le grand Ouranos arriva, amenant la Nuit, et animé du désir amoureux,
il s'étendit sur la Terre [Gaïa] de toute sa longueur.

Alors son fils, sorti de l'embuscade,
le saisit de la main gauche,
et de la droite, agitant
la faux énorme, longue, acérée,
il s'empressa de couper l'organe viril de son père
et le rejeta derrière lui [...]
dans les vagues agitées de la Mer [Pontus].

L'acte était accompli, mais la castration d'Ouranos ne mit pas complètement un terme à sa lignée de rejetons. Comme son sang jaillissait, quelques gouttes en imprégnèrent Gaïa qui conçut et porta les « redoutables Érinyes » (les Furies, les déesses infernales romaines de la vengeance) « et les Géants monstrueux, chargés d'armes étincelantes et portant dans leurs mains d'énormes lances, enfin ces Nymphes qu'on appelle Méliés [“les Nymphes du frêne”] ». Du sexe tranché que la mer agitée porta jusqu'à l'île de

Chypre, s'éleva une écume « d'où naquit une jeune fille [...], déesse ravissante de beauté [que] les dieux et les hommes appellent *Aphrodite* [“née de l'écume”] ».

Ouranos mutilé en appela aux dieux monstrueux pour qu'ils le vengent. Ses propres enfants, cria-t-il, étaient devenus des *Titans*. Des enfants de sa lignée « qui avaient étendu la main pour commettre un énorme attentat¹⁶ ». À présent, les autres dieux devaient s'assurer « de ne déposer leur terrible colère qu'après avoir exercé sur le coupable une cruelle vengeance ». Cronos en proie à la peur retint prisonniers au loin les Cyclopes et les autres géants monstrueux de façon que personne ne puisse répondre à l'appel d'Ouranos.

Pendant qu'Ouranos veillait à multiplier sa descendance, les autres dieux aussi proliféraient. Leurs enfants arboraient des noms caractéristiques de leurs missions – plutôt bienveillantes. Mais désormais, après l'attentat, la déesse de la Nuit [Nyx] répondit à son appel en donnant naissance à des déités du mal : « Elle enfanta les Destinées, les Parques impitoyables, Clotho [« la Fileuse »], Lachésis [« Celle qui distribue le fil »] et Atropos [« Celle qui le tranchera sans pitié »] [...] », puis « l'Échec, le Destin funeste et la Mort [...], le

Reproche et le Malheur douloureux [...], la Faim et le Chagrin. Elle donna au monde en outre les « Tromperies et la Discorde [...] tout comme les Meurtres, les Guerres, le Carnage, les Querelles, les Discours mensongers, les Contestations, le Mépris des lois et la Ruine ». Enfin, la Nuit engendra *Némésis* (« le Châtiment »). L'appel d'Ouranos avait bel et bien été entendu : la lutte, les combats et la guerre régnaient parmi les dieux.

C'est dans ce monde dangereux que les Titans donnèrent vie à la troisième génération de dieux. Dans la crainte des sanctions, ils restèrent proches les uns des autres : cinq des six frères épousèrent cinq de leurs six propres sœurs. Parmi ces couples divins de frères et de sœurs, le plus important était celui de Cronos [Saturne] et Rhéa, dans la mesure où Cronos, en raison de son geste aux lourdes conséquences, assurait l'autorité dans le clan des dieux. De leur union naquirent trois filles et trois fils : Hestia, Déméter et Héra [Vesta, Cérès, Junon], et Hadès, Poséidon et Zeus [Pluton, Neptune, Jupiter].

À peine l'un de ces enfants était-il né que « le grand Cronos [Saturne] dévorait ses enfants [...] dans la

crainte qu'un autre des glorieux enfants du ciel ne possédât parmi les dieux immortels l'autorité souveraine ». La raison qui le poussait à éliminer sa propre descendance en l'ingurgitant reposait sur une prophétie dont il avait eu vent, selon laquelle « malgré sa force, il serait vaincu par son propre fils » : le destin voulait que Cronos [Saturne] connût le sort qu'il avait réservé à son père.

Mais qui dit destin, dit inéluctable. Prévenue contre les tours de passe-passe de Cronos, Rhéa dissimula son dernier-né Zeus sur l'île de Crète. Elle donna à Cronos en guise de nourrisson « une pierre énorme enveloppée de langes ». Complètement dupe, il avala la pierre, persuadé qu'il s'agissait bien du bébé Zeus [Jupiter]. En quelques instants, il fut pris de vomissements et régurgita un par un chacun des enfants qu'il avait avalés.

« Les années passant, la force et les membres magnifiques du prince [Zeus, *alias* Jupiter] s'accrurent rapidement. » Pendant un temps, en digne petit-fils du fringant Ouranos, Zeus lutina les jolies petites déesses, quitte à connaître quelques démêlés avec leurs compagnons divins. Puis il se consacra aux affaires

politiques. Voilà dix ans qu'une guerre faisait rage entre les premiers dieux Titans, « les seigneurs Titans du sommet du mont Othrys » (leur demeure) et les dieux plus jeunes que Rhéa à la belle chevelure avait eus avec Cronos » qui, eux, résidaient sur le mont opposé, l'Olympe. « Leur sanglante lutte dura dix années entières. Cette funeste guerre n'avait ni terme ni relâche et l'avantage flottait égal entre les deux partis. »

De quoi S'agissait-il ? Était-elle tout simplement la conséquence des relations détériorées entre des colonies de dieux qui se côtoyaient ? s'agissait-il du point d'éclatement d'une rivalité entre des dieux et des déesses qui vivaient en communauté et bafouaient toute fidélité (des mères qui couchaient avec leur fils et des oncles qui engrossaient leurs nièces) ? Ou tout simplement la première manifestation de l'éternel conflit entre la jeunesse et les anciennes institutions ? *La Théogonie* ne délivre pas de réponse claire, mais les légendes et la scénographie grecques postérieures semblent indiquer que toutes ces raisons se soient combinées pour allumer et entretenir une « guerre sans fin » entre les dieux les plus jeunes et les plus âgés.

Zeus entrevoyait ce conflit en cours comme une

chance à saisir pour s'attribuer l'autorité sur les dieux et par contrecoup – consciemment ou pas – se conformer à l'accomplissement de la destinée de Cronos qui voulait que le père fût destitué par le fils.

En guise de première mesure, Zeus « affranchit de leurs liens douloureux tous ses oncles, enfants d'Ouranos, que son père avait enchaînés dans sa démente ». Pour l'en remercier, les trois Cyclopes lui donnèrent les armes divines que Gaïa avait soustraites à Ouranos : « le tonnerre, l'éclair rayonnant et la foudre. » Ils confièrent en outre à Hadès un casque magique dont le port conférait l'invisibilité à son possesseur. Quant à Poséidon, il fut doté d'un trident magique capable de soulever la terre comme la mer.

Pour revigorer les Hécatonchires après leur longue détention et leur redonner de la force, Zeus prodigua au trio « le nectar et l'ambrosie dont se nourrissent les dieux mêmes ». Puis, il leur tint ce discours :

Écoutez-moi,
nobles enfants de la Terre et d'Ouranos,
je vous dirai ce que mon cœur m'inspire.
Déjà, depuis trop longtemps,

animés les uns contre les autres,
nous combattons chaque jour pour la victoire et
pour l'empire,
les dieux Titans et nous tous qui sommes nés de
Cronos.

Dans ces combats meurtriers, opposés aux Titans,
montrez-leur votre force redoutable et vos mains
invincibles.

Cottus, l'un des « cent bras », lui répondit en ces
termes : « Dieu respectable ! tu ne nous apprends rien
de nouveau [...] Grâce à ta prudence nous avons été
arrachés de notre obscure prison et délivrés de nos fers
douloureux. Maintenant donc, remplis d'une sage et
ferme volonté, nous t'assurerons l'empire dans cette
guerre terrible, en bravant les Titans au milieu des
ardentes batailles. »

C'est ainsi qu'« un grand combat s'engagea entre
tous les dieux et toutes les déesses, entre les Titans et
les enfants de Cronos que Zeus tira des abîmes
souterrains de l'Érèbe, pour les rappeler à la lumière
[...] » « Prêts à s'affronter à ces Olympiens, les Titans,
pleins d'ardeur, affermissaient leurs phalanges ».

La bataille s'engagea. La déflagration guerrière

s'étendit à toute la Terre et dans l'espace aérien :

Un horrible fracas retentit sur la mer immense. La terre poussa de longs mugissements ;

le vaste ciel gémit au loin ébranlé, et tout le grand Olympe trembla, secoué jusqu'en ses fondements par le choc des célestes armées.

Le ténébreux Tartare entendit parvenir dans ses abîmes l'épouvantable bruit de la marche des dieux, de leurs tumultueux efforts et de leurs coups violents. Ainsi les uns contre les autres lançaient-ils des traits funestes ¹⁷.

Dans un verset qui rappelle le texte du manuscrit de la mer Morte, *La Théogonie* évoque le tumulte guerrier des dieux qui s'affrontent :

Ainsi les deux troupes ennemies lançaient l'une sur l'autre

mille traits douloureux ;

tandis que chacune s'encourageait à l'envi,

leurs clameurs montaient jusqu'au ciel étoilé

et de grands cris retentissaient dans cette mêlée terrible.

Zeus en personne combattait de toute sa puissance, il recourait à ses armes divines au maximum de leur capacité. « S'élançant des hauteurs du ciel et de l'Olympe, il s'avancait armé de feux étincelants ; les foudres, rapidement jetées par sa main vigoureuse, volaient au milieu du tonnerre et des éclairs redoublés et roulaient au loin une divine flamme. La terre féconde mugissait partout consumée et les vastes forêts pétillaient dans ce grand incendie. Le monde s'embrasait ; on voyait bouillonner les flots de l'océan et la mer stérile. »

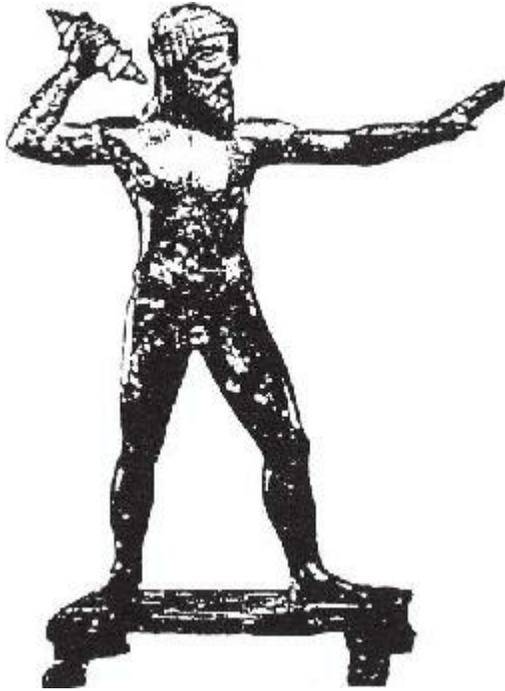


Figure 13

Puis Zeus lança la pierre de tonnerre (*Figure 13*) contre le mont Othrys. Rien de moins en vérité qu'une explosion atomique :

Une brûlante vapeur enveloppait les Titans terrestres ;

la flamme immense s'élevait dans l'air céleste

Et les yeux des plus braves guerriers étaient

aveuglés

par l'éblouissant éclat de la foudre et du tonnerre.

le vaste incendie envahit le chaos [...]

la terre et le ciel élevé s'entrechoquaient avec un épouvantable fracas,

lorsque la terre allait périr et que le ciel cherchait à la détruire en l'écrasant [...]

« ... tant ces dieux rivaux faisaient partout retentir un belliqueux tumulte ! »

Au hurlement immense qui accompagnait l'aveuglante lumière soudaine et la chaleur extrême, le déclenchement de la pierre de tonnerre avait ajouté une formidable tempête de vent :

Tous les vents, déchaînant leur rage,
soulevaient des tourbillons de poussière mêlés au tonnerre, aux éclairs et à l'ardente foudre.

Voilà ce que déclencha la pierre de tonnerre du grand Zeus. Quand les deux camps ennemis entendirent et visualisèrent l'ampleur de l'événement, « l'effroyable lutte continuait avec un fracas immense. Partout se déployait une égale vigueur. La victoire se déclara

enfin ». Les combats s'atténuèrent : les dieux avaient pris le pas sur les Titans.

« Insatiables dans le carnage », les trois Cyclopes eurent raison des Titans, écrasés sous leurs missiles portatifs. « Ils les chargèrent de douloureuses chaînes » et les précipitèrent sous les abîmes de la terre, « jusqu'au sombre Tartare ». « Là, par l'ordre de Zeus qui rassemble les nuages, les dieux Titans languissent cachés dans les ténèbres, au fond d'un gouffre impur, aux extrémités de la terre lointaine. » En compagnie des trois Cyclopes, « fidèles gardiens placés par Zeus » pour surveiller les Titans captifs.

Zeus était sur le point de proclamer l'« égide », sa suzeraineté sur tous les dieux : voilà qu'un opposant inattendu fait son entrée sur scène. Et pour cause : « Lorsque Zeus eut chassé du ciel les Titans, la vaste Terre s'unit au Tartare grâce à Vénus à la parure d'or, et Gaïa donna naissance à son plus jeune rejeton, Thypon [Typhoë] » Typhon ? Un véritable monstre : « Les vigoureuses mains de ce dieu puissant travaillaient sans relâche et ses pieds étaient infatigables ; sur ses épaules se dressaient les cent têtes d'un horrible dragon, et chacune dardait une langue noire ; des yeux

qui armaient ces monstrueuses têtes jaillissait une flamme étincelante à travers leurs sourcils ; toutes, hideuses à voir, proféraient mille sons inexplicables [...] » : de la parole humaine quand il s'exprimait, à la voix d'un taureau et aux aboiements d'un chien (Pindare et Eschyle lui prêtaient une taille gigantesque, « son chef atteignait aux étoiles »).

« Sans doute, le jour de la naissance de Typhon aurait été témoin d'un malheur inévitable », révélèrent les Muses à Hésiode. Celui de le voir « usurper l'empire sur les hommes et sur les dieux ». Mais Zeus fut prompt à flairer le danger et, sans perdre un instant, il l'attaqua.

Les épisodes belliqueux qui s'ensuivirent ne se montrent pas moins fracassants que ceux qui opposèrent dieux et Titans. Pour la bonne raison que Typhon le dieu-serpent disposait d'ailes et se montrait presque aussi apte que Zeus à voler (*Figure 14*). « Zeus lança avec force son rapide tonnerre qui fit retentir horriblement toute la terre, le ciel élevé, la mer, les flots de l'océan et les abîmes les plus profonds. » Les armes divines se déchaînèrent. Des deux côtés :

Sous le choc des célestes rivaux,

la sombre mer fut envahie à la fois par le tonnerre
et par la foudre,

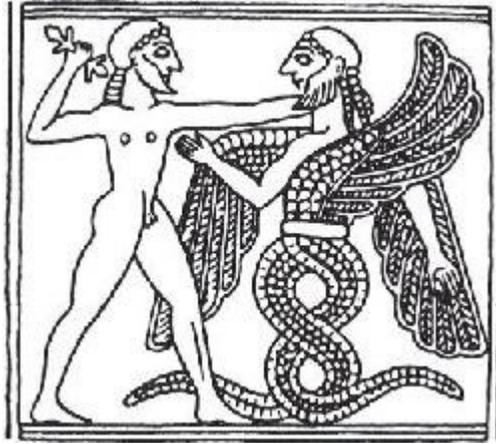


Figure 14

par le feu que vomissait le monstre,
par les tourbillons des vents enflammés et par les
éclairs au loin resplendissants.

Partout bouillonnaient la terre, le ciel et la mer ;
les vastes flots se brisaient contre leurs rivages ;
un irrésistible ébranlement secouait l'univers.

Dans le monde souterrain, « Le dieu qui règne sur les
morts des enfers, Hadès [Pluton] s'épouvanta ». Furent
saisis de la même épouvante les Titans, emprisonnés au

fin fond de la terre. À force de se pourchasser dans le ciel et au sol, l'un, Zeus, finit par réussir à frapper de plein fouet son ennemi de sa « foudre étincelante ». Le feu « réduisit en poudre les énormes têtes de ce monstre effrayant ». Et Typhon s'écrasa au sol, à bord de son formidable engin :

Vaincu par les coups redoublés [de Zeus],

Typhon tomba mutilé,

et dans sa chute fit retentir la terre immense.

La flamme s'échappait du corps de ce géant foudroyé

dans les gorges d'un mont escarpé et couvert d'épaisses forêts.

La vaste terre brûlait partout enveloppée d'une immense vapeur ;

elle se consumait, comme l'étain échauffé par les soins des jeunes forgerons [...]

Ainsi la terre fondait, embrasée par la flamme étincelante.

Malgré le crash et l'écrasement phénoménal du vaisseau de Typhon, le dieu, lui, survécut. *La Théogonie* nous apprend que Zeus le précipita, lui

aussi, « dans le vaste Tartare ». Cette victoire confortait son pouvoir. Il se voua alors à l'important dossier de la procréation, se lança dans la production d'une progéniture à coup d'épouses et de maîtresses.

Même si *La Théogonie* se contente de ne décrire qu'une seule bataille entre Zeus et Typhon, les écrits grecs stipulent qu'il ne s'agissait que de l'attaque finale, que précédèrent plusieurs autres au cours desquels Zeus fut blessé le premier. Au début, Zeus se battit contre Typhon en combat singulier, armé de la faucille spéciale que lui avait confiée sa mère pour le « vil attentat » : il avait ainsi l'intention de castrer à son tour Typhon. Lequel prit Zeus dans son filet, lui arracha sa faucille qu'il retourna contre lui pour lui couper les tendons des mains et des pieds. Puis il incarcéra Zeus privé d'aide dans une grotte, en tête-à-tête avec ses tendons et ses armes.

Mais une déité ægipan¹⁸ et le dieu Hermès découvrirent le repaire, ranimèrent Zeus en restaurant ses fonctions tendineuses et lui rendirent ses armes. L'évadé s'en retourna à bord d'un « char ailé » sur l'Olympe où il s'équipa de munitions nouvelles pour son générateur de foudre. De quoi reprendre son

attaque contre Typhon en l'acculant au mont Nyssa [Sinaï] où les Destinées piégèrent Typhon : elles lui firent absorber la nourriture des mortels, ce qui eut pour effet de l'affaiblir, loin de le fortifier. Ils s'affrontèrent pour la première fois de nouveau au-dessus du mont Haemus en Thrace, poursuivirent leur combat aérien au-dessus de l'Etna, en Sicile, pour finir à l'aplomb du mont Casius, sur la côte asiatique de l'est méditerranéen. C'est là que Zeus, d'un coup de son lanceur de foudre, abattit Typhon.

Les ressemblances frappantes entre les combats, les armes, les localisations, mais tout aussi bien les affaires de castration, de mutilation et de résurrection – le tout dans un contexte de course à la succession – persuadèrent Hérodote (et avec lui les autres historiens grecs classiques) que les Grecs avaient calqué leur théogonie sur celles des Égyptiens. La déité æigipan s'assimilait au dieu africain d'Égypte Ram [Bélier] tandis qu'Hermès était le double du dieu Thot. Hésiode raconta que lorsque Zeus coucha avec la mortelle de grande beauté Alcmène, qui lui donna le héros Héraclès [Hercule], il s'était éclipsé de nuit du mont Olympe pour gagner le massif du Typhaonion et s'était installé

au sommet du *Phykion* (le mont du Sphinx). « Le Sphinx de mort qui détruisit les *Kadmos* [Cadméens] » (« Anciens »), élément qui figure dans la geste d'Héra, l'épouse légitime de Zeus, était associé dans ces légendes à Typhon et à son territoire. Enfin Apollodore¹⁹ note qu'à la naissance de Typhon, immédiatement crédité d'une taille gigantesque, les dieux se ruèrent en Égypte pour découvrir ce monstre hors normes.

Bon nombre de spécialistes sont partis du principe que le mont Casius, site de la bataille finale entre Zeus et Typhon, s'élevait près de l'embouchure de l'Oronte, fleuve de la Syrie actuelle. Mais Otto Eissfeldt a démontré dans une étude qui fait autorité²⁰ qu'il existait un autre mont porteur de ce nom dans l'Antiquité – un promontoire du lac Serbonique en saillie au-dessus de la péninsule du Sinaï dans la mer Méditerranée. Pour lui, il s'agissait du mont évoqué dans les légendes.

Encore une fois, il suffisait d'accréditer l'information donnée en Égypte à Hérodote. Dans sa description de l'itinéraire terrestre depuis la Phénicie à l'Égypte *via* le territoire philistin (*Histoire*, III, 5), il écrivit que les contrées asiatiques « s'étendent jusqu'au

lac Serbonique, là où le mont Casius se prolonge dans la mer. L'Égypte commence au lac Serbonique où, conte le récit, Typhon s'était caché ».

À nouveau, les écrits grecs et égyptiens se recourent pour se concentrer sur la péninsule du Sināï.

Quels que fussent les points communs nombreux que les Grecs établirent entre leur théogonie et celle de l'Égypte, ce fut bien plus loin – en Inde – que les chercheurs européens du XIX^e siècle établirent des parallèles encore bien plus étonnants.

À peine le sanskrit, la langue de l'Inde archaïque, avait-il été maîtrisé à la fin du XVIII^e siècle que l'Europe se passionna pour la traduction de ces écrits jusqu'alors inédits. D'abord monopole des Britanniques, l'étude de la littérature, de la philosophie et de la mythologie sanskrites devint, à partir de la moitié du XIX^e siècle, le domaine favori des exégètes, des poètes et des intellectuels allemands dans la mesure où le sanskrit apparaissait comme la langue mère des idiomes indo-européens (auxquels appartenait la langue allemande), apportée en Inde par des émigrants venus des rivages de la mer Caspienne – des

« Aryens » tout comme leurs ancêtres, croyaient les Allemands.

Au centre de cette littérature figuraient les Védas, ces écritures sacrées que la tradition hindoue attribuait à une « origine non humaine », œuvre des dieux eux-mêmes en une époque lointaine. Ces textes avaient accompagné les émigrants aryens jusqu'au souscontinent indien aux alentours du second millénaire avant J.-C., à en croire les traditions orales. Mais au fil du temps, la majeure partie des cent mille versets originaux se perdit. Si bien que vers 200 avant J.-C., un bien sage homme transcrivit les versets encore connus en les regroupant selon quatre parties : le Rig-Véda (le « Véda des versets »), fort de dix volumes ; le Sâmâ-Véda (les « Védas chantés ») ; le Yajur-Véda (essentiellement des prières sacrificielles) ; et l'Atharva-Véda (chants et incantations)²¹.

Peu à peu, les composantes des Védas et la littérature associée puisée à leur source (Mantras, Brahmanas, Aranyakas, Upanishads) se virent étoffées par les Puranas (littéralement, les « écrits anciens ») d'origine non védique. Amalgamés aux grands récits épiques du Mahabharata et du Ramayana, ils constituent

la source des contes aryens et hindous du ciel et de la terre, des dieux et des héros.

La longue période de transmission orale, la longueur et la profusion de textes transcrits au final au fil des très nombreux siècles, les noms mêmes, les termes génériques et les épithètes interchangeable attribuées aux divinités – d’autant plus qu’une quantité de ces noms et vocables originaux n’étaient après tout pas aryens –, ont fait que la consistance et la précision ne constituent pas la marque de fabrique de cette littérature sanskrite. Il n’empêche que des faits saillants comme des péripéties précises se posent en fondements de l’héritage aryano-hindou.

Au commencement, expliquent ces sources, n’existaient que les corps célestes, « les Primitifs qui roulent dans le ciel ». Un cataclysme secoua l’espace. Alors « le Dragon » fut fracassé en deux par « Celui des tempêtes qui roule dans le ciel ». Les récits se mettent à nommer les deux parties nées du fracas au moyen de termes non aryens. Ils disent que *Rehu*, le fragment supérieur de la planète détruite, croise à jamais dans le ciel en quête de vengeance. La partie inférieure, *Ketu* (« le Cisailé »), s’était jointe aux «

corps primitifs » qui « roulaient » (sur leurs orbites). Un temps immense s'écoule, puis une dynastie de dieux du ciel et de la terre apparaît. Le céleste *Mar-Ishi*, leur chef, comptait sept (ou dix) enfants, conçus avec sa compagne *Prit-Hivi* [Prithvi] (« Celle aux larges flancs »), personnification de la Terre. Parmi eux, *Kas-Yapa* (« Celui du trône ») prit la tête des *Devas* (« Ceux qui brillent ») en se donnant le titre de *Dyaus-Pitar* (« Père du ciel ») – sans nul doute à l'origine du titrenom grec Zeus (« Dyaus »), flanqué de son double romain Jupiter (« Dyauspiter »).

Son frère, le fort prolifique Kasyapa, donna naissance à une cohorte de dieux, de géants et à une progéniture monstrueuse par le truchement de multiples épouses et concubines. Davantage mis en avant, chacun bien identifié et vénéré dès le début de l'ère védique, voici les Adityas – dont certains nés de l'union de Kasyapa avec sa conjointe Aditi (« Libre de tout lien »). Suivent, primitivement au nombre de sept, Vishnu [Vishnou], Varuna, Mitra, Rudra, Pushan [Pouchan], Tvashtri [Twachtri] et Indra. Ces (enfants d')Aditi furent rejoints par Agni, fils de Kasyapa et, soit de son épouse Aditi, soit, comme semblent l'indiquer certains

textes, de sa propre mère Prithvi. À l'image du cercle grec des Olympiens, les « Aditi » stabilisèrent leur nombre à douze. Au rang desquels se trouve Bhaga, dans lequel les exégètes pensent discerner le dieu slave suprême Bogh. Dernier-né d'Aditi – dont on ne sait trop si Kasyapa fut ou non son père –, S̄urya.

Tvashtri (« le Charpentier »), de par sa fonction de « Celui qui fabrique tout », l'artisan des dieux, leur procura véhicules aériens et armes magiques. C'est lui qui façonnera un disque pour Vishnu forgé d'un métal céleste rayonnant, un trident pour Rudra, une « arme de feu » pour Agni, un « lanceur de foudre » pour Indra, enfin une « massue volante » pour Sūrya. Les antiques représentations hindoues dessinent toutes ces armes sous la forme de missiles portatifs aux formes multiples (*Figure 15*). En outre, les dieux obtinrent des assistants de Tvashtri d'autres armements. Indra, par exemple, se vit doté d'un « rets volant » dans lequel il prenait ses ennemis au cours de ses duels dans le ciel.

Les chars célestes ou « véhicules aériens » ne manquaient jamais d'être décrits comme des engins brillants, émetteurs de rayons, d'or massif ou plaqué. Le *Vimana* d'Indra (véhicule aérien) arborait des

lumières pulsantes sur ses flancs et il se mouvait « plus vite que la pensée », capable de franchir rapidement d'immenses distances. Ses destriers invisibles étaient dotés d'« yeux lumineux comme le soleil » d'où jaillissait une nuance rougeâtre voire un spectre de couleurs. En d'autres circonstances, les véhicules aériens des dieux semblaient équipés de trains de roues. Parfois, ils se montraient non seulement capables de prendre l'air, mais en outre de circuler sous l'eau. Dans l'épopée du Mahabharata, l'on tombe sur la description d'une flotte de ces engins aériens pilotés par des dieux conviés à un mariage :



Figure 15

Les dieux, sur des chars portés par les nuages, s'en vinrent contempler un si beau spectacle :

les brillants Aditi en toute splendeur,
les Maruts portés par le vent ;
les Suparnas ailés, les Nagas à peau d'écaille,
les Rishi, pères des Deva, purs, altiers,
comme les Gandharvas renommés pour leur
musique ;
(et) les beaux Apsaras du ciel [...]
L'escadron des véhicules célestes lumineux
croisait dans un ciel sans nuages²².

Les textes font en outre allusion aux *Ashvins* [Aswins] (« les Pilotes », « les Conducteurs »), les dieux dévolus à la maîtrise des chars aériens. « Aussi rapides que de jeunes faucons », ils constituaient le corps des « meilleurs meneurs de chars capables d'atteindre les cieux ». Ils pilotaient toujours leurs appareils en tandem, accompagnés d'un navigateur. Leurs engins, visibles parfois en escadrilles, étaient d'or, « lumineux, rayonnants [...] ils offraient une confortable assise et leurs roulis se faisaient légers ». Leur mode de construction répondait à un principe trinitaire : trois ponts, trois places, trois axes, trois « rotors » [roues, volants...]. « Ton char, lit-on dans l'*Hymne* 22 du livre VIII du Rig-Véda sous forme

d'hommage aux Ashvins, ses trois sièges et ses rênes d'or – le véhicule de renom qui traverse le ciel et la terre. » Les « rotors » semblaient assurer plusieurs fonctions : l'un soulevait l'appareil, l'autre assurait sa direction, le troisième lui donnait sa vélocité : « L'une des roues de ton char tourne à pleine vitesse. Une autre accélère ta marche en avant. »

À l'exemple des écrits grecs, les dieux des Védas s'embarrassent peu de moralité, pas plus qu'ils ne refrènent leurs affaires de sexe – parfois à leur avantage, parfois non, comme lorsque les Adityas indignés désignèrent Rudra (« Celui qui possède trois yeux ») pour tuer leur grand-père Dyaus convaincu du viol de leur sœur Ushas (ledit Dyaus, blessé, n'en réchappa que par sa fuite vers une planète lointaine). Autre thème familier aux récits grecs, les interventions beaucoup plus tardives des dieux, décrites dans une série de traditions hindoues, dans les affaires de cœur et de guerre des rois et des héros mortels. Des péripéties au cours desquels les véhicules aériens des dieux occupaient un rôle plus important même que leurs armes. Ce fut le cas, par exemple, à l'occasion de la noyade d'un héros : les Ashvins firent leur apparition

sous la forme d'une flotte de trois chars aériens, « des navires étanches à pilotage automatique qui fendirent l'air », plongèrent dans l'océan, arrachèrent le héros aux profondeurs, puis « le ramenèrent sur la terre ferme, hors les flots océaniques ». Ou bien dans le récit de Yayati, un roi qui épousa la fille d'un dieu. Quand le cercle de famille s'agrandit, l'heureux grand-père offrit au roi « un char céleste d'un grand rayonnement, capable de se rendre n'importe où sans escale ». Sans perdre un instant, « Yayati prit place dans le char et, sans concéder aucune trêve dans son entreprise guerrière, il conquiert la terre entière en six nuits ».

Les traditions hindoues, et *L'Iliade* à cet égard adopte le même modèle, racontent des guerres des hommes et des dieux dont l'enjeu fut de belles héroïnes. L'œuvre du genre la plus connue reste le *Ramayana*, la longue épopée de Rama, le prince dont l'épouse magnifique fut enlevée par le roi du Lanka (l'île de Ceylan, au large de l'Inde). Au nombre des dieux qui se rangèrent aux côtés de Rama figura hanuman, l'homme à face de singe, lui qui mena les batailles aériennes à bord du Garuda ailé (*Figure 16*), et qui appartenait à la descendance monstrueuse de Kasyapa. En une autre

circonstance, Sukra, un dieu porteur de la « souillure de l'immoralité », enleva Tara, la belle épouse du pilote de char Indra. « L'illustre Rudra », en compagnie d'autres dieux, vola au secours du mari furieux. Il s'ensuivit « un combat terrible, où maints dieux et démons perdirent la vie pour les beaux yeux de Tara ». Mais les dieux, même armés d'un arsenal extraordinaire, furent battus et durent trouver refuge auprès de la « Première déité ». Sur ces entrefaites, le grand-père des dieux en personne descendit sur Terre et mit un terme au conflit en rendant Tara à son mari. Par la suite, Tara donna naissance à un fils « dont la beauté sidéra les célestes [...] Susplicieux, les dieux exigèrent de savoir qui était le vrai père : le mari légitime ou le dieu kidnappeur ». Elle révéla que ce jeune garçon était le fils de Soma, L'« Immortalité céleste ». Et elle le nomma Bouddha.

Mais ces péripéties appartenaient à un temps à venir. Dans le très lointain passé, les dieux se combattirent pour des motifs plus sérieux : la suprématie, la domination sur Terre et sur ses ressources. La descendance multiple de Kasyapa engendrée par ses épouses et ses concubines diverses et variées, plus la

descendance des autres dieux premiers, allaient conduire à un conflit inévitable. La domination des Adytias était tout spécialement mal vécue par les *Asuras*, les dieux aînés que leurs mères conçurent avec Kasyapa avant la naissance des Adytias. Avec leurs noms qui n'avaient rien d'aryens mais qui marquaient leur origine proche-orientale (fort voisins des noms des dieux majeurs de l'Assyrie, de Babylone et de l'Égypte – *Assur, Asar, Osiris*), ils finirent par assumer, dans les traditions hindoues, le rôle des dieux du mal, celui des « démons ».



Figure 16

Jalousie, rivalité, d'autres causes encore de friction : elles suffirent par déclencher la guerre quand la terre, « qui, d'abord, produisit la nourriture sans la culture »,

succomba à une famine mondiale. Les dieux, nous précisent les textes, entretenaient leur immortalité en buvant la *soma*, une ambroisie acheminée par un aigle sur Terre depuis la demeure céleste. Elle était consommée mêlée au lait. Le « troupeau » des dieux (« vaches et bovins ») pourvoyait en outre aux « sacrifices » de viande rôtie qu'ils appréciaient tant. Mais vint une époque où l'on ne put satisfaire ces besoins. Le *Satapatha Brahmana* décrit les événements qui en découlèrent :

Les dieux et les Asuras, tous engendrés par le père des dieux et des hommes, se combattaient pour le pouvoir. Les dieux eurent raison des Asuras. Mais par la suite, les vaincus se retournèrent contre les vainqueurs [...]

Les dieux et les Asuras, tous engendrés par le père des dieux et des hommes, se combattaient [à nouveau] pour le pouvoir. Cette fois, les dieux furent renversés. Ainsi pensaient les Asuras : « C'est à nous seuls, assurément, qu'appartient ce monde !

» Par conséquent, ils se dirent : « Eh bien, dès lors, partageons-nous ce monde. Et ce partage accompli, vivons de ses ressources. » Aussitôt fait,

ils entreprirent le partage, de l'Ouest à l'Est.

Mis au courant, les Adytias vaincus s'en vinrent plaider un partage des ressources terrestres :

Ce qu'entendant, les dieux dirent : « Les Asuras sont réellement en train de se partager cette terre ! Allons-y, occupons le terrain que les Asuras sont en train de diviser. Car sinon, que deviendrons-nous si jamais nous sommes exclus du partage de la terre ? »

Ils choisirent de placer Vishnou à leur tête et ils marchèrent au-devant des Asuras.

Quelque peu condescendants, les Asuras offrirent de donner aux Adytias autant de terrain que Vishnou pourrait couvrir en s'y allongeant [...] Mais les dieux recoururent à un subterfuge en plaçant Vishnou dans une « enceinte » par laquelle il pourrait « s'étendre sur trois directions », et donc s'adjuger trois des quatre régions terrestres.

Les Asuras firent assaut d'intelligence en attaquant par le sud. Les dieux demandèrent à Agni « par quel moyen ils pourraient bien vaincre les Asuras une fois pour toutes ». Agni suggéra une manœuvre en tenaille :

les dieux allaient attaquer à partir de leurs régions, « je vais faire le tour par le côté nord et vous allez les encercler de votre côté. Et une fois enclavés, nous les abattons ». Ainsi fut fait, les Asuras furent vaincus et, restitué le *Satapatha Brahmana*, « les dieux s'inquiétèrent de savoir comment ils allaient restaurer les sacrifices ». Fort logiquement, bien des passages voués aux récits de bataille des vieux écrits hindous ont trait à la reconstitution des troupeaux et au réapprovisionnement en *soma*, la liqueur.

Ces combats étaient perpétrés sur terre, en altitude et sous la surface des mers. Les Asuras, selon le *Mahabharata*, installèrent à leur usage trois forteresses de métal dans le ciel, à partir desquelles ils attaquaient les trois régions de la Terre. Leurs alliés dans la guerre contre les dieux détenaient le moyen de se rendre invisibles, tout comme leurs armes. Et d'autres combattaient à partir d'une cité sous la mer qu'ils avaient arrachée aux dieux.

Il en est un qui excellait dans ces batailles, c'était Indra (« la Tempête »). Sur terre, il était venu à bout de quatre-vingt-dix des bastions Asuras en massacrant bon nombre de leurs défenseurs armés. En combat aérien, il

attaquait les Asuras retranchés dans leurs « forteresses des nuages » à bord de son vecteur volant. Les hymnes du Rig-Véda dressent la liste de groupes de dieux comme de déités individuelles défaits par Indra :

De ta foudre tu décimas les Sasyu [...]
Loin du seuil des cieux, partout où tu te portes,
les anciens privés des rites sacrés couraient à leur
perte [...]

Les Dasyu, tu les avais frappés par le feu depuis
les cieux.

Ils subirent l'assaut des sans-reproche,
puis les Navagvas jetèrent toutes leurs forces dans
la bataille.

Tels des castrés face à des hommes, ils prirent la
fuite,

ils se débandèrent devant Indra par toutes les
issues les plus impossibles.

Indra jeta à bas les forteresses inexpugnables
d'Ilibsa,

et tailla en pièces Sushna le cornu²³ [...]

Tu abattis de ta foudre l'ennemi en pleine bataille
[...]

L'arme d'Indra frappa sans pitié l'adversaire,
de son éclair précis qui pulse
il rasa leurs villes.

Tu te rues d'un combat à l'autre avec hardiesse,
par ta force, tu détruis les citadelles les unes après
les autres²⁴.

Toi, Indra, aux côtés de ton ami qui fait plier
l'ennemi,

tu freines de loin la course du traître Namuchi.

« Tu as, avec une vigueur puissante, donné la mort
à Carandja et à Parnaya [...]

Ton bras seul a suffi pour briser les cent villes de
Vangrida²⁵ ».

Les confins du Ciel profond tu fis trembler
[Quand, seul, tu osais] donner la mort à Sambara.

Indra faisait entendre raison à ses ennemis en formation de combat comme en duel et il les « poussait à leur perte ». Puis il consacra ses efforts à la libération du bétail. Les « démons » avaient caché les troupeaux au sein de la montagne, sous la garde de Vala (« Celui qui encercle »). Avec l'aide des Angiras,

jeunes dieux à même de lancer des flammes divines, Indra frappa la cache fortifiée et libéra les animaux (pour certains chercheurs, tel le Français Jean Herbert dans sa *Mythologie hindoue*²⁶, Indra avait libéré ou retrouvé non pas des vaches mais un rayon divin, dans la mesure où le mot sanskrit *go* était porteur des deux sens).

Quand ces guerres divines éclatèrent, les Adytias nommèrent Agni (« l'Agile ») au titre d'Hotri, « chef des opérations ». Au cours du déploiement des hostilités – certains textes semblent montrer qu'elles durèrent bien plus de mille ans –, c'est Vishnu qui en devint le chef. Lorsqu'elles cessèrent, Indra revendiqua le pouvoir suprême en raison de la part insigne qu'il avait prise à la victoire. Tout comme dans *La Théogonie* grecque, l'un de ses premiers gestes destinés à légitimer cette revendication consista à tuer son propre père. Le Rig-Véda (livre IV:18,12) apostrophe Indra sans réel espoir de réponse : « Indra, qui a fait de ta mère une veuve ? » La réponse jaillit elle aussi sous forme de question : « Quel dieu se tenait sur le champ de bataille quand tu as bel et bien tué ton père en lui agrippant le pied ? »

En raison de ce crime, Indra fut privé par les dieux de consommation de *soma*, de quoi compromettre la poursuite de son immortalité. Ils « regagnèrent les cieux » en laissant Indra en tête-à-tête avec le bétail qu'il avait libéré. Mais « il les suivit fort de l'armefoudre dressée » et son ascension prit son essor depuis le site nord des dieux. Dans la crainte de son arme, les dieux lui crièrent : « Ne la lance pas sur nous ! » Ils lui concédèrent le retour à l'accès à la nourriture divine.

Le coup de force d'Indra qui lui avait donné l'autorité sur les dieux ne resta pourtant pas à l'abri de la concurrence. Elle se manifesta de la part de Tvashtri que les *Hymnes* désignent de façon indirecte sous l'épithète de « premier-né » – ce qui pourrait justifier sa propre revendication de la succession. Indra en vint à bout très vite à l'aide de son arme-foudre, soit celle-là même que Tvashtri avait conçue pour lui. Mais dès lors, le différend fut repris à son compte par Vritra (« Celui qui s'oppose »), désigné par certains textes comme le premier-né de Tvashtri, mais auquel une poignée de chercheurs prêtent l'allure de monstre artificiel en raison de la taille immense qu'il acquit en un instant. Indra fut d'abord mis à mal au point de se

réfugier à l'autre bout de la terre. Tous les dieux l'avaient abandonné, seuls les vingt et un Maruts étaient restés à ses côtés. Il s'agissait d'une classe de dieux qui formaient les équipages des barges aéronautiques les plus rapides, eux dont « le rugissement énorme de tous les vents faisait trembler les montagnes » quand « ils s'élevaient » :

Ces pures merveilles, à la nuance pourprée,
accélèrent leur course dans un rugissement
jusqu'aux confins du ciel [...]

Ils se projettent dans des faisceaux de lumière
[...]

Brillants, célestes, porteurs d'éclairs,
leurs chefs coiffés de casques d'or²⁷.

Grâce à l'appui des Maruts, Indra revint affronter Vritra. Les *Hymnes* qui décrivent la bataille dans un registre verbal emphatique ont été rendus en vers :

Le dieu plein de courage grimpe sur son char,
Emporté par l'ardeur de son splendide élan
À travers les cieux va le héros bondissant.
Les armées des Maruts composent son escorte,

Impétueux esprits de la tempête, ils les exhorte.
Ils chevauchent des destriers qui jettent des éclairs

Ils brillent de toute la pompe fière de la guerre
[...]

Tel le rugir du lion ils hurlent à la mort.
Leurs dents déchirent comme l'acier mord.
Ils ébranlent les monts, la terre tout entière.
À leur vue toutes les créatures tremblèrent²⁸.

Toute la terre tremble, tout être vivant cherche un abri. Seul Vritra, l'ennemi, surveille, calme, leur approche :

Inaccessible, perchée tout en hauteur,
De Vritra brillait l'imposante demeure.
Martial, campé du haut de ses murs,
Se tenait le démon de belle stature,
Confiant en ses pouvoirs magiques de sorcier
Et sur ses provisions de flèches enflammées.

« Sans crainte, il défie la puissance de l'arme d'Indra », pas du tout impressionné par « les terreurs que répandait le vol de mort » qui le ciblait. Vritra

attendait.

Alors l'on assista au pire,
Quand dieu et démon combattirent.
Vritra lança ses projectiles fusant,
Sa foudre et ses éclairs brûlants
Qu'il fit pleuvoir en rangs serrés.
Il défia le dieu de toute sa colère.
Mais ses armes vaines se dévièrent,
d'Indra elles furent négligées.

Vritra avait épuisé ses « missiles » enflammés. Indra put alors lancer sa contre-offensive :

Les éclairs commencèrent à jaillir,
La foudre impitoyable à surgir,
Indra les lançait crânement.
Les dieux eux-mêmes étaient figés d'effroi
Et horrifiés. En plein désarroi
Était le monde, entièrement [...]

Les éclairs de foudre qu'Indra lançait, « forgés de la main experte de Tvashtri » dans un métal divin, prenaient l'allure de missiles élaborés, fulgurants :

Personne n'était capable d'essuyer l'averse des flèches

Dont Indra, de sa main droite, allumait les mèches –

Les cent parties des lanceurs d'éclairs

Les mille têtes des pointes de fer

Qui fulgurent et sifflent dans le ciel traversé,

Droits sur leur cible ils chargent sans dévier,

Ils abattent le trop fier ennemi

Leur coup imparable l'abandonne où il gît,

Leur stridence même fait fuir sur terre

Les fous qui bravent la puissance du tonnerre.

Les missiles guidés ne manquent pas leur cible :

Bientôt sonna le glas de Vritra

Sous le choc et l'éclat d'Indra,

Sous sa pluie de ravage.

Transpercé, fendu, écrasé, dans un horrible cri

Le démon agonise, il chute, sa tête au sol gît

Il est jeté à bas de sa citadelle des nuages.

Tombé à terre « comme des arbres aux troncs abattus », Vritra est à terre, prostré. Et malgré tout, « privé de

ses pieds et de ses mains, il défie toujours Indra ». Alors, Indra lui donna le « coup de grâce²⁹ » et « le frappa de sa foudre entre les épaules ».

La victoire d'Indra se révélait totale. Mais comme la Destinée l'avait voulu, les fruits de la victoire n'étaient pas seulement les siens. Il avait beau réclamer le trône de Kasyapa, son père, de vieux doutes ressurgirent sur sa véritable ascendance. On savait qu'après sa naissance sa mère l'avait soustrait à la colère de Kasyapa. La cause ? Les rumeurs étaient-elles fondées, qui voulaient que son vrai père fût son propre frère aîné, Tvashtri ?

Les Védas ne lèvent le voile qu'en partie. Ils soulignent malgré tout qu'Indra, grand dieu ou pas, ne régnait pas en toute indépendance. Il devait partager le pouvoir avec Agni et Sūrya, ses frères – tout comme Zeus devait partager ses territoires avec ses frères Hadès et Poséidon.

Chapitre 4

Chroniques terriennes

Comme si les épisodes similaires des généalogies et des guerres entre les dieux grecs et hindous ne suffisaient pas, l'on découvrit, gravés sur tablettes, dans les archives royales hittites (en un site dénommé aujourd'hui *Boghazköi*), des récits nouveaux des mêmes péripéties. Ils contaient, au moment où une génération s'effaçait devant la suivante, comment un dieu en affronta un autre pour le pouvoir total.

Les textes les plus longs avaient trait, l'on pouvait s'y attendre, à la divinité hittite suprême, Teshub : ils passaient en revue sa généalogie, sa revendication légitime à établir son autorité sur les régions majeures de la Terre et les attaques lancées contre lui par le dieu KUMARBI et ses fils. À l'image des récits grecs et égyptiens, le « vengeur de Kumarbi » était resté caché avec l'aide de dieux alliés jusqu'à ce qu'il achève son

développement quelque part en un territoire « ombreux » du globe. Les batailles décisives éclatèrent dans les airs et sur les mers. Au cours de l'une d'elles, soixante-dix dieux à bord de leurs chars apportèrent leur soutien à Teshub. Dans un premier temps vaincu, Teshub se cache ou s'exile, puis finit par affronter son adversaire en un duel de dieu à dieu. Il s'envola à bord de son char tiré par deux « taureaux du ciel » revêtus d'or, embarquant avec lui la « “tempête des tonnerres” » capable de pulvériser la roche à quatre-vingt-dix furlongs³⁰ » et « l'“éclair” aux effrayants jets de lumière ». Le voilà, « depuis les cieux, qui tourne sa face » vers son ennemi. Même en l'absence de la fin du récit, coupée par la fragmentation des tablettes, il apparaît nettement que la victoire revint au final à Teshub.

Quels étaient donc ces dieux anciens qui se combattaient pour le pouvoir suprême et la recherche de la domination sur Terre en épluchant les régions les unes après les autres ?

Il n'est pas impossible que les traités par lesquels ont été conclues certaines des guerres mêmes fomentées par les hommes au nom de leurs dieux ne nous livrent

d'importants indices.

Quand Égyptiens et Hittites firent la paix après plus de deux siècles d'hostilités, ils la scellèrent par le mariage de la fille du roi hittite Hattusili III avec le pharaon Ramsès II. Qui immortalisa l'événement sur une stèle commémorative placée à Karnak, sur l'île Éléphantine près d'Assouan, et doublée à Abou Simbel.

L'inscription décrit le périple puis l'arrivée de la princesse en Égypte : quand « Sa Majesté le Pharaon se rendit compte qu'elle offrait un visage comparable en beauté à celui d'une déesse », il tomba immédiatement raide amoureux d'elle et estima qu'il « en avait été gratifié par l'amour que lui prodiguait le dieu Ptah », tout comme elle constituait la reconnaissance de sa « victoire » de la part des Hittites. Tout ce que cette manœuvre diplomatique impliquait transparaît à travers la suite de l'inscription : trente ans auparavant, Hattusili avait fait parvenir au pharaon la teneur d'un traité de paix. Mais Ramsès II, encore échaudé par l'issue fatale qu'il avait failli connaître au cours de la bataille de Kadesh, l'avait ignoré. « Le grand commandant de Hatti avait alors adressé des missives d'apaisement à Sa Majesté année après année, mais le

Roi Ramsès n'en avait pas fait cas. » Au final, le roi de Hatti, au lieu d'envoyer des messages gravés sur tablettes, « dépêcha sa fille aînée que précédaient de précieux tributs », accompagnée par de nobles hittites. Intrigué par tant de présents, Ramsès envoya une escorte égyptienne accueillir et accompagner les Hittites. Puis, comme on le dit plus haut, il finit par succomber devant la beauté de la princesse hittite, en fit une reine et la nomma Maat-Neferu-Râ (« la Beauté que Râ perçoit »).

Notre connaissance historique de l'Antiquité aura bénéficié au passage de ce coup de foudre amoureux dans la mesure où le pharaon accepta désormais un traité de paix pérenne dans le temps, qu'il le fit graver à son tour à Karnak, dans la proximité du récit de la bataille de Kadesh et de celui de la belle princesse hittite. Deux copies, l'une quasi complète, l'autre fragmentaire, ont été mises au jour, déchiffrées et traduites par les égyptologues. Nous avons hérité d'une part du texte complet du traité, mais appris au surplus que le roi hittite l'avait composé en akkadien, alors la langue agréée des relations internationale (à la manière dont le français l'était il y a environ cent trente ans).

Il avait fait parvenir au pharaon une copie de l'écrit original en akkadien gravé sur une tablette d'argent que l'inscription égyptienne de Karnak décrivait en ces termes :

Figurent au centre de la tablette, côté recto :

Des images de Seth en train d'embrasser la représentation du grand prince de Hatti, que surmonte une frise porteuse des mots « le sceau de Seth, monarque du ciel, le sceau du règlement de la part d'Hattusili » [...]

Des images de la représentation féminine de la déesse de Hatti en train d'embrasser l'image féminine de la princesse de Hatti, que surmonte une frise porteuse des mots « le sceau de Râ de la ville d'Arinna, seigneur du pays » [...]

Ce que montre le [cadre] tout autour des représentations : le sceau de Râ d'Arinna, le seigneur de tout territoire.

Au sein des archives royales hittites, les archéologues ont bel et bien mis au jour les sceaux royaux. On y voit la déité suprême hittite embrasser le roi hittite (*Figure 17*), fidèle en tout point à la

description des minutes égyptiennes, jusqu'à l'inscription circulaire du sceau. De façon très inattendue, l'on découvrit en outre dans ces archives l'original du traité, tracé sur deux tablettes en akkadien. À cela près que les textes hittites dénommaient leur divinité majeure sous le nom de Teshub, et non sous la forme « Seth de Hatti ». Puisque la signification de *Teshub* se rend par « Tempête des vents » et que *Seth* (à en croire son nom grec de *Typhon*) veut dire « Vent violent », il faut en conclure qu'Égyptiens et Hittites établissaient la concordance de leurs panthéons respectifs en se fiant aux noms épithètes de leurs dieux. Dans le droit fil de ce constat, l'épouse de Teshub, HEBAT, était surnommée « la Dame des cieux » pour s'assimiler à la déesse porteuse de ce titre dans la version égyptienne du traité. Râ (« Celui qui étincelle ») était placé sur le même plan qu'un « Seigneur du ciel » hittite que la version akkadienne transcrivait en SHAMASH (« Celui qui étincelle »), et l'on peut poursuivre les parallèles.



Figure 17

Égyptiens et Hittites, il fallait se rendre à l'évidence, avaient coordonné des panthéons indépendants mais parallèles. Du coup, les chercheurs commencèrent à se demander ce que pouvaient bien révéler d'autres les anciens traités. L'un d'eux allait livrer des informations inattendues. Il s'agissait du traité signé vers 1350 avant J.-C. entre le roi hittite Shuppilulima et Mattiwaza, monarque du royaume hourrite de Mittani, sur l'Euphrate, à mi-distance du pays des Hittites et des anciens territoires de Sumer et d'Akkad.

L'original du traité, dupliqué comme d'habitude en deux exemplaires, avait été déposé dans le sanctuaire

du dieu Teshub au cœur de la ville hourrite de Kahat – ville comme tablettes enfouies dans les sables du temps. Mais sa copie, classée dans la cité sacrée hittite d’Arinna, « face à la déesse du Disque levant », fut exhumée par les archéologues près de trois mille trois cents ans après sa rédaction !

Comme l’usage le voulait dans les traités de cette époque, celui qui scellait l’accord entre les rois hittite et mittanien se clôturait par un appel aux « dieux des parties contractantes pour qu’ils fussent présents, qu’ils écoutent et servissent de témoins », de telle façon que l’adhésion au traité soit honorée de la bénédiction divine et que sa violation implique la colère des dieux. Ces « dieux des parties contractantes » se trouvaient dûment listés : l’on commençait par Teshub et sa moitié Hebat en leur qualité de dieux régnants suprêmes des deux royaumes, les dieux « garants de la royauté et de la “reinauté” » [le pouvoir de la reine] d’Hatti et du Mittani : les copies du traité étaient déposées dans chacun des sanctuaires. Puis l’on poursuivait avec nombre de déités plus jeunes, hommes et femmes, descendance des deux monarques régnants, en les rangeant par les capitales provinciales dont ils étaient

les divinités, dans lesquelles ils représentaient leurs parents.

Les copies portaient scrupuleusement la liste des mêmes dieux à leur rang hiérarchique précis. Ce qui n'était pas le cas des traités égyptiens à partir du moment où des panthéons hétérogènes avaient été mixés. D'autres textes mis au jour le prouvent, le panthéon hittite avait en réalité été emprunté à celui des Hourrites (ou choisi parmi leurs dieux). Mais ce traité particulier allait révéler une surprise très spéciale : vers la fin de la tablette, noyés dans la liste des témoins divins, figuraient les noms de *Mara-ash*, d'*Uruwana*, d'*Indar* et des dieux *Nashatiyanu* – j'ai nommé Mitra, Varuna, Indra, en compagnie des dieux Nasatya du panthéon hindou !

Qui constituait la source commune ? Le panthéon hittite, hindou ou hourrite ? La réponse, c'est encore le traité hittitomitannien qui allait la révéler : aucun des trois. Pour la bonne raison que ces prétendus dieux « aryens » figuraient sur le traité en compagnie de leurs parents et grands-parents, les « dieux archaïques » : les couples Anu et Antu, Enlil et son épouse Ninti, Ea avec sa femme Damkina. Sans oublier « le divin Sin,

seigneur du serment [...], Nergal de Kutha [...], le dieu guerrier Ninurta [...], la belliqueuse Ishtar ».

Des noms plutôt familiers. En d'autres époques, Sargon d'Akkad les avait invoqués, lui qui s'était revendiqué le « superviseur d'Ishtar, prêtre oint d'Anu, grand et juste berger d'Enlil ». Son petit-fils Naram-sin (« Celui qu'aime le dieu Sin ») put attaquer le mont du Cèdre quand le dieu Nergal lui « ouvrit la voie ». Hammourabi de Babylone partit en guerre contre d'autres territoires « sur l'ordre d'Anu, avec Enlil à la tête de l'armée ». Le roi assyrien Tiglath-Pileser I^{er} [Teglath-Phalasar] se lança dans les conquêtes sous l'autorité d'Anu, d'Adad et de Ninurta. *Salmanazar* [Shalmanesser] combattit à l'aide d'armes fournies par Nergal. Esar-Haddon [Assarhaddon] bénéficiait de l'accompagnement d'Ishtar au cours de sa marche contre Ninive.

Tout aussi éclairante : la découverte que les Hittites et les Hourrites, tout en prononçant les noms des déités dans leur langue, les transcrivaient en graphie sumérienne. Jusqu'au déterminatif « divin » qui empruntait au sumérien DIN.GIR, littéralement « les Justes (DIN) des Fusées (GIR) ». Si bien que le nom de

Teshub était transcrit DIN.GIR IM (« le Maître divin de la tempête »), qui n'était autre que le nom sumérien du dieu ISHKUR, *alias* Adad. Que l'on faisait figurer parfois en DIN.GIR.U, soit « le dieu 10 », rang ordinal d'Ishkur/Adad – celui d'Anu était le plus élevé (60), celui d'Enlil 50, celui d'Ea 40, et ainsi de suite jusqu'au terme de la liste. En outre, à l'image du sumérien Ishkur/Adad, Teshub était représenté par les Hittites en train de brandir son arme émettrice de lumière, une « arme de brillance » (*Figure 18*).

À l'époque où les Hittites et leurs écrits sortirent de l'oubli, les historiens avaient déjà déterminé qu'avant les civilisations hittite et égyptienne, avant l'Assyrie et Babylone, avant même le royaume d'Akkad, s'était épanouie dans le sud de la Mésopotamie la haute civilisation de Sumer. Toutes celles que je viens de citer étaient les filles de cette civilisation originelle.



Figure 18

Il est désormais établi en toute certitude que c'est à Sumer que les aventures des dieux et des hommes furent pour la première fois archivées. C'est bien là que de nombreux textes – bien plus nombreux qu'il est possible de l'imaginer, bien plus détaillés que ce à quoi l'on peut s'attendre – furent pour la première fois

gravés. Là encore que les traces de l'histoire et de la préhistoire vécues sur notre planète Terre ont été conservées pour la première fois. Elles ont pour nous un nom. Ce sont les CHRONIQUES TERRIENNES³¹.

Découverte et compréhension des anciennes civilisations n'ont pas cessé de soulever l'ébahissement, de donner lieu à des prises de conscience difficilement imaginables. Les monuments de l'Antiquité – les pyramides, les ziggourats, les plates-formes de pierre immenses, les ruines si riches en colonnades, les pierres gravées – seraient restés de pures énigmes, les témoins muets d'événements passés, si le continent écriture n'avait pas existé. Sans l'écriture, les monuments du passé demeuraient des puzzles : âge douteux ; bâtisseurs restés dans l'ombre ; raisons de leur érection non explicites.

Tout ce que nous savons, nous le devons à ces scribes antiques – une armée prolifique de gens méticuleux qui utilisèrent les monuments, les objets artisanaux, les pierres angulaires, les briques, les outils, les armes façonnées dans tous les matériaux possibles et imaginables, comme autant de supports sur lesquels inscrire des noms et des récits d'événements.

Toutes premières parmi ces supports, les tablettes d'argile : de simples morceaux aplatis d'argile fraîche, certains assez menus pour tenir dans le creux de la main, et sur lesquels le scribe adroit marquait l'empreinte des signes à l'aide d'un stylet, signes arrangés en syllabes, en mots, en phrases. Puis les tablettes étaient laissées à sécher (ou passées au four) : une archive définitive avait été créée – un témoignage qui affronta des millénaires d'érosion naturelle et de propension humaine à la destruction.

Site après site – dans les centres commerciaux ou administratifs, dans les temples et les palais, partout au Proche-Orient – l'on rencontre des archives d'État et privées qui regorgent de tablettes. Tout comme il existait des bibliothèques dignes de ce nom où les tablettes, par dizaines de milliers, se retrouvaient classées avec soin par sujets, leurs contenus dûment titrés, signées par les scribes, avec leur numéro d'ordre. Systématiquement, qu'elles traitent d'histoire, de science ou de dieux, les tablettes étaient présentées comme des copies d'autres tablettes antérieures, composées dans le « langage de l'ancien temps ».

Les archéologues se disaient étonnés de découvrir la

grandeur de l'Assyrie et de Babylone. Mais ils se montraient encore plus abasourdis à la lecture des inscriptions trouvées dans les « cités antiques ». Que pouvait donc bien sous-tendre le titre de « roi de Sumer et d'Akkad » que les monarques de ces empires convoitaient tant ?

Ce n'est que lorsqu'ils tombèrent sur les archives de Sargon d'Agadé que les chercheurs contemporains prirent conscience qu'un grand royaume, celui d'Akkad, s'était établi bel et bien en Mésopotamie un demi-millénaire avant que l'Assyrie et la Babylonie ne s'épanouissent. Ces historiens de l'Antiquité tombèrent des nues lorsqu'ils lurent dans ces archives que Sargon avait « vaincu Uruk et jeté à bas ses murs [...] sargon, roi d'Agadé, avait arraché la victoire face aux habitants d'Ur [...] Il avait défait E-Nimmar, jeté à bas ses murs et conquis son territoire depuis Lagash jusqu'à la mer. Où il avait lavé ses armes. La bataille contre les habitants d'Umma l'avait vu victorieux [...] »

Incrédulité des spécialistes : se pouvait-il qu'il ait existé des centres urbains, des cités ceintes de remparts avant même Sargon d'Agadé, avant même 2500 avant J.-C. ?

On le sait désormais, ce fut, effectivement, le cas. Il s'agissait des cités et des centres urbains de Sumer, ce « Sumer » qui figure dans le titre de « roi de Sumer et d'Akkad ». La terre où la civilisation surgit, il y a près de six mille ans, comme un siècle de découvertes archéologiques et de recherches scientifiques l'a établi. Oui, elle « surgit » : tout à coup, inexplicablement, de nulle part, apparurent un langage écrit et toute une littérature, des rois et des prêtres, des écoles et des temples, des médecins et des astronomes, des immeubles style gratte-ciel, des canaux, des quais, des navires. Sans oublier une agriculture intensive, une métallurgie sophistiquée, une industrie textile, l'échange et le commerce, les lois et les concepts de justice et de moralité, les théories cosmologiques. Des récits et des archives historiques et préhistoriques.

À travers tous ces écrits, qu'il s'agisse d'une longue épopée ou de proverbes de deux lignes, d'inscriptions profanes ou religieuses, les mêmes faits se répétaient comme la marque d'un dogme intouchable propre aux Sumériens et aux peuples qui les ont suivis : par le passé, les DIN.GIR – « les Justes des Fusées », ceux auxquels les Grecs prêtèrent pour la première fois le

titre de « dieux » – s'en étaient venus sur la planète Terre depuis leur propre planète. Ils élurent le sud de la Mésopotamie comme terre d'accueil, leur demeure loin de leur demeure. Ils baptisèrent le territoire KI.EN. GIR – « Terre du Seigneur des Fusées » (le nom akkadien, *Shumer*, avait pour signification « Terre des Gardiens »). C'est là qu'ils établirent la première colonie terrestre.

L'affirmation selon laquelle les premiers colons sur Terre étaient des astronautes venus d'une autre planète ne fut pas proférée à la légère par les Sumériens. Texte après texte, de quelque façon que l'aventure originelle fût évoquée, elle exprimait toujours les choses ainsi : quatre cent trente-deux mille ans avant le déluge, les DIN. GIR (« les Justes des Fusées ») s'en vinrent sur Terre à partir de leur propre planète. Planète que les Sumériens comptaient comme le douzième membre de notre système solaire – où entrent le Soleil, au centre, la Lune, les neuf planètes que nous connaissons de nos jours, et une grande planète de plus dont l'orbite dure un *Sar*, trois mille six cents années terrestres. Cette orbite, disent les textes, emmène la planète à partir d'une « base » au fin fond de l'espace pour la ramener

au voisinage de la Terre, en passant entre Mars et Jupiter. C'est arrivée à cette position que ladite planète – telle qu'elle apparaît sur un dessin sumérien vieux de quatre mille cinq cents ans (*Figure 19*) – gagne son appellation de Nibiru (« le Passage », « le Croisement ») et son symbole, la croix.

Le chef des astronautes débarqué sur Terre en provenance de Nibiru, nous enseignent de fort nombreux textes, avait pour nom E.A (« Celui dont la demeure est l'eau »). Après son atterrissage et l'établissement d'Eridu, le premier camp terrestre, il endossa le titre d'EN.KI (« le Seigneur de la Terre »). Un récit exhumé des ruines de Sumer rappelle son atterrissage sur Terre sous la forme d'un rapport établi à la première personne :

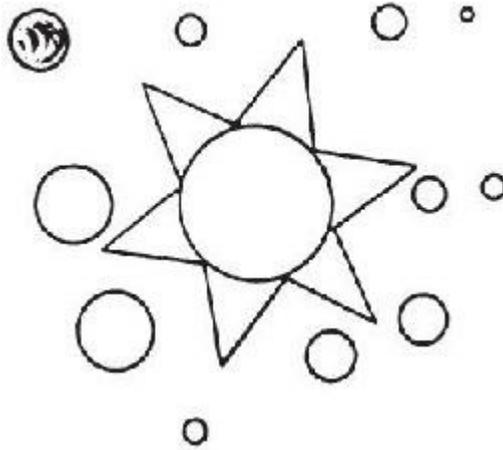


Figure 19

Quand j'approchai de la Terre
Je la trouvai fort inondée.
À l'approche de ses prairies verdoyantes,
J'ordonnai que l'on rasât buttes et tertres.
J'ai bâti ma demeure en un endroit épuré [...]
Ma demeure – son ombre s'étend sur le Serpent du
Marécage.

Ce même texte entreprend la description des efforts d'Ea : il se lance dans des travaux énormes de pompage dans les marécages qui s'étendent à la pointe du golfe Persique. Il établit une surveillance sur les

marais, creusa des canaux de drainage et d'adduction d'eau, éleva des digues, fora des fossés et érigea des constructions de briques moulées à partir de l'argile du terrain. Il fit communiquer le Tigre et l'Euphrate au moyen de canaux. Au bord des paludes, il construisit sa Maison des eaux, dotée d'un port et d'autres équipements.

Tous ces efforts correspondaient à un but précis. Sur sa planète, l'on avait besoin d'or. Non pas pour en tirer des bijoux ou d'autres usages frivoles puisqu'à l'évidence, au cours du millénaire qui allait s'écouler, ces visiteurs de la Terre ne furent jamais représentés porteurs de parures en or. Le métal jaune entrain, à n'en pas douter, dans les programmes d'exploration spatiale des Nibiriens : les allusions des textes hindous se montrent sur ce point très clairs, les chars célestes sont recouverts d'or. Du reste, l'or devient un élément clé dans la fabrication des instruments spatiaux et des astronefs de notre époque. Mais ces besoins-ci ne sauraient expliquer à eux seuls l'avidité avec laquelle les Nibiriens recherchaient l'or sur Terre, les immenses efforts déployés pour l'obtenir et en assurer le transfert en grande quantité sur leur planète d'origine. Le métal

aux propriétés uniques répondait sur place à un besoin vital, celui de préserver la vie même sur cette planète. Notre meilleure hypothèse serait que ce besoin vital se traduisait par l'atomisation de particules d'or dans l'atmosphère en voie de disparition de Nibiru. L'écran ainsi formé s'opposait à sa dissipation critique.



Figure 20

Un fils du monarque de Nibiru, Ea, fut judicieusement choisi pour assurer cette mission. Il était un brillant scientifique et un ingénieur. Son surnom, NU.DIM.MUD, se rend par « Celui qui fabrique ». Son projet, comme son nom-épithète, E.A, l'indique,

était d'extraire l'or des eaux tranquilles du golfe Persique et de celles, peu profondes, des marécages qui le jouxtent en s'étendant sur le territoire mésopotamien. Les représentations sumériennes montrent Ea en seigneur des eaux vives, assis dans un laboratoire et entouré de vases communicants (*Figure 20*).

Mais le récit retrouvé semble montrer que le plan ne se déroulait pas au mieux. La production d'or restait très en dessous des objectifs. Pour l'accélérer, un contingent supplémentaire d'astronautes – dont la troupe de base portait l'appellation d'*Anunnaki* (« Ceux qui du Ciel sur Terre vinrent ») – fut dépêché sur la planète. Ils débarquèrent par groupes de cinquante dont l'un des textes révèle que l'un d'eux était emmené par le fils premier-né d'Enki, MAR.DUK. Le récit en question restitue un message urgent de Marduk adressé à son père. Il avait trait à une catastrophe qui avait failli toucher le vol à destination de la Terre, alors que le vaisseau spatial croisait au large de l'une des planètes géantes du système solaire (probablement Jupiter) et qu'il avait évité de justesse la collision avec l'un des satellites de ladite planète. Dans sa description de l'« attaque » de l'engin spatial, un Marduk en pleine

agitation avait transmis à son père :

Il s'est comporté comme une arme.

Il a chargé sur nous comme pour nous anéantir
[...]

Il a frappé les cinquante Anunnaki [...]

Le vol, l'oiseau dit l'Orbiteur Suprême,
il l'a frappé de plein fouet.

Une gravure sumérienne dessinée sur un cylindre-sceau (*Figure 21*) pourrait bien avoir illustré la scène où l'on voit le seigneur de la Terre (à gauche) en train d'accueillir avec tension son fils, vêtu en astronaute (à droite), alors que le vaisseau spatial quitte Mars (l'étoile à six points) et approche de la Terre (la septième planète comptée à partir de l'entrée dans le système solaire, symbolisée par les sept points, représentée avec la Lune).

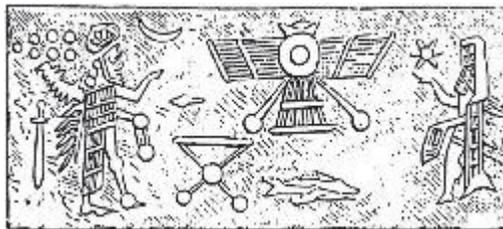


Figure 21

Depuis la planète mère, où le père d'Enki, AN (*Anu* en akkadien) occupait la position de monarque, les progrès du travail de mine étaient observés avec inquiétude et espoir. Puis l'attente avait dû se transformer en impatience face à la lente obtention de résultats, et au final en déception. À l'évidence, le projet qui consistait à extraire l'or des eaux saumâtres à travers tout un processus de laboratoire n'avait pas le rendement attendu.

Il n'empêche que l'or restait un besoin criant. Et les Anunnaki étaient confrontés à une grave décision : abandonner le projet – ce qui était hors de question – ou tenter d'extraire l'or d'une autre façon : en creusant des mines. Le métal précieux, les Anunnaki le savaient fort bien alors, existait en grande quantité dans l'AB. ZU (« la Source primordiale ») sur le continent africain (dans les langues sémitiques dérivées du sumérien, *Za-ab – Abzu* épelé à rebours – est resté le mot qui désigne l'or de nos jours).

Mais il demeurait un obstacle majeur. Il fallait extraire l'or africain des profondeurs de la terre en forant des mines. Et la décision aux conséquences

énormes qui consistait à choisir d'oublier le processus sophistiqué de traitement de l'eau au profit d'un retour au labeur harassant du travail souterrain ne fut pas prise facilement. Bien entendu, la nouvelle entreprise exigeait un plus grand nombre d'Anunnaki, une colonie minière « sur place, à l'aplomb des veines brillantes », des équipements accrus en Mésopotamie et une flotte de vaisseaux transbordeurs de minerai (MA.GUR UR.NU AB.ZU – « Navires pour le métal de l'Abzu ») afin de réaliser la navette entre les deux sites. Enki était-il en mesure de gérer l'ensemble tout seul ?

Anu estima qu'il ne le pourrait pas. Et huit années nibiriennes après le premier atterrissage d'Enki – vingt-huit mille huit cents années terrestres – le monarque s'en vint sur Terre pour évaluer de ses yeux la situation. Il fit le voyage en compagnie de son héritier présomptif, EN.LIL (« Seigneur du commandement ») –, un fils qui, Anu avait dû le penser, pourrait prendre en main la mission Terre et organiser les livraisons d'or à destination de Nibiru.

Choisir Enlil pour la bonne menée de la mission releva peut-être de la nécessité, il n'empêche qu'il a dû s'agir d'une décision déchirante : elle ne pouvait

qu'aiguiser la rivalité et la jalousie qui sévissaient entre les deux demi-frères puisque Enki était le premier-né d'Anu, mis au monde par Id, l'une des six concubines du monarque. Il était donc légitime dans la succession d'Anu sur le trône nibirien. Sans doute, mais – à l'exemple du récit biblique d'Abraham avec sa concubine Hagar et sa demi-sœur et épouse Sarah – la demi-sœur et épouse d'Anu lui donna un fils, Enlil. De par les lois de succession nibiriennes – si fidèlement adoptées par le patriarche biblique –, Enlil devint l'héritier légal à la place d'Enki. Et à présent ce rival, celui qui avait usurpé le droit de naissance d'Enki, venait sur la Terre pour s'adjuger le commandement !

L'on ne saurait jamais trop surestimer l'importance du lignage et de la généalogie dans la genèse des guerres des dieux. Ni celle des luttes de succession et de conquête de la suprématie, que ce soit sur Nibiru ou sur la Terre plus tard.

Au fond, au fur et à mesure que nous découvrons la récurrence étonnante et la férocité des guerres des dieux, à partir du moment où l'on essaie de leur donner un cadre historique et préhistorique – un travail qui

n'avait jamais été entrepris auparavant –, il apparaît clairement qu'elles se fondent sur un code de comportement sexuel étranger à toute moralité mais calqué sur des considérations de pureté génétique. Au cœur de ces guerres se cache une généalogie intriquée qui va déterminer hiérarchie et succession. Dès lors, les péripéties sexuelles étaient mesurées, non pas à leur aune amoureuse ou violente, mais sous l'angle de leur but et aboutissement.

Dans un récit sumérien, l'on apprend comment Enlil, commandant en chef des Anunnaki, se prit à désirer une jeune officier de santé qu'il avait vue nager nue dans le fleuve. Il la convainquit de naviguer à son bord, où il lui fit l'amour sans tenir compte de ses protestations (« ma vulve est étroite, mon sexe n'a jamais connu la pénétration »). En dépit de son grade, Enlil fut arrêté par les « cinquante dieux aînés » à son retour en sa cité de Nippur, et il fut convaincu de crime de viol par « les sept Anunnaki qui jugent ». La sentence : un exil dans l'Abzu (la sanction ne fut levée qu'à partir du moment où il épousa la jeune déesse qui partageait son exil).

De nombreux chants célébraient les amours d'Inanna et du jeune dieu nommé Dumuzi, dans lesquels leurs «

enlaçades à la belle étoile » étaient décrites avec une tendresse touchante :

Ô qu'ils mettent sa main dans la mienne.

Ô qu'ils placent son cœur près du mien.

Dormir main dans la main à ses côtés m'est si doux,

mais l'acmé de la douceur s'obtient dans la beauté

de joindre mon cœur au sien.

La tonalité consensuelle du verset n'a rien d'étonnant dans la mesure où Dumuzi était le fiancé déclaré d'Inanna, l'élu de son cœur, fort de l'approbation de son frère Utu/Shamash. Mais comment expliquer un autre texte dans lequel Inanna décrit sa séance d'amour passionné avec son propre frère ?

Mon bien-aimé est venu à moi,

Il a pris son plaisir en moi, il s'est délecté en ma compagnie.

Le frère qu'il est m'a emmenée en sa demeure,

Il m'a fait m'allonger sur un lit douillet [...]

À l'unisson, nos langues à l'unisson,

Mon frère au visage clair Le fit cinquante fois.

Situation que l'on ne peut comprendre que si l'on garde en tête que le code prohibait le mariage mais non l'acte d'amour sexuel entre un frère et sa sœur en tant que tels. Alors qu'en outre, le mariage avec une demi-sœur restait autorisé. La progéniture mâle issue d'une demi-sœur prenait même le pas sur l'ordre hiérarchique. Certes, le viol était réprimé, mais le sexe – fût-il hors normes et violent – était toléré s'il était pratiqué en vue de la succession royale. Un long récit décrit la façon dont Enki, désireux de concevoir un enfant mâle avec sa demi-sœur Sud (qui était aussi celle d'Enlil), se mit à la poursuivre de ses assiduités en profitant de son isolement et finit par « projeter sa semence dans sa matrice ». Il en naquit une fille (et non pas un fils). Enki n'attendit guère pour lui faire l'amour sitôt qu'elle fut « en âge et désirable [...] Elle fit son bonheur, il la couvrit de baisers, la fit mettre à genoux. Il attoucha ses cuisses, il attoucha les [...] avec cette jeune fille qu'il hébergea ». Scénario qui se renouvela sans gêne aucune avec toute une kyrielle de ses propres filles nubiles jusqu'à ce que Sud y mît un terme : elle le paralysa. Ce n'est qu'à partir de là que cessèrent

vraiment ces bouffonneries sexuelles en quête d'un héritier mâle.

À l'époque où Enki s'évertuait à multiplier ses assauts sexuels, il était déjà marié à Ninki, ce qui valide bien l'idée que le même code comportemental punisseur du viol n'interdisait nullement les aventures extraconjugales en elles-mêmes. Nous savons en outre que les dieux étaient autorisés à contracter autant de mariages et à choisir autant de concubines qu'ils le désiraient (un texte coté CT-24 donnait la liste de six des maîtresses d'Anu), si ce n'est qu'ils devaient désigner une seule épouse officielle – de préférence, comme on l'a dit, une demi-sœur.

Au cas où le dieu, en plus de son patronyme et d'une cohorte d'épithètes, se voyait attribuer une appellation titulaire, sa conjointe officielle se voyait honorée du même titre féminisé. C'est ainsi que lorsque AN reçut son titre (« le Céleste »), sa femme fut nommée ANTU, en akkadien Anu et Antum. La jeune officier de santé qui devint l'épouse d'Enlil (« le Seigneur du commandement »), reçut le titre-nom de Ninlil (« la Dame du commandement »). On nommait Damkina, femme d'Enki, Ninki, etc. En raison directe des

relations familiales majeures tissées entre ces grands Anunnaki, bien des justement nommées « listes divines » élaborées par les scribes antiques offraient une nature généalogique par la force des choses. Sur l'une de ces listes principales, que les scribes du passé avaient intitulée la suite des « AN : *ilu Anum* », l'on trouve dressé le déroulement des « quarante-deux ancêtres d'Enlil », classés de façon limpide en vingt et un couples de dieux. Ce fut sans doute la marque d'un grand lignage royal puisque deux documents similaires consacrés à Anu listent aussi ses vingt et un couples d'ancêtres sur Nibiru. Nous y apprenons que les parents d'Anu étaient AN.SHAR.GAL (« Grand prince céleste ») et KI.SHAR. GAL (« Grande princesse de la terre ferme »). Leurs patronymes le montrent : ils n'étaient pas les monarques régnant sur Nibiru. Le père était plutôt le Grand prince, ce qui laisse apparaître qu'il était l'héritier. Et son épouse était une Grande princesse, fille première-née du monarque (de mère différente) et donc demi-sœur d'Anshargal.

Ces données généalogiques offrent la clé de compréhension des événements propres à Nibiru avant l'arrivée sur la Terre, puis de ceux qui se déroulèrent

sur le globe par la suite.

L'envoi d'Ea sur le globe terrestre en quête d'or implique une chose : les Nibiriens connaissaient pertinemment la présence du métal jaune sur la planète bien avant que la mission n'y fût dépêchée. Comment ?

L'on a de quoi donner plusieurs réponses : avaient-ils testé la Terre au moyen de satellites automatiques, comme nous l'avons nous-mêmes accompli à l'égard d'autres planètes du système solaire ? L'avaient-ils auscultée après s'y être posés, à l'image de ce que nous avons mené sur la Lune ? En tout cas, impossible d'écarter l'hypothèse de leur séjour sur Mars à la lecture des textes qui ont trait à leurs périples sidéraux, de Nibiru jusqu'à la Terre.

Il y a quelque chose que nous ignorons : ces venues *préméditées* sur la Terre, par vols habités, ont-elles eu lieu, et si oui, quand ? Pour y répondre, existe une chronique ancienne qui conte un atterrissage très antérieur dans des circonstances dramatiques : elle met en scène le roi détrôné de Nibiru venu en fuite sur la Terre à bord de son engin spatial !

L'événement a bien pu survenir avant qu'Ea ne fût envoyé sur la planète par ordre de son père puisque

c'est à l'occasion de ce drame qu'Anu devint monarque de Nibiru. À l'évidence, il s'agit de l'usurpation du trône nibirien par les soins d'Anu.

L'information figure dans un texte dont la version hittite a été intitulée par les exégètes *La royauté du Ciel*. Il éclaire la vie quotidienne à la cour royale de Nibiru à travers le récit d'une trahison et d'une usurpation qui surpasse en intrigue un complot shakespearien. Que nous révèle-t-il ? Qu'à l'époque où survint une succession sur Nibiru – à la suite d'un décès naturel ou pour toute autre raison – ce ne fut pas l'héritier désigné, Anshargal, père d'Anu, qui monta sur le trône. En son lieu et place, ce fut un parent nommé Alalu (transcrit Alalush dans la version hittite) qui se ceignit de la couronne.

Par signe d'apaisement ou parce que c'était l'usage, Alalu nomma Anu en qualité d'échanson royal³². Une position honorifique de confiance que nous ont transmise plusieurs textes et dessins de cour en provenance du Proche-Orient (*Figure 22*). Mais au terme de neuf années nibiriennes, Anu (Anush en hittite) « attaqua Alalu » et le déposa :

Avant, au cours des anciens des jours,

Alalu était roi dans le ciel.
Alalu siégeait sur son trône.
Le puissant Anu, le premier des dieux,
se tint devant lui, se prosterna à ses pieds,
se saisit de la coupe de libation.
Depuis neuf périodes comptées
Alalu était roi dans le ciel.

À la neuvième période, Anu livra bataille à
Alalu.



Figure 22

C'est alors, raconte le texte du lointain passé, qu'intervint le vol dramatique jusqu'à la Terre :

Alalu fut défait, il fuit devant Anu.

Il descendit sur la sombre Terre.

En bas sur la sombre Terre il alla.

Sur le trône, Anu prit place.

Rien ne dit que sur Nibiru l'on ne connaissait pas déjà l'essentiel à connaître sur la Terre et sur ses ressources avant même le vol de fuite d'Alalu. Mais ce texte montre en tout cas la trace conservée de l'arrivée sur Terre d'un vaisseau spatial de Nibiriens avant que ne débute la mission d'Ea sur la planète. Les Listes sumériennes des rois consignent le nom du premier administrateur de l'Eridu, Alulim – appellation qui pourrait tout aussi bien avoir encore été une autre épithète d'Ea/Enki comme la transcription sumérienne du nom d'Alalu. On peut même imaginer que détrôné ou pas, Alalu se soit montré assez concerné par le devenir de Nibiru pour qu'il éprouve le besoin d'informer celui qui l'avait déposé qu'il existait de l'or mêlé aux eaux terrestres. Un élément pourrait valider cette hypothèse : une réconciliation fut bel et bien attestée entre le banni

et son vainqueur, car Anu prit les devants en désignant Kumarbi, un petit-fils d'Alalu, échanson de sa personne.

Mais ce geste de réconciliation ne donna lieu qu'à la répétition de l'histoire sur Nibiru. Malgré cet honneur restitué, le jeune Kumarbi ne put oublier qu'Anu avait usurpé le trône qui revenait à son grand-père. Au fil du temps, l'inimitié de Kumarbi à l'encontre d'Anu se manifesta de plus en plus clairement, au point qu'Anu « ne put davantage supporter le regard que lui réservait Kumarbi ».

À telle enseigne que lorsque Anu décida de quitter Nibiru pour se rendre sur la Terre et même d'emmener avec lui l'héritier présomptif (Enlil), il estima plus sûr d'embarquer aussi le jeune Kumarbi. Ces deux dispositions – se faire accompagner par Enlil et emmener Kumarbi – contribuèrent au final à placer cette première visite sous le signe de la discorde et – du point de vue d'Anu – de la vivre comme un cruel dilemme personnel.

La décision d'acheminer Enlil sur la planète Terre et de lui en confier la responsabilité aboutit à envenimer le différend avec Enki – des motifs de conflit dont se

font l'écho les textes exhumés à ce jour. Enki, furieux, menaça de quitter la Terre pour regagner Nibiru. Pouvait-on attendre de lui qu'il ne tentât pas d'usurper le trône à son profit une fois sur place ? Si, en guise de compromis, Anu se décidait à rester sur la Terre pour déléguer le pouvoir monarchique à Enlil sur Nibiru, quelle garantie avait-on qu'Enlil lui restituerait le trône à son retour ? La décision, au final, consista à opérer des partages de territoires : en laissant le sort trancher. La répartition de l'autorité qui s'en est suivie revient à plusieurs reprises dans les textes sumériens et akkadiens. L'un des plus longs des Chroniques terriennes, intitulé *l'Épopée d'Atra-Hasis*, retrace le débat autour de la répartition des régions et le résultat final :

Les dieux se prirent la main,
tirèrent le sort, alors partagèrent :
Anu, leur père, était le roi,
Enlil, le Guerrier, le commandant.
Anu s'en fut [de retour] au Ciel,
La Terre [il laissa] à ses lieutenants.
Les mers, comme circonscrites par une bande,
À Enki revinrent en donation.

Après qu'Anu au Ciel s'en fut allé,
Enki descendit à l'Abzu.

« Anu s'en fut [de retour] au Ciel » persuadé qu'il avait bien géré la séparation entre les frères rivaux. Pourtant, dans les cieux d'au-dessus la Terre, un bouleversement inattendu des événements l'attendait. À titre, peut-être, de précaution, on avait laissé Kumarbi à bord de la station orbitale autour de la planète. Quand Anu y retourna, prêt à commencer le long voyage de retour sur Nibiru, il se retrouva confronté à un Kumarbi en colère. Après les mots blessants, l'on en vint aux mains : « Anu se jette sur Kumarbi, Kumarbi riposte ». Kumarbi prend le dessus, mais « Anu se dégage des mains de Kumarbi ». Lequel parvient à se saisir du pied d'Anu « et à le mordre entre les deux genoux », façon de dire qu'il blesse Anu à sa « virilité ». On a mis la main sur de vieilles gravures qui illustrent l'événement (*Figure 23a*), de même qu'elles montrent la façon de se battre des Anunnaki (*Figure 23b*) qui s'en prennent aux parties génitales de l'adversaire.

Déshonoré, affaibli, Anu finit par prendre son envol vers Nibiru, abandonnant Kumarbi en compagnie des astronautes gestionnaires de la plate-forme spatiale et

de la navette. Mais avant son départ, il afflige Kumarbi de « trois monstres dans ses entrailles ».

Il n'est guère difficile de montrer la similarité entre ce récit hittite et le conte grec de la castration d'Ouranos par Cronos, avec l'absorption par Cronos de ses fils. Comme dans les textes grecs, cet épisode marque le début des guerres des dieux contre les Titans.

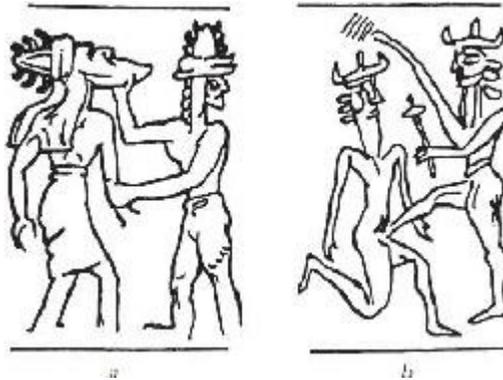


Figure 23

Sitôt Anu parti, la Mission Terre commença pour de bon.

Dès lors que des contingents plus nombreux d'Anunnaki débarquèrent sur Terre – leur nombre grimpa à cette époque à six cents – une partie fut assignée au monde d'en bas pour aider Enki dans son

travail minier. Une autre fut affectée aux vaisseaux de transbordement du minerai aurifère. Et le reste rejoignit Enlil en Mésopotamie. Où se déployèrent des colonies supplémentaires selon le schéma directeur voulu par Enlil dans le cadre d'un plan organisationnel global d'action aux procédures précises :

Il affina les processus, les décrets divins.

Fonda cinq cités aux meilleurs endroits,

Il les nomma,

Il les développa de telle sorte qu'elles devinrent des foyers centraux.

La première d'entre elles, Eridu,

Il la dédia à Nudimmud, le pionnier.

Chacune de ces colonies prédiluviennes en mésopotamie répondait à une fonction particulière que révélait son appellation. La première, E.RI.DU – « la Maison du lointain » –, était érigée en site d'extraction de l'or par filtration de l'eau. Elle fut de tout temps la demeure mésopotamienne d'Ea. Puis venait BAD.TIBIRA – « le Site éclatant où le minerai est affiné » –, centre de la métallurgie pour la fonderie et le raffinage. Ensuite, LA.RA.AK – « Là où rayonne l'éclat » –, cité

phare de guidage des atterrissages de navette. SIPPAR – « la Cité de l’Oiseau » –, l’astrodrome. Enfin SHU.RUP.PAK – « le Site du bien-être » – tournait autour d’un centre médical. Sous la responsabilité de SUD (« Celle qui ressuscite »), demi-sœur aussi bien d’Enki que d’Enlil.

Une autre cité phare, LA.AR.SA (« Là où rayonne la lumière rouge »), s’érigea à son tour : les processus opérationnels complexes reposaient sur une étroite coordination entre les Anunnaki présents sur Terre et les trois cents astronautes nommés IGI.GI (« Ceux qui voient et observent »), cantonnés en permanence en orbite. Ils avaient pour mission de servir d’intermédiaires entre la Terre et Nibiru. À cette fin, les Igigi demeuraient dans la proximité du globe terrestre installés sur des stations spatiales, où ils recevaient du sol le minerai traité *via* les navettes qu’ils transféraient à bord des vaisseaux adaptés au transport de l’or vers la planète des origines quand elle revenait, périodiquement, dans le voisinage terrestre, le long de son immense orbite elliptique. Astronautes et équipements, par processus inverse, gagnaient le sol terrestre.

Il fallait, pour coordonner le tout, un Centre de contrôle de la Mission, qu'Enlil se mit en devoir de bâtir et d'équiper. Son nom, NIBRU.KI (« le Site terrestre de Nibiru ») – en akkadien, Nippur. C'est là, au sommet d'une plate-forme architecturale surélevée où se dressaient des antennes – prototype des « tours de Babel » mésopotamiennes (*Figure 24*) – qu'il existait une chambre secrète, la DIR. GA (« la Chambre sombre qui s'illumine ») où des planétariums (« Les emblèmes stellaires ») étaient affichés. C'est là aussi qu'était assurée la maintenance du DUR.AN.KI (« le Lien Ciel-Terre »).

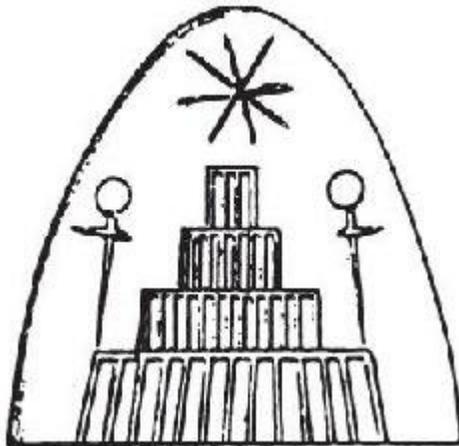


Figure 24

Les chroniques mentionnaient que les premières colonies anunnaki sur Terre « devinrent des foyers centraux ». À cette proposition énigmatique s'ajoutait une curieuse affirmation des rois de l'après-Déluge : en restaurant les villes de Sumer détruites par la grande inondation, ils avaient obéi...

À l'éternel plan de fondation
qui avait une fois pour toutes
fixé la construction.
C'est celui qui porte
les tracés des temps enfuis
et l'écriture du Ciel supérieur.

Vous avez dit bizarre ? Tout s'éclaire dès lors que l'on pointe ces cités premières établies par Enki et Enlil sur une carte de la région, et qu'on les joigne à l'aide de cercles concentriques. Ils étaient bien des « foyers centraux » : tous étaient équidistants du Centre de contrôle de la Mission, Nippur. Se dessine bien un plan du « Ciel supérieur » qui fait sens aux yeux de ceux qui pouvaient embrasser du regard tout le Proche-Orient très haut au-dessus du sol terrestre. Par le choix du sommet double du mont Ararat comme point de

repère – la caractéristique géographique la plus visible de la zone –, les Anunnaki avaient fixé l'emplacement du cosmodrome pile à l'endroit où le vecteur nord aligné sur le mont Ararat croisait l'Euphrate impossible à manquer. En fonction de cet « éternel plan de fondation », toutes les cités s'établissaient pour former une flèche pointant sur la trajectoire d'atterrissage du spatiodrome de Sippar (*Figure 25*).

Les livraisons régulières d'or sur Nibiru atténuèrent les préoccupations, voire les rivalités qui sévissaient sur cette planète : j'en veux pour preuve le maintien d'Anu au titre de monarque sur une très longue période après-coup. Mais sur la Terre, tous les acteurs majeurs se bousculaient sur la scène « sombre » pour donner libre cours à tous les états émotionnels imaginables et à se jeter dans des guerres impensables.

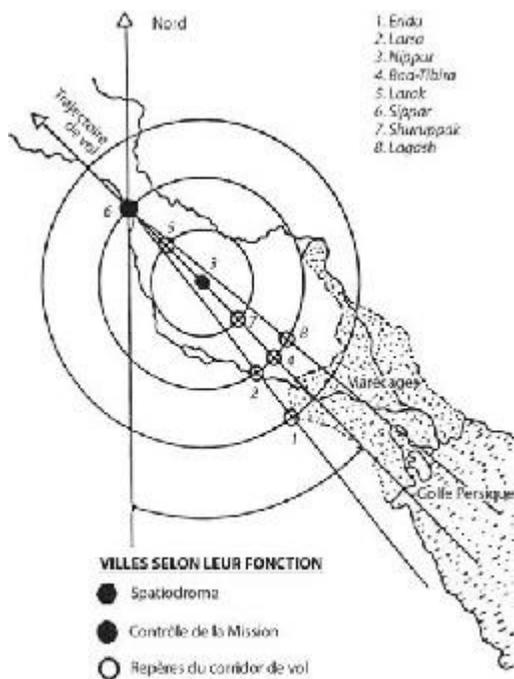


Figure 25

Chapitre 5

Guerres des dieux de jadis

La première visite d’Anu sur la Terre et les décisions qui en découlèrent alors allaient peser sur le cours des événements de notre planète tout au long du millénaire qui s’ouvrait. Parmi lesquels, en son temps, allait intervenir la création de l’Adam – l’homme tel que nous le connaissons, *Homo sapiens*. Le cours des choses avait en outre planté les jalons d’un conflit à venir entre Enlil et Enki, et leurs descendants.

Mais auparavant, s’imposèrent les luttes de pouvoir prolongées et acerbes entre la Maison d’Anu et celle d’Alalu, une haine qui éclata sur Terre sous la forme de guerre des Titans. L’affrontement rongait « les dieux du Ciel » opposés aux « dieux cantonnés sur la sombre Terre ». Il se traduisit, dans sa dernière phase paroxystique, par un soulèvement des Igigi !

C'est le récit dit de la *Royauté du Ciel* qui situe pour nous cette guerre : elle s'est étendue depuis les tout débuts de la colonisation nibirienne sur Terre jusqu'après la première visite d'Anu sur la planète. Le texte campe les adversaires : il les désigne comme les « dieux puissants de jadis, les dieux d'antan ». Le conte commence par la citation des cinq ancêtres, qualifiés de « pères et mères des dieux », prédécesseurs d'Anu et d'Alalu, puis s'ouvre sur les phénomènes d'usurpation du trône sur Nibiru, la fuite spatiale d'Alalu, la visite d'Anu sur Terre puis le différend qui éclata avec Kumarbi.

L'histoire que véhicule la *Royauté du Ciel* se voit détaillée et poursuivie à travers d'autres textes hittito-hourrites : les spécialistes les regroupent sous l'intitulé du *Cycle de Kumarbi*. D'abord rassemblés au prix d'un gros travail de collecte (l'ensemble reste largement fragmenté), ces textes ont acquis récemment plus d'intelligibilité grâce à la découverte de fragments additionnels et de versions complémentaires. On doit cette œuvre de présentation et de collecte à Hans Gustav Güterbock (« Les mythes de Kumarbi à travers le Kronos hourrite³³ ») et à Heinrich Otten (« Les

*mythes du dieu Kumarbi – Nouveaux fragments*³⁴ »).

Les textes ne donnent pas clairement d'indication sur le temps que passa Kumarbi à bord de la station après sa prise de mains avec Anu. Nous apprenons en revanche qu'au terme d'un certain délai, et après que Kumarbi eut réussi à régurgiter les « pierres » dont Anu avait suscité le développement dans ses entrailles, il rejoignit le sol terrestre. Pour des raisons qu'ont dû expliquer les passages disparus des textes, il partit à la rencontre d'Ea dans l'Abzu.

Des versets endommagés décrivent l'entrée en scène du dieu de la Tempête, Teshub, que les Sumériens assimilent au plus jeune fils d'Enlil, Ishkur/Adad. Le dieu de la Tempête agace Kumarbi par l'énumération des attributs merveilleux et autres présents dont lui fera cadeau chaque dieu, à lui, Teshub. Parmi lesquels, à venir, la Sagesse, ôtée à Kumarbi à cette fin. « Plein de rage, Kumarbi s'en fut à Nippur. » Les brisures des tablettes nous privent de savoir ce qui se passa là, aux quartiers généraux d'Enlil. Tout ce que l'on sait, c'est qu'au terme d'un séjour de sept mois, Kumarbi revint consulter Ea.

Lequel lui conseilla de « regagner le ciel » en quête

de l'aide de Lama, « mère des deux dieux », et donc, d'après ce que l'on en comprend, matriarche aïeule des deux dynasties en conflit. Quelque peu intéressé à l'affaire, Ea proposa à Kumarbi de le convoier jusqu'en la Demeure céleste à bord de son MAR.GID.DA (char céleste), que les Akkadiens nommaient Ti-ia-ri-ta, « le véhicule volant ». Mais la déesse, en découvrant qu'Ea se présentait sans la permission de l'assemblée des dieux, lança des « vents de lumière » contre l'engin spatial d'Ea : Kumarbi et lui furent forcés de revenir sur Terre.

Mais Kumarbi choisit d'interrompre son trajet de retour pour faire escale auprès des dieux cantonnés en orbite, ceux-là mêmes que le récit hittito-hourrite nomment Irsirra (« Ceux qui voient et orbitent »), les IGI.GI sumériens. Largement libre de son temps, « Kumarbi s'abîmait dans ses pensées [...] les retournait mentalement [...] nourrissait des projets noirs [...] complotait le mal ». La substance de ses pensées se résumait à son obsession de se voir proclamé « le père de tous les dieux », en déité suprême !

Au plus proche de l'orbite basse des dieux Irsirra, Kumarbi « chaussa les semelles rapides » et vola

jusqu'au sol terrestre. Où il dépêcha son ambassadeur auprès des dieux dirigeants, avec l'exigence qu'ils le reconnaissent pour chef absolu.

Alors, Anu jugea que la coupe était pleine. Pour en finir une fois pour toutes avec le petit-fils de son ennemi Alalu, Anu ordonna à son propre petit-fils, le « dieu de la Tempête » Teshub, d'aller tuer Kumarbi. De féroces assauts s'ensuivirent qui jetèrent les uns contre les autres les dieux des colonies terrestres emmenés par Teshub et les dieux d'origine cosmique commandés par Kumarbi. Un seul engagement vit s'affronter pas moins de soixante-dix dieux à bord de leurs vaisseaux respectifs. En dépit de la perte de la description de la plupart des batailles pour cause de textes endommagés, l'on sait que Teshub finit par l'emporter.

Mais la défaite de Kumarbi ne mit pas un terme au conflit. Des récits d'épopée hittites additionnels au Cycle de Kumarbi nous apprennent qu'avant sa mort Kumarbi s'était arrangé pour transmettre sa semence à une déesse de la montagne, ce qui aboutit à la naissance de son Vengeur, le « dieu de la Pierre », Ullikummi. Son père cacha ce fils merveilleux (ou monstrueux) parmi les dieux Irsirra, et il l'éleva dans l'idée qu'une

fois en âge il irait attaquer « la belle cité de Kummiya, celle de Teshub [...] Tu assailliras le dieu de la Tempête, tu le mettras en pièces [...] Tu abattras tous les dieux du ciel comme à la chasse aux oiseaux ! » Sa victoire acquise sur le sol terrestre, Ullikummi devait « s'élever au ciel pour atteindre à la royauté » et s'emparer manu militari du trône de Nibiru. Ces instructions délivrées, Kumarbi disparut.

L'enfant resta dissimulé très longtemps. Mais une fois adulte – il avait la taille d'un géant – il fut remarqué un jour par Utu/Shamash lors de l'une de ses visites célestes. Utu se rua chez Teshub histoire de l'informer de l'existence du Vengeur. Teshub prodigua nourriture et boissons à Utu, une façon de calmer l'agitation de son visiteur. Puis il pressa Utu de « reprendre son char et de rejoindre le ciel », de garder à l'œil le jeune Ullikummi au fil de sa maturation. Lui-même monta au sommet du mont de la Vision pour affronter la face du dieu de la Pierre. Puis « il visualisa l'extraordinaire dieu de la Pierre, de colère il le menaça de son poing. »

Conscient qu'il n'était d'autre issue que l'affrontement, Teshub prépara son char de combat. Le

texte hittite lui décerne un nom sumérien, ID.DUG.GA, « le Fleuve aux reflets de plomb³⁵ ». Les instructions employées pour alimenter le char céleste, à propos desquelles le texte hittite emploie avec insistance la terminologie sumérienne, méritent qu'on les cite. Pour impulser l'accélération de sustentation du vecteur volant, on évoque le « Grand Craquement ». On assujettit le « Taureau » (la centrale électrique) qui « illumine » à l'avant et le « Taureau du missile-air » à l'arrière. On installe l'équipement de type radar ou de navigation « qui montre la route » à l'avant-corps. On met sous tension les instruments à l'aide des « Pierres » d'énergie puissantes (un minéral). Enfin l'on arme le vecteur du « Foudroyant de tempête », chargé à l'aide de pas moins de huit cents « Pierres d'énergie » :

Lubrifiez et lancez

le « Grand Craquement » du « *Fleuve aux reflets de plomb* ».

Le « Taureau qui illumine » doit venir entre les rostres.

Le « Taureau missile-air » de poupe,
qu'il soit recouvert d'or.

« Ce qui montre la route » de l'avant-corps,

qu'il soit mis en place, qu'il tourne,
qu'il soit alimenté de l'intérieur par l'énergie des
« Pierres ».

Que l'on apporte le « *Foudroyant de tempête* »
*Lui qui éjecte les pierres sur quatre-vingt-dix
furlongs*³⁶,

*que l'on soit certain que les « Pierres d'énergie
» [...] de huit cents [...] pour couvrir.*

Sortez de sa chambre de dépôt

le « Rayon qui pulse l'effroi ».

Amenez le MAR.GID.DA. Préparez-le !

« Depuis le ciel, à travers les nuées, le dieu de la Tempête tourne sa face sur le dieu de la Pierre. » Dans la foulée des premiers assauts non décisifs, le frère de Teshub/Adad se joint au combat. Mais le dieu de la Pierre n'est toujours pas atteint, il a amené les factions en lutte aux portes mêmes de Kummiya, la cité du dieu de la Tempête.

Là où l'épouse de Teshub, Hebat, suit les péripéties de l'affrontement depuis l'intérieur de la demeure divine. Mais les missiles d'Ullikummi « obligèrent Hebat à quitter la demeure, ce qui la priva de l'écoute des messages des dieux [...] comme de ceux de Teshub,

d'aucuns des dieux ». Elle ordonna à son messager de « chausser les semelles rapides » pour aller à la rencontre des dieux rassemblés et de lui rapporter des échos de la bataille. Car elle craignait que « le dieu de la Pierre ait pu tuer [s]on mari, le noble prince ».

Teshub était bien vivant. Son aide de camp eut beau lui conseiller de se dissimuler dans la montagne, il s'y refusa : si tel était le cas, dit-il « plus aucun dieu ne tiendrait le ciel ! » Tous deux prirent alors le parti de rejoindre Ea dans l'Abzu pour y consulter un oracle, à en croire les « antiques tablettes qui disaient le destin ».

Ea se rendit chez Enlil : il comprit que Kumarbi avait produit un monstre incontrôlable et il le prévint du danger : « Ullikummi est en passe de dominer le ciel et les demeures sacrées des dieux ! » On convoqua une assemblée des grands Anunnaki. Personne n'avança de solution, hormis Ea : brisons les scellés de la réserve des « découpeurs de pierre », apportons le Découpeur du métal d'antan, qu'il taille dans les pieds d'Ullikummi le dieu de la Pierre.

Ainsi fut fait. Le dieu de la Pierre fut estropié. À l'annonce de quoi, les dieux « convergèrent à

l'assemblée, et tous se mirent à fustiger Ullikummi ». Galvanisé, Teshub sauta à bord de son char. « Il entraîne le dieu de la Pierre jusqu'à la mer et le provoque au combat. » Mais Ullikummi demeura provocant. « Je détruirai Kummiya, lança-t-il, je prendrai de haute lutte la Demeure sacrée, j'en chasserai les dieux [...] je gagnerai le ciel pour y ceindre la royauté ! »

L'épopée hittite a vu ses ultimes lignes gravées irréversiblement effacées. Mais il est peu douteux qu'elles répétaient le récit sanskrit de la bataille finale entre Indra et le « démon » Vritra.

Alors l'on assista au pire,
Quand dieu et démon combattirent.
Vritra lança ses projectiles fusant,
Sa foudre et ses éclairs brûlants
Qu'il fit pleuvoir en rangs serrés [...]
Les éclairs commencèrent à jaillir,
La foudre impitoyable à surgir,
Indra les lançait crânement [...]
Bientôt sonna le glas de Vritra
Sous le choc et l'éclat d'Indra,
Sous sa pluie de ravage.

Transpercé, fendu, écrasé, dans un horrible cri
Le démon agonise, il chute, sa tête au sol se plie
[...]
Et Indra le frappa de sa foudre
entre les épaules³⁷.

Nous lisons là, croyons-nous, les batailles des « dieux » contre les Titans des récits grecs. Personne n'a jamais compris ce que signifie « Titans ». Pourtant, si ces récits connaissent une origine sumérienne et, partant, si ces noms divins puisent à la même source, alors TILTA.AN aurait signifié littéralement, en sumérien, « Ceux dont la demeure est au ciel » – soit précisément les Igigi menés par Kumarbi. Et leurs adversaires étaient donc les Anunnaki « cantonnés sur la sombre Terre ».

Les textes sumériens rappellent à l'évidence une très vieille bataille à mort entre un petit-fils d'Anu et un « démon » issu d'un autre parti. On connaît le récit sous l'appellation du *Mythe de Zu*. Le héros en est Ninurta, fils d'Enlil conçu avec sa demi-sœur Sud. Il existe de bonnes chances pour qu'il constitue la source à laquelle ont puisé les récits hindous et hittites.

Les événements évoqués dans le conte sumérien ont pour contexte l'époque qui suivit la visite d'Anu sur Terre . Sous le commandement général d'Enlil, les Anunnaki se sont consacrés à leurs travaux dans l'Abzu et en Mésopotamie. Les minerais sont collectés et acheminés, puis fondus et affinés. Les navettes chargent le précieux métal dans l'agitation du spatiodrome affairé de Sippar et le transbordent jusqu'aux stations orbitales que manœuvrent les Igigi, puis la marchandise part vers la planète mère au gré d'une noria régulière de vaisseaux.

L'organisation complexe des échanges spatiaux – les allées et venues des spationefs entre la Terre et Nibiru, les communications entre eux tandis que les deux planètes glissent sur leurs orbites respectives – est coordonnée à partir du Centre de contrôle de la Mission d'Enlil sis à Nippur. On y trouve, au sommet d'une plateforme surélevée, les locaux du DIR.GA, le « saint des saints » à l'accès des plus réservés, là où les cartes célestes et les données orbitales – les « Tables des Destins » – sont installées.

C'est dans ce centre sanctuarisé que pénétra un dieu nommé Zu pour s'emparer des tables vitales. Il avait

ainsi entre les mains le sort des Anunnaki sur la Terre et sur Nibiru même.

L'on est parvenu à reconstituer un ensemble correct du récit à partir d'une combinaison de parties des versions anciennes tant babyloniennes qu'assyriennes. Mais la véritable identité de Zu restait un secret disparu avec l'effritement de certains passages. Perdu aussi, le moyen qu'il utilisa pour accéder au Dirga. Ce n'est qu'en 1979 que deux chercheurs (William W. Hallo et William L. Moran) apportèrent les réponses par le biais d'une tablette issue de la « collection babylonienne » de l'université de Yale. Elle reconstituait le début du vieux document.

En sumérien, on va rendre le nom de ZU par « Celui qui savait », autrement dit il était l'expert d'un certain savoir. Plusieurs allusions au héros maudit de ce récit le désignent comme AN.ZU – « Celui qui savait le Ciel » –, ce qui sous-entend un lien avec le programme spatial des opérations Terre-Nibiru. Et le commencement désormais restauré de la chronique explique en fait comment Zu, un orphelin, fut adopté par les astronautes opérateurs des navettes et des stations spatiales en orbite, les Igigi – c'est d'eux qu'il apprit les secrets

des cieux et du voyage spatial.

L'action débute au moment où les Igigi, « qui se sont rassemblés en venant de partout », décidèrent de lancer un appel à Enlil. Leur revendication : « Jusqu'à présent, nulle aire de repos réservée aux Igigi n'a été construite. » Traduction : il n'existe tout simplement pas d'équipement sur Terre pour le repos et la distraction des Igigi, un endroit où ils pourraient trouver à se relaxer après les fatigues de la vie dans l'espace et ses contraintes. Pour exprimer leur revendication, ils choisirent Zu en qualité de porte-parole, transféré au centre d'Enlil à Nippur.

Enlil, « le père des dieux au Dur-An-Ki, le vit, et il réfléchit à ce que [les Igigi] disaient ». Comme « il méditait en pensée » sa réponse, « il porta une attention soutenue sur ce Zu venu de l'espace ». Au fond, qui était ce délégué, lui qui ne faisait pas partie du corps des astronautes tout en portant leur uniforme ? Son doute grandit. À ce moment, Ea – qui connaissait la véritable ascendance de Zu – prit la parole. Il suggéra à Enlil qu'il lui était loisible de différer sa réponse aux Igigi dès lors qu'il prenait le temps d'acheminer Zu à ses quartiers centraux. « Prends-le à ton service, dit Ea

à son demi-frère : dans le site sanctuarisé, au poste clé,
fais en sorte qu'il coupe l'accès. »

Le dieu [Enlil] entend les paroles d'Ea
et y souscrit.

Au cœur du sanctuaire, Zu s'installa [...]
Enlil l'avait déclaré éligible
à l'entrée de la chambre.

Ainsi, avec la complicité d'Ea, un dieu de
l'opposition – descendant caché d'Alalu – se vit admis
dans le site le plus réservé et le plus sensible d'Enlil.
Nous lisons qu'une fois dans la place, Zu « ne perdait
pas Enlil du regard, lui, le père des dieux, le dieu du
Lien Ciel-Terre [...] Zu ne perdait pas du regard les
Tables des Destins ». Bientôt, il élaborait son plan. « Il
supputa dans sa tête l'annihilation de l'Enlilance³⁸ » :

Je m'emparerai des Tables des Destins.
Les décrets des dieux, j'en serai le maître.
J'établirai mon trône,
je serai le maître des décrets du Ciel.
Je commanderai les Igigi de l'espace !

« Dans son for intérieur, ainsi avait-il comploté son forfait. » Zu saisit sa chance un jour qu'Enlil était occupé à se rafraîchir en nageant. « Il s'empara des Tables des Destins » et, à bord de son Oiseau, « il décolla et alla se réfugier au HUR.SAG.MU » (« le mont des Chambres célestes »). Immédiatement, tout se figea :

Suspendues, les formules divines.

L'éclairage disparut.

Le silence s'installa.

Du haut de l'espace, les Igigi restaient cloués de stupeur.

L'illumination du sanctuaire avait disparu.

Sur le coup, « Enlil, père des dieux, resta coi ». Une fois les communications rétablies, « les dieux sur Terre venaient un par un pour comprendre ». Anu, sur Nibiru, fit mis au courant. Il était certain que Zu devait absolument être capturé et les Tables des Destins rendues au Dir-Ga. Mais qui pouvait s'en charger ? On sollicita plusieurs des dieux les plus jeunes connus pour leur vaillance. Aucun n'osa aller traquer Zu au cœur de la lointaine montagne : il était désormais aussi

puissant qu'Enlil puisqu'il lui avait dérobé du même coup l'« Éclat » du dieu. « Et celui qui l'affronterait serait réduit à de l'argile [...] Exposés à son Éclat, les dieux se délicitaient. »

Alors, Ninurta, l'héritier légal d'Enlil, se mit en avant pour relever le défi, et pour cause, comme sa mère, Sud, l'avait souligné : Zu n'avait pas seulement dépossédé Enlil de son « Enlilance », Ninurta aussi en était privé.

Sud lui conseilla d'attaquer Zu replié dans sa montagne refuge, armé du même « Éclat » mais seulement après avoir pris la précaution de progresser dissimulé derrière un écran de pulvérulents. Pour y parvenir, elle confia à Ninurta sa propre « septaine de tornades génératrices de poussière ».

Ainsi « armé du courage de combattre », Ninurta établit son camp au mont Sapon [Hazzi] – déjà rencontré au fil de la lecture des récits de Kumarbi – où il fixa à son char sa septaine d'armes, amarra les tornades de poussière et se lança contre Zu « pour déclencher une guerre de terreur, une bataille féroce » :

Zu et Ninurta se confrontèrent sur le versant.

Quand Zu perçut une présence, il éclata de rage.

Armé de son Éclat, il éclaira
la montagne comme en plein jour.
Dans sa colère, il laissa fuser ses rayons.

Faute d'identifier son adversaire derrière l'écran de pulvérulents, Zu lui lança des imprécations : « J'ai par-devers moi toute autorité, je dirige [désormais] les décrets des dieux ! Qui es-tu, toi qui t'en viens me combattre ? Explique-toi ! »

Mais Ninurta poursuivit son « approche belliqueuse » contre Zu. Il fit savoir qu'il avait été désigné par Anu en personne pour se rendre maître de Zu et restaurer les Tables des Destins. À ces mots, Zu coupa son Éclat : « la face de la montagne retourna à la nuit. » Pas du tout impressionné, Ninurta « plongea dans le noir ». Du « thorax » de son vecteur, il décocha l'éclair sur Zu, « mais le coup manqua Zu de loin, il ricocha ». Fort de la puissance acquise, « le corps de [Zu] est inaccessible » aux éclairs lumineux.

Dès lors, « le combat est gelé, le différend est suspendu. Les armes sont neutralisées au cœur de la montagne. Ils ne le vainquirent pas, Zu ».

Ninurta était dans une impasse. Il demanda à son plus jeune frère, Ishkur/Adad, de demander le conseil

d'Enlil. « Le prince Ishkur se munit du rapport. Des informations sur la bataille il rendit compte à Enlil. »

Enlil donna consigne à Ishkur de revenir vers Ninurta porteur de ces propos : « Dans le combat, ne montre pas ta faiblesse, prouve ta force ! » L'aspect plus pratique de sa réponse prit la forme d'un *tillu* – il lui fit porter un missile (que le scribe rend par le pictogramme ) destiné au lance-tonnerre tireur de projectiles. Ninurta, dit-il, à bord de son « Oiseau-tornado », doit s'approcher aussi près que possible de l'Oiseau de Zu, jusqu'à se trouver « aile contre aile ». Alors, qu'il tire le missile dans la « voilure » de l'oiseautornado de Zu pour que « le missile fende l'espace comme l'éclair. Quand l'Éclat féroce frappera l'empennage, la voilure se mettra à battre comme ailes de papillon et le compte de Zu sera bon ».



Figure 26

Les scènes de l'ultime engagement ont disparu sur toutes les tablettes, mais nous savons que plus d'un « oiseau-tornado » prit part au combat. À travers des fragments de copies trouvés dans les ruines d'un archivage hittite au site de Sultantepe, il est dit que Ninurta se munit d'une « septaine de tornades génératrices de poussière », qu'il arma son char des « vents mauvais » pour attaquer Zu selon les recommandations de son père. « La terre trembla [...]

le [illisible] devint sombre, les cieux virèrent au noir [...] la voilure de Zu fut détruite. » Capture de Zu. Amené devant Enlil à Nippur. Les Tables des Destins furent remises en bonne place. « La seigneurie réintégra l'Ekur. Les formules divines recouvrèrent leurs fonctions. »

Zu, prisonnier, comparut devant une cour martiale composée des sept grands Anunnaki. Il fut reconnu coupable et condamné à mort. Ninurta, son vainqueur, lui « trancha la gorge ». L'on ne manque pas de représentations de la scène du jugement. On y voit Zu affublé de vêtements de volatile, conformément à son alliance avec les astronautes igigi. Un bas-relief des plus anciens, mis au jour dans le centre de la Mésopotamie, illustre l'exécution même de Zu. Il montre Zu – en représentant de « Ceux qui observent et scrutent » – sous la forme d'un oiseau mâle démoniaque pourvu d'un œil de plus sur le front (*Figure 26*).



La défaite de Zu resta dans le souvenir des Anunnaki une grande délivrance. Son procès et son exécution, en raison peut-être de la croyance selon laquelle son

esprit – synonyme de trahison, de duplicité, de mal en général – produit toujours malheur et souffrance, se transmettent au fil des générations humaines sous la forme d'un rituel élaboré. Au cours de cette commémoration annuelle, l'on choisissait un taureau pour incarner Zu qui expiait pour ses crimes.

Des placards d'instructions pour un tel rituel furent découverts aussi bien en version babylonienne qu'assyrienne, ils mentionnaient tous leur source sumérienne antérieure. À l'issue de préparations des plus sophistiquées, un « grand et fort taureau laissé à paître sur de belles pâtures » était amené au sein du temple pour y être purifié le premier jour de tel mois. Par un tube de roseau glissé dans l'oreille gauche du taureau, on lui chuchotait « Taureau, tu es Zu le coupable ». Et dans l'oreille droite, « Taureau, tu fus l' élu pour le rite et les cérémonies ». Au quinzième jour, on plaçait l'animal devant les images des « Sept dieux qui jugent » et la symbolique des douze corps célestes du système solaire.

L'on jouait alors le procès de Zu. Le taureau était traîné devant Enlil, « le grand Berger ». Les prêtres accusateurs récitaient la rhétorique des questions du

réquisitoire comme s'ils s'adressaient à Enlil : comment as-tu pu donner le « trésor gardé » à l'ennemi ? Comment as-tu pu le laisser entrer dans le « site sanctuarisé » ? Comment se fait-il qu'il ait eu accès à tes quartiers ? Puis la dramaturgie en appelait à Ea et aux autres dieux pour qu'ils implorant Enlil de se calmer, car à cet instant Ninurta s'était avancé et avait demandé à son père : « Oriente mes mains dans la bonne direction ! Confère-moi les paroles propres au commandement ! »

Dans la foulée de la récitation des preuves formulées au procès, le jugement tombait. Le taureau était mis à mort selon une procédure détaillée, alors que les prêtres débattaient le verdict du taureau : son foie devait être bouilli dans un récipient sacrificiel. Sa peau et ses muscles étaient incinérés dans le temple. Mais sa « langue de malheur allait être mise de côté ».

Enfin, les prêtres, dans leurs rôles des autres dieux, en terminaient par l'entonnement d'un hymne de louanges dédié à Ninurta :

Lave tes mains, lave tes mains !

Te voilà l'égal d'Enlil, lave tes mains !

Te voilà l'égal d'Enlil [sur] la Terre.

Que tous les dieux se réjouissent en toi !

Quand lesdits dieux cherchaient un volontaire pour affronter Zu, ils avaient promis à son vainqueur :

Ton nom sera le plus grand
Au sein de l'assemblée des grands dieux.
Parmi les dieux tes frères
Tu n'auras point d'égal.
Que ton nom soit glorifié
Parmi les dieux
Et tout-puissant soit-il !

Ninurta avait vaincu, il fallait tenir parole. C'est justement sur ce point que germa la graine des guerres à venir entre les dieux : Ninurta se trouvait de fait l'héritier de plein droit d'Enlil sur Nibiru, non sur la Terre. Désormais, et le rituel commémoratif au temple le montre bien, il était institué « l'égal d'Enlil... sur Terre ». Nous savons, grâce à d'autres textes qui traitent des dieux de Sumer et d'Akkad, que l'ordre hiérarchique des dieux se donnait aussi numériquement. Anu recevait le nombre le plus élevé du système sexagésimal sumérien, 60. Son héritier légitime, Enlil,

était coté au rang 50. Le fils premier-né (qui devenait l'héritier en cas de disparition d'Enlil), Ea, était 40. Mais à présent, à en croire l'affirmation quelque peu énigmatique que Ninurta était devenu « l'égal d'Enlil », il bénéficiait lui aussi du rang 50.

Le passage mutilé qui clôturait le texte du rituel du temple offre à la lecture ces versets : « Ô Marduk, pour ton roi prononce ces mots : “Je renonce !” Ô Adad, pour ton roi prononce ces mots : “Je renonce !” » L'on peut sans risque de se tromper penser que les lignes perdues évoquaient un semblable renoncement de Sin à sa revendication du pouvoir suprême sur les dieux et sa reconnaissance de l'« Enlilance » de Ninurta. Nous savons que, par la suite, Sin – le premier-né d'Enlil sur Terre – hérita du rang 30, que son fils Shamash figure le 20 et sa fille Ishtar le 15. Quant à Ishkur (*Adad* en akkadien), il occupe le rang 10 (il n'existe pas trace du rang numérique de Marduk).

La conspiration de Zu et son complot diabolique ont laissé leur marque dans la mémoire humaine tout aussi bien. Elle a muté sous la forme de la peur des démons à forme d'oiseaux, fauteurs de malheurs et de fléaux (*Figure 27*). L'un de ces démons fut dénommé *Lillu*,

mot qui joue sur le double registre du verbe « hurler » et du qualificatif « de la nuit ». Leur chef, élément féminin, *Lillitu* – Lilith – fut représentée sous la forme d'une déesse nue et ailée, aux pieds d'oiseau (*Figure 28*). Les très nombreux textes exhumés dits *shurpu* (« purification par le feu ») étaient des formules incantatoires à prononcer contre ces esprits du mal – les précurseurs de la sorcellerie qui ont perduré à travers les millénaires.



Figure 27

Malgré les résolutions enthousiastes solennelles dans la foulée de la défaite de Zu d'honorer et respecter la suprématie d'Enlil et de consacrer Ninurta dans la position de second dans l'ordre du commandement, les facteurs premiers de rivalité et de différend n'avaient

pas disparu – ils allaient se manifester par des flambées de temps en temps dans le millénaire à venir. Conscients qu'il en irait ainsi, Anu et Enlil dotèrent Ninurta d'un armement nouveau, particulièrement sophistiqué. D'Anu, il obtint le SHAR.UR (« le Chasseur suprême ») et le SHAR.GAZ (« le Châtieur suprême »). D'Enlil, il reçut plusieurs armes, dont l'unique IB – l'arme aux « cinquante têtes tueuses » –, la plus extraordinaire, celle qui resta la plus citée dans les chroniques dévolues à Ninurta désigné comme « le Seigneur de l'Ib ». Ainsi équipé, Ninurta passa pour le « plus grand Guerrier d'Enlil », prêt à affronter toutes les remises en cause de l'Enlilance.



Figure 28

Celle qui allait se manifester prit la forme d'une mutinerie chez les Anunnaki affectés au travail des mines aurifères dans l'Abzu. Ce soulèvement, les circonstances qui y avaient conduit et ce qui s'ensuivit sont amplement décrits dans un texte que les exégètes titrent l'*Épopée d'Atra-Hasis* – une chronique terrienne à part entière. Après d'autres, elle évoque les

événements qui ont conduit à la création de l'homo sapiens – l'Homme tel que nous le connaissons.

Le texte nous explique qu'après le retour d'Anu sur Nibiru et le partage de la Terre entre Enlil et Enki, les Anunnaki peinèrent au fond des mines pendant « quarante périodes comptées » – quarante révolutions orbitales de leur planète, soit cent quarante-quatre mille années terrestres. Mais le labeur se révélait dur, il brisait les dos : « Au sein de la montagne [...] au fin fond des puits creusés [...] les Anunnaki peinaient. Leur labeur se montrait trop dur tout au long de quarante périodes comptées. »

Les travaux d'extraction minière, à de grandes profondeurs, ne connaissaient jamais de trêve : les Anunnaki « peinaient jour et nuit ». Mais quand les puits atteignirent des profondeurs toujours plus considérables et que le travail se fit plus accablant, l'insatisfaction s'accrut : « Ils se plaignaient, récriminaient, râlaient au fond des boyaux ».

Pour renforcer la discipline, Enlil envoya Ninurta en Abzu, ce qui eut pour seul effet de tendre un peu plus les relations avec Enki. Ce qui décida Enlil de se rendre en Abzu et d'évaluer en personne la situation.

Du coup, les Anunnaki mécontents y virent l'occasion de se mutiner !

La chronique d'*Atra-Hasis*, rédigée dans un langage au moins aussi vivant qu'un reportage actuel, dépasse les cent cinquante lignes. Elle décrit sans ambiguïté les péripéties que voici : comment les Anunnaki brûlèrent leurs outils, puis, en plein cœur de la nuit, marchèrent sur la résidence d'Enlil. La façon dont certains se mirent à brailler : « À mort [...] Brisons le joug ! » Comment un de leurs chefs de file anonymes leur rappela qu'Enlil était le « patron du passé » et recommanda de négocier. Et pourquoi Enlil, fou de rage, se jeta sur ses armes avant que l'un de ses majordomes ne lui rappelât un détail : « Mon Seigneur, il s'agit de vos fils... »

Enlil retint l'un des manifestants prisonnier dans ses quartiers tout en envoyant une dépêche à Anu pour lui demander instamment de venir sur la Terre. À son arrivée sur la planète, les grands Anunnaki tinrent leur assemblée en forme de cour martiale. « Enki, chef de l'Abzu, était présent lui aussi. » Enlil exigea de savoir qui était l'instigateur de la mutinerie et réclama pour lui la peine de mort. Faute de l'approbation d'Anu, Enlil

offrit sa démission : « Noble parmi les nobles, dit-il à son père, reprends la mission, reprends le pouvoir. Au Ciel je m'en retournerai avec toi. » Ce à quoi Anu, en tâchant d'apaiser Enlil, répondit qu'il comprenait la détresse des mineurs.

Encouragé par cette attitude, « Enki ouvrit la bouche pour s'adresser aux dieux ». En faisant sienne la sommation d'Anu, il dit pouvoir offrir une solution : alors que la grande responsable de la santé, leur sœur Sud, se trouvait présente dans l'Abzu parmi eux,

Qu'elle crée un travailleur primitif.

Qu'il porte, lui, le joug [...]

Que ce travailleur supporte le labeur des dieux,

Qu'il porte, lui, le joug !

Dans la centaine de lignes de l'*Atra-Hasis* qui courent alors, comme dans plusieurs autres textes consacrés à la « création de l'homme » qui se présentent dans des états de conservation variables, le récit de l'ingénierie génétique de l'Homo sapiens offre bien des détails stupéfiants. Pour réaliser l'exploit, Enki suggère qu'un « être qui existe déjà » – une femelle singe – serve de point de départ à la création

du *Lulu Amelu* (« le Travailleur de sang mêlé ») en « greffant³⁹ » sur ces êtres bien peu évolués « le moule des dieux ». La déesse Sud purifia l'« essence » d'un jeune représentant mâle *anunnaki*. Elle la mêla à l'ovule d'une femelle singe. L'ovule ainsi fertilisé fut alors réimplanté dans l'utérus d'une *Anunnaki* pour le temps normal d'une grossesse. Quand la « créature de sang mêlé » vint au monde, Sud la brandit pour la présenter en s'exclamant : « Je l'ai créée ! Je l'ai façonnée de mes mains ! »

Le « travailleur primitif » – *Homo sapiens* – était devenu réalité. Quand ? Il y a près de trois cent mille ans. Il résulte d'un exploit d'ingénierie génétique à coups de techniques d'implantation d'embryons que l'humanité commence tout juste à mettre en œuvre. Incontestablement, s'est mis en œuvre un long processus d'évolution. Mais les *Anunnaki* sont intervenus dans le cours des choses et ils ont « boosté » cette évolution. Ils nous ont « créés » plus rapidement que ce à quoi nous eussions abouti naturellement. Les anthropologues ont cherché très longtemps le « chaînon manquant » de l'évolution humaine. Les textes sumériens révèlent, eux, que le « chaînon manquant » a

consisté en un exploit de la manipulation génétique réalisé en laboratoire... Rien à voir avec une prouesse immédiate d'un instant. Les récits sont clairs sur ce point : il a fallu aux Anunnaki un nombre considérable d'essais et d'erreurs pour aboutir au « modèle parfait » du travailleur primitif dont ils rêvaient. Mais dès lors qu'ils y sont parvenus, ils ont mis en place un processus de production massive : quatorze « déesses de naissance » furent inséminées en parallèle à l'aide des ovules manipulés des femmes singes. Sept pour porter des travailleurs masculins, sept féminins. Dès qu'ils avaient atteint l'âge requis, ils étaient mis au travail dans les mines. Au fur et à mesure que leur nombre s'accrut, ils assurèrent toujours plus de tâches matérielles dans l'Abzu.

Mais l'affrontement armé qui allait bientôt opposer Enlil et Enki était imminent : il avait pour prétexte ces travailleurs esclaves mêmes...

Plus la production de minerais s'intensifiait en Abzu, plus le travail s'abattait sur les Anunnaki qui étaient restés pour faire tourner les équipements en Mésopotamie. Le climat s'était adouci, les pluies se faisaient plus abondantes et les fleuves mésopotamiens

débordaient à qui mieux mieux. Sans cesse, les Anunnaki de Mésopotamie « draguaient le fleuve », élevaient des digues et recalibraient les canaux. Assez vite, ils se mirent à leur tour à réclamer des travailleurs esclaves, ces « créatures de fière allure » mais aux cheveux noirs épais :

Les Anunnaki se présentèrent devant Enlil [...]
Les Têtes-Noires lui réclamèrent.
Aux Têtes-Noires la pioche à manier.

Nous prenons connaissance de ces incidents à travers un texte que Samuel Noah Kramer a intitulé *Le mythe de la pioche*. Malgré les blancs des portions perdues, l'on comprend bien qu'Enki refusa la requête d'Enlil d'un transfert de travailleurs primitifs vers la Mésopotamie. Bien décidé à assumer ses responsabilités, Enlil prit la décision radicale d'interrompre les communications avec la planète mère : « Au cœur du “Lien Ciel-Terre”, il organisa une coupure [...], il se dépêcha vraiment de couper la liaison du Ciel de la Terre. » Puis il lança une attaque armée contre le pays minier.

Les Anunnaki de l'Abzu rassemblèrent les

populations ouvrières primitives dans un quartier central dont ils blindèrent les murs en vue de l'attaque en préparation. Sauf qu'Enlil mit au point une arme fantastique, l'AL.A.NI (« la Hache de puissance »), avec son « rostre » et son « fendeur de sol », conçue pour passer à travers murs et terrassements. Ainsi équipé, Enlil perça un accès dans les fortifications. Au fur et à mesure que le passage s'élargissait, les « travailleurs primitifs s'échappaient et se regroupaient du côté d'Enlil. Il ne les quittait pas de l'œil, véritablement fasciné par ces Têtes-Noires ».

Par la suite, ces ouvriers archaïques prirent en charge les corvées matérielles sur les deux territoires : au Pays minier, « ils supportaient le travail et peinaient sous la charge ». En Mésopotamie, « à coups de pioches et de pelles ils érigèrent les demeures des dieux, ils aménagèrent les berges du grand canal. Ils cultivèrent de quoi sustenter les dieux ».

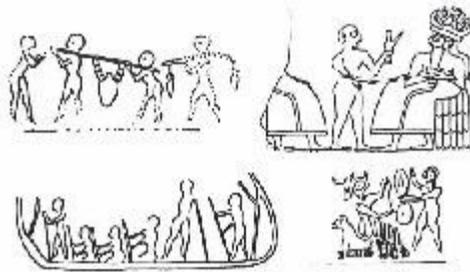


Figure 29

Une belle quantité de scènes gravées sur des cylindres-sceaux montre ces prolétaires antiques à leurs travaux, nus comme des animaux dans les champs (*Figure 29*). De multiples textes sumériens évoquent cette étape « animalière » du développement humain :

Aux premiers âges de l'humanité,
Ils ignoraient le goût du pain,
Ne savaient rien de l'habillement,
Ils mangeaient avec leur bouche à la façon des
moutons,
Ils buvaient l'eau du ru...

Combien de temps, toutefois, allait-on demander aux jeunes femmes *anunnaki* de tenir le rôle de « déesses de la naissance » (ou les forcer à le faire) ? À l'insu

d'Enlil mais en pleine complicité avec Sud, Enki s'employa à doter la nouvelle créature d'une capacité génétique supplémentaire : il donna à ces êtres hybrides – incapables de procréation, comme tous les hybrides – la « connaissance » sexuelle de faire des enfants. On en trouve l'écho dans le conte biblique d'Adam et Ève au jardin d'Éden. Et même si le texte original sumérien a jusqu'alors résisté aux recherches, bon nombre de dessins sumériens de l'événement ont, eux, été découverts. Ils montrent des aspects divers et variés de l'histoire : l'Arbre de vie. La tentation du fruit interdit. La rencontre orageuse qui en résulte entre « le Seigneur Dieu » et le « Serpent ». Ou encore Ève ceinte d'un vêtement autour de ses reins quand Adam, lui, est encore nu (*Figure 30*), un détail que l'on retrouve dans la Bible.

Le dieu Serpent apparaît dans toutes ces antiques représentations. Mais celle que l'on reproduit ici offre une signification particulière dans la mesure où elle fait figurer, dans une écriture sumérienne archaïque, l'épithète-nom du dieu sous la forme ((visuel)). L'« étoile » s'appelle « dieu » et le symbole triangulaire se lit BUR, BURU, ou encore BUZUR – autant de vocables

qui donnent à l'épithète-nom le sens de « le Dieu qui résout les secrets », « le Dieu des mines profondes » et autant de variantes. La Bible (dans sa version hébraïque originale) nomme le dieu qui tenta Ève *Nahash*, traduit par « Serpent », mais dont la signification littérale donne « Celui qui résout les secrets » et « Celui qui connaît les métaux », soit le décalque parfait du nom divin dans la représentation sumérienne. Laquelle fait preuve d'un intérêt supplémentaire en ce qu'elle montre le dieu Serpent aux mains et aux pieds ligotés, ce qui soustend l'arrestation d'Enki convaincu d'une action interdite.



Figure 30

Dans sa colère, Enlil ordonna l'expulsion de l'Adam – le Terrien *Homo sapiens* – de l'E.DIN (« la Demeure des Justes »). Dès lors élargi hors des limites des colonies anunnaki, l'homme commença son errance à la

surface du globe.

« Adam *connut* Ève, sa femme ; elle conçut et enfanta Caïn [...] Elle enfanta encore son frère Abel. » (Gn, 4:1-2). Les dieux n'étaient plus les seuls résidents terrestres.

Mais les Anunnaki, alors, ne savaient pas grand-chose du rôle que leur travailleur primitif allait jouer dans les guerres qui les attendaient.

Chapitre 6

L'humanité entre en scène

Depuis la découverte et la présentation, par George Smith, en 1876, de récits mésopotamiens de la Création (« La ⁴⁰ version chaldéenne de la Genèse »), suivis par les « sept tablettes de la Création⁴¹ », présentées par Leonard W. King, exégètes comme théologiens en sont venus à admettre que les récits de la Création de l'Ancien Testament (Gn, 1-3) constituent des résumés et des versions réécrites de ces textes antiques sumériens. Cent ans ont passé. Dans mon propre livre *La Douzième Planète* (1976), j'ai montré que ces textes n'étaient pas l'expression de mythes primitifs, mais la trace d'un savoir scientifique avancé que les chercheurs contemporains commencent à peine à retrouver.

Les sondes spatiales envoyées vers Jupiter et Saturne ont confirmé bien des aspects « incroyables » de la

connaissance que détenaient les Sumériens de notre système solaire. Ils savaient par exemple que les planètes extérieures possédaient de nombreux satellites et que de l'eau coulait sur certaines. L'on a découvert que ces corps planétaires éloignés, tout comme leurs principaux satellites, avaient gardé des noyaux en activité, générateurs de chaleur interne. Certaines planètes irradient dans l'espace plus de chaleur qu'elles n'en recevront jamais du Soleil lointain. Une activité volcanique les avait dotées d'une atmosphère spécifique. Toutes les conditions nécessaires à l'apparition de la vie y sont rassemblées : les Sumériens l'ont écrit il y a six mille ans.

Quid, dès lors, de l'existence d'un douzième membre du système solaire – une dixième planète au-delà de Pluton, la Nibiru sumérienne (*alias* la Marduk babylonienne) –, cet astre dont *La Douzième Planète* a conclu à l'authenticité, dans une démonstration de portée considérable ?

Des astronomes de l'Observatoire naval américain de Washington, en 1978, ont confirmé que Pluton – plus petite que son estimation initiale – n'expliquait pas en soi la perturbation des orbites d'Uranus et de Neptune.

Ils postulèrent l'existence d'un corps céleste supplémentaire au-delà de cette planète. En 1982, c'est la National Aeronautics and Space Administration (NASA) qui conclut à son tour à la présence effective d'un tel objet cosmique. Planète géante ? Quelle qu'en soit la nature, la NASA a prévu de l'identifier en redéployant selon un certain schéma ses deux sondes *Pioneer* lancées au-delà de Saturne.

Puis à la fin de l'année 1983, des astronomes du Jet Propulsion Laboratory en Californie annoncèrent que l'IRAS – le télescope infrarouge arrimé à un satellite et lancé sous les auspices de la NASA en collaboration internationale – avait découvert au-delà de Pluton un « mystérieux corps céleste » très éloigné, de l'ordre de quatre fois la taille de la Terre, *qui faisait route vers notre planète*. Ils se sont gardés jusqu'alors de le qualifier de « planète ». Mais il ne fait aucun doute que nos Chroniques terriennes touchent à leur ultime découverte.

Cette même année 1983, des fragments de roches localisées entre autres en Antarctique ont été identifiés avec certitude de provenance lunaire et martienne. Ce qui laisse les scientifiques des plus perplexes :

comment ces fragments ont-ils pu parvenir jusqu'ici ? Le récit sumérien de la création du système solaire, le fracas des satellites de Nibiru contre Tiamat et l'ensemble de la cosmogonie évoquée dans la fameuse *Épopée de la Création* en donnent une explication complète.

Et que penser des textes qui décrivent la façon dont l'homme fut créé à partir d'une manipulation génétique : fertilisation *in vitro* et réimplantation ?

De récents progrès dans les sciences et le génie génétiques ont confirmé le concept sumérien d'évolution graduelle d'un côté, et de l'autre le surgissement de l'Homo sapiens biologiquement avancé rendu possible par les Anunnaki (apparition qui ne trouverait, sinon, aucune explication). Jusqu'à la toute dernière méthode de la procréation éprouvée – qui consiste à extraire un ovule, à l'imprégner de sperme purifié, à réimplanter l'œuf fécondé dans la matrice d'une femme porteuse –, ce qui rejoint très exactement la procédure décrite dans les textes sumériens vieux de plusieurs millénaires.

Si les deux principaux événements – la création de la Terre et celle de l'homme – reçoivent une juste

description dans la Bible, ne devrions-nous pas tenir pour fondée la réalité du récit biblique qui décrit l'émergence de l'humanité sur Terre ?

Enfin, si ces récits bibliques ne sont que la version condensée des chroniques sumériennes antérieures plus fouillées, ne serait-il pas urgent de nous plonger dans ces chroniques pour éclairer et compléter ce que révèle la Bible sur ces âges premiers ?

Puisque le récit biblique s'offre comme le reflet de ces écrits, tendons un miroir vers ces étincelles de la mémoire... Et poursuivons donc notre exploration de ce fabuleux document.

Le livre de la Genèse, qui vient d'expliquer que « l'Adam » (qui signifie littéralement « le Terrien ») s'est vu doté de la capacité de procréer, passe désormais des grands bouleversements sur Terre à la saga d'une branche particulière de l'humanité : un individu nommé Adam et sa descendance.

« Voici le livre de la postérité d'Adam » (Gn, 4:1), nous enseigne l'Ancien Testament. Ce « livre », nous l'affirmons sereinement, n'a pas manqué d'exister. Une évidence criante suffit à montrer que l'individu dénommé Adam par la Bible correspond à celui que les

Sumériens appelaient *Adapa*, une créature terrestre « améliorée » par Enki, tenue pour son parent génétique. « Enki améliora en lui l'entendement afin qu'il comprît les choses de la Terre. En lui, il donna le savoir. Mais il ne lui donna pas l'immortalité. »

L'on a retrouvé des fragments de « l'Histoire d'Adapa ». Dans sa forme complète, il est fort possible qu'il ait pu constituer le « Livre de la postérité d'Adam » auquel fait allusion l'Ancien Testament. Il est probable que les rois assyriens aient eu accès à un tel document puisque bon nombre se réclamaient de l'une ou l'autre des vertus d'Adam. Sargon et Sennachérib affirmaient avoir hérité de la sagesse dont Enki avait doté Adapa. Sinsharishkun et Esar-Haddon se vantaient d'être nés « à l'image de la sagesse d'Adapa ». Une inscription d'Esar-Haddon souligne qu'il avait érigé, dans le temple d'Assur [Ashur], une statue à l'image d'Adapa. Et Assurbanipal [Assurbanipal] prétendait avoir appris « le secret de l'écriture sur tablette d'avant le Déluge » tel que le connaissait Adapa.

Les sources sumériennes font état de deux cultures, l'une rurale – l'agriculture et l'élevage –, l'autre urbaine par ses implantations avant que le Déluge

n'efface tout à la surface de la Terre. Le livre de la Genèse écrit que le premier fils d'Adam et Ève, Caïn, « était un cultivateur » et que son frère Abel « gardait les troupeaux ». Puis, après l'exil de Caïn qui « s'éloigna de la face de l'Éternel » (Gn, 4:16) parce qu'il avait assassiné Abel, fleurirent des sites urbains – les cités de l'homme : au pays de Nod, à l'est d'Éden, Caïn eut un fils qu'il appela Énosh [Énoch, Énosch] et il bâtit une ville du même nom, dont la signification est « Fondation ». L'Ancien Testament, qui nourrit peu d'intérêt pour la lignée de Caïn, saute rapidement jusqu'à la quatrième génération après Énosh, avec la naissance de Lamech [Lamec, Lémec] :

Lamech prit deux femmes : le nom de l'une était Ada et le nom de l'autre Tsilla.

Ada enfanta Jabal : il fut le père de ceux qui habitent sous des tentes et près des troupeaux.

Le nom de son frère était Jubal : il fut le père de tous ceux qui jouent de la harpe et du chalumeau.

Tsilla, de son côté, enfanta Tubal Caïn, qui forgeait tous les instruments d'airain et de fer (Gn, 4:19-22).

Le pseudépigraphique⁴² livre des Jubilés, auquel l'on prête pour date le II^e siècle avant J.-C. et pour source un matériau plus ancien, apporte la précision selon laquelle Caïn se maria avec sa propre sœur Awân, qui lui donna Énosh « au terme du quatrième Jubilé. Et dans la première année de la première semaine du cinquième Jubilé, l'on érigea des maisons sur Terre, Caïn construisit une ville qu'il nomma Fondation, d'après le nom de son fils ». D'où viennent ces détails ?

On a longtemps pensé que ce passage de la Genèse lui était propre, sans recoupement ni équivalent dans les textes mésopotamiens. Mais j'établis qu'il n'en est rien.

En premier lieu, j'ai repéré une tablette d'origine babylonienne conservée au British Museum (numéro 74329, *Figure 31*), dont le descriptif, dans le catalogue, précise qu'elle « présente un tout autre mythe inconnu ». Il pourrait s'agir pourtant d'une version babylono-assyrienne d'environ 2000 avant J.-C. d'une *archive sumérienne toujours recherchée de la lignée de Caïn* !

Telle qu'elle fut transcrite par Alan R. Millard et

rendue par Wilfred G. Lambert (*Cadmos [Kadmos]*, vol. VI), elle évoque l'origine d'un groupement humain de laboureurs qui correspond au biblique « cultivateur de la terre ». Ce peuple a pour nom Sumuqan [Amakandu⁴³] – « le peuple qui erre en souffrance ». Il recoupe la condamnation de Caïn : « Maintenant, tu seras maudit de la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir de ta main le sang de ton frère [...] » (Gn, 4:11-12). Ajoutez-y le nom fort éloquent du chef mésopotamien de ce peuple vagabond, *Ka'in* ! Et ce passage, identique au récit biblique :

Il bâtit à Dunnu
une cité aux deux tours.



Figure 31

Ka'in se conféra à lui-même
la seigneurie sur la cité.

Le nom de ce site intrigue. Dans la mesure où l'ordre
des syllabes en sumérien supporte l'inversion sans

affecter le sens du mot, il peut s'épeler NU.DUN, donc se superposer au nom biblique Nod, l'exil de Caïn. Le mot sumérien se rend par « site de repos que l'on a creusé » – donc fort proche de l'interprétation biblique du nom que l'on rend par « Fondation ».

Après la mort (ou l'assassinat) de Ka'in, « il reposa en la cité de Dunnu, sa ville bien-aimée ». Et à l'image du récit biblique, le texte mésopotamien rappelle l'histoire des quatre générations suivantes : des frères qui épousent leurs sœurs et assassinent leurs parents, qui s'attribuent le pouvoir sur Dunnu tout comme ils créent de nouvelles implantations, parmi lesquelles la dernière, dénommée *Shupat* (« le Jugement »).

Une seconde source à mentionner des chroniques mésopotamiennes à l'origine du récit biblique d'Adam et de son fils Caïn figure dans des textes assyriens. J'ai découvert, par exemple, qu'une vieille Liste des rois assyrienne établit que dans le lointain passé, à l'époque où ses aïeux vivaient sous les tentes – une expression reprise dans la Bible à propos de la lignée de Caïn –, le patriarche de cette population avait pour nom Adamu, l'Adam biblique.

Autre trouvaille personnelle, parmi les éponymes

assyriens traditionnels de noms de rois, la combinaison Ashur-bel-Ka'ini (« Assur, seigneur des Ka'inites »). Et les scribes assyriens recoupèrent le tout avec le nom sumérien ashur-en.duni (« Assur est le seigneur des *Duni* »), ce qui implique que les Ka'ini (« le peuple de Kain ») et les Duni (« le peuple de Dun ») étaient un seul et même peuple. Et voilà réaffirmés les bibliques Caïn et le Pays de Nod ou Dun.

Après avoir évacué la lignée de Caïn, l'Ancien Testament se focalise pleinement sur une nouvelle lignée issue d'Adam : « Adam connut encore sa femme ; elle enfanta un fils et l'appela du nom de Seth, car, dit-elle, Dieu m'a donné un autre fils à la place d'Abel, que Caïn a tué. » (Gn, 4:25). Puis la Genèse ajoute : « Adam, âgé de cent trente ans, engendra un fils à sa ressemblance, selon son image, et il lui donna le nom de Seth (Gn, 5:3). Les jours d'Adam, après la naissance de Seth, furent de huit cents ans ; et il engendra des fils et des filles. Tous les jours qu'Adam vécut furent de neuf cent trente ans ; puis il mourut. Seth, âgé de cent cinq ans, engendra Énosh [Énoch, Énosch]. Seth vécut, après la naissance d'Énosh, huit cent sept ans ; et il engendra des fils et des filles. Tous

les jours de Seth furent de neuf cent douze ans ; puis il mourut » (Gn, 5:4-8).

Le nom du fils de Seth, tout comme celui du patriarche antédiluvien suivant auquel allait s'intéresser la Bible, était *Énosh*. Il a fini par signifier en hébreu « humain, mortel ». Et il apparaît sans ambiguïté que l'Ancien Testament, au cœur des chroniques du passé, l'a tenu pour le géniteur de la lignée humaine. Il mentionne à son propos que « [c]'est alors que l'on commença à invoquer le nom de l'Éternel [Yahvé] », donc que le culte se mit en place tout comme la prêtrise.

Bon nombre de textes sumériens éclairent ce point insolite. Les fragments disponibles de l'histoire d'*Adapa* établissent qu'il fut « affiné » et traité en fils par Enki dans sa propre cité d'Eridu. De la même manière, comme William Hallo l'a montré dans « Les cités antédiluviennes », l'arrière-petit-fils d'Énosh reçut le nom de *Yared* [*Yered*], littéralement « Celui d'Eridu ». Et nous tenons là la réponse : la Bible se désintéresse des descendants bannis d'Adam pour se concentrer sur les patriarches issus de la lignée d'Adam qui ont séjourné en Éden – dans le sud de la

Mésopotamie – et qui furent les premiers éligibles à la prêtrise.

À la quatrième génération postérieure à Énosh, le premier-né reçu le nom d'Hénoc. Pour les exégètes, la souche significative de ce nom dérive d'une variante de racine hébraïque qui évoque l'action d'« entraîner, former, éduquer ». À son propos, l'Ancien Testament se contente de préciser au passage qu'« Hénoc marcha avec Dieu », et qu'il ne mourut pas sur Terre , « parce que Dieu le prit » (Gn, 5:24). Ce seul verset 5:24 de la Genèse connaît un développement substantiel dans le livre d'Hénoch non canonique. On y trouve le détail de sa première visite en compagnie des anges de Dieu qui vont lui enseigner les sciences et la morale. Puis, après son retour sur la Terre afin qu'il transmette ce savoir et les conditions requises de la prêtrise à ses fils, il fut à nouveau enlevé au ciel pour rejoindre définitivement les *Néphilim* (le vocable biblique qui se traduit par « Ceux qui furent déposés ») et partager leur demeure céleste.

La Liste sumérienne des rois décrit le règne sacerdotal d'Enmeduranki à Sippar, alors site du spatiodrome sous le commandement d'Utu/Shamash.

Son appellation, « Seigneur prier du Dur-an-ki », montre qu'il fut formé à Nippur. Une tablette peu connue, signalée par Wilfred G. Lambert (« Enmeduranki et autres documents⁴⁴ ») se lit ainsi :

Enmeduranki [fut] prince de Sippar,
le bien-aimé d'Anu, d'Enlil et d'Ea.
Shamash le nomma au Temple de lumière.
Shamash et Adad [l'escortèrent] à l'assemblée
[des dieux]
[...]
Ils lui montrèrent comment observer l'huile sur
l'eau,
un secret d'Anu, d'Enlil et d'Ea.
Ils lui confièrent la Tablette divine,
le secret *kibdu* du Ciel et de la Terre [...]
Ils lui enseignèrent l'art de calculer avec les
nombres.

L'apprentissage du savoir secret des dieux acquis, Enmeduranki fut raccompagné à Sumer. Les « hommes de Nippur, de Sippar et de Babylone furent conviés à sa rencontre ». Il leur fit part des expériences qu'il avait vécues et de l'instauration d'un clergé. La charge

passerait, conformément aux ordres des dieux, du père au fils : « L'instruit savant, lui qui garde par-devers lui les secrets des dieux, engagera son fils favori dans un serment devant Shamash et Adad [...] et lui confiera les secrets des dieux. »

La tablette se clôt sur un *addendum* : « Ainsi fut créée la lignée des prêtres, ceux qui sont autorisés à approcher Shamash et Adad. »

Quand apparut la septième génération après Hénoc, au temps de l'imminence du Déluge, le globe terrestre et ses habitants furent saisis dans une nouvelle ère glaciaire. Les textes mésopotamiens évoquent par le menu les souffrances de l'humanité, les manques de nourriture, jusqu'au cannibalisme. Le livre de la Genèse fait allusion lui aussi à cette situation en mentionnant que lorsque Noé (« le Répit ») naquit, son père lui donna un tel nom dans l'espoir que sa naissance serait le signe d'un répit qui nous « consolera de nos fatigues et du travail pénible de nos mains, provenant de cette terre que l'Éternel a maudite » (Gn, 5:29). La version biblique ne nous dit pas grand-chose sur Noé, sinon qu'il était « un homme juste et intègre⁴⁵ » (Gn, 6:9). La littérature mésopotamienne nous livre

l'information que le héros du Déluge vivait à Shuruppak, le centre médical sous l'autorité de Sud.

La littérature sumérienne, elle, explique que face à la montée des souffrances de l'humanité, Enki recommanda, ce qui provoqua l'opposition véhémement d'Enlil, que l'on prît des mesures pour lui venir en aide. Ce qui irritait en permanence Enlil, c'était le constat de la généralisation des relations sexuelles entre les jeunes représentants masculins *anunnaki* et les filles de l'homme. Le livre de la Genèse décrit en ces termes le « choix des femmes » perpétré par les Néphilim :

Lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la Terre, et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu [des dieux] virent que les filles des hommes étaient belles [compatibles], et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent (Gn, 6:1-2⁴⁶).

Une « tablette de mythe » (CBS-14061), présentée par Edward Chiera (« Textes religieux sumériens⁴⁷ ») conte l'histoire de ces temps reculés à travers un jeune dieu nommé Martu, affligé parce que contraint, lui

aussi, de solliciter l'autorisation de prendre pour épouse une femme humaine. Le texte s'ouvre sur cette péripétie quand

Existait la cité de Nin-ab et que Shid-tab n'existait pas.

Existait la tiare sacrée et que la couronne sacrée n'existait pas [...]

On vivait en cohabitation [...]

On engendrait [des enfants].

« Nin-ab, poursuit le texte, était une cité du Grand Pays établi. » Son grand prêtre, musicien accompli, avait femme et fille. La foule affluait pour offrir aux dieux la viande rôtie des sacrifices quand Martu, qui ne vivait pas en couple, vit la fille du prêtre. Dans son désir de la séduire, il alla trouver sa propre mère pour se plaindre en ces termes :

Dans ma ville, j'ai des amis, eux ont pris femmes.

J'ai des compagnons, eux ont pris femmes.

Dans ma ville, contrairement à mes amis, je n'ai pris femme.

Je n'ai point de femme, je n'ai nul enfant.

La déesse lui demanda si la jeune fille qu'il convoitait « semblait apprécier les regards qu'il lui portait » et donna son accord. Alors, les autres jeunes dieux de préparer la fête. À l'annonce du mariage, « en la cité de Nin-ab, au son des tambours de cuivre, la population est conviée. L'on fait sonner les sept tambourins ».

Ce rapprochement grandissant entre jeunes astronautes et descendantes du « travailleur primitif » n'était pas du goût d'Enlil. Les textes sumériens nous disent qu'« au fur et à mesure que s'étendait le pays et que se multipliait la population », Enlil se montra de plus en plus « dérangé par les propos de l'humanité » et son goût immodéré pour le sexe et la luxure. Les petites sauterelles entre les Anunnaki et les filles de l'homme finirent par le priver de sommeil. « Et le Seigneur dit : “Je vais faire disparaître les êtres humains que j'ai créés de la surface de la Terre.” »

Des textes, nous apprenons que lorsque tomba la décision d'exploiter les mines souterraines de l'Abzu, les Anunnaki installèrent une station de monitoring scientifique à la pointe de l'Afrique. Elle fut placée sous la responsabilité d'Ereshkigal, une petite-fille

d'Enlil. Une épopée sumérienne restitue le voyage plutôt mouvementé d'Enki et d'Ereshkigal depuis la Mésopotamie jusqu'au lointain territoire des montagnes (Kur) – ledit texte semble montrer qu'Ereshkigal avait été enlevée ou contrainte d'une manière ou d'une autre par Enki à accomplir ce voyage : elle avait été « transbahutée vers Kur en sa qualité de lot » (la même Ereshkigal, nous disent d'autres épopées, se vit plus tard attaquée dans le périmètre de la station scientifique par Nergal, l'un des fils d'Enki, pour cause d'insulte qui avait impliqué le délégué d'Ereshkigal. Au dernier moment, la déesse échappa à la mort en proposant à Nergal qu'il l'épouse et partage le contrôle des « Tablettes de Sagesse » de la station à ses côtés).

Puis Enlil entrevit l'occasion d'éradiquer les êtres humains quand cette station scientifique à la pointe de l'Afrique se mit à faire état d'un danger : la calotte de glace qui recouvrait l'Antarctique, posée sur une couche de neige fondue, était entrée dans une phase d'instabilité. Le danger était d'autant plus grand qu'une telle instabilité coïncidait avec l'approche imminente de Nibiru dans le voisinage de la Terre. Or, l'effet gravitationnel de Nibiru risquait de rompre l'équilibre

délicat de la calotte de glace, alors précipitée dans l'océan Antarctique. L'immense raz-de-marée qui en résulterait était de nature à faire le tour du globe.

Dès lors que les Igigi en orbite autour de la Terre confirmèrent la survenue immanquable d'une telle catastrophe, les Anunnaki commencèrent à se rassembler à Sippar, le spatiodrome. Enlil tenait à son idée : que l'humanité ne fût pas alertée du Déluge qui se préparait. Au cours d'une session spéciale de l'assemblée des dieux, il les fit tous jurer, et tout particulièrement Enki, de garder le secret.

La dernière partie de l'*Atra-Hasis*, le récit majeur contenu dans *L'Épopée de Gilgamesh*, soutenue par d'autres textes mésopotamiens, décrit à qui mieux mieux les événements qui survinrent – la façon dont Enlil profita du catastrophique Déluge pour entreprendre l'annihilation de l'humanité, comment Enki, opposé à la décision qu'Enlil avait imposée à l'assemblée des dieux, réfléchit à la façon de sauver son fidèle Ziusudra (« Noé ») en concevant à son usage un submersible capable de résister à l'avalanche d'eau.

Quant aux Anunnaki, ils s'« élevèrent » au signal donné à bord de leurs *Rukub ilani* (« chars des dieux

»), les fusées spatiales en pleine poussée « enflammèrent le sol de leur éblouissante lumière ». À partir de ce moment, en orbite autour de la Terre dans leurs navettes spatiales, ils furent les témoins horrifiés de l'assaut du raz-de-marée sous leurs yeux. Tout ce qui était sur terre fut englouti sous une seule avalanche d'eau : A.MA.RU BA.UR RA.TA – « l'inondation balaya tout sur son passage ». Sud, la cocréatrice, avec Enki, de l'humanité, « vit et sanglota [...] Ishtar se mit à hurler comme une femme en travail [...] les dieux, les Anunnaki, pleurèrent avec elle ». Dans leur ballet d'allées et venues, les vagues monstrueuses décapèrent le sol terrestre, derrière elles s'élevaient des dépôts de boue : « Tout ce qui avait été façonné retourna à la poussière. »

Dans *La Douzième Planète*, j'ai exposé la preuve de ma conclusion : le Déluge, point final du dernier âge glaciaire, est survenu il y a treize mille ans environ.

Quand les eaux diluviennes « se retirèrent des terres » et retrouvèrent un peu de calme, les Anunnaki peu à peu atterrirent au mont Nisir (« le mont du Salut »), *alias* Ararat. Où finit par s'encalminer à son tour Ziusudra/Noé, dont le vaisseau avait pour pilote un

homme d'Enki. Enlil se scandalisa : la « semence de l'humanité » était sauvegardée. Mais Enki le ramena au calme : les dieux n'avaient aucune chance de se maintenir sur la planète sans l'aide des hommes, argua-t-il. « Et le Seigneur bénit Noé et ses fils, et leur dit : Soyez féconds, multipliez, et remplissez la terre » (Gn, 9:1).

L'on ne trouve la liste d'aucun autre passager à bord du submersible de sauvetage au fil de l'Ancien Testament, résolument axé sur la lignée de Noé. Mais les textes mésopotamiens relatifs au Déluge, plus diserts, mentionnent la présence du pilote de l'Arche et révèlent qu'à l'ultime minute, des amis de Ziusudra ou des gens qui avaient prêté main-forte (plus leurs familles) avaient embarqué. Les versions grecques attribuées à Bérosee précisent qu'après le Déluge, Ziusudra, sa famille et le navigateur furent enlevés par les dieux pour qu'ils vivent à leurs côtés. Quant aux autres, on leur indiqua la route à suivre pour qu'ils retrouvent seuls leur Mésopotamie.

L'urgence qui s'abattait sur les rescapés était la nourriture. Le Seigneur, à Noé et à ses fils, tint ce langage : « Vous serez un sujet de crainte et d'effroi

pour tout animal de la terre, pour tout oiseau du ciel, pour tout ce qui se meut sur la terre, et pour tous les poissons de la mer : ils sont livrés entre vos mains. Tout ce qui se meut et qui a vie vous servira de nourriture » (Gn, 9:2-3). Intervient alors un « supplément » significatif : « Je vous donne tout cela comme l'herbe verte » (Gn, 9:3).

Cette petite précision glissée en Genèse, 9:3 qui signe l'apparition de l'agriculture, prend une importance plus grande dans la littérature sumérienne. Les spécialistes conviennent que l'agriculture prit son essor dans le croissant mésopotamien-syrien-israélien, mais ils ont du mal à expliquer pourquoi cette émergence n'eut pas lieu dans les plaines (la culture des sols y est plus aisée), mais bien sur les hauts plateaux. Que tout commença avec les récoltes des « ancêtres sauvages » du blé et de l'orge il y a quelque douze mille ans, ils sont bien d'accord. Mais l'uniformité génétique de ces premières graminées les déconcerte. Alors quand il s'agit d'expliquer la prouesse botano-génétique par laquelle – en à peine deux mille ans – les paires de chromosomes de ces blés et orges à barbe se mirent à se dédoubler, à tripler et à

quadrupler pour devenir ce blé et cette orge cultivables aux qualités nutritionnelles remarquables, capables de pousser d'incroyable façon à peu près n'importe où pour fournir de fort inhabituelles récoltes bisannuelles, il n'y a plus personne.

Autres énigmes : l'irruption généralisée de toutes les variétés de fruits et de légumes en une même région limitée pratiquement en même temps, couplée à la « domestication » des animaux, à commencer par les ovins et les caprins, fournisseurs de viande, de lait et de laine.

Comment expliquer ces émergences à cette époque ? La science moderne n'a toujours pas répondu à cette question. Les récits sumériens, eux, l'ont fait. Il y a plusieurs milliers d'années. À l'image de la Bible, ils expliquent comment l'agriculture est née après le Déluge, lorsque (comme l'exprime la Bible), « Noé commença à cultiver la terre » (Gn, 9:20). À l'image de la Bible encore, où l'on apprend l'apparition de la culture du sol (affaire de Caïn) et celle de l'élevage (métier d'Abel) bien avant le Déluge, les chroniques sumériennes parlent bien du développement des cultures et de l'élevage de bétail en des époques

préhistoriques.

Au moment de la venue des Anunnaki sur la Terre, un texte auquel l'on a donné le titre de la *Dispute du bétail et du grain* précise bien que ni le grain ni le bétail domestiqué n'existaient :

Quand des hauteurs du Ciel sur Terre
Anu eut décidé de la descente des Anunnaki,
les grains n'avaient pas encore été apportés,
n'avaient pas encore végété [...]
Nulle agnelle,
l'agneau n'avait pas été apporté.
L'agnelle n'avait point encore porté d'agneaux,
la chèvre n'avait point encore porté de chevreaux.
Le tissage [de la laine] n'avait point encore été
apporté,
n'avait pas encore été installé.

Puis, dans la « Chambre de création » des Anunnaki, leur laboratoire de manipulation génétique, *Lahar* (« le bétail laineux ») et *Anshan* (« les grains ») « furent créés admirablement » :

En ces temps,

dans la Chambre de création des dieux,
dans la Maison de fabrication, sur le Tertre
Parfait,
Lahar et Anshan furent créés admirablement.
L'endroit était empli de nourriture pour les dieux.
De la multiplication de Lahar et Anshan
se nourrissaient les Anunnaki au Tertre Sacré,
sans apaiser leur faim.
Du bon lait de la bergerie
s'abreuyaient les Anunnaki au Tertre Sacré,
sans apaiser leur soif.

Les « travailleurs primitifs » – ces êtres « ignorant le manger du pain [...] qui enfournaient les végétaux avec leurs bouches » – existaient déjà :

Après qu'Anu, Enlil, Enki et Sud
avaient façonné le peuple des Têtes-Noires,
ils multiplièrent au sol le végétal luxuriant.
Des animaux à quatre pattes ils suscitèrent la vie
avec adresse.
Ils les placèrent dans l'E.DIN.

Conclusion : pour décupler la production de grains et

de bétail qui puissent nourrir à satiété les Anunnaki, la décision fut prise : à la NAM.LU.GAL.LU – « l’humanité civilisée » –, apprenons à « cultiver la terre » et à « garder les moutons [...] pour le bien des dieux » :

En faveur des éléments qui rassasient,
pour la bergerie parfaite,
l’humanité civilisée fut créée.

Tout comme ce texte a décrit ce qui fut créé dans le très lointain passé, son narrateur se met à dresser la liste des espèces domestiquées qui ne furent *pas* « importées » :

Ce qui se multiplie quand on le plante,
cela n’a pas été encore fabriqué.
Les terrasses n’ont pas été encore aménagées [...]
Le grain triple de trente jours n’existait pas.
Le grain triple de quarante jours n’existait pas.
Le petit grain, le grain des montagnes,
le grain du parfait A.DAM, n’existait pas [...]
Les légumes tubercules du champ n’avaient point
été apportés.

Nous le verrons, autant d'éléments qu'Enlil et Ninurta introduiront sur Terre peu après le Déluge...

Qui avait tout balayé. L'urgence des Anunnaki était de remettre la main sur les semences nécessaires à des cultures relancées. Fort heureusement, des spécimens de céréales hybridées avaient été expédiés sur Nibiru. Désormais, « Anu les fournissait, du Ciel, à Enlil ». Lequel se mit en quête d'une terre propice où les semer pour restaurer l'agriculture. L'écorce terrestre était encore en partie recouverte d'eau. Le seul endroit qui parut approprié était « la montagne aux cèdres odoriférants ». Voici ce que nous lisons dans un fragment textuel analysé par Samuel Noah Kramer, dans ses « Textes littéraires sumériens de Nippur⁴⁸ » :

Enlil gravit le pic et éleva son regard.

Puis il le porta au sol : où les eaux semblaient un océan.

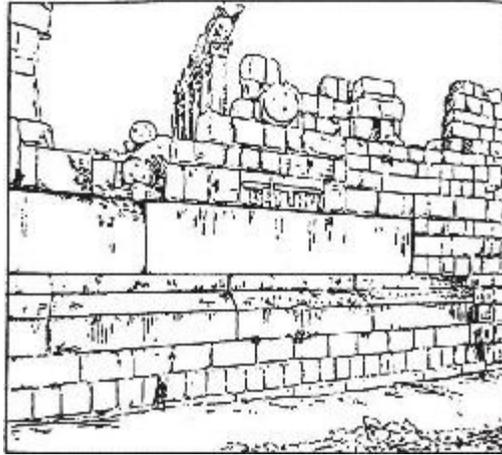


Figure 32

Il leva le regard : où était la montagne aux cèdres odoriférants.

Il transporta l'orge, il la planta en terrasses dans la montagne.

Ce qui poussait, il l'amena,

Il planta en terrasses la graine céréalière dans la montagne.

Le choix d'Enlil du mont des Cèdres pour le transformer en un site à accès réservé (« sanctuarisé ») n'eut rien d'aléatoire. À travers le Proche-Orient – mais en réalité dans le monde entier – il n'existe qu'un seul mont des Cèdres de renommée universelle, et c'est

au Liban. C'est là qu'existe, de nos jours encore (à Baalbeck, au Liban) une immense plate-forme qui repose sur des blocs de pierre colossaux (*Figure 32*) et qui demeure un phénomène de technologie. Il s'agissait, comme je l'ai montré en détail dans *Les Degrés du Ciel*⁴⁹, d'un site d'atterrissage et de décollage des Anunnaki. Une aire que des récits légendaires soutiennent remonter à une époque antédiluvienne, à ce point ancienne qu'elle était contemporaine d'Adam. Elle constituait, à l'issue du Déluge, le seul territoire immédiatement aménageable pour le trafic des navettes anunnaki : le spatiodrome de Sippar avait été balayé, enfoui sous des couches de boue.

Des semences disponibles, très bien. La question était : où allaiton les semer ?

Les basses terres, toujours sous la boue et l'eau, étaient impropres pour y établir des habitations. Les hautes terres, même débarrassées des tonnes d'eau qui s'y étaient déversées, restaient gorgées des pluies qui commencèrent à s'abattre avec l'advenue d'un nouvel âge climatique. Les fleuves n'avaient toujours pas retrouvé leurs lits. Les eaux n'arrivaient pas à s'écouler. Toute culture était impraticable. Un texte

sumérien nous en donne une image :

La famine sévissait, sévère, l'on ne produisait rien.

Les petites rivières n'étaient pas débarrassées,

La boue n'avait pas été évacuée [...]

Nulle part nulle culture,

Partout l'herbe folle.

Les deux grands fleuves de Mésopotamie, l'Euphrate et le Tigre, n'avaient pas non plus retrouvé leurs cours normaux : « L'Euphrate ne s'était pas repris, c'était un grand malheur. Le Tigre était égaré, bouleversé, blessé. » Ce fut Ninurta qui s'en vint créer des barrages dans les montagnes, creuser de nouveaux canaux pour les cours d'eau, drainer l'excès liquide : « Alors le seigneur fit montre de l'élévation de son esprit. Ninurta, le fils d'Enlil, fit en sorte que de grandes réalisations existent » :

Pour protéger le territoire, une puissante muraille il éleva.

De sa massue il abattit la roche.

Il agença les pierres, le héros, en implantation

urbaine [...]

Les eaux qui débordèrent, il les réunit.

Ce qui s'était dispersé par les montagnes,
il le canalisa et régula le Tigre.

Des hautes eaux il draina le pays renommé.

À présent, contemple –

Tout sur Terre se réjouit de Ninurta,

Le seigneur du pays.

Un grand morceau de littérature assemblé pièce par pièce grâce aux efforts des exégètes, *Les travaux de Ninurta*, ajoute une touche de drame aux efforts de Ninurta de restaurer l'ordre sur Terre, domaine dans lequel il excellait. Pour se trouver sur tous les fronts, Ninurta volait de site en site d'une montagne à l'autre à bord de son engin volant. Mais voilà que « son Oiseau ailé s'écrasa au sommet. Ses ailes s'arrachèrent et tombèrent au sol » (un verset peu explicite semble dire qu'il fut secouru par Adad).

La littérature sumérienne nous enseigne que ce furent les arbres fruitiers et les arbustes que l'on cultiva sur les pentes des monts. Les Anunnaki, dit le texte, donnèrent à l'humanité « le succulent raisin blanc et l'excellent vin blanc. Le succulent raisin noir et

l'excellent vin rouge ». Il n'est guère étonnant de lire dans la Bible que lorsque « Noé commença à cultiver la terre, et planta de la vigne. Il but du vin, s'enivra » (Gn, 9:21).

À partir du moment où les travaux de drainage menés en Mésopotamie par Ninurta rendirent possible l'agriculture de plaine, les Anunnaki « de la montagne descendirent les graines céréalières » et « le Pays [Sumer] se familiarisa vraiment avec le blé et l'orge ».

L'humanité, au cours du millénaire qui s'ensuivit, rendit un culte à Ninurta en sa qualité du dieu qui lui enseigna l'agriculture. Un « Almanach agricole » à lui attribué fut bel et bien retrouvé par des archéologues sur un site sumérien. Son nom akkadien : *Urash* – « Celui qui manie la charrue ». Un cylindre-sceau sumérien le représente (certains y reconnaissent Enlil) en train de doter l'humanité de la charrue (*Figure 33*).



Figure 33

D'un côté, l'on attribue à Enlil et à Ninurta l'apport de l'agriculture à l'homme, de l'autre c'est à Enki que revient le don de l'élevage domestique. Qui intervient après la mise en culture des premières semences, mais avant celle des « grains qui se multiplient », les grains aux chromosomes doublés, triplés, quadruplés. Ceux-là sortent de l'ingénierie d'Enki, avec l'accord d'Enlil :

En ce temps-là, Enki s'adressa à Enlil :
« Mon Père Enlil, le troupeau et le grain
Ont enchanté le mont Sacré.
À nous, Enki et Enlil, de décréter :
les animaux à laine et le grain qui se multiplie,
décidons de ne plus les réserver au mont sacré. »

Enlil consent. L'abondance va suivre :

L'on plaça les animaux à laine dans une bergerie.
Les semences qui germent, ils les donnent à la
mère,
Pour la pousse des grains ils aménagent un site.
Aux travailleurs ils donnent la charrue et le joug
[...]

Le berger crée l'abondance dans sa bergerie.
La jeune femme génère l'abondance de la
germination.
Elle relève la tête au champ :
cette abondance, elle est venue du Ciel.
Les animaux à laine et les grains enfouis dans la
terre
s'épanouissent en beauté.
L'abondance est offerte au peuple rassemblé.

L'outil agricole qui révolutionne tout – un simple
outil de bois mais conçu avec intelligence –, c'est la
charrue. Elle était au début tirée par des travailleurs
agricoles sous le joug – les textes cités *supra* le
précisent. Mais Enki « conçut de plus gros animaux » –
le bétail domestiqué – et les taureaux remplacèrent les
êtres humains comme force de traction, attelés à la
charrue (*Figure 34*). Et ainsi, comme le concluent les
textes, les dieux firent bien en sorte que « la fertilité de
la terre s'accrût ».

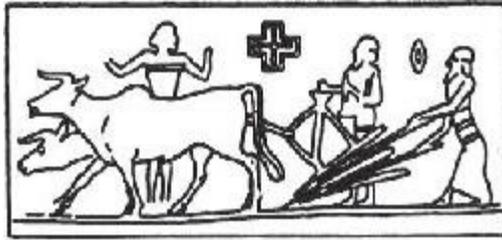


Figure 34

Au moment où Ninurta établissait des retenues d'eau dans les montagnes autour de la Mésopotamie et qu'il drainait les plaines, Enki, lui, retourna en Afrique pour évaluer les Dégâts que le déluge avait causés dans ce coin du globe.

À cette époque, le contrôle qu'exerçaient Enlil et ses enfants sur tous les grands domaines fut levé, depuis le sud-est (l'Élam, confié à Inanna/Ishtar) jusqu'au nord-ouest (les monts Taurus et l'Asie Mineure, sous la responsabilité d'ishkur/Adad), avec les hautes terres de l'arc montagneux qui les ceint, réservées à Ninurta dans le sud et à Nannar/Sîn au nord. Il resta à Enlil un domaine central intégrant l'ancien E.DIN. L'aire d'atterrissage/décollage des monts du Cèdre fut confiée au commandement d'Utu/Shamash. Vers quoi pouvaient bien se tourner Enki et son clan ?

Comme Enki avait l'œil sur l'Afrique, il lui

paraissait aller de soi que l'Abzu seul – la partie sud du continent – ne lui suffisait pas en guise de territoire. En Mésopotamie, l'« abondance » reposait sur une agriculture irriguée par les fleuves : il fallait qu'il en allât pareillement en Afrique. Dès lors, il se concentra sur la vallée du Nil, il y projeta ses plans et son savoir-faire pour sa reconquête.

Les Égyptiens, nous l'avons évoqué déjà, postulaient que leurs dieux majeurs s'en étaient venus en Égypte depuis Ur (littéralement « le Site ancien »). À en croire Manéthon, le règne de Ptah sur les domaines du Nil s'établit dix-sept mille neuf cents ans avant celui de Ménès. Soit vers 21000 avant J.-C. Neuf mille ans plus tard, Ptah transmet le territoire égyptien à son fils, Râ. Dont le règne, pourtant, se vit brutalement interrompu après à peine mille ans, vers 11000 avant J.-C. Époque, selon nous, de la survenue du Déluge.

Les Égyptiens croient qu'alors Ptah retourna en Égypte pour engager de grands travaux de récupération des terres et, concrètement, soulever le pays hors des eaux d'inondation. Nous disposons de textes sumériens qui, de la même manière, attestent de la venue d'Enki sur le territoire de Meluhha (Éthiopie/Nubie) et de

Magan [Makkan] (Égypte) afin de le rendre habitable
aux hommes et aux animaux :

Il se rend en territoire Meluhha.

Enki, seigneur de l'Abzu, décrète son devenir :

Terre noire, fais en sorte que tes arbres s'élèvent,
fais en sorte qu'ils deviennent les arbres des
hautes terres.

Fais en sorte que les trônes emplissent tes palais
de rois.

Que tes roseaux s'élèvent,

fais en sorte qu'ils deviennent les roseaux des
hautes terres [...]

Fais en sorte que tes taureaux soient les plus
beaux,

fais en sorte qu'ils deviennent les taureaux des
hautes terres [...]

Que ton métal d'argent vaille autant que l'or,

que ton cuivre égale l'étain et le bronze [...]

fais en sorte que ton peuple croisse et multiplie.

Que ton héros fonce de l'avant comme un taureau
[...]

Ces archives sumériennes, en liant Enki aux

territoires africains du Nil, délivrent une double signification : ils recourent les récits égyptiens avec les mésopotamiens et superposent les dieux sumériens – tout particulièrement les dieux qui gravitent autour d’Enki – aux dieux égyptiens. Car *Ptah, pensons-nous, n’est autre qu’Enki*.

Enki a rendu les terres habitables. Il va partager le continent Africain tout entier entre ses six fils (*Figure 35*). Le territoire le plus au sud revint à NER.GAL (« le Grand Veilleur ») et à sa femme Ereshkigal. Au nord, les régions minières, il installa GIBIL (« Celui qui maîtrise le Feu ») auquel son père a transmis les secrets du travail du métal. NIN.A.GAL (« le Prince des Grandes Eaux ») reçut, comme l’indique son nom, la région des grands lacs et des sources du Nil. Plus au nord, sur le plateau à pâture du Soudan, le pouvoir régnant revint à DUMU.ZI (« le Fils qui est Vie »), surnommé « le Berger ».



Figure 35

Qui était le fils suivant ? Les spécialistes ne sont pas d'accord entre eux (j'exposerai plus loin ma propre conclusion). En revanche, il ne fait aucun doute que le sixième fil – en fait le premier-né d'Enki et son héritier légitime – était MAR.DUK (« le Fils du Site Parfait »). Au prétexte que l'une de ses cinquante épithètes fût ASAR, à l'oreille si proche de l'Égyptien *As-Sar* (en grec, « osiris »), certains exégètes ont pu penser que Marduk et Osiris se confondaient en un seul individu. L'ennui, c'est que de telles épithètes (à la façon de « Tout-Puissant » ou « Redoutable ») étaient données à des déités multiples. Asar, dans son acception de « Celui qui voit tout », était tout aussi bien le nom-épithète du dieu assyrien Assur [Ashur].

Il est patent qu'il existe davantage de similarités entre le babylonien Marduk et le dieu égyptien Râ : le premier est le fils d'Enki, le second celui de Ptah. Or Enki-Ptah, d'après moi, est un seul individu. Au surplus, Osiris était l'arrière-petit-fils de Râ, donc d'une génération bien plus jeune que celle de Râ ou de Marduk. En réalité, les textes sumériens ont distillé des preuves, certes éparpillées mais consistantes, qui

corroborent mon opinion : le dieu que les Égyptiens nomment Râ et les Mésopotamiens Marduk représente la même divinité. Du reste, un hymne autolaudateur dédié à Marduk (tablette Ashur/4125) proclame que l'une de ses épithètes était « le dieu IM.KUR.GAR RA » – « Râ qui habite dans les demeures de la Montagne ».

Autre chose : une preuve lexicographique montre que les Sumériens connaissaient parfaitement le nom égyptien de la déité, Râ. Certains Sumériens comprenaient dans leurs patronymes personnels le nom divin de Râ. Enfin des tablettes datées de la dynastie Ur III mentionnent « Dingir Ra » et son temple, E.Dingir.Ra. Puis, après la chute de la dynastie, au moment où Marduk atteignit au pouvoir suprême au cœur de sa bien-aimée ville de Babylone, son nom sumérien de KA.DINGIR (« la Porte des dieux ») se transforma en KA.DINGIR.RA – « la Porte des dieux de Râ ».

En réalité, comme je vais le démontrer bientôt, la domination de Marduk prit son essor en Égypte, là où son monument fameux – la Grande Pyramide de Gizeh – aura joué un rôle essentiel dans sa carrière Mouvementée. Mais le grand dieu de l'Égypte,

Marduk/Râ, désirait avant tout gouverner la terre entière, à partir de l'originel « nombril du monde », en Mésopotamie. C'est cette ambition même qui l'avait conduit à renoncer au trône divin d'Égypte en faveur de ses enfants et petits-enfants.

Il était loin de se douter que son choix allait conduire aux guerres des deux pyramides et... à son trépas prochain.

Chapitre 7

Le partage du globe

« **V**oici la postérité des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet. Il leur naquit des fils après le déluge (gn, 10:1). Ce sont là les fils de Sem, selon leurs familles, selon leurs langues, selon leurs pays, selon leurs nations⁵⁰ » (Gn, 10:31).

Nous voilà plongés dans le récit biblique du Déluge que suit le témoignage de la *Table des Peuples* (Gn, 10), un document autonome, d'abord mis en doute par les exégètes car il dressait la liste d'États-nations jusqu'alors inconnus, donc écarté par suspicion alors même qu'au terme d'un siècle et demi de découvertes archéologiques il se révèle étonnant de justesse. Voilà une source profuse en informations historiques, géographiques et politiques fiables sur la réémergence de ce qui resta de l'humanité après le Déluge, jusqu'à l'apogée de ses civilisations et de ses empires.

La *Table des Peuples* en termine avec le dernier représentant de l'essentielle lignée de Sem pour s'ouvrir sur la descendance de *Japhet* (« le Juste ») : « Les fils de Japhet sont Gomer, Magog, Madaï, Javan, Tubal, Mésheç et Tiras. Et les fils de Gomer, Ashkénas, Riphath et Togarma. Et les fils de Javan, Elisha et Tarsis, les Kittim et les Dodanim. Par eux furent peuplées les îles des nations, dans leurs terres [...] » (Gn, 10:2-12). Ainsi les dernières générations se sont-elles déployées jusqu'aux régions côtières et aux îles. Par soustraction, il est implicite mais peu palpable que les sept premiers peuples/fils renvoient aux hautes terres d'Asie Mineure, aux régions de la mer Noire et de la mer Caspienne, à l'exclusion des territoires du niveau de la mer et des îles qui ne sont devenus habitables que très longtemps après.

Les descendants de *Cham* (« Plein de chaleur », dit aussi « le Noir »), en premier lieu ses fils-peuples « Koush, Misraïm, Pout et Canaan », puis toute une série d'autres États-nations, correspondent aux contrées africaines de Nubie, d'Éthiopie, d'Égypte et de Libye, les nations clés de la réimplantation en Afrique : là encore, l'on parle des hautes terres, d'un point de vue

topographique, avant la reconquête des plaines.

« Il naquit aussi des fils à Sem, père de tous les fils d'Héber, et frère aîné de Japhet » (Gn, 10:21). Les premières nations et fils de Japhet furent « Élam, Assur, Arpacshad, Lud et Aram » (Gn, 10:22), des États-nations qui comprennent les hautes terres en arc de cercle depuis le golfe Persique au sud à la mer Méditerranée au nord-ouest et le long de la grande Terre-entre-les-fleuves encore inhabitable. Des territoires que l'on pourrait tout aussi bien nommer le Spatiodrome. Ce sont la Mésopotamie, là même où était installé le spatioport d'avant le Déluge ; la montagne du Cèdre, où l'aire d'atterrissage fut maintenue opérationnelle ; le Territoire de Salem où était installé le Centre de contrôle de la mission postdiluvien ; enfin la péninsule du Sinaï voisine, site à venir du spatiodrome. Le nom de l'ancêtre de toutes ces nations, *Sem [Schem]* – littéralement « la Chambre du Ciel » – se montrait ainsi particulièrement approprié.

Le grand partage de l'humanité en trois branches, comme le décrit la Bible, ne rend pas seulement compte des régions géotopographiques dans lesquelles les hommes se sont dispersés. Il atteste aussi de la

répartition du globe entre les descendants d'Enlil et ceux d'Enki. Sem et Japhet : la Bible les présente comme des frères loyaux, alors que sa façon d'évoquer la lignée de Cham – où s'illustre Canaan – puise dans le registre le plus mordant. S'y glissent des histoires qu'il faut raconter – histoires de dieux et d'hommes impliqués dans leurs guerres...

Ce souvenir du partage de l'ancien monde colonisé en trois branches correspond en outre à ce que nous savons de l'essor des civilisations.

Les spécialistes ont admis une rupture soudaine de la culture humaine vers 11000 avant J.-C. – l'époque du Déluge selon mon raisonnement – qu'ils ont désigné sous l'appellation d'ère mésolithique de la domestication (âge de la pierre moyen). Vers 7400 avant J.-C. – soit précisément trois mille six cents ans après le Déluge –, nouvelle avancée brutale détectée. Les préhistoriens lui ont donné l'appellation de néolithique (« nouvel âge de la pierre »). Même si son trait majeur reste le passage de la pierre à l'argile et l'apparition de la poterie. Et puis, « soudain, inexplicablement » – mais très exactement trois mille six cents ans plus tard –, c'est l'épanouissement

fulgurant (vers 3800 avant J.-C.), dans la plaine entre l'Euphrate et le Tigre, de la grande civilisation de Sumer. Suivie, vers 3100 avant J.-C., par la civilisation du Nil. Enfin, vers 2800 avant J.-C., apparition de la troisième civilisation de l'Antiquité, celle de l'Indus. Voilà les trois régions assignées à l'humanité. Desquelles sont parties les nations proche-orientales, africaine et indo-européenne – partage soigneusement consigné dans la *Table des Peuples* de l'Ancien Testament.

Un partage, précisent les chroniques sumériennes, qui fut le fruit de décisions mûries par les Anunnaki :

Les Anunnaki, eux qui décident de la destinée,
siègèrent pour échanger leurs avis
à propos de la Terre.
Ils déterminèrent les quatre régions.

C'est au prix de ces simples mots que recourent plusieurs textes sumériens que fut Décidé le sort de la Terre et de ses populations d'après le déluge. Trois régions assignées aux trois civilisations de la Terre. La quatrième déterminée par les Anunnaki pour leur usage réservé. Elle reçut l'appellation de TIL.MUN, «

Territoire des missiles ». Dans *Les Degrés du Ciel*⁵¹, j'ai apporté la preuve que Tilmun se confondait avec la péninsule sinaïtique.

Du côté de l'humanité, c'étaient aux descendants de Sem – que les écritures égyptiennes désignent comme « les habitants des sables » – que revenait le droit de vivre dans les zones non interdites de la péninsule. Quand il s'est agi de répartir le territoire entre Anunnaki, des clivages profonds apparurent. Contrôler le site du spatiodrome postdiluvien, c'était contrôler les liaisons Terre-Nibiru, comme les épisodes Kumarbi et Zu l'avaient clairement démontré. Dans le contexte d'une rivalité rallumée entre les clans Enlil et Enki, une autorité neutre sur le Territoire des missiles s'imposait.

La solution trouvée se révéla ingénieuse. Sud, la sœur des deux chefs de clans, les égalait en ordre de lignage. En sa qualité de sœur d'Anu, elle portait le titre de NIN.MAH (« Grande Dame »). Elle appartenait au groupe originel des grands Anunnaki pionniers sur la Terre comme membre du panthéon des Douze. D'Enlil, elle eut un fils, d'Enki une fille, on la surnommait avec tendresse *Mammi* (« Mère des dieux »). Elle participa activement à la création de l'homme. Ses connaissances

médicales sauvèrent plus d'une vie. On la connaissait en outre sous le nom de NIN.TI (« Dame de la Vie »). Mais elle n'avait jamais possédé de territoire. L'idée de faire de Tilmun son domaine ne souleva aucune objection.

La péninsule du Sinaï : un promontoire nu où s'agglutinent les monts de granite dans sa partie sud, avec son plateau montagneux au centre et une plaine sévèrement aride dans son tiers nord, qu'entourent des chaînes de petites montagnes et des collines. Enfin une bande de dunes sableuses s'ouvre sur la côte méditerranéenne. Mais là où l'eau est présente sous la forme d'oasis ou de lits de rivières qui se remplissent sous l'effet des brèves pluies d'hiver et dont l'humidité se conserve sous la surface du sol, s'épanouissent des palmiers à dattes, poussent des arbres fruitiers, se cultivent des légumes, tandis que paissent des troupeaux de moutons et de chèvres.



Figure 36

La région a dû se montrer aussi inhospitalière il y a des millénaires qu'elle ne l'est aujourd'hui. Mais en dépit de la demeure construite pour Sud au cœur de l'un des sites réhabilités en Mésopotamie, elle décida de se rendre sur place pour prendre possession de la région montagneuse. Nonobstant ses nombreuses distinctions statutaires et son grand savoir, elle avait toujours été cantonnée aux seconds rôles. Lors de sa venue sur Terre, elle était jeune et belle (*Figure 36a*). La voilà désormais âgée. On la surnommait dans son dos « la grosse Vache » (*Figure 36b*). À présent qu'elle possédait son propre domaine, elle décida de s'y installer. Elle lança avec fierté : « Je suis désormais la maîtresse ! C'est seule que j'entends rester pour régner à jamais ! »

Comme il n'avait pu la dissuader, Ninurta employa tout son savoir-faire de bâtisseur de barrages et de drainage des eaux pour rendre vivable la nouvelle région montagneuse de sa mère. Nous prenons connaissance de ses efforts dans la Tablette ix des *Travaux de Ninurta* quand il s'adresse à sa mère :

Puisque, Noble Dame,
au Site d'atterrissage vous allâtes,

puisque'au Site de la descente
sans peur vous fûtes,
un barrage pour vous j'assemblerai,
et le Site pourra accueillir sa maîtresse.

Par des travaux d'irrigation complémentaires, en installant sur place toute une population pour travailler aux aménagements, Ninurta garantit à sa mère qu'elle bénéficiera d'une flore en abondance, de ressources boisées et de minerais pour son séjour en altitude :

Les vallées seront verdoyantes,
les versants seront favorables à vos productions
de miel et de vin,
pousseront [...] *zaballum* et buis.

Les terrasses regorgeront de fruits tels des jardins.
L'*Harsag* vous procurera le parfum des dieux,
vous procurera les filons brillants.

Les mines vous donneront leurs quotas de cuivre
et d'étain.

Les montagnes se peupleront de gros et petits
bétails.

L'*Harsag* produira les animaux à quatre pattes.

Que voilà une description *ad hoc* de la péninsule du Sinaï ! C'est un pays minier, source importante de cuivre, de turquoise et d'autres minerais. De bois d'acacia, destiné aux mobiliers des temples. Un site verdoyant dès lors que l'eau y circule. Où paissent des troupeaux. Le cours d'eau majeur de la péninsule est encore appelé de nos jours el Arish – « le Laboureur » –, soit le surnom même (*Urash*) de Ninurta : simple coïncidence ?

Pour avoir ainsi créé l'habitat de sa mère dans la partie sud du Sinaï hérissée de pics granitiques, Ninurta la gratifia d'un nouveau titre : NIN.HAR.SAG (« la Dame du Massif montagneux »). C'est sous ce titre que Sud serait désormais désignée.

L'expression de « massif montagneux » précise bien que l'on parlait du plus haut sommet de la région. Il s'agit du mont qui porte le nom actuel de Sainte-Catherine, mont vénéré depuis l'Antiquité, des millénaires avant l'érection du monastère du même nom à proximité. S'élève tout à côté le mont légèrement plus petit baptisé la montagne de Moïse, de quoi sous-entendre qu'il s'agit du mont Sinaï de l'Exode. Ce n'est sans doute pas le cas. Il n'en demeure pas moins que

les monts jumeaux sont tenus pour sacrés depuis l'Antiquité. Pour ma part, je pense que ce trait spécifique provient de la fonction pivot qui fut la leur dans l'établissement du spatiodrome postdiluvien et le corridor de descente qui y conduisait.

Cette installation nouvelle respecta les vieux principes. Pour comprendre le grand dessein de l'après-Déluge, il vaut mieux avoir en tête la façon dont le spatiodrome et son corridor d'entrée d'avant le Déluge avaient été agencés. En ce temps-là, les Anunnaki avaient choisi comme premier point de repère le mont Ararat aux deux sommets, le pic montagneux d'Asie occidentale le plus haut et donc la formation naturelle la plus visible depuis le ciel. Les autres formations naturelles les plus repérables étaient l'Euphrate et le golfe Persique. Les Anunnaki tirèrent une ligne imaginaire nord-sud à partir du mont Ararat pour déterminer l'emplacement du spatioport, à l'intersection de cette ligne et du fleuve. Puis, par une diagonale tracée depuis le golfe Persique jusqu'à cet emplacement – selon un angle précis de quarante-cinq degrés –, ils simulèrent la trajectoire d'atterrissage. Enfin, ils disposèrent leurs premiers équipements de

façon à matérialiser un corridor de rentrée des deux côtés de cette trajectoire. Au point central, ils établirent Nippur comme Centre de contrôle de la mission : tous les autres équipements furent déterminés de façon équidistante à ce point (*Figure 25*).

Le complexe spatial de l'après-Déluge allait se voir établi selon les mêmes principes. Le mont Ararat et ses deux pics servirent à nouveau de focalisation. Une ligne à quarante-cinq degrés marqua la trajectoire d'atterrissage, et un jeu de repères naturels et artificiels dessina le corridor de rentrée en forme de flèche. À cette différence près : cette fois, les Anunnaki disposaient déjà de la plate-forme toute faite du mont du Cèdre (Baalbeck), ils n'eurent qu'à l'intégrer dans la nouvelle grille d'agencement du spatiodrome.

Et à la façon dont il fut utilisé avant le déluge, le mont Ararat aux sommets jumeaux servit à nouveau de repère géographique au nord, ancre à partir de laquelle s'ouvrit le corridor de rentrée avec la piste d'atterrissage au centre dudit corridor (*Figure 37*). La ligne qui marque le sud du corridor de rentrée reliait les doubles pics d'Ararat au plus haut sommet de la péninsule sinaïtique, l'Harsag (mont Sainte-Catherine)

et son jumeau légèrement moins haut, le mont Moïse.

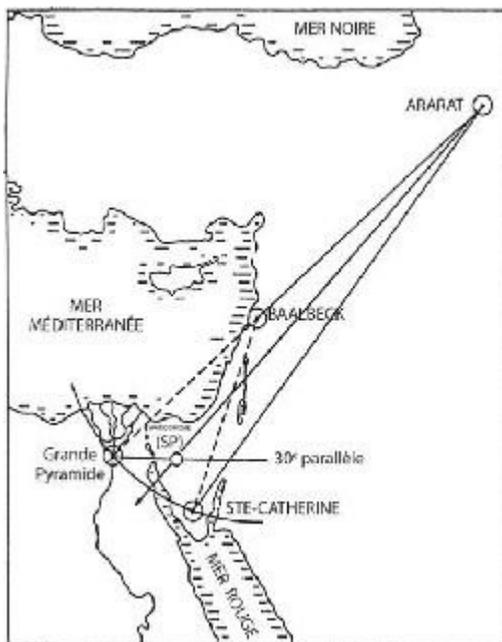


Figure 37

La ligne « nord » du corridor partait du mont Ararat pour rejoindre la plate-forme d'atterrissage de Baalbeck et se prolongeait en Égypte. Où le sol se révèle trop plat pour offrir des repères topographiques naturels. C'est la raison pour laquelle, j'en suis certain, les Anunnaki entreprirent de bâtir les sommets artificiels que constituent les deux grandes pyramides

de Gizeh.

Où fallait-il donc élever cette « ancre » supplémentaire ?

C'est là qu'intervient une ligne est-ouest imaginaire, tirée à sa convenance par la science spatiale anunnaki. Leurs ingénieurs avaient divisé arbitrairement les cieux autour du globe terrestre en trois bandes, ou « routes ». La bande nord fut dénommée « route d'Enlil », la sud « route d'Enki » et entre les deux la « route d'Anu ». Les lignes imaginaires qui les délimitaient correspondaient à nos trentièmes parallèles nord et sud actuels.

Le trentième parallèle nord semble avoir revêtu une portée – « sacrée » – particulière. Les cités consacrées, à partir de l'Antiquité, de l'Égypte au Tibet, y ont été implantées. C'est là, sur cette ligne même, que l'on choisit d'ériger la Grande Pyramide (à l'intersection de la ligne Ararat-Baalbeck). Et c'est cette même ligne qui allait déterminer, dans la plaine centrale du Sinaï, l'emplacement du site du spatiodrome (SP). Un repère tracé au beau milieu du corridor de rentrée, la piste d'atterrissage, conduisait immanquablement au spatiodrome sur le trentième parallèle.

Voilà bien le schéma, j'en suis certain, qui a présidé

à l'établissement du complexe spatial, la façon dont le site du spatiodrome fut matérialisé et la raison pour laquelle existent les grandes pyramides.

Une telle option sur l'origine des grandes pyramides de Gizeh qui, selon moi, ne sont pas dues aux pharaons mais aux Anunnaki dans les lointains millénaires, m'expose à contredire les hypothèses véhiculées depuis si longtemps sur elles.

La théorie des égyptologues du XIX^e siècle selon laquelle les pyramides égyptiennes, à commencer par le trio de Gizeh, furent bâties par des pharaons successifs pour qu'elles leur servent de tombeaux grandioses, a, depuis longtemps, été remise en question. Aucune n'a jamais révélé la présence de la dépouille des pharaons qui les avaient fait construire ou qui étaient présumés l'avoir fait. Selon cette théorie, la Grande Pyramide de Gizeh était censée avoir été érigée par Khufu (Khéops), la pyramide jumelle par un successeur nommé Khafré (Khéphren) et la plus petite par un troisième successeur, Menkaouré (Mykérinos) – autant de rois de la VI^e dynastie. Quant au Sphinx, toujours selon ces égyptologues, il devait avoir été taillé sur ordre de Khéphren, hypothèse qui ne repose que sur sa proximité

de la chaussée menant à la seconde pyramide.

Pendant un temps, l'on a cru que la preuve avait été dénichée dans la plus petite des trois pyramides de Gizeh et que l'identité du pharaon bâtisseur avait été établie. Cette opinion avait été portée au crédit d'un colonel, un certain Howard Vyse, et à ses deux assistants, lesquels avaient affirmé avoir découvert au cœur de la pyramide le cercueil et les restes momifiés du pharaon Menkaouré-Mykérinos. La réalité, pourtant – bien connue des spécialistes depuis un bon moment désormais, ce qui n'empêche pas, pour d'obscures raisons, qu'elle ne soit que très modérément portée à l'attention du public –, est que ni le cercueil de bois ni les restes de squelette ne se révélèrent authentiques. Quelqu'un – assurément ce colonel Vyse et ses copains – avait transporté à l'intérieur de la pyramide un cercueil postérieur de quelque deux mille ans à Menkaouré. Quant aux os, ils dataient de l'époque bien plus récente encore des âges chrétiens. Le fraudeur, sans vergogne, avait mêlé les deux composantes dans une belle arnaque archéologique.

Les théories habituelles qui touchent aux bâtisseurs de pyramides se sont davantage encore ancrées par la

découverte du nom de Khufu composé en hiéroglyphes à l'intérieur d'un coffre scellé depuis belle lurette au sein de la Grande Pyramide : voilà qui, selon toute apparence, établissait l'identité du bâtisseur. Mais personne n'a relevé que les découvreurs de cette inscription furent le même colonel Vyse et ses assistants (le tout en l'année 1837). Dans *Les Degrés du Ciel*, j'ai réuni les preuves formelles qui démontrent que l'inscription était un faux, mis en scène par ses « inventeurs ». À la fin de l'année 1983, un lecteur des *Marches* m'a soumis des archives familiales qui montraient que son arrière-grand-père, un maître maçon nommé Humpries Brewer, recruté par Vyse pour qu'il l'aide à doser la poudre à canon, histoire de dégager la voie de pénétration dans la pyramide à coups d'explosifs, avait été un *témoin visuel de la fraude*. Comme il avait émis des protestations face aux péripéties, il s'était vu expulser du site et avait été forcé de quitter l'Égypte dans la foulée !

Toujours dans *Les Degrés du Ciel*, j'ai montré que Khufu ne pouvait se confondre avec le bâtisseur de la Grande Pyramide puisqu'il avait déjà fait allusion à son existence de son temps sur une stèle érigée à

proximité des pyramides. Le sphinx même y est mentionné, lui qui est censé avoir été bâti par le successeur immédiat de Khufu.

J'ai découvert cette fois une preuve graphique datée carrément des pharaons de I^{re} dynastie – bien avant Khufu et ses successeurs : elle montre de façon formelle que ces premiers rois avaient déjà été les contemporains des merveilles de Gizeh. Nous voyons clairement représenté le Sphinx à la fois sur le voyage du roi dans l'au-delà (*Figure 38a*) comme sur une scène de son investiture Menée par les « Anciens » arrivés en Égypte par bateau (*Figure 38b*). Nous versons en outre au rang des preuves la tablette de victoire bien connue du tout premier pharaon, ménès, qui décrit son unification musclée de l'Égypte. Au recto, il est représenté porteur de la couronne blanche de Haute-Égypte, il terrasse les chefs de guerre et s'approprie leurs cités. Au verso de la tablette, il est figuré (*Figure 39*) coiffé de la couronne rouge de Basse-Égypte, il en arpente les circonscriptions et fait décapiter les meneurs. À la droite de sa tête, l'artiste a transcrit l'épithète « *Nar-Mer* » acquise par le roi. À gauche, la tablette montre la structure la plus

considérable des zones nouvellement acquises – la pyramide (*Figure 39b*).

Tous les égyptologues sont convaincus que ladite tablette représente de façon réaliste les sites, les fortifications et les ennemis que Ménès a rencontrés au cours de sa campagne d'unification de la Haute et de la Basse-Égypte. Et pourtant, le symbole de la pyramide semble être le seul à avoir échappé à une interprétation pourtant scrupuleuse. Il faut supposer que ce symbole, comme tous les autres sur la tablette, fut dessiné et représenté bien en évidence sur la face Basse-Égypte parce qu'une telle structure existait bel et bien.

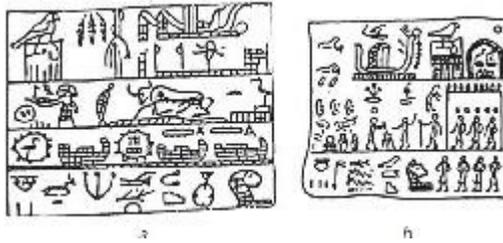


Figure 38

L'ensemble du complexe de Gizeh – pyramides et Sphinx – était donc présent à l'orée de la royauté égyptienne. Ses bâtisseurs ne furent pas, et ne purent l'être, les pharaons de la VI^e dynastie.

Les autres pyramides d'Égypte – plus petites, de caractère primitif par comparaison, certaines effondrées avant même leur achèvement, et toutes en mauvais état – ont, elles, été bâties par tel ou tel pharaon. Non pas à usage de tombeau ni de cénotaphe (qui est un monument représentatif d'une tombe), mais en guise d'acte d'émulation à l'égard des dieux. À telle enseigne que l'on était persuadé dans l'Antiquité que les pyramides de Gizeh et le Sphinx, leur compagnon, marquaient la direction des Marches du Ciel – le spatiodrome – dans la péninsule du Sinaï. Parce qu'ils construisaient des pyramides pour voyager dans l'au-delà, les pharaons les décoraient des symboles appropriés, avec des images du voyage et dans certains cas à l'aide de citations du *Livre des Morts* dont ils couvraient les murs. Les trois pyramides de Gizeh, elles, se révèlent uniques par leur construction, tant externe qu'interne, par leur taille et leur incroyable longévité, et se distinguent en outre par l'absence totale d'inscription ou de décoration en leur sein. Ce sont des structures « brut de décoffrage », fonctionnelles, elles s'élèvent sur la plaine à la façon de phares jumeaux pour tenir leur rôle, non pas au service des hommes

mais à celui de ceux qui « du Ciel sur Terre s'en vinrent ».



Figure 39

Les trois pyramides de Gizeh, en ai-je conclu, ont été érigées en commençant par la plus petite du trio, en guise de modèle à l'échelle. Puis les deux grandes pyramides ont suivi car leurs bâtisseurs avaient conservé une préférence pour un point focal constitué de deux repères sommitaux. Même si la seconde

pyramide se révèle plus petite que la Grande, elles conservent la même hauteur : effet du soubassement sur lequel elle repose, plus élevé. Ainsi, pour atteindre à la même hauteur, elle n'avait nul besoin d'égaliser celle de la première Pyramide.

Mises à part ses proportions exceptionnelles, la Grande Pyramide revêt un autre caractère unique : en plus du passage descendant commun à toutes les autres pyramides, elle dispose elle seule d'un couloir ascendant, d'un corridor horizontal, de deux chambres hautes et d'une série de logements étroits (*Figure 40*). On atteint la chambre la plus élevée *via* une Grande Galerie dont l'élaboration reste stupéfiante, et par une antichambre qu'il était loisible de condamner à l'aide d'un dispositif de corde unique à tirer. Cette chambre haute contenait – c'est toujours le cas – un bloc de pierre évidé tout à fait inhabituel. Son façonnage avait exigé une technologie étonnante : il rendait un son comparable à celui d'une cloche. Au-dessus de la chambre s'ouvre une petite série de logements bas et bruts. Ils offrent la particularité d'une très grande résonance.

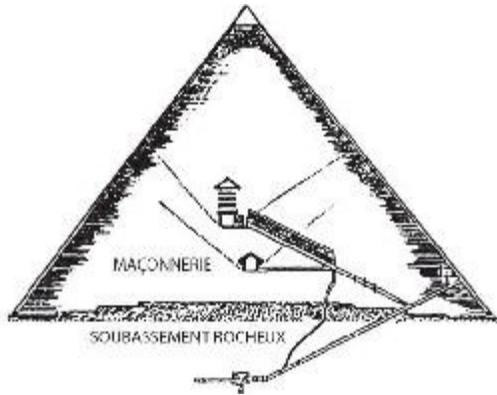


Figure 40

À quoi tout cela pouvait-il bien servir ?

J'ai découvert bon nombre de points communs entre ces caractéristiques spécifiques de la Grande Pyramide et l'E.KUR prédiluvienne (« la Demeure semblable à une montagne ») d'Enlil, sa ziggourat de Nippur. Comme la Grande Pyramide, elle s'élevait assez haut pour dominer la plaine environnante. Avant le Déluge, l'Ekur de Nippur abritait le DUR.AN.KI – « le Lien Ciel-Terre » – et tenait le rôle de Centre de contrôle de la mission équipé des Tablettes du destin, les tableaux de données orbitales. S'ajoutait à l'équipement le DIR.GA, mystérieuse « chambre noire » dont le « rayonnement » guidait l'atterrissage de la navette à Sippar.

Certes, mais les nombreux mystères et les fonctions

de l'Ekur – décrits par le menu dans le récit de Zu – intéressaient l'avant-Déluge. Quand la Mésopotamie fut réinvestie par une population et que Nippur fut rétablie, la demeure locale d'Enlil et de Ninlil se présentait sous la forme d'un vaste temple entouré de cours auxquelles les fidèles avaient accès en franchissant leurs portails. Il n'était plus question de territoire interdit. Les fonctions liées à l'espace, tout comme le spatiodrome lui-même, avaient été délocalisées quelque part ailleurs.

Les textes sumériens font état d'une nouvelle Ekur, mystérieuse et grandiose, une « Demeure semblable à une montagne », très éloignée, placée sous l'égide de Ninharsag et non d'Enlil. Du reste, l'épopée d'un ancien roi sumérien postdiluvien, Etana, enlevé en la demeure céleste des Anunnaki, explique que cette ascension prit place à peu de distance de la nouvelle Ekur, en un site dénommé

« Les Aigles » – à peu de distance, traduisez à partir du spatiodrome. Un « Livre de Job » akkadien, titré *Ludlul Bel Nimeqi* (« Je prie le Seigneur de la Profondeur ») fait allusion à « l'irrésistible démon venu de l'Ekur » dans un pays « au-delà de l'horizon,

du monde inférieur [l'Afrique] ».

Faute de reconnaître l'immense ancienneté des pyramides de Gizeh ou l'identité de leurs véritables bâtisseurs, les égyptologues se sont cassé la tête sur cette allusion apparente à une Ekur si éloignée de Sumer. En définitive, si l'on se fit à l'interprétation officielle des textes mésopotamiens, personne en Mésopotamie ne connaissait l'existence des pyramides égyptiennes. Ni les rois mésopotamiens envahisseurs de l'Égypte, aucun des marchands qui commerçaient avec le pays, pas davantage les ambassadeurs venus en visite : personne n'avait remarqué les monuments colossaux...

Vous y croyez ?

Moi pas : je soutiens que les monuments de Gizeh *étaient connus*, de Sumer à l'Akkad. Je soutiens que la Grande Pyramide se confond avec l'Ekur d'après le Déluge, cette Ekur que citaient les textes mésopotamiens à longueur de tablettes (nous allons le démontrer très vite). Et je soutiens que les représentations dessinées anciennes montraient les pyramides en cours de construction et après leur achèvement !

La *Figure 24* a déjà montré à quoi ressemblaient les « pyramides » mésopotamiennes – les ziggourats ou tours à degrés. Ce que montrent les plus vieilles images sumériennes se révèle complètement différent. Sur certaines d'entre elles (*Figure 41*), nous discernons l'élaboration d'une structure à socle carré et faces triangulaires – une pyramide à pans réguliers. D'autres dessins représentent une pyramide achevée (*Figure 42a*) où le symbole du serpent valide bien sa localisation sur un domaine d'Enki. Une autre encore (*Figure 43*) dote d'ailes la pyramide achevée : de quoi indiquer sa fonction spatiale. Cette représentation, qui revient sur plusieurs dessins, montre la pyramide au voisinage d'éléments incroyablement précis : un Sphinx accroupi face au site des roseaux. Un autre Sphinx sur la rive opposée du lac des Roseaux, qui pose la question de savoir s'il n'existait pas, comme le soutiennent des textes égyptiens, un doublon du Sphinx de la péninsule sinaïtique, face à lui. La pyramide et le Sphinx qui lui est associé avoisinent un fleuve, puisque le site de Gizeh est effectivement au bord du Nil. Et sous cette image l'on voit la portion du fleuve sur laquelle naviguent des dieux à cornes, très précisément

ce que les Égyptiens avaient dit de leurs dieux venus du sud, *via* la mer Rouge.



Figure 41



a



b

Figure 42

La ressemblance frappante entre cette représentation sumérienne ancienne et son équivalent égyptien (*Figure 38a*) apporte la preuve déterminante d'une connaissance partagée, par l'Égypte et Sumer, de

l'existence des pyramides et du Sphinx. Jusqu'au détail infime de la pente de la Grande Pyramide – 52° – présent dans la représentation sumérienne qui valide son exactitude.

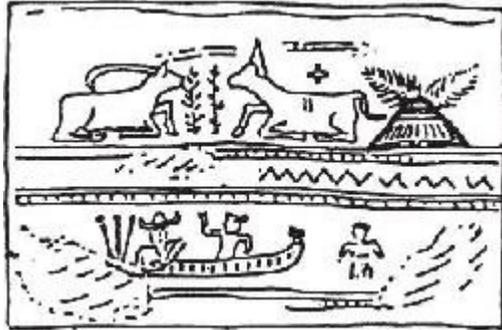


Figure 43

Conclusion imparable : la Grande Pyramide était connue en Mésopotamie pour la bonne raison qu'elle fut bâtie par les mêmes Anunnaki qui avaient construit l'Ekur originale à Nippur. Et de même, au nom de la simple logique, cette pyramide reçut de leur part le nom d'E.KUR, « la Demeure semblable à une montagne ». À la façon de la première Ekur, la Grande Pyramide de Gizeh comporta de mystérieuses chambres noires et se vit équipée d'appareillages de guidage des navettes vers le spatiodrome postdiluvien du Sinaï. Enfin, pour

affirmer sa neutralité, la Pyramide fut placée sous l'autorité de Ninharsag.

La solution que j'apporte rend compte de la signification d'un poème qui resterait, sinon, une pure énigme, l'exaltation de Ninharsag en maîtresse de la « demeure au sommet pointu » – une pyramide :

La Maison de lumière et de nuit du Ciel et de la Terre,

Pour que les fusées s'y rassemblent.

E.KUR, Demeure des dieux au sommet pointu.

Car du Ciel-à-la-Terre elle est amplement fournie.

Demeure dont les entrailles rougeoient de la Lumière rougeâtre du Ciel,

elle qui pulse un rayon qui porte au loin.

Sa fulgurance touche la chair.

Ziggourat formidable, mont élevé parmi les monts

Ta création se montre grande et haute,

les hommes sont incapables de le comprendre.

La fonction de cette « Demeure des dieux au sommet pointu » apparaît désormais des plus claires : il s'agissait d'une « bâtisse à équipements » dont le rôle était de « conduire à bon port » les astronautes « qui

voient et orbitent », un « grand repère pour les *Shems* d'altitude » (les « Chambres du Ciel ») :

Bâtisse à équipements, haute Maison d'éternité :
ses fondations de pierre [atteignent] l'eau.

Sa grande circonférence s'ancre dans l'argile.

Maison dont les éléments sont avec habileté liés
entre eux.

Maison, direction de ceux qui hurlent
les grands qui voient et orbitent elle guide à bon
port [...]

Maison, grand repère pour les *Shems* d'altitude.

Montagne par laquelle s'élève Utu.

[Maison] dont la profondeur est inaccessible aux
hommes [...]

Anu lui a donné sa belle taille.

Puis le texte s'intéresse au détail de la structure du bâtiment, « paré en majesté ». L'entrée, qui s'ouvre et se ferme comme une bouche, « baigne dans une lueur verte ». Le seuil, qui est « semblable à la gueule ouverte d'un dragon qui guette ». Les jambages, qui « paraissent comme les lames aiguisées d'un poignard capables d'impressionner les ennemis ». Sa chambre

intérieure prend « l'apparence d'une vulve », à l'accès défendu par des « poignards qui se projettent du point du jour à la pointe de la nuit ». Son « épanchement » – ce qu'il émet – « semble celui d'un lion que personne ne se risquerait à attaquer ».

Une galerie ascendante est décrite en ces termes : « Sa voûte se dessine comme un arc-en-ciel, il n'y règne nulle nuit. Elle se drape dans l'inouï. Elle s'articule à l'aide de scellements qui semblent les serres d'un vautour prêtes à se refermer sur vous. » Alors, au sommet de la galerie, s'ouvre « le couloir d'entrée qui mène au sommet de la montagne ». « Interdit à tout étranger hostile. Il n'est accessible qu'à Ceux qui vivent, il ne s'ouvre que pour eux. » Trois dispositifs de verrouillage – « le verrou, le barreau, la clé [...] que l'on manœuvre depuis un local qui suscite l'effroi » – protègent l'accès à la chambre supérieure, depuis laquelle l'Ekur « scrute le Ciel et la Terre, par son réseau qu'elle déploie ».

Autant de détails dont le soin avec lequel ils sont décrits a de quoi fasciner si on les lit à la lumière de notre connaissance actuelle des entrailles de la Grande Pyramide. On y accédait par une ouverture pratiquée en

face nord, camouflée par un bloc de pierre monté sur pivot : il s'ouvrait et se refermait effectivement « comme une bouche ». Après quelques pas sur un palier, le visiteur se retrouvait face à une ouverture qui commandait un couloir descendant, « semblable à la gueule ouverte d'un dragon qui guette » (*Figure 44a*). L'entrée béante était conçue pour résister au poids de la masse pyramidale au-dessus d'elle par deux paires de blocs de pierre massifs disposés en « V » inversé (chevrons) « qui paraissent comme les lames aiguisées [...] capables d'impressionner les ennemis », sous lesquels a été scellé un bloc de pierre curieusement taillé en fronton de l'entrée (*Figure 44b*⁵²).

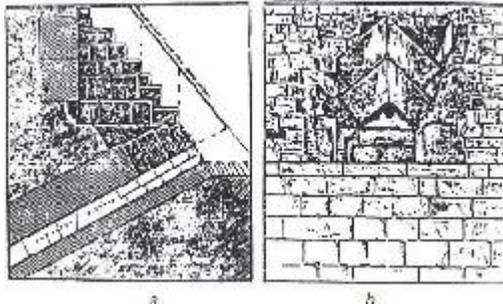


Figure 44

À quelques mètres dans le couloir descendant, s'ouvre un autre couloir, cette fois ascendant. Il conduit

à un palier à partir duquel l'on va pouvoir atteindre le cœur de la pyramide, une chambre intérieure d'émissions à « l'apparence d'une vulve ». Ce même couloir de montée conduisait en outre à une galerie d'ascension majestueuse, à l'élaboration supérieurement menée, dont les parois se resserrent au fur et à mesure de l'ascension par degrés. Le visiteur ressent ces parois comme « [des] serres [de] vautour prêtes à se refermer sur vous » (*Figure 45*). La galerie débouche sur la chambre la plus élevée, à partir de laquelle un « réseau » – un champ de force – « scrutait le Ciel et la Terre ». Pour y accéder, il faut traverser une antichambre à la conception fort complexe (*Figure 46*) où trois dispositifs de verrouillage étaient de fait installés, prêts à « être manœuvrés » pour interdire l'entrée « à tout étranger hostile ».

Après cette description intérieure et extérieure de l'Ekur, le texte de louanges fournit des informations sur les fonctions et la localisation de la structure :

Ce jour, la maîtresse en personne parle en vérité.

La déesse des Fusées, la Grande Dame parfaite, se félicite :

« Je suis la maîtresse des lieux. Anu m'a fixé mon destin.

Anu dont je suis la sœur.

Enlil m'a gratifié d'un grand destin.

Enlil dont je suis la sœur et la princesse.

Les dieux ont remis entre mes mains

Les instruments qui guident le pilote du Lien Ciel-Terre.

Me voilà mère des chambres du ciel.

Ereshkigal m'a placée au site de l'ouverture des instruments qui guident le pilote.

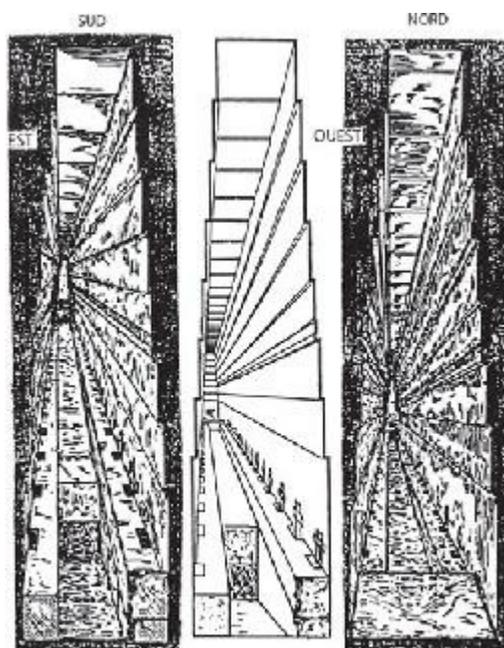
Le grand repère,

la montagne par laquelle Utu s'élève, je l'ai établi comme mon piédestal. »

Si, selon ce que j'en ai conclu, Ninharsag fut bien la patronne « neutre » de la Pyramide de Gizeh, elle se vit nécessairement reconnue et vénérée comme une déesse en Égypte tout autant. C'est bien le cas. À cette nuance près que les Égyptiens la connaissaient sous son appellation d'Hat-Hor. Les écrits savants nous diront que le vocable avait pour signification « Maison d'Horus ». Ce n'est vrai qu'en partie. Le mot doit sa

racine au hiéroglyphe  qui représente une maison et un faucon, ce faucon qui fut le symbole d'Horus car il était supposé pouvoir prendre son envol à la manière d'un faucon. Mais ce que le nom de la Déesse exprimait vraiment se rendait par « la déesse dont la demeure est celle des “faucons” », autrement dit là où les astronautes résidaient, *alias* le spatiodrome.

Lequel spatiodrome, comme je l'ai montré, se trouvait, après l'ère du Déluge, dans la péninsule du Sinaï. Et donc, le titre d'Hat-Hor, « la demeure des Faucons », supposait forcément que la déesse qui le portait était la maîtresse de ladite péninsule. Ce qui fut, là encore, le cas. Les Égyptiens considéraient que la péninsule du Sinaï avait été le domaine de Hator. Tous les temples et toutes les stèles érigés par les pharaons dans la péninsule étaient exclusivement dédiés à cette déesse et à nulle autre. Et tout comme Ninharsag dans ses années de vieillesse, Hathor, elle aussi, était surnommée « la grosse vache » et représentée porteuse de cornes de vache.



LA GRANDE GALERIE

Vues en perspective : depuis l'entrée inférieure nord (A & B) et depuis l'extrémité supérieure sud (C).

Figure 45

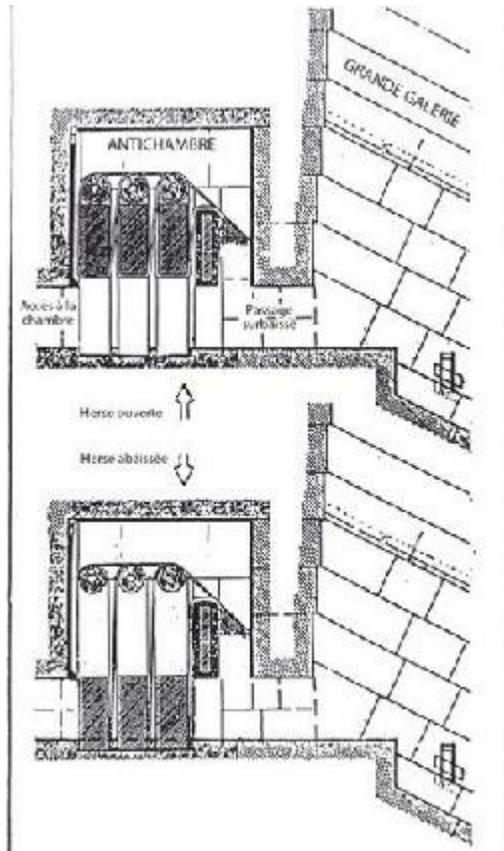


Figure 46

Mais Hathor était-elle aussi la maîtresse de la Grande Pyramide ? Eh bien, aussi extraordinaire mais pas si étonnant que ça paraisse, oui.

La preuve, c'est sous la forme d'une inscription du pharaon Khufu (vers 2600 avant J.-C.) qu'elle est

rapportée, sur une stèle commémorative qu'il fit ériger à Gizeh au sein d'un temple dédié à Isis. Cette Stèle de l'inventaire, comme elle est désignée, établit clairement que la Grande Pyramide (et le Sphinx) existaient déjà au début du règne de Khufu-Khéops. Ce qu'il proclamait était qu'il avait bâti le temple pour Isis à côté de la Pyramide qui était déjà là, avec le Sphinx :

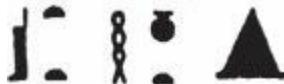
Longue vie à Horus Mezdaou.

Au roi de la Haute et de la Basse-Égypte,
Khufu,

la vie est offerte !

Il fonda la Maison d'Isis,
maîtresse de la Pyramide,
aux côtés de la Maison du Sphinx.

En son temps, à l'époque, Isis (femme d'Osiris et mère d'Horus) était tenue pour avoir été la « Maîtresse de la Pyramide »



Mais la suite de l'inscription l'établit : elle n'en fut pas la *première* maîtresse :

Longue vie à Horus Mezdaou.
Au roi de la Haute et de la Basse-Égypte Khufu,
la vie est offerte !
À sa mère divine Isis,
maîtresse de la « *Montagne de l'ouest de
Hathor* »,
il établit [ce] texte sur une stèle.

Ainsi, non seulement la Pyramide était-elle une « Montagne de Hathor » – le pendant même de « la Demeure semblable à une montagne » sumérienne –, mais elle était bien sa montagne *de l'ouest*, ce qui sous-entend que Hathor était aussi la maîtresse d'une autre, à l'est. Laquelle, nous le savons grâce aux sources sumériennes, était l'Har-Sag, le plus haut sommet de la péninsule sinaïtique.



En dépit de la rivalité entre les deux dynasties divines et des suspicions qui les divisaient, il ne fait guère de doute que les travaux effectifs d'aménagement du spatiodrome et des équipements de contrôle et de guidage ne fussent revenus à Enki et à ses descendants.

Ninurta démontra son savoir-faire en matière de barrages et de travaux d'irrigation. Utu/Shamash maîtrisait parfaitement les opérations de commande et de contrôle des navettes d'atterrissage et de lancement. Mais seul Enki, maître en ingénierie doublé d'un scientifique, qui s'était impliqué dans toutes ces réalisations naguère, montrait le savoir-faire requis et l'expérience suffisante pour planifier les travaux d'aménagement massifs et superviser leur exécution.

Pas un seul mot dans les textes sumériens ne fait allusion aux projets que Ninurta et Utu auraient pu préparer ou engager dans le domaine des aménagements spatiaux. Quand Ninurta, beaucoup plus tard, enjoignit à un roi sumérien de lui bâtir une ziggourat pourvue d'un parc spécial destiné à son Oiseau divin, c'est un autre dieu, compagnon de Ninurta, qui transmet au roi en question les épures et le mode de construction de l'aménagement. En revanche, plusieurs textes expliquent qu'Enki avait transmis à son fils Marduk son savoir scientifique. Ces écrits rapportent une conversation entre le père et le fils à l'occasion d'une démarche difficile que marduk avait entreprise auprès de son père :

Enki s'enquit auprès de son fils Marduk :
« Mon fils, que ne sais-tu pas ?
Que pourrais-je te transmettre encore ?
Marduk, que ne sais-tu pas ?
Que pourrais-je te donner de plus ?
Tout ce que je sais, tu le sais ! »

Dans la mesure où les traits communs entre Ptah et Enki assimilé au père, et Marduk et Râ confondus comme fils se montrent si manifestes, il ne nous surprendra pas le moins du monde de découvrir que la littérature égyptienne associait bel et bien Râ aux équipements spatiaux et aux aménagements *ad hoc*. Une activité dans laquelle l'assistaient Shu et Tefnut, Geb et Nut, sans oublier Toth, le dieu des opérations magiques, le Sphinx, « guide divin » qui montrait la voie de l'est précisément le long du 30^e parallèle et portait les attributs d'Hor-Akhti (« le Faucon de l'horizon ») – l'épithète de Râ. Une stèle voisine du Sphinx, érigée à l'époque des pharaons, montrait une inscription qui nommait Râ d'emblée l'ingénieur (« Celui qui déroule la corde »), bâtisseur du « Site protégé » dans le « Désert sacré », à partir d'où il avait le pouvoir de « s'élever en majesté » et de « traverser les cieux » :

Tu déroules les cordes qui marquent le plan,
tu donnes forme aux territoires [...]
Tu rendis secret le monde du Bas [...]
Tu as bâti à ta discrétion un site protégé
dans le désert sacré, au nom caché.
Tu t'élèves le jour face à eux [...]
Tu t'élèves en majesté [...]
Tu croises dans le ciel par bon vent [...]
Tu traverses le ciel dans ta barque céleste [...]
Le ciel frémit de joie,
La Terre crie sa joie.
Les hommes de Râ le prient chaque jour.
Il s'en vient dans sa pompe triomphante.

Les textes égyptiens affirmaient que Shu et Tefnut s'impliquaient dans toutes les entreprises de Râ liées à l'activité spatiale en « soutenant les cieux au-dessus de la terre ». Le nom de leur fils Geb puise dans la racine du vocable *gbb* – « empiler, entasser » – qui rend compte, les exégètes sont d'accord sur ce point, de son activité dans des travaux impliquant le bâtir. Voilà qui constitue une forte indication de son implication dans la construction effective des pyramides.

Un récit égyptien qui concerne le pharaon Khufu et

ses trois fils expose qu'en ce temps-là les plans secrets de la Grande Pyramide étaient confiés à la garde du dieu que les Égyptiens nommaient Toth, dieu de l'astronomie, des mathématiques, de la géométrie et préposé à la surveillance du territoire. Souvenez-vous : une caractéristique propre à la Grande Pyramide consiste en ses chambres hautes et ses couloirs. Pourtant, parce que ces passages étaient condamnés – et nous verrons comment, à quel moment et pourquoi – à leur jonction avec le couloir descendant, tous les pharaons qui tentèrent d'imiter les pyramides de Gizeh se contentèrent de les doter de chambres basses : soit parce qu'ils étaient incapables de concevoir les chambres hautes faute du savoir architectural suffisant, soit (à l'époque) parce qu'ils en ignoraient tout simplement la présence. Mais Khufu, lui, apparemment, connaissait bien l'existence de ces deux chambres secrètes au sein de la Grande Pyramide, et il était sur le point, dans une certaine mesure, de mettre la main sur les plans de leur construction car il avait été informé de l'endroit où le dieu Toth les avait dissimulés.

L'histoire, tracée sur le papyrus nomenclaturé sous l'appellation Westcar et intitulé « Récits des magiciens

», raconte qu'« un jour, alors que le roi Khufu régnait sur l'ensemble du pays », il convoqua ses trois fils pour leur demander de lui conter « les hauts faits des magiciens » du lointain passé. Le premier à prendre la parole fut le « royal fils Khafra » qui donna le « récit d'un temps où ton [Khufu] ancêtre Nebka [...] ce qui se passa quand il pénétra dans le temple de Ptah ». Dans cette histoire, il est question d'un magicien qui avait ramené un crocodile mort à la vie. À son tour, le fils royal Bau-ef-Râ évoqua un miracle survenu au temps d'un lointain ancêtre de Khufu, au cours duquel un magicien partagea les eaux d'un lac à la recherche d'un joyau qui s'y trouvait immergé. « Alors le magicien dit le verbe, il usa de sa magique parole et fit que les eaux du lac reprissent leur place. »

Quelque peu cynique, le troisième fils, Hor-De-Def, se leva pour parler : « Nous avons entendu les exploits des magiciens du passé et leurs hauts faits, sans que nous ne puissions en vérifier la vérité. Pour ma part, je connais des péripéties propres à notre époque. » Le pharaon Khufu demanda de quoi il retournait. Hor-De-Def répondit qu'il avait entendu parler d'un homme nommé Dedi qui savait restaurer sur le corps une tête

décapitée, apprivoiser un lion, et qui connaissait aussi « les nombres *Pdut* des chambres de Toth ».

Ce qu'entendant, Khufu se piqua de vive curiosité puisqu'il avait cherché à retrouver le « secret des chambres de Toth » dans la Grande Pyramide (déjà scellées et rendues secrètes du temps de Khufu !). Il ordonna donc que l'on trouvât le sage Dedi et qu'on l'acheminât depuis sa demeure, une île face à la pointe de la péninsule du Sinaï.

Une fois Dedi amené devant le pharaon, Khufu commença par tester ses pouvoirs magiques : qu'il ressuscite une oie, un oiseau et un bœuf, fraîchement décapités. Puis Khufu lui fit cette demande : « Est-il vrai ce qui m'a été rapporté, que tu connais les nombres *Pdut* pour l'*Iput* de Toth ? » Dedi répondit : « Les nombres, je ne les connais point, Ô roi, mais je sais où sont cachés les *Pdut*. »

La plupart des égyptologues partagent l'opinion qu'*Iput* signifiait « les chambres secrètes du sanctuaire primordial » et que *Pdut* renvoyait aux « épures, aux plans chiffrés ».

Dans sa réponse à Khufu, le mage (dont l'âge de cent dix ans était précisé) ajouta : « Je ne connais pas ce

que montrent les épures, Ô roi, mais je sais où les plans chiffrés furent dissimulés par Toth. » Pressé d'autres questions, il entra dans les détails : « Il existe un coffre de pierre dans la chambre sacrée qui porte le nom de Salle des graphiques à Héliopolis. Les plans s'y trouvent. »

Très agité, Khufu ordonna à Dedi d'aller quérir le coffre pour lui. Mais Dedi lui répondit que ni Khufu ni lui ne seraient en mesure d'accaparer le coffre. Il était établi qu'il serait trouvé par un descendant à venir de Khufu. Un décret de Râ, précisa-t-il. Alors Khufu se plia à la volonté du dieu, nous l'avons vu : il se contenta d'ériger à proximité du Sphinx un temple dédié à la maîtresse de la Pyramide.

Nous avons dès lors fait le tour des preuves disponibles. Les textes sumériens comme égyptiens se recoupent les uns les autres et valident ma conclusion : c'est la même déesse en position de neutralité qui fut la patronne du sommet le plus haut du Sinaï comme de la montagne artificielle élevée en Égypte, deux éléments repères du corridor de rentrée.

Mais le désir des Anunnaki de conserver un statut de neutralité à la péninsule du Sinaï n'allait pas durer bien

longtemps. Rivalité et affaire d'amour se mêlèrent pour renverser de façon tragique le *statu quo*. Et le globe en partage allait se voir bientôt entraîné dans les « guerres des pyramides ».

Chapitre 8

Le temps des guerres des pyramides

« **E**n l'année 363, Sa Majesté Râ, le Bénit, le Faucon de l'horizon, l'immortel qui vit à jamais, se tenait au Pays de Khenn. Ses guerriers l'accompagnaient car les ennemis avaient conspiré contre leur seigneur [...] Horus, l'Arpenteur ailé, aborda au vaisseau de Râ. Il dit à son aïeul : “Ô Faucon de l'horizon, j'ai vu l'ennemi conspirer contre ta seigneurie, s'emparer de la couronne de lumière à leur avantage.” [...] Alors, Râ, le Bénit, le Faucon de l'horizon, dit à Horus, l'Arpenteur ailé : “Noble fruit de Râ, mon fils. Va promptement, jette à bas l'ennemi que tu as vu.” »

Tels sont les premiers mots du Récitfut la capitale sous gravé sur les murs du temple de l'ancienne cité égyptienne d'Edfu. Ce récit, je le soutiens, devrait n'avoir pour titre que celui de « Première guerre de la

Pyramide » – un conflit qui tire son origine de la lutte incessante autour du contrôle de la planète Terre et celui de ses installations spatiales, comme des machinations des grands Anunnaki. À commencer par celles que générèrent Enki/Ptah et son fils Râ/Marduk.

Selon Manéthon, Ptah aurait tourné la page de son protectorat sur l'Égypte au terme de neuf mille ans de règne. En réalité, la souveraineté de Râ fut brutalement interrompue mille années après son début – par le Déluge, c'est ma thèse. S'ensuivit un règne de sept cents ans de Shu, lequel aida Râ à maintenir le « contrôle des cieux dans la proximité de la Terre », puis de cinq cents années sous Geb (« Celui qui bâtit sur Terre »). Ce fut à cette époque, vers 10000 avant J.-C., que les installations spatiales – le spatiodrome du Sinaï et la pyramide de Gizeh – furent érigés.

La péninsule sinaïtique, où fut établi le port spatial, comme les pyramides de Gizeh étaient censées rester sous administration neutre *via* l'autorité de Ninharsag. Mais il ne fait aucun doute que les promoteurs de ces installations – Enki et ses descendants – n'eurent jamais l'intention d'abandonner leur mainmise sur ces équipements. Un texte sumérien, qui commence par une

description idyllique, a été titré par les exégètes « Un mythe du Paradis ». Son nom original était *Enki et Ninharsag*. Il reflète en réalité le souvenir de l'histoire sentimentale sur fond d'arrière-pensées politiques qui ont réuni les deux personnages, le rappel d'un accord conclu entre Enki et sa demi-sœur Ninharsag à propos du contrôle de l'Égypte et de la péninsule du Sinaï – soit celui des pyramides et du spatiodrome.

Le récit prend place à l'époque qui suivit le partage du globe entre les Anunnaki, quand Tilmun (la péninsule) revint à Ninharsag et l'Égypte au clan Enki. Quand Enki, nous dit le texte de Sumer, traversa les lacs marécageux qui s'étendent entre Égypte et Sinaï, et s'en vint chez Ninharsag la célibataire pour une orgie de pattes en l'air :

Vers celle qui est solitaire,
vers la Dame de vie, la maîtresse du territoire,
Enki s'en vint vers la sage Dame de vie.

De son phallus il en inonda le puits.

De son phallus il lui submergea l'inflorescence
de la roselière

[...]

Il déversa sa semence dans la grosse dame des

Anunnaki,

La déversa dans la matrice de Ninharsag.

Elle prit le sperme dans la matrice, le sperme d'Enki.

La réelle intention d'Enki était bien de faire un enfant mâle à sa demi-sœur. Mais ce fut une fille. Enki s'empessa de lui faire l'amour quand elle fut d'âge, « jeune et attirante », puis réitéra avec sa petite-fille. Son activité sexuelle lui valut au total la naissance de huit dieux – six filles et deux garçons. Ninharsag se mit en colère face à ces incestes à répétition. Elle usa de ses connaissances médicales pour qu'Enki tombât malade. Ses courtisans anunnaki plaidèrent sa vie sauve. Mais Ninharsag se montra inébranlable : « Tant qu'il ne sera pas mort, je ne poserai pas sur lui l'“Œil de vie” ! »

Plutôt content de voir que les entreprises d'enki avaient fini par connaître une pause, Ninurta – venu au Tilmun pour une inspection – s'en retourna en Mésopotamie faire son rapport des derniers développements à l'occasion d'une assemblée à laquelle participaient Enlil, Nanna/Sîn, Utu/Shamash et Inanna/Ishtar. Enlil se montra mécontent. Il ordonna à Ninurta de s'en retourner au Tilmun et de ramener

Ninharsag. Mais dans l'intervalle, Ninharsag avait eu pitié de son frère et changé d'avis à son sujet. « Ninharsag fit asseoir Enki au creux de sa vulve. Elle lui demanda “Cher frère, où as-tu mal ?” » Elle s'employa à le soigner, organe après organe. Puis elle lui proposa que tous deux, en leur qualité de maîtres de l'Égypte et du Sinaï, assignent aux huit jeunes dieux missions, conjoints et territoires :

Qu'Abu ait la haute main sur les cultures.
Que Nintulla soit le maître de Magan.
Que Ninsutu épouse Ninazu.
Que Ninkashi soit celle qui prodigue le boire.
Que Nazi épouse Nindara.
Qu'Azimua épouse Ningishzidda.
Que Nintu soit la reine des mois.
Qu'Enshag règne sur Tilmun !

Les textes égyptiens à portée théologique de Memphis à leur tour expliquent que « vinrent à l'existence » huit dieux tirés du cœur, de la langue, des dents, des lèvres et d'autres parties du corps de Ptah. Dans ce texte aussi, comme dans le récit mésopotamien, Ptah s'intéressa à ses engendremens de dieux en leur

distribuant demeures et territoires : « Après qu'il eut façonné les dieux, il bâtit des cités, établit des circonscriptions, installa les dieux dans leurs demeures secrètes. Il érigea leurs autels et établit leurs offrandes. » il fit tout cela « pour que se réjouisse le cœur de la Maîtresse de vie ».

Si, comme on peut le croire, de tels récits reposent sur des vérités factuelles, il est patent que les rivalités engendrées par de telles parentèles entremêlées ne pouvaient que s'exacerber sous l'effet des chicanes elles-mêmes, attribuées à Râ. La plus significative fut l'affirmation selon laquelle Osiris était bel et bien le fils de Râ et non celui de Geb. Il aurait été conçu quand Râ serait venu en douce partager la couche de sa propre petite-fille. Incident qui est la clé du conflit Osiris-Seth, comme je l'ai déjà établi.

Pourquoi donc Seth, auquel avait été attribuée la Haute-Égypte par la volonté de Geb, convoita-t-il la Basse-Égypte, propriété d'Osiris ? Les égyptologues de l'expliquer à coups de géostratégie, de fertilité dans le pays, etc. Mais j'ai bien montré qu'intervenait un facteur prédominant – en tout cas plus important, aux yeux des dieux, que le nombre de récoltes qu'une

région pouvait ou non produire : la présence de la Grande Pyramide et de ses satellites à Gizeh. Quiconque avait la main sur ces équipements partageait le contrôle des activités spatiales, celui des allées et venues des dieux, celui du lien vital du ravitaillement à destination et en provenance de la douzième planète.

Un moment, Seth réussit à satisfaire son ambition après avoir contourné Osiris. Mais « en l'année 363 », après la disparition d'Osiris, le jeune Horus se posa en vengeur de son père et se lança dans une guerre contre Seth – la première guerre de la pyramide. Elle constitua, comme nous l'avons compris déjà, le premier conflit dans lequel les dieux impliquèrent les hommes dans leurs différends.

Horus le vengeur, avec l'appui d'autres dieux du clan Enki, rois en Afrique, entama les hostilités à partir de la Basse-Égypte. Soutenu par le Disque ailé que Toth avait conçu pour lui, Horus s'entêta à progresser vers le nord, en direction des pyramides. Un engagement militaire important prit place dans la « circonscription de l'eau », le territoire des lacs entre Égypte et Sinaï : bon nombre des partisans de Seth y furent décimés. L'échec d'une tentative

d'intermédiation d'autres dieux déboucha sur un combat corps à corps entre Seth et Horus, engagé dans la péninsule et poursuivi au-delà. Au cours de la bataille, Seth se cacha au cœur de « tunnels secrets » aménagés dans la péninsule. À l'occasion d'un autre assaut, il fut châtré. En conséquence, le conseil des dieux confia la totalité de l'Égypte « en héritage [...] à Horus ».

Que devint Seth, l'un des huit dieux de la descendance de Ptah ?

Banni d'Égypte, il trouva des refuges sur les terres d'Asie à l'est, parmi lesquels un site à partir duquel il put « s'exprimer depuis le ciel ». Se confondait-il avec ce dieu nommé Enshag dans le récit sumérien dit d'*Enki et Ninharsag*, celui auquel fut attribué Tilmun (la péninsule sinaïtique) par les bons soins des deux amants ? Si tel est le cas, alors il s'agit du dieu égyptien (chamitique⁵³) qui a étendu son territoire au Pays de Sem, plus tard dénommé Canaan.

Les suites de la première guerre de la pyramide expliquent certains récits bibliques. Elles portent en filigrane aussi les causes de la deuxième guerre de la pyramide.

En plus du spatiodrome et des établissements de guidage, s'imposait, après le Déluge, la création d'un autre Centre de contrôle de la mission, en relève de celui qui avait existé auparavant à Nippur. J'ai montré (dans *Les Degrés du Ciel*⁵⁴) que le besoin d'installer ce centre en équidistance avec les autres aménagements de gestion des échanges spatiaux impliquait sa mise en place sur le mont Moriah (« le mont Directeur »), site de la future cité de Jérusalem.

Un site, révèlent les écrits mésopotamiens et bibliques, du Pays de Sem – bastion enlilien. Qui finit pourtant sous l'occupation illégitime de la lignée d'Enki, les dieux chamitiques, et sous celle du Canaan chamitique.

L'Ancien Testament fait référence au pays duquel Jérusalem, à une époque, fut la capitale sous l'appellation de Canaan, tirée du nom du quatrième fils de Cham, le plus jeune. Le texte biblique fait de cet homme, Canaan, un cas particulier par le reproche singulier dont il est l'objet et qui condamne ses descendants à servir ceux de Sem. La cause bien peu probante d'une telle mise à l'index repose sur la vision involontaire qu'eut Cham – et non pas son fils Canaan –

du sexe et des bourses de son père Noé. En conséquence de quoi, le Seigneur avait accablé Canaan d'une malédiction : « Maudit soit Canaan ! Qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères ! [...] Béni soit l'Éternel, Dieu de Sem, et que Canaan soit leur esclave ! » (Gn, 9:25-26⁵⁵).

Ce récit, dans la Genèse, laisse bien des péripéties dans le flou total. Pourquoi donc accusait-on Canaan si ce fut son père qui transgressa involontairement l'interdit ? Pourquoi sa punition faisait-elle de lui un esclave de Sem au nom du dieu de Sem ? Et comment les dieux furent-ils impliqués dans ce crime et son châtement ? Quand on prend connaissance de l'information complémentaire que délivre le livre des Jubilés extrabiblique, il devient clair que la faute réelle consistait en l'occupation illégale du territoire dévolu à Sem.

Après la dispersion de l'humanité et une fois ses tribus dotées de territoires propres, conte le livre des Jubilés, « Cham et ses fils allèrent dans la terre qu'ils devaient occuper, que Cham acquit comme sa portion dans le pays du Sud » (Jubilés, 10:34⁵⁶). Mais alors qu'il était parti de la région où avait pris place le

sauvetage de Noé, en route vers le territoire qui lui avait été attribué en Afrique, « Canaan vit que le pays du Liban [jusqu'à] la rivière d'Égypte était très bon » (*ibidem*). Il changea alors d'avis : « Il n'alla pas dans le pays de son héritage vers l'ouest [qui est vers] la mer [l'ouest de la mer Rouge] et il habita [en lieu et place] dans le pays du Liban, à l'est et l'ouest de la frontière du Jourdain et à la frontière de la mer » (*ibidem*).

Son père et ses frères tentèrent de dissuader Canaan d'un tel accaparement illégal : « Et Cham son père et Cush et Mizraïm ses frères lui dirent : “Tu accapares un pays qui n'est pas le tien et qui ne t'est pas échu dans ton lot. Ne fais pas ça, car si tu fais ça, toi et tes fils tomberont dans le pays et [serez] maudits [pour] révolte, car tu accapares par révolte et par révolte tes enfants tomberont et tu seras toujours déraciné à jamais. N'habite pas dans l'habitation de Sem, car cela revient à Sem et à ses fils dans leur lot” » (*ibidem*).

S'il s'entêtait dans son projet d'occuper illégalement le territoire octroyé à Sem, lui firent-ils remarquer, « maudit sois-tu et maudit seras-tu devant tous les fils de Noé selon la malédiction par laquelle nous nous

sommes engagés par un serment en présence du juge sacré et en présence de Noé notre père. Mais il ne les écouta pas et habita lui et ses fils dans la terre du Liban, de Hamath jusqu'à l'entrée de l'Égypte, jusqu'à ce jour. Et pour cette raison, ce pays est appelé Canaan » (*ibidem*).

Derrière cette histoire biblique et pseudépigraphique d'une usurpation de territoire orchestrée par un descendant de Cham doit se cacher une affaire d'accaparement de territoire similaire dû à un descendant du dieu égyptien. Gardons bien à l'esprit qu'en ce temps-là, l'attribution des régions et pays intéressait les dieux, non les peuples humains. C'étaient les dieux les patrons, pas les hommes. Un peuple ne pouvait que s'installer dans une région allouée à ses dieux et ne se piquait d'en occuper une autre qu'à partir du moment où le dieu, la déesse, avait étendu sa domination sur cette autre terre, à l'amiable ou par prise de vive force. L'occupation illégale de la bande de terre entre spatiodrome et Sinaï, et du site d'atterrissage de Baalbeck par un descendant de Cham, n'a pu se produire que si cette aire avait été usurpée par un descendant des déités chamitiques, un jeune dieu

d'Égypte.

Circonstance, comme je l'ai démontré, qui fut la conséquence de la première guerre de la pyramide. L'abus d'occupation perpétré par Seth en Canaan eut pour portée que tous les sites liés aux activités spatiales – Gizeh, la péninsule du Sinaï, Jérusalem – tombèrent sous le contrôle des dieux enkiens. Situation que les enliliens ne pouvaient admettre. Par conséquent, quelque trois cents ans plus tard, estimé-je, ils déclenchèrent délibérément une guerre destinée à chasser les occupants illégaux des installations spatiales vitales. Cette seconde guerre de la pyramide est évoquée dans de multiples textes, les uns transcrits dans la langue sumérienne originale, d'autres sous forme de traductions akkadiennes et assyriennes. Les exégètes font référence à des textes sous l'appellation des « Mythes de Kur » – les « mythes » des pays de la Montagne. Ils se présentent concrètement sous la forme de chroniques à tournure poétique de la guerre pour le contrôle des sommets liés aux voyages spatiaux – le mont Moriah, l'Harsag (mont Sainte-Catherine) au Sinaï. Et l'élévation artificielle, l'Ekur (la Grande Pyramide), en Égypte.

Lesdits textes établissent que les forces enliliennes furent placées sous le commandement de Ninurta, « le plus grand combattant d'Enlil », et que les premiers engagements se déroulèrent sur la péninsule sinaïtique. Où les dieux chamitiques essuyèrent une défaite. Mais ils battirent en retraite pour poursuivre le combat depuis les territoires montagneux d'Afrique. Ninurta releva le défi. Et pour la seconde phase de la guerre, il porta la bataille dans les bastions ennemis. Moments d'engagements féroces. Pour finir au pied de la Grande Pyramide, dernière place forte imprenable des opposants de Ninurta. Où les dieux chamitiques furent assiégés jusqu'au moment où denrées et eau leur manquèrent.

Guerre, que nous nommerons la seconde guerre de la pyramide, abondamment commémorée dans les archives sumériennes – à la fois à travers des chroniques écrites et par le secours des images.

Les hymnes ninurtiens débordent d'allusions à ses faits et gestes épiques au cours du conflit. La quasi-totalité du psaume « Tu es à l'image d'Anu » se consacre à l'évocation de la bataille finale et à la victoire du dieu. Mais la chronique majeure en prise

directe avec la guerre est l'épopée *Legal-e Ud Melam-bi* que Samuel Geller a le mieux colligée et publiée dans ses « Textes anciens de l'Orient et leurs études⁵⁷ ». À la manière de tous les textes mésopotamiens, son titre reprend les premiers mots :

Roi, la gloire de ce jour est grandiose.

Ninurta, le premier, lui qui détient les pouvoirs divins,

Lui qui s'avança dans les territoires de la Montagne en proie à la mort.

Tel une déferlante que rien ne peut entraver,
tu as ceinturé fortement le territoire ennemi.

Toi, le premier de tous, qui entre dans la bataille avec violence.

Héros, toi qui portes à ton poing l'arme divine qui jette ses feux.

Seigneur : tu as soumis les territoires de la Montagne

comme s'ils eussent été ta proie.

Ninurta, fils royal, lui auquel son père a conféré la puissance.

Héros : par la crainte que tu lui as inspirée, la cité s'est rendue

[...]

Ô, toi, le puissant –

Le Grand Serpent, le dieu héroïque,

Tu l'as déchiré et chassé loin de toutes les montagnes.

Ainsi le poème chante-t-il les louanges de Ninurta, ses hauts faits et son arme qui jette ses feux. Il fixe aussi la localisation du conflit (« les territoires de la Montagne ») ainsi que son ennemi numéro un : « le Grand Serpent », chef des divinités égyptiennes. Le poème sumérien identifie cet adversaire sous le vocable *Azag* à de multiples reprises, et l'un y fait allusion sous l'identité d'*Ashar* (Asar), des épithètes attestées de Marduk, de quoi établir que les deux fils principaux d'Enlil et d'Enki – Ninurta et Marduk – sont les chefs de file des deux camps ennemis au cours de la seconde guerre de la pyramide.

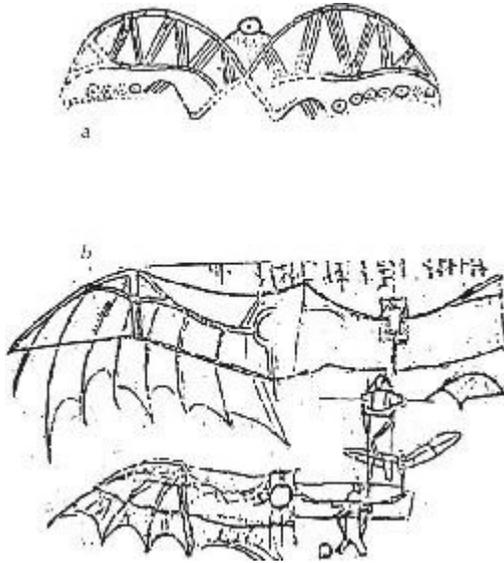


Figure 47

La description de la première bataille figure sur la deuxième tablette (l'une des treize sur lesquelles se déroule le long poème). La domination de Ninurta est associée à deux choses, ses armes divines et un nouveau vaisseau qu'il a assemblé à son usage après que le premier fut détruit accidentellement. Il avait pour nom IM.DU.GUD, habituellement rendu par « l'Oiseau de la Tempête divine », mais dont la traduction réelle devient « Lui dont la course est semblable à la tempête héroïque ». D'autres textes nous apprennent que son envergure était de l'ordre de vingt-trois mètres.

Des dessins très anciens nous le montrent sous l'aspect d'un « oiseau » de construction mécanique, doté de deux plans ailés avec supports entrecroisés (*Figure 47a*). Son train montre une série d'ouvertures rondes, peut-être des prises d'air de réacteurs. L'engin, venu des millénaires, offre une ressemblance étonnante avec les premiers biplans de l'ère moderne de l'aviation, tout comme il évoque puissamment les croquis tracés en 1497 par Léonard de Vinci, son concept d'une machine volante actionnée par un homme (*Figure 47b*).

L'indugud inspira l'emblème de Ninurta – un oiseau épique à tête léonine reposant sur deux lions (*Figure 48*), parfois sur deux taureaux. C'est à bord de ce « vaisseau assemblé » – un vecteur volant fabriqué – « qui détruit en guerre les repaires princiers » que Ninurta gagnait les airs au cours des batailles de la seconde guerre de la pyramide. Il s'élevait à une telle altitude que ses compagnons le perdaient de vue. Puis, disent les textes, « à bord de son Oiseau ailé, contre les séjours entourés de remparts », il fondait. « Au moment où l'Oiseau approchait du sol, le sommet [du bastion ennemi] il frappait. »

Chassés de leurs bastions, les ennemis entamèrent leur repli. Ninurta poursuivit l'attaque frontale quand Adad se mit à sillonner le pays derrière les lignes ennemies pour faire table rase des ressources alimentaires de l'ennemi : « Dans l'Abzu, Adad fit en sorte que le poisson fût repoussé au large [...], que le bétail fût dispersé. » Quand l'ennemi se terra dans les montagnes, le binôme divin « se mit à les ravager comme si un déluge d'eau s'abattait sur elles ».

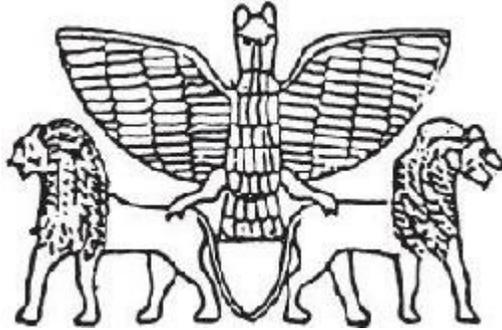


Figure 48

Les engagements n'en finissaient pas et prenaient de l'ampleur : les deux dieux commandants en chef en appelèrent à leurs homologues. « Mon seigneur, alors que la bataille se fait universelle, pourquoi ne t'en mêles-tu pas ? » demandèrent-ils à un dieu dont le nom

nous manque, le verset a été endommagé. La même question fut de toute évidence posée à Ishtar, citée par son nom : « Dans le fracas des armes, au gré des actes héroïques, Ishtar ne retint pas son bras. » Les deux dieux la virent et lui lancèrent : « Avance, ne t'arrête pas ! Assure bien tes pieds sur le sol ! Nous t'attendons dans les montagnes ! »

« L'arme grandiose à nulle autre pareille, la déesse brandit [...] Elle la dota d'une corne [antenne pour la diriger ?]. » Quand elle l'activa contre l'ennemi au cours d'une action « dont les temps à venir » garderaient le souvenir, « les cieux prirent la teinte d'une laine rouge ». Le rayon détonnant « déchira [l'ennemi], lui fit porter la main au cœur ».

La suite du récit des tablettes V-VIII se montre trop endommagée pour en assurer la lecture. Les passages lisibles semblent indiquer qu'à la suite de l'attaque massive à laquelle Ishtar avait prêté son concours, un grand cri s'éleva du territoire ennemi. « La peur de l'Éclat de Ninurta saisit tout le pays. » Ses habitants furent obligés de trouver des substituts au blé et à l'orge « à moudre en farine ».

Sous l'assaut, les forces adverses fuirent vers le sud.

Où la guerre prit un tour féroce, quand Ninurta entraîna les dieux du clan Enlil dans une attaque au cœur du domaine africain de Nergal, contre sa ville sanctuaire de Meslam. Ils brûlèrent les terres, rougirent les rivières du sang des innocents qui vivaient là – les hommes, les femmes et les enfants de l'Abzu.

Les versets qui décrivaient ce pan de la guerre ont été endommagés sur les tablettes du récit de référence. Mais son détail reste lisible à partir d'autres fragments de tablettes divers et variés consacrés à l'« écrasement du pays » opéré par Ninurta, acte guerrier qui lui valut le titre de « Vainqueur de Meslam ». Au cours de ces batailles, l'attaquant usa d'une arme chimique. Il est écrit que Ninurta fit pleuvoir sur la cité des bombes empoisonnées qu'il « y catapultait. Le poison suffit à décimer la cité ».

Les survivants à l'attaque contre la ville se réfugièrent dans les montagnes voisines. Mais Ninurta, « à l'aide de l'Arme qui châtie, lança le feu sur les montagnes. L'Arme des dieux, à la dent féroce, frappa à mort la population ». À nouveau, l'on repère le recours à quelque moyen d'agression chimique :

L'arme qui déchire

priva de l'usage des sens.

La Dent arracha la peau.

Il sillonna le territoire en le lacérant.

Il emplit les canaux du pays ennemi de sang
pour que les chiens le lapent comme du lait.

Anéanti par l'impitoyable assaut, Azag en appela à ses partisans pour qu'ils cessent toute résistance : « Toujours debout, l'ennemi s'adressa à sa femme et à son enfant. Il n'éleva pas le bras contre le seigneur Ninurta. Les armes de Kur furent recouvertes de terre » (autrement dit, elles furent dissimulées). « Azag n'y eut point recours. »

Ninurta interpréta la résistance zéro comme la marque de sa victoire. Un texte présenté par Bedřich (Frédéric) Hrozný (« Les mythes du dieu Ninib⁵⁸ ») raconte la façon dont Ninurta défit les dieux « réfugiés derrière leurs remparts » à Kur après avoir massacré les opposants qui occupaient le territoire de l'Harsag (le Sinaï) et s'en être venu « tel un Oiseau » attaquer lesdits dieux et les vaincre dans les montagnes. Il entonne alors un chant de victoire :

Mon Éclat redoutable, tel celui d'Anu, déploie

sa puissance.

Contre lui, qui peut bien s'élever ?

Je suis le seigneur des hautes montagnes,
ces montagnes qui dressent à l'horizon leurs
sommets.

Dans les montagnes, le maître, c'est moi.

Mais il clama trop tôt sa victoire. La tactique de la résistance zéro d'Azag lui avait évité la reddition. Bien sûr, la capitale était détruite, mais les meneurs ennemis ne l'étaient pas. Sobrement, le récit du *Lugal-e* se contenta d'observer : « Le scorpion de Kur, Ninurta ne l'avait pas anéanti. » En vertu de quoi, les dieux ennemis trouvèrent refuge dans la Grande Pyramide, là où l'« Artisan savant » – Enki ? Toth ? – dressa un rempart de protection « que l'Éclat ne pouvait atteindre », un écran que ne pouvaient percer les rayons de la mort.

Notre documentation sur cette phase ultime de la deuxième guerre de la pyramide, la plus dramatique, se voit enrichie de textes en provenance de l'« autre camp ». Tout comme les partisans de Ninurta lui composaient des hymnes, ceux de Nergal ne s'en privaient pas. Quelques-unes de ces pièces, à leur tour mises au jour

par les archéologues, furent rassemblées en ses « Prières et hymnes au dieu Nergal » par Joseph Böllenrücher⁵⁹.

Le texte rappelle les hauts faits de Nergal au cours de cette guerre. Comment, alors que les autres dieux se retrouvaient piégés dans le complexe de Gizeh, lui – « le noble Dragon qu’Ekur aime » –, « à la nuit parvint à se faufiler » et, armé jusqu’aux dents, accompagné par ses lieutenants, brisa l’encerclement pour finir par rejoindre la Grande Pyramide (l’Ekur). Il y accéda de nuit, y pénétra par « les portes closes qui s’ouvrent par elles-mêmes ». Un ban d’acclamations l’accueillit :

Divin Nergal,
Seigneur, toi qui, de nuit, te faufilas,
pour te joindre au combat !
Il cravache, ses armes cliquettent [...]
Lui, qui fut bienvenu, possède la puissance du tonnerre.

Au seuil, tel un rêve éveillé, il s’avance.
Divin Nergal, le bienvenu, entra :
Combats l’ennemi de l’Ekur,
Couche-toi sur le Sauvage de Nippur !

Mais les grands espoirs des dieux assiégés fondirent rapidement. C'est encore un autre texte qui nous renseigne un peu mieux sur les derniers soubresauts de la guerre de la pyramide, colligé d'abord par George A. Barton (« Miscellanées de textes babyloniens⁶⁰ ») à partir de fragments d'un cylindre d'argile porteur d'une inscription, exhumé des ruines du temple d'Enlil à Nippur.

À partir du moment où Nergal a rejoint les défenseurs de la Grande Pyramide (« la Demeure grandiose qui s'élève comme un amoncellement »), il renforça ses moyens de défense grâce aux cristaux divers émetteurs de rayons (« pierres »-minerais) que renferme la pyramide :

La Pierre d'eau, la Pierre d'apex,
la Pierre[...], la [...]
du seigneur Nergal
augmentèrent la force.
La porte qui protège, il [...]
Il haussa l'œil de cette porte vers le ciel,
Il enfouit au plus profond ce qui donne vie [...]
dans la Demeure
il les sustenta de nourriture.

Face à une pyramide désormais mieux défendue, Ninurta changea de tactique. Il en appela à Utu/Shamash pour qu'il coupe son approvisionnement en eau en détournant le « flux aqueux » qui coulait à proximité de ses assises. À ce moment, le texte se montre trop endommagé pour qu'on en lise le détail. Mais, apparemment, une telle tactique se révéla efficace.

Ainsi entassés à l'intérieur de leur dernier refuge, privés de quoi manger et boire, les dieux assiégés firent de leur mieux pour repousser leurs assaillants. Jusqu'alors, malgré l'intensité féroce des combats, aucun, parmi les dieux importants, n'avait mordu la poussière. Mais soudain, l'un des plus jeunes dieux – Horus, je pense –, lors d'une tentative de fuite hors de la Grande Pyramide sous le déguisement d'un bélier, fut frappé par l'arme Éclat de Ninurta et il perdit la vue. L'un des dieux aînés en appela à Ninharsag – fameuse pour ses talents médicaux – pour qu'elle sauve la vie du jeune dieu :

À ce moment, la lumière qui tue intervint.

Sur le plateau de la Demeure, le seigneur est allongé.

Vers Ninharsag, ce ne fut qu'un cri :
« [...] l'arme [...] ma progéniture
est menacée de mort par la malédiction [...] »

D'autres textes sumériens désignent ce jeune dieu par « la progéniture qui ne connut pas son père », métaphore propre à Horus, né après la mort de son père. Dans un récit du folklore égyptien, *La légende du Bélier*, l'on trouve mention des blessures aux yeux de Horus survenues quand un dieu « jeta le feu » sur lui.

À ce moment, en réponse à l'« appel », Ninharsag décida d'intervenir pour suspendre le combat.

La neuvième tablette du *Lugal-e* s'ouvre sur les propos de Ninharsag, son adresse au commandant en chef des enliliens, son propre fils Ninurta, « le fil d'Enlil [...], l'héritier légitime auquel l'épouse et sœur [d'Enlil] a donné naissance ». En quelques versets bien sentis, elle fit état de sa décision de s'interposer sur le théâtre de la guerre et de mettre fin aux hostilités :

Vers la Demeure où commence l'arpentage des
cordes,
là où Asar a levé les yeux vers Anu,
je m'en irai.

Cette corde, je la couperai,
pour le salut des dieux qui combattent.

Destination : « la Demeure où commence l'arpentage des cordes », la Grande Pyramide !

Dans un premier temps, Ninurta, fut effaré par sa décision d'« entrer seule en territoire ennemi ». Mais dès lors que sa décision était arrêtée, il lui fournit les « vêtements qui la garantiraient de la peur » (serait-ce du rayonnement ?). À son approche de la pyramide, elle interpella Enki : « Elle hurla à son adresse [...] elle l'implora. » Leurs échanges sont perdus aux détours des brisures de la tablette. Mais Enki accepta de lui remettre la pyramide :

La Demeure qui s'élève comme un
amoncellement,
celle qu'à l'instar d'un entassement de pierres
j'ai bâtie –
tu peux en être la maîtresse.

À cela, une seule condition : la reddition ne donnerait lieu à une résolution du conflit qu'à partir du moment où « le temps de la destinée-déterminante

serait venu ». Ninharsag promet de relayer les conditions posées par Enki à Enlil, auquel elle s'adressa.

Ce qui s'ensuivit fut immortalisé en partie dans l'épopée du *Lugal-e* et à travers d'autres textes fragmentaires. Mais c'est dans un texte intitulé « Je chante la chanson de la mère des dieux » que les événements sont le plus mis en scène. Ce texte a très largement survécu sous la forme de longs développements car il fut copié et recopié à travers tout le Proche-Orient. Sa première transcription est due à Édouard Paul Dhorme dans son étude qu'il intitula *La Souveraine des dieux*⁶¹. Il s'agit un texte poétique en honneur de *Ninmah* (« la Grande Dame ») où est exalté son rôle de *Mammi* (« Mère des dieux ») qu'elle exerce d'un clan en guerre à l'autre.

Le poème commence par un appel à l'écouter aux « compagnons en armes et aux combattants ». Puis le texte situe rapidement l'état du conflit et des forces en présence, sans oublier de mentionner sa déflagration quasi universelle. D'un côté, le « premier-né de Ninmah » (Ninurta) et Adad, bientôt rejoints par Sîn puis, plus tard, par Inanna/Ishtar. De l'autre, sont cités

Nergal, un dieu que l'on désigne par l'épithète de « Puissant et Noble » – Râ/Marduk – et le « Dieu des deux Grandes Demeures » (les deux grandes pyramides de Gizeh) qui avait tenté de s'échapper sous la peau d'un bélier, Horus.

Elle agit, affirma-t-elle, avec l'approbation d'Anu : Ninharsag porta la proposition de reddition d'Enki à Enlil. Qu'elle rencontra en présence d'Adad (alors que Ninurta, lui, était resté sur le théâtre des opérations). « Ô, écoutez mes prières ! » implora-t-elle les deux divinités auxquelles elle exposa ses idées. Dans un premier temps, Adad resta inflexible :

En personne face à la Mère,

Adad parla ainsi :

« Nous sommes sur le point de vaincre.

Les forces de l'ennemi sont à bout.

La terre tremble, il ne le supporte plus. »

Si elle veut aboutir à une cessation des hostilités, poursuivit Adad, qu'elle en appelle à des négociations en partant du principe que les enliliens sont les vainqueurs imminents :

« Allons-y – Parlons à l’ennemi.
Qu’il s’en vienne aux négociations
De façon à suspendre l’attaque. »

Enlil, de façon plus mesurée, apporta son soutien à la motion :

Enlil prit la parole.
Face à l’assemblée des dieux, il dit ceci :
« Puisqu’Anu a réuni les dieux à la montagne,
pour faire un sort à la guerre, pour apporter la
paix,
puisqu’il a dépêché la Mère des dieux
pour traiter avec moi –
Missionnons la Mère des dieux en qualité
d’ambassadrice. »

Puis il se tourna vers sa sœur pour lui dire, dans un esprit de conciliation :

« Va, apaise mon frère !
Tends-lui une main qui exprime la vie.
Qu’il sorte de sa tanière cadénassée ! »

Ninharsag remplit son ambassade : « Elle s’en alla

chercher son frère, déposer ses prières à ses pieds. » Elle l’informa que sa sécurité, et celle de ses fils, serait assurée : « Au nom des étoiles, elle en donna le gage. »

Enki restait hésitant. Elle lui dit alors avec tendresse : « Viens, laisse-moi t’escorter au-dehors. » il s’exécuta, il lui donna sa main...

Elle l’accompagna, avec les autres défenseurs de la Grande Pyramide, jusqu’à l’Harsag, sa demeure. Ninurta et ses troupes surveillèrent le départ des enkiens.

Le grand monument imprenable retomba à sa solitude. À son silence. De nos jours, si vous visitez la Grande Pyramide, vous arpentez des couloirs et des chambres nus et vides. En apparence, les entrailles si contournées de la construction semblent absurdes, ses niches et ses recoins ne servir à rien.

Il en est ainsi à partir du moment où les premiers hommes investirent la pyramide. Tel ne fut pas le cas quand Ninurta y fit son entrée – vers 8670 avant J.-C. selon mes calculs. « Au cœur du site qui rayonne » déserté par ses défenseurs, « Ninurta avait pénétré », content les textes sumériens. Et ce qu’il y fit dès lors qu’il s’y trouvait transforma la Grande Pyramide à

l'intérieur comme à l'extérieur, mais pas seulement elle : tout le cours des affaires humaines aussi en fut transformé.

Quand, pour la toute première fois, Ninurta pénétra dans la « Demeure à l'image d'une montagne », il avait dû rêver à ce qu'il allait y trouver. Quels furent donc les mystères du guidage spatial, quels secrets de cette défense inexpugnable y découvrit-il, conçus par Enki/Ptah, orchestrés par Râ/Marduk, le tout érigé par Geb, équipé par Toth, défendu par Nergal ?

Là, sur cette face nord lisse, apparemment aveugle, de la pyramide, une pierre sur pivot glissa pour révéler l'entrée, consolidée par les blocs de pierre massifs en chevrons comme les décrit le texte de laudes à la gloire de Ninharsag. Un couloir descendant, tout droit, conduisait aux chambres de service inférieures. Là, Ninurta put y voir un puits creusé par les défenseurs en quête d'eau souterraine. Mais ce qui l'intéressait, c'étaient les circuits et les chambres supérieurs. Là où les « pierres » magiques étaient disposées – des minerais et des cristaux, certains d'origine terrestre, d'autres venus d'ailleurs, certains complètement inconnus de nous. C'est d'eux que rayonnaient les

faisceaux pulsants aux fins de guidage des astronautes et ceux qui défendaient la structure pyramidale.

En compagnie du spécialiste des minerais, Ninurta passa en revue les dispositifs des « pierres » et leurs instruments. Il s'arrêta devant chacun d'eux pour fixer son sort : celui-ci à détruire, celui-là à emporter pour examen ou pour servir quelque part ailleurs. Nous connaissons ces « destinées » et l'ordre dans lequel Ninurta mena son inspection, ses arrêts devant les pierres, grâce au texte gravé sur les tablettes X-XIII de l'épopée-poème *Lugal-e*. Suivre ce texte et en donner une interprétation juste : voilà la bonne méthode pour décrypter au final le mystère du pourquoi et de la fonction de bon nombre des singularités de la structure interne de la pyramide.

Dans sa pérégrination le long du circuit ascendant, Ninurta atteignit le point de jonction avec l'imposante Grande Galerie et un couloir horizontal. Il suivit d'abord ce passage horizontal qui le mena à une grande chambre au plafond en encorbellement. Le poème de Ninharsag la nomme la « vulve ». Son axe se confond exactement avec la médiane est-ouest qui passe par le centre de la pyramide. Elle émettait un rayon («

semblable à un lion que personne ne se risquerait à attaquer ») généré par une pierre installée dans une niche creusée dans le mur est (*Figure 49*). Il s'agissait de la Pierre du Sham (la « destinée »). Ninurta « vit dans l'obscurité » le rayonnement rougeâtre qui constituait le cœur pulsant de la pyramide. Mais pour Ninurta, cette pierre ne méritait que l'anathème : c'est elle, à la « grande puissance », qui, au cours de l'affrontement, quand il était en vol, avait été utilisée « pour tenter de me tuer, avec son détecteur mortel qui cherchait à m'anéantir ». Il ordonna que le dispositif soit « tiré de là [...] mis de côté [...] et détruit complètement ».

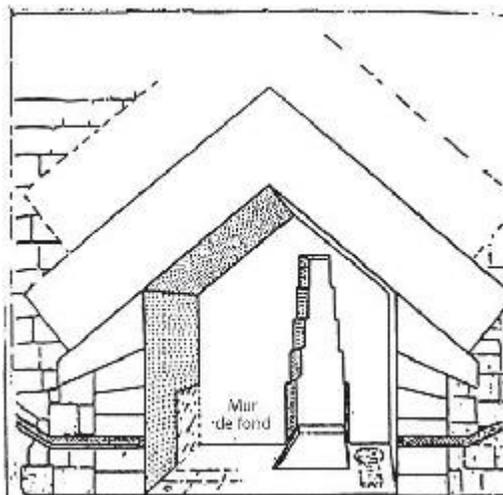


Figure 49

Ninurta rejoignit le croisement des couloirs et considéra la Grande Galerie autour de lui (*Figure 45*). La pyramide tout entière faisait preuve d'ingéniosité et de complexité, mais cette galerie avait en soi de quoi couper le souffle, elle offrait un spectacle à nul autre pareil. Elle tranchait avec les couloirs bas et étroits par sa hauteur de sept grands degrés en chevauchement (de l'ordre de 8,5 mètres). Ses murs se rapprochaient à chaque degré. La voûte à son tour se composait de panneaux obliques, chacun prenait appui en angle sur les murs massifs de façon à annuler toute pression sur le segment du dessous. Alors que les passages étroits ne bénéficiaient pour éclairage que « d'une lueur verdâtre », la galerie brillait de feux multicolores – « sa voûte joue les arcs-en-ciel, l'obscurité s'évanouit ». Les nombreux petits points lumineux étaient émis par vingt-sept paires de divers cristaux régulièrement disposés tout le long des deux côtés de la galerie (*Figure 50a*). Des pierres luminescentes installées dans des logements taillés avec précision dans les rampes qui couraient sur toute la longueur de la galerie des deux côtés de son assise. Chacun des cristaux était

solidement fixé dans une niche soigneusement taillée dans le mur (*Figure 50b*). Ils émettaient tous une longueur d'onde lumineuse particulière, ce qui donnait à l'endroit cet effet d'arc-en-ciel. Ninurta, pour l'heure, les ignora, il montait. Sa priorité était la grande chambre supérieure et sa pierre qui pulse.

Arrivé en haut de la Grande Galerie, il posa le pied sur un large degré qui menait, *via* un passage surbaissé, à une antichambre à la disposition singulière (*Figure 46*). Ces trois herses – « le verrou, le barreau, la clé », dit le poème sumérien – de conception technique élaborée jouaient le long de rainures ménagées dans les murs et le soubassement pour sceller hermétiquement l'accès à la grande chambre supérieure : « Interdit à tout étranger hostile. Il n'est accessible qu'à Ceux qui vivent, il ne s'ouvre que pour eux. » Ce jourlà, en manœuvrant quelques cordes, on leva les herses pour que Ninurta les franchisse.

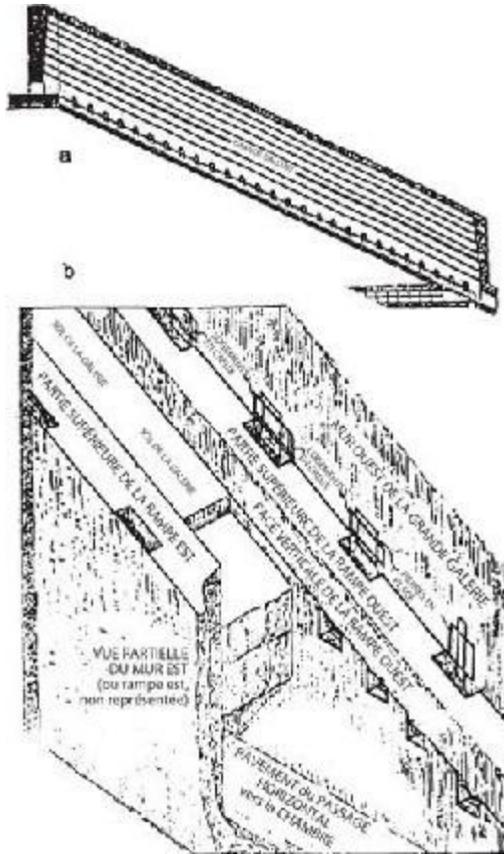


Figure 50

Il était parvenu dans la chambre de la pyramide la plus protégée (« sanctuarisée »), à partir de laquelle le « réseau » de guidage (un radar ?) était « déployé » pour « scruter le Ciel et la Terre ». Le mécanisme élaboré était logé à l'intérieur d'un bloc de pierre

évidé. Il était orienté avec précision selon l'axe nord-sud de la pyramide, il réagissait aux vibrations par une entrée en résonance comme en émettrait une cloche. Le cœur de l'appareillage de guidage était désigné sous le nom de Pierre GUG (« déterminateur de la direction »). Ses émissions qu'amplifiaient cinq compartiments creux aménagés au-dessus de la chambre étaient canalisées vers l'extérieur et le ciel *via* deux conduits pentus orientés vers les faces nord et sud de la pyramide. Ninurta ordonna la destruction de cette pierre : « Alors, par décret de Ninurta qui décide du sort des choses, le Gug, ce jour-là, fut extrait de son logement puis écrasé. »

Le même Ninurta décida de faire retirer les herses pour s'assurer que jamais personne n'essaierait de restaurer les fonctions de « Déterminateur de direction » de la pyramide. Les premières herses à en faire les frais furent les Pierres SU (« la Verticale ») et KA.SHUR.RA (« la Belle, la Parfaite qui ouvre »). Puis « le héros se planta devant la Pierre SAG.KAL » (« la Solide de l'avant »). « Il rassembla toute sa force », il la délogea de ses glissières, coupa les cordes qui la soutenaient et « pour tout cap il lui assigna la chute au sol ».

Puis s'en vint le tour des minerais et des cristaux placés sur la partie supérieure des rampes de la Grande Galerie. Au passage, en descendant, Ninurta s'arrêta devant chacune pour décider de son sort. Sans les cassures des tablettes porteuses du texte, nous aurions lu les appellations des vingt-sept. Dans l'état actuel, vingtdeux restent lisibles. Ninurta avait donné l'ordre d'en écraser, ou pulvériser, plusieurs. Pour d'autres, utilisables au sein du Centre de contrôle de la mission, il exprima la volonté qu'elles soient données à Shamash. Et les restantes furent convoyées jusqu'en Mésopotamie pour y être installées dans le temple de Ninurta, à Nippur, et ailleurs, comme témoignage permanent de la grande victoire des dieux enlil sur les dieux enki.

Ce faisant, déclara Ninurta, il n'agissait pas seulement pour sa sécurité mais aussi pour celle des générations à venir : « Épargnons la peur que tu – la Grande Pyramide – inspires à mes descendants. Que la paix soit la règle. »

Restait la Pierre d'apex [du sommet, le pyramidion, NDT], l'UL (« haute comme le Ciel ») : « Que les enfants d'une mère ne voient plus ça », intima-t-il. Et

comme la pierre était jetée à bas, « que tout le monde s'en écarte », cria-t-il. Les « Pierres », celles sur lesquelles Ninurta avait jeté sa « malédiction », n'existaient plus.

Le travail avait été mené à bien. Les compagnons de Ninurta le pressèrent de quitter le champ de bataille et de regagner sa demeure. AN DIM DIM.MA, « Tu es à l'image d'Anu », le prièrent-ils, « la Maison qui rayonne où l'arpentage des cordes commence, la Maison sur la terre que tu es venu connaître, réjouis-toi d'y être pénétré ». À présent, retourne-t-en chez toi, là où t'attendent femme et fils : « Dans la cité que tu aimes, dans ta demeure de Nippur, que ton esprit soit en repos [...] que ton esprit s'apaise. »

Fin de la seconde guerre de la pyramide. Mais l'on commémora sa violence et ses hauts faits, comme la victoire finale de Ninurta face aux pyramides de Gizeh, à travers épopée et chant – comme sur cette représentation dessinée remarquable sur un cylindre-sceau qui montre l'Oiseau divin de Ninurta sur une frise de victoire en train de prendre son essor triomphal au-dessus des deux grandes pyramides (*Figure 51*).



Figure 51

Quant à la Grande Pyramide, désarmée et désertée, scalpée de son pyramidion, elle fut abandonnée en guise de témoin muet de la défaite de ses défenseurs.

Chapitre 9

Paix sur Terre

Comment se terminèrent les guerres de la pyramide ? Comme se terminent les grands conflits de l'ère moderne : par une conférence de la paix. Qui vit se réunir les adversaires, tout comme lors du congrès de Vienne (1814-1815) au cours duquel fut redessinée la carte de l'Europe dans la foulée des guerres napoléoniennes, ou avec la conférence de la Paix de Paris qui marqua la fin de la première guerre mondiale (1914-1918) concrétisée par le traité de Versailles.

Le premier indice de cette convention tenue par les Anunnaki de façon similaire il y a quelque dix mille ans nous est fourni par le texte gravé sur un cylindre-sceau brisé dont George A. Barton fit la découverte. Il s'agissait de la version akkadienne d'un texte sumérien bien plus ancien. Et Barton conclut que le cylindre

sceau avait été déposé par le monarque Naram-Sîn vers 23000 avant J.-C., quand ce roi akkadien fit procéder aux réparations de la plate-forme du temple d'Enlil à Nippur. Par le jeu comparatif qu'il assura entre le texte mésopotamien et d'autres, composés à peu près à la même époque par les pharaons égyptiens, Barton établit que les écrits égyptiens étaient « centrés autour de la personne du roi, qu'ils intéressaient ses aventures au moment où il rejoint les dieux ». En face, le texte mésopotamien « ne visait que la communauté des dieux ». Son thème n'était pas les aspirations du roi, mais les affaires des dieux eux-mêmes ».

Le texte endommagé, surtout pour son ouverture, ne cache pas que les dieux régnants se réunirent pour définir les suites d'une guerre étendue et acharnée. Nous apprenons qu'ils tinrent conseil à l'Harsag, le domaine dans la montagne de Ninharsag, au Sinaï, au cours duquel la déesse joua les pacificatrices. Pourtant, l'auteur du récit ne lui confère pas spécialement un statut de négociatrice neutre : à plusieurs reprises, il la désigne sous l'épithète de *Tsir* (« Serpent »), ce qui la catalogue comme déesse égypto-enkienne et lui associe une nuance péjorative.

Les versets de tête, comme nous les avons déjà cités, décrivent brièvement les derniers soubresauts de la guerre et les conditions critiques dans la pyramide assiégée qui poussèrent ses défenseurs à en « appeler » à leur secours, ce qui a décidé Ninharsag à intervenir.

La suite de l'ancienne chronique nous montre que Ninharsag s'en vint d'abord avec l'idée de faire suspendre le combat et de convenir d'une conférence de la paix avec le clan Enlil.

La première réaction des enliliens à l'initiative audacieuse de Ninharsag fut de l'accuser de prêter assistance et avantage aux « démons ». Ninharsag fit pièce à l'accusation : « Ma Maison est sans tâche », répliqua-t-elle. Mais un dieu à l'identification malaisée la retoqua sur le mode sarcastique : « Et la Maison la plus noble et la plus brillante de toutes [la Grande Pyramide], est-elle aussi parfaite ? »

« Ce n'est pas à moi de me prononcer sur ce point, répondit Ninharsag. Gibil est en train de s'attaquer à son éclat. »

Ces premières accusations suivies d'explications évacuèrent un peu la rancœur. On procéda alors à une cérémonie symbolique de pardon. Elle consista en deux

jarres emplies d'eau du Tigre et de l'Euphrate sous la forme d'un baptême emblématique qui marqua l'accueil de bienvenue renouvelé de Ninharsag en Mésopotamie. Enlil la toucha de son « sceptre de lumière » : le « pouvoir [de Ninharsag] n'était pas aboli. »

Nous avons vu à la fin du chapitre précédent les objections d'Adad, opposé à une conférence de la paix et favorable à une reddition sans conditions. Mais Enlil avait alors abondé dans le sens de sa sœur par ces mots : « Va, apaise mon frère. » Nous avons déjà lu dans un autre texte la façon dont Ninharsag franchit la ligne de front pour convenir d'un cessez-le-feu. Après son obtention de la sortie d'Enki et de ses fils, Ninharsag les avait emmenés chez elle dans l'Harsag. Les dieux enliliens étaient déjà sur place, dans l'attente.

Par l'annonce qu'elle agissait au nom du « grand seigneur Anu [...], Anu l'arbitre », Ninharsag procéda à une cérémonie symbolique de son cru. Elle alluma sept feux, un pour chaque dieu venu à la convention : Enki et ses deux fils, Enlil et les trois siens (Ninurta, Adad et Sîn). Elle prononça une incantation pour chaque feu qu'elle allumait : « Voici l'offrande de flammes pour Enlil de Nippur [...], pour Ninurta [...],

pour Adad [...], pour Enki venu de l'Abzu [...], pour Nergal venu de Meslam. » À la tombée de la nuit, toute la place était embrasée : « La grande clarté mise en place par la déesse rivalisait avec le soleil. »

Ninharsag dès lors en appela à l'intelligence des dieux et prôna les vertus de la paix : « Puissants sont les fruits des dieux avisés. Le grand fleuve divin s'en viendra vivifier sa végétation [...] Il s'étalera et ses eaux feront [du pays] un jardin divin. » Puis elle mit en avant que l'abondance des plantations et de l'élevage, du blé et d'autres céréales, des vins et des fruits, plus l'avantage de trois générations d'une humanité affectée aux cultures, aux constructions et au service des dieux constitueraient autant de bienfaits de la paix.

Ninharsag avait clos sa harangue en faveur de la paix. Enlil fut le premier à prendre la parole. « Ainsi a-t-on banni le malheur de la surface de la Terre », dit-il à Enki. « L'arme absolue s'est dressée. » Il convint de laisser Enki revenir en son domaine de Sumer : « L'E.DIN sera le site de ta Maison sacrée », pourvu de terres en suffisance pour approvisionner en fruits le temple et disposer de surfaces mises en culture.

Ce à quoi objecta Ninurta. « Qu'il ne s'y rende point

», tempêta le « prince d'Enlil ».

Ninharsag revint en lice. Elle rappela à Ninurta combien il avait œuvré, « jour et nuit, de toute sa force », pour établir cultures et bétail dans ce pays, comment il s'était employé à « bâtir, remblayer [la terre], ériger [les digues]. » Puis le cortège de la guerre avait tout détruit, « tout, absolument tout ». « Seigneur de la vie, dieu du fruit, plaida-t-elle, que la bonne bière coule à flot ! Que ta laine abonde ! » – et approuve les termes de la paix !

Sous le flot de la plaidoirie, Ninurta céda : « Ô, ma mère, toi si brillante ! Fais à ton gré. Il n'est pas question pour moi de te refuser la farine [...] Le jardin sera restauré au sein du royaume [...] Pour mettre un terme aux souffrances, je vais moi aussi élever une prière sincère. »

L'on pouvait désormais mener les négociations en faveur de la paix. Nous tirons le récit de la rencontre inédite entre les deux dieux en guerre du texte « Je chante la chanson de la mère des dieux ». Le premier à s'exprimer devant l'assemblée anunnaki fut Enki :

Enki adressa à Enlil des paroles de louanges :
« Ô toi le premier parmi les frères,

Taureau du Ciel, toi sur qui repose le devenir de l'humanité :

Dans mon territoire règne partout la désolation.

Le chagrin hante les foyers

Il est dû à tes assauts. »

La première résolution fixée à l'agenda était donc la cessation des hostilités – paix sur Terre –, ce qu'Enlil agréa sans difficulté, à la condition que les conflits territoriaux soient enterrés et que les nations qui appartiennent en droit aux enliliens et aux peuples de la lignée de Sem soient libérées de toute présence enkienne. Enki accepta la libération définitive de ces territoires :

« Je te reconnais la position de monarque dans la zone sanctuarisée des dieux.

Le site de la radiance, entre tes mains, je confie ! »

Pour céder ainsi le contrôle sur la zone sanctuarisée (la péninsule du Sinaï et son spatiodrome) et le site de la radiance (celui du Centre de contrôle de la mission, la future Jérusalem), Enki opposait une condition non

négociable. En contrepartie de la garantie qu'il donnait à Enlil et à sa descendance de disposer de droits éternels sur ces territoires et ces sites vitaux, sa souveraineté à lui et à sa descendance sur le complexe de Gizeh devait se voir reconnue à jamais.

Enlil approuva, mais avec une condition à la clé : que les fils d'Enki qui avaient participé à la guerre et utilisé la pyramide de Gizeh à des fins militaires soient écartés de tout pouvoir sur Gizeh et sur toute la Basse-Égypte, pour cette raison même.

Enki prit le temps de la réflexion, puis accepta. Avant de confirmer sa décision. Le seigneur de Gizeh et de la Basse-Égypte, dit-il, sera l'un de ses jeunes fils, époux de l'une des déités nées des amours d'Enki et de Ninharsag : « Pour régner sur la Demeure grandiose qui s'élève comme un amoncellement, il nomma le fils à la brillante épouse issue de son concubinage avec Tsir [Ninharsag]. Le prince bien bâti, tel un bouquetin, il nomma. Il le chargea de devenir le gardien du Site de vie. » Puis il donna au jeune dieu le titre prestigieux de NIN.GISH.ZI.DA (« le seigneur de l'artificialité de la vie »).

Qui était ce Ningishzidda ? Les spécialistes n'ont

trouvé à son propos qu'une information des plus maigre et contradictoire. On trouve sa trace dans des textes mésopotamiens, associé à Enki, Dumuzi et Ninharsag. Dans la « Grande liste des dieux », il figure dans le groupe des dieux d'Afrique, après Nergal et Ereshkigal. Les Sumériens le représentaient avec l'emblème enkien des serpents entrelacés et doté de l'*Ankh* égyptienne (*Figures 52, a, b*). Ningishzidda bénéficiait auprès d'eux d'une bonne image. Ninurta se lia d'amitié avec lui et l'invita à le rejoindre à Sumer. Certains récits lui prêtent Ereshkigal pour mère, soit la petite-fille d'Enlil. Pour ma part, j'estime qu'il est bien fils d'Enki, conçu au cours du voyage mouvementé d'Enki et d'Ereshkigal pour le Monde du bas. Qualité qui faisait de lui un gardien recevable par les deux clans des secrets des pyramides.

Un hymne qu'Ake W. Sjöbert et E. Bergmann (« Catalogue des hymnes du temple sumérien ») estiment composé par la fille de Sargon d'Akkad au III^e millénaire avant J.-C., exaltait la pyramidedemeure de Ningishzidda en confirmant au passage sa localisation égyptienne :

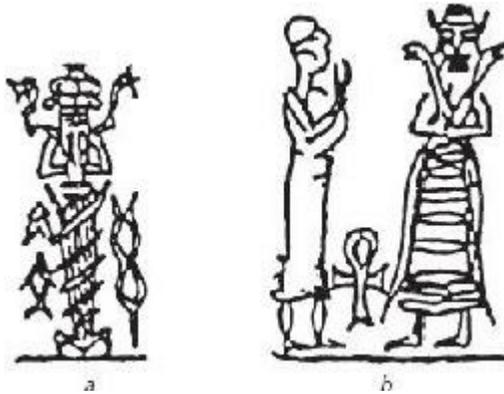


Figure 52

Site éternel, montagne de lumière
Dont les fondations relèvent du grand art.
sa chambre sombre cachée inspire le respect.
Elle baigne dans un champ de surveillance.
Elle est grandiose, personne ne peut en saisir
les voies.

Au pays du Bouclier

Ton piédestal est archi-maillé comme sous un
filet serré [...]

À la nuit, tu es face aux cieux,

Tes proportions de jadis sont inégalées.

De l'intérieur, tu sais d'où Utu s'élève,

La mesure de son amplitude est de considérable
portée.

Ton prince est celui dont la main parfaite
s'étend,
Dont l'ample chevelure généreuse
cascade jusqu'à ses reins –
Le seigneur Ningishzidda.

Les versets finaux de l'hymne citent par deux fois l'emplacement de cette structure à nulle autre pareille : « le pays du Bouclier ». Soit le vocable dont la signification équivaut à celle du nom akkadien de l'Égypte : le pays Magan, « le pays du Bouclier ». Un autre hymne reproduit et traduit par Sjöberg (tablette UET 6/1) surnomme Ningishzidda « le faucon parmi les dieux », une appellation communément donnée, dans la littérature égyptienne, aux dieux égyptiens, mais rencontrée une seule fois en d'autres temps dans des textes sumériens et appliquée à Ninurta, le conquérant des pyramides.

Comment les Égyptiens nommaient-ils ce fils d'Enki/Ptah ? Leur « dieu de la corde qui mesure la terre », c'était Toth. Lui qui était (comme le relatent les *Récits des magiciens*) celui qui avait été désigné pour être le gardien des secrets des pyramides de Gizeh. C'était Toth, à en croire Manéthon, qui succéda à Horus

sur le trône d'Égypte. Ce qui survint vers 8670 avant J.-C. – soit très exactement à l'époque de la fin de la seconde guerre de la pyramide.

Les grands Anunnaki avaient donc réglé les conflits qui les opposaient. Ils se préoccupèrent dès lors des affaires humaines.

À la lecture des tablettes anciennes, il apparaît clairement que cette conférence de la paix n'avait pas seulement évoqué la cessation des hostilités et la redéfinition de frontières territoriales convenues : elle avait jeté en outre la planification d'une colonisation des États par l'humanité ! Nous lisons qu'Enki « avait jeté aux pieds de son adversaire [Enlil] la liste des cités qui lui revenaient ». En retour, Enlil « avait jeté aux pieds de son adversaire [Enki] le pays de Sumer ».

Imaginons-les, ces deux frères, face à face. Enki – comme toujours – se montre le plus préoccupé par l'humanité et son devenir. Il en a fini avec les différends entre Anunnaki, il se tourne désormais vers l'avenir de l'humanité. L'après-Déluge avait vu le don de l'agriculture et de l'élevage de bétail. Se présentait désormais la chance de se projeter plus loin, et Enki la saisit. N'est-ce pas une initiative spontanée que

décrivent les anciens textes ? Voilà Enki qui trace au sol, « aux pieds d'Enlil », un plan de création de centres urbains humains dans ses territoires. Enlil l'agréa. Puis se met à tracer, « aux pieds d'Enki », le plan de réémergence des villes prédiluviennes dans le sud de la Mésopotamie (Sumer).

Enki posa une condition à la restauration des cités d'avant le Déluge en Mésopotamie : ses fils et lui devaient pouvoir circuler librement en Mésopotamie. Et Enki revendiqua la récupération du site d'Eridu, la terre sacrée de sa première station terrestre. Enlil accepta. Ses paroles : « Sur mon territoire, que ta demeure soit éternelle. À chaque fois que tu viendras à moi, ma table surchargée de mets ravira tes papilles. » Enlil exprima un souhait : en contrepartie de son hospitalité, il comptait sur Enki pour qu'il contribue aussi à la prospérité de la Mésopotamie : « Déverse l'abondance sur le pays, que chaque année accroisse ses richesses. »

Toutes ces questions réglées, Enki et fils regagnèrent leurs domaines d'Afrique.

Après leur départ, Enlil et fils passèrent en revue le devenir de leurs territoires, les anciens comme les

nouveaux. La première chronique, celle dont fit état Barton, relate que, dans l'intention de confirmer le statut de Ninurta, bras droit d'Enlil, comme hiérarchiquement supérieur à ses frères, son père lui donna toute autorité sur l'ancienne possession. Les terres d'Adad au nord-ouest se virent allongées d'un « petit doigt » (le Liban) pour y inclure le site d'atterrissage à Baalbeck. Le pays qui fut l'objet du conflit – appelons-le le Grand Canaan, de la frontière de l'Égypte au sud à celle d'Adad au nord, avec la Syrie d'aujourd'hui – fut placé sous l'autorité de Nannar et ses enfants. À cette fin, « un décret fut pris », scellé et marqué d'une offrande comestible partagée par tous les dieux les plus importants.

Mais une version plus tendue de ces derniers réglages se lit dans « Je chante la chanson de la mère des dieux ». À ce tournant clé, la rivalité entre Ninurta – l'héritier légitime de par sa filiation à Enlil et né de la demi-sœur de son père – et Nannar, premier-né d'Enlil et de son épouse Ninlil, éclata avec force. Enlil, nous dit-on, considérait avec faveur le statut de Nannar : « Un premier-né [...] de belle allure, bien bâti, d'une intelligence incomparable. » Enlil « l'aimait

» parce que Nannar lui avait donné deux petits-fils de la plus grande importance, les jumeaux Utu/Shamash et Inanna/Ishtar. Il nomma Nannar SU.EN – « Seigneur démultiplicateur » –, une épithète de grande portée, de la racine de laquelle l’akkadien/sémitique tira l’appellation de Nannar, Sîn. Mais Enlil eut beau favoriser Nannar, il n’en demeurerait pas moins que Ninurta restait l’héritier légitime. Il était « le premier des combattants d’Enlil » et avait conduit les enliliens à la victoire.

Le cœur d’Enlil balançait entre les deux, Sîn et Ninurta. Sîn choisit ce moment pour appeler sa femme Ningal à la rescousse afin qu’elle plaide sa cause auprès d’Enlil tout comme auprès de sa femme Ninlil, mère de Sîn :

Là où se décident les choses, il convoqua
Ningal,

Suen l’invita à s’approcher.

Que son père prenne une décision favorable,
voilà ce qu’elle lui demanda

[...]

Enlil soupesa [les mots qu’elle lui adressa]

[...]

Devant la mère, elle [plaida] [...]
« Souviens-toi de son enfance », dit-elle [à
Ninlil] [...]
Mère qui embrasse son fils [...]
À Enlil [...] : « Suis l'inclination de ton cœur »
[...]

Peut-on jamais imaginer le rôle décisif que les conjointes auront joué dans ces décisions cruciales qui touchent au devenir des dieux et des hommes pour les millénaires à venir ? Voilà Ningal venue plaider pour son époux. Voici Ninlil impliquée dans le parti que prend Enlil dans son hésitation. Mais alors une troisième grande déesse entre en scène – dont les paroles vont brusquer la décision incertaine...

Enlil se voit pressé par Ninlil de décider « selon son cœur », contre la raison, en avantageant son premier-né au détriment de son héritier légitime. C'est alors que « Ninurta prit la parole pour dire [...] » Sa protestation a disparu avec les versets endommagés. Mais le récit se poursuit. Nous apprenons que Ninharsag pèse de tout son poids en faveur de son fils Ninurta :

Elle se mit à vitupérer, à se lamenter devant son

frère.

L'on aurait dit une femme enceinte qui se démène [elle dit] :

« Au sein de l'Ekur, j'en appelle à mon frère,
ce frère qui me fit porter un bébé.

À mon frère, j'en appelle ! »

Pourtant, l'appel de Ninharsag manqua sa cible. Elle avait pris la posture de sœur d'Enlil au nom de l'enfant (Ninurta) qu'il lui avait fait. Mais son appel sembla s'adresser à Enki. Enlil, fort irrité, lui jeta à la figure : « Quel est ce frère dont tu te réclames ? Ce frère, dis-tu, mais lequel donc t'a fait un enfant ? » Dès lors, sa décision avantagea le parti de Sîn. Et c'est de ce jour même que la nation du spatiodrome devint le pays de Sîn – la péninsule du Sinaï.

Enlil pris sa décision finale : il nomma le fils de Sîn commandant en chef du Centre de contrôle de la mission :

Il convoqua Shamash,
petit-fils de Ninlil.
Il le prit [par le bras].
Il l'institua en Shulim.

Jérusalem – *Ur-Shulim*, – « la cité de Shulim » – fut placée sous l'autorité de Shamash. Son nom, SHU.LIM, signifiait « le site suprême des quatre régions », auquel s'appliqua l'emblème sumérien des « Quatre régions » (*Figure 53a*), peut-être le prototype de l'emblème juif, l'étoile de David (*Figure 53b*).

Jérusalem avait succédé à la Nippur de l'avant-Déluge en tant que Centre du contrôle de la mission de l'après-Déluge. Elle avait au passage hérité de l'ancien titre de Nippur, celui de Nombriil de la Terre – le point central d'interconnexion divine qui rendait possibles les allées et venues entre Terre et Nibiru. À la manière du plan de focalisation prédiluvien avec Nippur pour centre, le site choisi en tant que « Nombriil de la Terre » – le mont Moriah – croisait la médiane, le cap d'atterrissage au milieu du corridor de rentrée (*Figure 54*). À égale distante de la plate-forme d'atterrissage de Baalbeck (BK) et le spatiodrome même (SP).

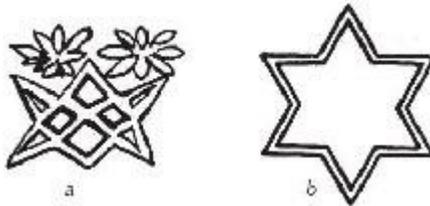


Figure 53

Les deux ancrages du Corridor de rentrée se devaient d'être situés à égale distance du Centre de contrôle de la mission (JM). Mais à la différence des plans originels, il fallait cette fois introduire un changement puisque la « Demeure à l'image d'une montagne », repère artificiel – la Grande Pyramide –, avait été désaffectée, privée de ses cristaux et de son équipement, rendue non fonctionnelle par Ninurta. La solution passait par la construction d'une nouvelle cité phare, toujours précisément sur l'axe nord-ouest du corridor de rentrée mais au nord de Gizeh. Pour les Égyptiens, elle prit le nom de cité d'Anu. Son symbole hiéroglyphique la représentait sous la forme d'une haute tour aux façades pentues (*Figure 55*) dotée d'une superstructure plus élevée telle une flèche pointée vers le ciel. Les Grecs, bien des millénaires plus tard, nommèrent le site *Héliopolis* (« la cité d'Hélios », le dieu solaire) – du même nom qu'ils baptisèrent Baalbeck. Dans les deux cas, il s'agit d'une traduction de noms antérieurs qui liaient les deux sites à Shamah, « Celui qui brille comme le soleil ». En réalité, Baalbeck avait pour nom *Beth-Shemesh* dans la Bible,

la Demeure de Shamash, Héliopolis en grec.

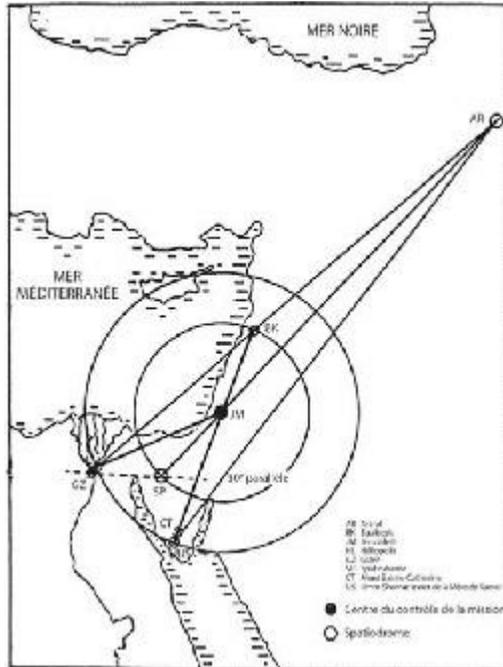


Figure 54

L'échange de sites repères au profit d'un ancrage au nord-ouest du Corridor de rentrée de Gizeh (GZ), Héliopolis (HL), exigeait un changement parallèle de l'ancrage sud-est afin de conserver aux deux repères une équidistance avec le mont Moriah. L'on trouva et adapta à la fonction un mont à peine moins élevé que le mont Sainte-Catherine (SC), mais en intersection

précise avec l'axe du Corridor de rentrée. Il reçut l'appellation de mont d'*Umm-Shumar* (mont de la Mère de Sumer, US sur la carte). Des listes sumériennes de lieux géographiques dénommèrent les deux élévations montagneuses voisines du Tilmun KA HARSAG (« le sommet de la Porte ») et HARSAG ZALA.ZALAG (« le sommet de l'Éclat).



Figure 55

La construction, la gestion du personnel et celle des structures aérospatiales en Tilmun et Canaan exigeaient de nouvelles voies d'accès et des avant-postes de sécurité. La voie océane vers Tilmun fut améliorée par la création d'une ville portuaire (« ville de Tilmun », pour la distinguer du « pays de Tilmun ») sur la rive est de la mer Rouge, probablement à l'emplacement de

l'actuelle ville portuaire d'el-Tor [Tur Sināï]. Le projet conduisit en outre, j'en suis persuadé, à l'établissement de la plus vieille ville du monde, Jéricho, qui fut dédiée à Sîn (*Jericho* en hébreu), avec son symbole cosmique, la lune.

L'ancienneté de Jéricho a depuis toujours constitué une énigme aux yeux des archéologues. Lesquels classent grossièrement l'avancée humaine (débutée à partir du Proche-Orient) entre le Mésolithique (« âge moyen de la pierre »), qui vit l'introduction de l'agriculture et de la domestication animale vers 11000 avant J.-C., et le Néolithique (« nouvel âge de la pierre »), trois mille six cents ans plus tard, avec son cortège de villages et la poterie. Jéricho était déjà là : un site urbain qu'avaient bâti les inconnus qui y vivaient peut-être vers 8500 avant J.-C., alors même que l'homme n'avait pas encore appris à mener vie dans une communauté...

Les énigmes de Jéricho ne sont pas liées seulement à son âge. Aussi à ce que les archéologues y ont déniché : des maisons aux fondations de pierre, aux portes montées en jambages de bois. Les murs, soigneusement recouverts de plâtre, étaient peints de rouge, de rose,

d'autres couleurs – parfois même décorés de peintures murales. Des âtres habilement montés et des bassins étaient encastrés dans des sols chaulés, sols souvent rehaussés de motifs décoratifs. L'on inhumait parfois les disparus sous le sol des demeures – tout enterrés qu'ils étaient, on ne les oubliait pas : on retrouva au moins dix crânes qui avaient été emplis de plâtre pour que l'apparence du défunt soit sauvegardée (*Figure 56*). Leurs traits, tout le monde en convient, se révélaient plus affinés que ceux des Méditerranéens lambda de l'époque. L'ensemble urbain était protégé par un mur massif tout autour de la ville (des millénaires avant Josué !). Élevé au milieu d'une douve de plus de neuf mètres de large et plus de deux mètres de profondeur, creusée dans le roc « sans pics ni hoes » (James Mellaart, *Villes primitives d'Asie Mineure*⁶²). L'on se retrouvait face à un « développement spectaculaire [...] dont les racines, écrit Mellaart, nous échappent toujours ».

L'énigme de ce Jéricho préhistorique se renforce par la trace de silos à grains circulaires, dont l'un fut retrouvé en partie sur pied. Dans une cuvette surchauffée proche de la mer Morte, à deux cent

cinquante mètres sous le niveau de la mer, sur un site non propice à la culture des céréales, l'on trouva les restes d'importantes provisions de blé Et d'orge sous forme de stockage permanent. Qui avait pu établir cette ville à la pointe du progrès si tôt ? Qui donc était venu y résider ? et de qui servait-elle les intérêts en sa qualité de cité marchande fortifiée ?



Figure 56

L'on obtiendra la réponse à cette énigme, je le crois, à travers la chronologie des « dieux », non pas celle

des hommes. L'explication de cet incroyable premier établissement urbain de Jéricho (des environs de 8500 à 7000 avant J.-C.) passe par le constat qu'il correspond très exactement à la période, selon Manéthon, du règne de Toth en Égypte (environ 8670 à 7100 avant J.-C.). Son accession au trône, comme nous l'ont montré les textes mésopotamiens, suivit la conférence de paix. Les récits égyptiens disent que cette accession fut actée « par la réunion des facteurs déterminants d'Anu après la nuit de la bataille » et après qu'il avait participé à « la défaite du Vent tempétueux » (Adad) « et de la Tornade » (Ninurta), ce qui avait contribué à « faire en sorte que les deux ennemis parviennent à signer la paix ».

La période que les Égyptiens associèrent au règne de Toth s'identifie comme un temps de paix entre les dieux, phase durant laquelle se fondèrent avant tout des centres urbains liés à la construction et à la protection des complexes aérospatiaux nouveaux.

La voie maritime de l'Égypte à Tilmun, à travers la mer Rouge, devait se doubler d'une route terrestre à même de relier la Mésopotamie au Centre de contrôle de la mission et au spatioport. De toute éternité, cette

route terrestre suivait l'Euphrate pour aboutir à l'étape de grand chemin d'Harran, dans la région où coule la Balikh. Arrivé là, le voyageur choisissait de filer plein sud le long de la côte de la Méditerranée – route que les Romains, plus tard, dénommeraient *Via Maris* (« la route de la mer ») – ou bien de suivre la côte est du Jourdain, le long de la non moins connue Grand-route royale. La première constituait l'itinéraire le plus court pour l'Égypte. La seconde conduisait au golfe d'Eilat, à la mer Rouge, à l'Arabie et vers l'Afrique, tout comme à la péninsule du Sinaï. Et à la rive ouest du Jourdain *via* plusieurs gués aménagés. La voie même par laquelle était acheminé l'or africain.

L'axe vital, celui qui menait directement au Centre de contrôle de la mission à Jérusalem, passait par Jéricho. Le point de passage où les Israélites traversèrent le Jourdain pour gagner la Terre promise. Le même carrefour sur lequel, selon mon hypothèse, des millénaires plus tôt, les Anunnaki établirent une cité de surveillance pour ce point de passage et un centre de ravitaillement pour les voyageurs en transit. Un avant-poste des dieux avant que l'homme n'investisse Jéricho.

Les Anunnaki n'avaient-ils créé un tel centre urbain que sur la rive ouest du Jourdain, quitte à laisser la rive est, par où passait la Grand-route royale, sans protection ? La raison exige qu'un centre a dû exister sur la rive opposée est du Jourdain, tout autant. Un tel site a bel et bien été mis en évidence, même s'il demeure méconnu hors du milieu archéologique. Ce que l'on y découvrit se montra encore plus extraordinaire que les trouvailles de Jéricho.

L'endroit aux reliefs si curieux fut d'abord mis au jour en 1929 par une mission archéologique mise sur pied par l'Institut biblique pontifical du Vatican. Les archéologues emmenés par Alexis Mallon furent frappés par le haut degré de civilisation dont témoignait le site. Les strates d'habitations les plus anciennes (datées de l'ordre de 7500 avant J.-C.) se révélèrent pavées de briques. Quand bien même la période d'occupation s'étendit-elle de la fin de l'âge de pierre jusqu'à l'âge du bronze, les archéologues s'étonnèrent de constater que ce fut une seule et même civilisation qui montra sa présence à toutes les époques.

Le site doit son nom à l'élévation sur laquelle il fut découvert – le Tell Ghassul. Son appellation d'origine

reste inconnue. Secondé par plusieurs centres urbains satellites, il établissait sans conteste son contrôle sur le point de passage vital et sa route d'accès – route de nos jours toujours soumise à un nœud, le pont Allenby (*Figure 57*). Ce statut géographique stratégique du Tell Ghassul n'a pas échappé aux archéologues quand ils commencèrent à en exhumer les restes : « Du haut du tertre, l'on acquiert une vision panoramique digne d'intérêt. Le Jourdain à l'ouest dessine sa ligne sombre. Au nord, l'éminence de l'antique Jéricho. Et au-delà, les montagnes de la Judée, avec Béthel [Beth-El] et le mont des Oliviers de Jérusalem. Bethléem est cachée par le mont Montar [el-Muntar], mais les hauteurs de Tekoa [Tekoah] et les environs d'Hébron restent visibles. » (Alexis Mallon, Robert Koepfel, René Neuville, *Teleilat Ghassul, Compte rendu des fouilles de l'Institut biblique pontifical, 1929-1932*⁶³). En direction du nord, la vue était dégagée sur près de cinquante kilomètres. Côté est, on avait à portée de vue les monts de Moab et les premières pentes du mont Nébo. Vers le sud, « au-delà du miroir de la mer Morte, se découpait la montagne du sel, le mont Sodome ».

Les vestiges principaux mis au jour au tell Ghassul

de zone de travail. Laquelle présente des sous-divisions de formes rectangulaires dans lesquelles on avait aménagé des « cercles de pierres », souvent par paires. Rien à voir avec des foyers destinés à l'apprêt des aliments : non seulement en raison de leur caractère duel et de leur multiplication (pour quelle raison aurait-on eu besoin de six ou huit « coins feu » dans une seule « zone » ?), aussi parce quelques-uns correspondaient au sommet d'un cylindre dont le puits s'enfonçait loin dans le sol. En combinaison avec ces aménagements, l'on trouva d'énigmatiques « bandes de cendres » (*Figure 58*), restes d'un matériau combustible, recouverts de sable fin puis de la terre de l'endroit, apportée pour servir à nouveau de support à une nouvelle couche de ces « cendres en lignes ».

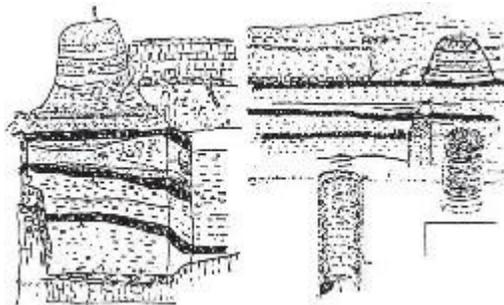


Figure 58

En surface, le sol était jonché de galets, débris de rocs fracassés par une force indéterminée qui les avaient en outre noircis. Parmi les objets manufacturés, l'on trouva une petite pièce d'argile ronde durcie au feu (*Figure 59*), façonnée avec soin pour servir à un emploi technique inconnu.



Figure 59

Le mystère ne fit que se creuser avec les découvertes réalisées dans les zones d'habitation. Les murs des maisons rectangulaires s'étaient écroulés comme sous l'effet d'une force brutale survenue juste au-dessus du sol, ce qui avait fait basculer les parties supérieures du mur carrément à l'intérieur.

Grâce à ce basculement sans bavure, il fut possible de reconstituer quelques-unes des étonnantes décorations murales exécutées sur ces murs, et recouvertes de multiples fois. Dans un cas même, une sorte de cage grillagée ménagée sur le dessin créait sur le mur une illusion tridimensionnelle. Dans l'une des maisons, il semble que chaque mur ait été consacré à la représentation d'une scène. Dans une autre, un divan en alcôve était aménagé de telle sorte que l'occupant, allongé, bénéficiait de la vision de la fresque qui couvrait toute la paroi face à lui. Elle montrait toute une rangée de gens – dont deux personnes assises sur un trône – qui faisaient face (ou qui saluaient) quelqu'un d'autre semble-t-il tout juste sorti d'un objet émetteur de rayons.

Les archéologues inventeurs de ces fresques au cours des campagnes de fouilles 1931-1932 et 1932-1933 supposèrent que l'objet rayonnant pouvait s'assimiler à une « étoile » à rayons peinte, des plus inhabituelles, mise au jour dans un autre édifice. Il s'agissait d'une « étoile » à huit branches, elle-même incluse dans une « étoile » à huit rayons plus grande, le tout agencé dans l'élanement de huit autres rayons (*Figure 60*). Le

dessin sophistiqué, réalisé dans une palette de formes géométriques, faisait preuve d'une exécution artistique dans les noirs, les rouges, les blancs, les gris et des nuances de ces teintes. Une analyse chimique des peintures utilisées révéla qu'elles n'étaient pas des substances naturelles, mais de complexes mélanges de douze à dix-huit minerais.

Ceux qui avaient rendu les fresques à la lumière partirent du principe que l'« étoile » à huit branches revêtait quelque « portée religieuse ». Ils soulignèrent que l'« étoile » à huit rayons, emblème de la planète Vénus, était le symbole céleste d'Ishtar. Pourtant, aucune preuve de quelque culte religieux que ce soit, nuls « objets de culte », statuettes de dieux, etc. ne furent jamais trouvés à Tell Ghassul, ce qui constitue une autre anomalie du coin. Et qui montre, d'après moi, que l'endroit était investi non par les fidèles mais par les objets du culte : les « dieux » antiques, les Anunnaki.

Il se trouve que je suis tombé sur une représentation similaire à Washington, aux États-Unis. Elle figure au foyer du siège de la National Geographic Society : une mosaïque au sol représente une boussole, marque de

l'intérêt que porte la Society aux points cardinaux terrestres et à leurs positions intermédiaires (est, nord-est, nord, nord-ouest ; ouest, sud-ouest ; sud, sud-est). Ce fut dans cette intention, je pense, que les anciens artistes peintres réalisèrent l'œuvre : pour marquer leur relation, et celle du site, avec les quatre régions de la Terre.

Que l'« étoile » rayonnante n'eut aucune portée sacrée se voit au surplus conforté par le caractère d'irrespect des graffiti qui la polluaient tout autour. On y trouve (*Figure 60*) des édifices aux murs épais, des nageoires de poisson, des oiseaux, des ailes, un bateau, voire (selon certaines interprétations), un dragon des mers (en haut à gauche de la *Figure*). Ces graffiti furent peints dans des nuances de jaune et de brun en plus des couleurs déjà citées.

Deux formes offrent un intérêt spécial. Elles figurent deux grands « yeux » saillants. Nous en connaissons mieux le sujet dans la mesure où de telles représentations existent à une échelle bien plus grande, et avec force détails, sur les murs d'autres maisons. Des objets à la forme globale sphérique ou ovale, striés dans leur partie haute et peints en noir et blanc. Au

centre, s'imposent les deux grands « yeux », disques noirs parfaits inscrits dans des cercles blancs. Le bas des figures montre deux (ou quatre ?) supports allongés peints en rouge. Entre ces jambages techniques, vient s'insérer un dispositif en forme de bulbe qui pointe hors du corps principal (*Figure 61*).

De quoi s'agissait-il donc ? Des « tornades » des textes procheorientaux (dont l'Ancien Testament), des « soucoupes volantes » anunnaki ? Fresques, cercles de pierres, bandes de cendres, galets en vrac et noircis, la situation même de l'endroit – tout ce qui fut exhumé et probablement une grande part de ce qui reste à découvrir – assimilent Tell Ghassul à un camp fortifié et à un dépôt destiné aux patrouilles aéroportées des Anunnaki.

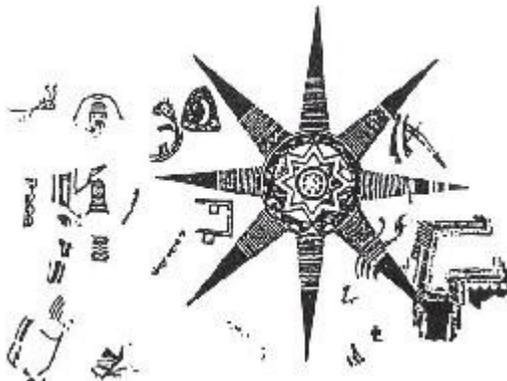


Figure 60

Le point de passage Tell Ghassul/Jéricho joua des rôles aussi importants que miraculeux à travers plusieurs événements relatés par la Bible. À telle enseigne que l'intérêt du Vatican pour le site pourrait en avoir été stimulé. C'est là que le prophète Élie traversa le fleuve (et gagna sa rive est) pour honorer un rendez-vous – au Tell Ghassul ? – à l'issue duquel il allait être emmené au ciel par « un chariot de feu [...] dans une tornade ». C'est dans la même zone qu'au terme de l'Exode israélien hors d'Égypte, Moïse (qui s'était vu refuser l'entrée dans Canaan même par le Seigneur) « [...] des steppes de Moab – région du Tell Ghassul –, il gravit le mont Nébo, sur le sommet [le plus élevé] qui est en face de Jéricho. Et le Seigneur lui montra toute l'étendue de terre : Galaad jusqu'à Dan, tout Neftali, la terre d'Éphraïm et de Manassé, toute celle de Judée jusqu'à la mer occidentale [Méditerranée]. Et le Neghev, le district de la vallée de Jéricho, cité des dattiers [...] » (Deutéronome, 34). Nous avons là la description d'un panorama tout aussi large que celui que découvrirent les archéologues depuis le haut du Tell Ghassul.

La traversée même, sous la menée de Josué, mit en scène le reflux miraculeux des eaux du Jourdain sous l'égide de l'arche d'alliance et de ses contenus. Alors, « [...] comme Josué était près de Jéricho, il leva les yeux, et regarda. Voici, un homme se tenait debout devant lui, son épée nue dans la main. Il alla vers lui et lui dit : Es-tu des nôtres ou de nos ennemis ? Il répondit : Non, mais je suis le chef de l'armée de l'Éternel, j'arrive maintenant. Josué tomba le visage contre terre, se prosterna, Et lui dit : Qu'est-ce que mon seigneur dit à son serviteur ? et le chef de l'armée de l'Éternel dit à Josué : Ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est saint [interdit] » (Josué, 5:13-15, traduction Louis Segond).

À ce moment, le chef des troupes de Yahvé lui dévoila le dessein du Seigneur pour la conquête de Jéricho. N'essaie pas de prendre d'assaut ses murs, dit-il. Mais fais porter l'arche d'alliance sept fois autour de la ville. Le septième jour, les sacrificateurs firent sonner leurs trompettes et le peuple poussa un grand cri, comme Josué le leur avait ordonné. « Et la muraille s'écroula » (Josué, 6:20).

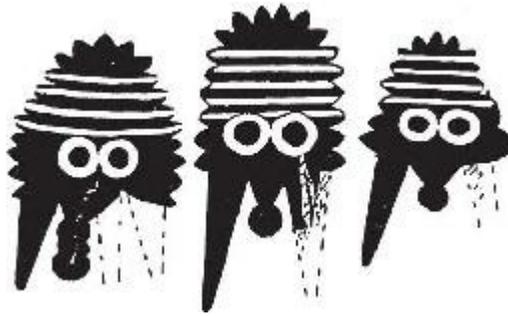


Figure 61

Jacob, lui aussi, alors qu'il traversait le Jourdain de nuit au cours de son retour d'Harran vers Canaan, se heurta à un « homme » et les deux hommes luttèrent jusqu'à l'aube. C'est alors seulement que Jacob comprit que son adversaire était une déité : « Jacob appela ce lieu du nom de Peniel : car, dit-il, j'ai vu [un dieu] face à face, et mon âme a été sauvée [je suis resté vivant] » (Gn, 32:30).

En réalité, l'Ancien Testament énonce clairement qu'il avait existé dans le lointain passé des colonies anunnaki aux abords critiques de la péninsule du Sinaï et de Jérusalem. Hébron, la ville de contrôle du trafic entre Jérusalem et le Sinaï « [...] s'appelait autrefois Kirjath Arba [littéralement, bastion d'Arba] : Arba avait été l'homme le plus grand [« roi »] parmi les

Anakim [c'est l'auteur qui souligne, NDT] » (Josué, 14:15). Les descendants des *Anakim*, nous apprend-on plus loin, résidaient encore dans la région au moment où les Israélites conquérèrent Canaan. Il existe en outre de nombreuses allusions bibliques aux demeures des *Anakim* sur la rive est du Jourdain.

Qui étaient ces *Anakim* ? On a rendu le terme, en règle générale, par « géants », à l'image du terme biblique *Néphilim* traduit de même. Mais j'ai déjà démontré de façon solide que lorsqu'il s'en réfère aux *Néphilim* (« Ceux qui s'en étaient descendus »), l'Ancien Testament désigne le « Peuple des fusées ».

Les *Anakim* ? Je soutiens qu'ils ne sont autres que les *Anunnaki*.

Personne n'a jamais, jusqu'à présent, porté une attention particulière au décompte de trois mille six cent cinquante ans que Manéthon assigne au règne des « demi-dieux » qui appartinrent à la dynastie de Toth. Pour ma part, j'estime le chiffre fort significatif en ce qu'il s'écarte de cinquante ans de l'orbite de trois mille six cents années de Nibiru, planète-mère des Anunnaki.

Ce n'est nullement par hasard, ai-je soutenu, que le saut de l'âge de pierre à la haute civilisation de Sumer

se soit manifesté sous la forme d'intervalles de trois mille six cents ans – vers 11000, 7400 et 3800 avant J.-C. À chaque fois, ce fut comme si une « main occulte » avait « tiré l'homme de son déclin pour l'élever à un degré supérieur de culture, de savoir et de civilisation », ai-je écrit dans *La Douzième Planète*. Chaque occurrence, je le soutiens, correspondait au retour des temps au cours desquels les Anunnaki retrouvaient la possibilité d'une navette entre la Terre et Nibiru.

Ces avancées se déploient à partir du noyau mésopotamien et irradient dans tout l'Ancien monde. Et l'« âge égyptien des demidieux » (ces rejetons de la cohabitation entre dieux et hommes) – soit des alentours de 7100 avant J.-C. à 3450 avant J.-C. selon Manéthon – coïncide incontestablement au Néolithique égyptien. Il est raisonnable de penser qu'à l'occasion de chacun de ces intervalles, le sort de l'humanité et les relations des dieux avec elle étaient l'objet de débats entre les grands Anunnaki, les « sept qui décrètent ». Je suis persuadé qu'une telle délibération présida à l'essor soudain, inexplicable autrement, de la civilisation sumérienne, et pour cause : les Sumériens nous ont légué les archives de ces débats !

Aux tout débuts de la reconstruction de Sumer, ce sont les cités antiques qui resurgirent sur son sol, mais elles n'étaient plus les villes propres aux dieux. Car les hommes étaient désormais admis dans ces centres urbains pour assurer l'exploitation des terres alentour, l'entretien des vergers et l'élevage des bétails au nom des dieux, tout comme ils étaient au service des dieux de toutes les façons possibles : cuisiniers et boulangers, artisans, confectionneurs d'habits, mais pas seulement, on les retrouve prêtres, musiciens, amuseurs et prostitués attachés au temple.

La première cité restaurée fut Eridu. En sa qualité de toute première colonie d'Enki sur la Terre, elle lui fut à nouveau attribuée et à perpétuité. Son sanctuaire initial (*Figure 62*) – une merveille d'architecture pour ces temps si reculés – se vit désormais relevé et agrandi pour devenir un splendide temple et habitation, l'E.EN.GUR.RA (« Demeure du dieu dont le retour est triomphant »), rehaussé d'or, d'argent et de métaux précieux venus du Monde du bas, et placé sous la protection du « Taureau du Ciel ». L'on restaura Nippur pour Enlil et Ninlil. On y bâtit une nouvelle *Ekur* (« Demeure à l'image d'une montagne », *Figure 63*), non

pas, cette fois, équipée à la façon d'un Centre de contrôle de la mission, mais pourvue d'armes exceptionnelles : « L'Œil supérieur qui balaie le pays ». Avec le « Rayon supérieur » que rien n'arrête. Le quartier sanctuarisé accueillait en outre l'« Oiseau aux sauts rapides » aux « serres duquel personne n'échappait ».

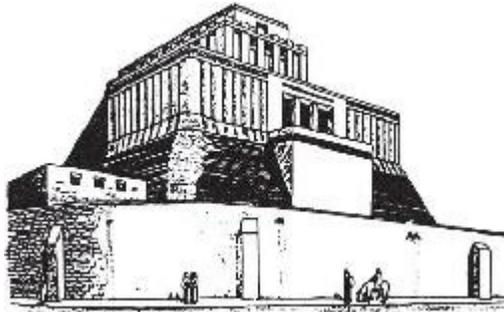


Figure 62

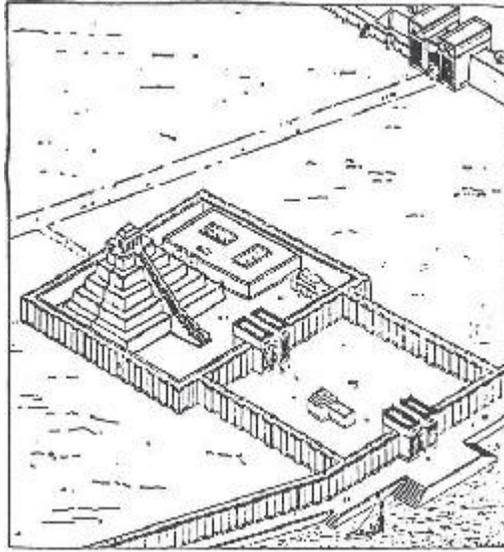


Figure 63

Un « Hymne à Eridu » publié et traduit par Adam Falkenstein (« Hymnes suméro-akkadiens », vol. VII⁶⁴) décrit un voyage d'Enki en route pour une assemblée de tous les grands dieux. L'occasion en fut une visite d'Anu sur la Terre, pour l'un de ces grands convents qui déterminaient le destin des dieux et des hommes sur Terre tous les trois mille six cents ans. À l'issue de quelques cérémonies protocolaires, quand « du breuvage qui grise les dieux avaient bu, ce vin qu'apprêtaient les hommes », le temps des décisions solennelles était venu. « Anu prit place sur le siège

d'honneur. À ses côtés, Enlil s'assit. Ninharsag occupa un fauteuil. »

Anu en appela à l'ordre du jour, « et aux Anunnaki dès lors adressa ces paroles » :

Grands dieux, vous qui céans êtes venus,
Dieux anunna, vous qui en assemblée de cour
êtes venus !

Mon fils s'est fait bâtir pour son usage une
Demeure.

Le seigneur Enki
Éleva l'Eridu semblable à la montagne sur
Terre.

En un site de toute beauté sa Demeure fit ériger.
En un site, Eridu, où le visiteur non agréé ne
saurait entrer [...]

Dans le sanctuaire duquel, venues de l'Abzu,
les divines formules Enki déposa.

Ceci énoncé, les délibérations abordèrent le thème majeur de l'ordre du jour : la plainte d'Enlil à l'encontre d'Enki, qu'il accusait de confisquer au détriment des autres dieux les « divines formules » – la connaissance de plus de cent aspects civilisationnels –,

une façon de réserver le progrès à Eridu et à son peuple (il est confirmé sur le plan archéologique qu'Eridu constituait la cité postdiluvienne la plus ancienne de Sumer, la source de la civilisation sumérienne). L'on convint qu'Enki devait partager les divines formules avec les autres dieux de façon qu'ils soient, eux aussi, en mesure d'établir ou de restaurer leurs centres urbains : la civilisation devait bénéficier à l'ensemble de Sumer.

Une fois bouclée la partie officielle des délibérations, les dieux résidant sur Terre réservèrent une surprise à leurs célestes visiteurs : à mi-chemin entre Nippur et Eridu, ils avaient construit un quartier sanctuarisé en l'honneur d'Anu. Une demeure dénommée de façon appropriée E.ANNA – « Maison d'Anu ».

Avant de quitter la Terre pour regagner leur propre planète, Anu et Antu son épouse s'offrirent une visite nocturne à leur temple terrestre. L'occasion de célébrer l'événement avec pompe. À l'arrivée du couple divin dans la ville nouvelle – que l'on connaîtra plus tard sous le nom d'Uruk (l'Erech de la Bible) –, les dieux les accompagnèrent en procession jusqu'à la cour du

temple. Un dîner formidable les attendait, avant lequel Anu, assis sur un trône, devisait avec les dieux. Antu, et les déesses qui l'accompagnaient, se changèrent dans le quartier du temple dit « la Maison du lit d'or ».

Des prêtres et d'autres personnels du temple servirent du « vin et de la bonne huile » avant de sacrifier « un taureau et un bélier pour Anu, Antu et tous les dieux ». Mais le banquet ne commença que lorsque la nuit fut assez avancée pour que les planètes deviennent visibles : « Jupiter, Vénus, Mercure, Saturne, Mars et la Lune – sitôt qu'elles feront leur apparition. » Quand ce fut le cas, et après un lavement de mains cérémoniel, l'on servit la première partie du repas : « Viande de taureau, viande de bélier, volaille [...], accompagnées d'une bière de premier choix et de vin du pressoir. »

L'on observa une pause pour ménager le point fort de la soirée. Aux premières mesures d'un groupe de prêtres qui psalmodient l'hymne « *Kakkab Anu etellu shamane* », « La planète d'Anu s'élève dans le ciel », un officiant s'avança « au plus haut étage de la tour du temple » pour scruter le ciel en quête de l'apparition de la planète d'Anu, Nibiru. Au moment attendu et dans le

secteur du ciel prédéterminé, la planète devint visible. Immédiatement, les prêtres changèrent de répertoire pour chanter les compositions « À celle dont la brillance grandit, la planète céleste du Seigneur Anu » et « L'image du créateur a surgi ». On alluma un feu de joie en guise de signal. Au fur et à mesure que la nouvelle se répandait d'un poste d'observation à un autre, les feux de joie se succédaient. Avant que la nuit ne s'achève, c'est le pays tout entier qui était illuminé.

Au matin, l'on offrit des prières de grâces dans la chapelle du temple. Selon un protocole cérémoniel et symbolique, les visiteurs cosmiques procédèrent à leurs départs respectifs. Chant des prêtres :

« Anu s'en va. Anu, grand roi des cieux et de la Terre, nous implorons ta bénédiction », entonnèrent-ils. Anu donna la bénédiction sollicitée, et la procession progressa le long de la « Rue des dieux » vers la « Place de la barque d'Anu ». Puis reprirent prières et hymnes dans une chapelle dont le nom se lit « Construis la vie sur Terre ». Vint alors l'heure pour ceux qui restaient de bénir le couple sur le point de partir. On récita ces versets :

Très grand Anu, que le ciel et la terre te

bénissent !

Que les dieux Enlil, Ea et Ninmah te bénissent !

Que les dieux Sîn et Shamash te bénissent [...]

Que les dieux Nergal et Ninurta te bénissent

[...]

Que les Igigi qui sont au ciel

Et les Anunnaki qui sont sur Terre te bénissent !

Que les dieux de l'Abzu

et les dieux du pays sacré te bénissent !

Sur ce, Anu et Antou s'envolèrent pour le spatiodrome. Il s'agissait du dix-septième jour de leur séjour sur Terre, comme le date une tablette découverte dans les archives d'Uruk. La visite capitale prenait fin.

Les décisions qui en sont sorties ouvrirent la voie à la création de nouvelles villes venues s'ajouter aux anciennes. À commencer par Kish. Ninurta, « le fils prééminent d'Enlil », en assura le contrôle. Il en fit la première capitale administrative de Sumer. Le nouveau centre urbain d'Ur (« La ville » par excellence) fut créé au bénéfice de Nannar/Sîn, « le premier-né d'Enlil » – le site allait devenir le cœur économique de Sumer.

Des décisions supplémentaires furent prises. Elles démarraient une nouvelle ère dans le progrès de

l'humanité et sa relation avec les Anunnaki. À la lecture des textes sumériens consacrés au conclave crucial qui marqua le début de la grande civilisation de Sumer, l'on comprend que les « grands Anunnaki qui tranchent du destin des choses » décrétèrent que les dieux « étaient trop immensément supérieurs à l'humanité ». Le vocable utilisé – *elu* en akkadien – prend ce sens précis : « les Supérieurs ». De ce mot, *elu*, dérive l'*El* babylonien, assyrien, hébreu et ougarite – terme auquel les Grecs prêtèrent la connotation « dieu ».

Il était nécessaire, décidèrent les Anunnaki, de donner à l'humanité une « royauté » qui fût un intermédiaire entre eux-mêmes et les citoyens humains. Toutes les archives sumériennes confirment que cette décision majeure fut arrêtée lors de la visite d'Anu, au cours du conseil des grands dieux. Un texte akkadien (la *Fable du tamaris et du palmier dattier*) nous restitue la rencontre intervenue « il y a bien longtemps, dans la nuit des temps » :

Les dieux du pays, Anu, Enlil et Enki,
Se réunirent en une assemblée.
Enlil et les dieux tinrent conseil.

Il se trouvait assis à leurs côtés Shamash.

Il se trouvait assise à leurs côtés Ninmah.

À cette époque, « il n’existait point encore de royauté dans le pays. C’étaient les dieux qui étaient les maîtres de la loi ». Mais le grand conseil résolut de changer la situation et de gratifier l’humanité d’une royauté. Toutes les sources sumériennes se recourent : la première cité royale fut la ville de Kush [Kish]. Les hommes désignés par Enlil pour endosser le titre de roi étaient désignés sous le terme de LU-GAL, « Hommes de pouvoir ». L’Ancien Testament nous livre le même recueil dans la Genèse, 10 : ce fut au temps où l’humanité établissait ses royaumes :

Kush [Cusch] engendra aussi Nemrod ;

c’est lui qui commença à être puissant sur la terre [...]

Il régna d’abord sur Babel, Érec [Érech], Akkad [Accad]

et Calné, au pays de Schinear [Sumer] (Gn, 10:8-10).

Alors que le texte biblique cite les trois premières

capitales en désignant Kush, Babylone et Érec, la Liste sumérienne des rois mentionne que la royauté passa de Kush à Érec puis à Ur, en passant Babylone sous silence. L'apparente contradiction s'explique : je la relie à l'épisode de la tour de Babel (Babylone) que l'Ancien Testament ne se fait pas faute de relater avec un luxe de détails. Cet épisode, d'après moi, est à mettre en relation avec l'insistance que montre Marduk à revendiquer, aux lieu et place de Nannar, toute légitimité sur la capitale à venir de Sumer. Il intervient sans aucun doute à l'époque de la recolonisation de la plaine de Sumer (la Shinear biblique), quand l'on reconstruit de nouveaux centres urbains :

Après avoir quitté l'est,
ils trouvèrent une plaine dans le pays de
Shinear
et s'y installèrent.
Ils se dirent l'un à l'autre :
« Allons ! Faisons des briques et cuisons-les au
feu ! »
La brique leur servit de pierre,
et le bitume de ciment (Gn, 11:2, traduction
Louis Segond).

C'est alors que le complot à l'origine de l'épisode fut suggéré de la part d'un instigateur innommé : « Allons ! Construisons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel [...] » (11:4).

« L'Éternel [Yavhé] descendit pour voir la ville et la tour que construisaient les hommes [...] » (11:5). Il s'adresse à des homologues non désignés : « Les voici qui forment un seul peuple et ont tous une même langue, et voilà ce qu'ils ont entrepris ! Maintenant, rien ne les retiendra de faire tout ce qu'ils ont projeté » (11:6). Et Yavhé de reprendre à l'intention des mêmes homologues : « Allons ! Descendons et là brouillons leur langage afin qu'ils ne se comprennent plus mutuellement » (11:7). Puis « L'Éternel les dispersa loin de là sur toute la surface de la Terre. Alors ils arrêterent de construire la ville » (11:8).

Qu'il ait existé une époque au cours de laquelle « Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots » (11:1) revient comme un leitmotiv dans les compilations historiques sumériennes. L'incident confirme que la confusion des langues, associée à la dispersion de l'humanité, constitua un choix délibéré des dieux. À l'image de l'Ancien Testament, les écrits

de Bérose stipulèrent que « les dieux introduisirent une diversité de langues parmi les hommes, lesquels, jusqu'alors, avaient parlé le même langage ». Et comme le conte biblique, l'histoire de Bérose relie la diversification des langues et la dispersion de l'humanité à l'épisode de la tour de Babel : « Quand tous les hommes parlaient jadis le même langage, une poignée d'entre eux entreprirent d'ériger une grande tour élevée qu'ils feraient en sorte d'élever jusqu'au ciel. Mais le Seigneur, par l'envoi d'une tornade, brouilla leur plan et assigna à chaque tribu une langue spécifique qu'elle seule parlait. »

La conformité des deux récits indique l'existence d'une source commune plus ancienne de laquelle les compilateurs de l'Ancien Testament et Bérose avaient tiré leur information. Même si l'on admet qu'un tel texte source n'a pas encore été retrouvé, l'on sait que George Smith, pour sa toute première publication en 1876, avait indiqué avoir découvert dans la bibliothèque d'Assurbanipal de Ninive « un récit mutilé d'une partie de l'histoire de la tour ». Récit, concluait-il, qui était à l'origine gravé sur deux tablettes. Sur l'une de celles qu'il avait exhumées (K-

3657), six colonnes de signes cunéiformes avaient été écrites. Mais il n'avait pu rassembler que des fragments de quatre d'entre elles. Il s'agit en toute certitude d'une version akkadienne du récit sumérien de la tour de Babel. Elle établit que l'épisode fut mené non pas par l'humanité mais bien par les dieux mêmes. Une humanité qui n'a joué que le rôle d'un pion dans l'affrontement.

Telle qu'elle fut colligée par George Smith puis retraduite par W. St Chad Boscawen dans ses *Travaux de la Société d'archéologie biblique* (vol. V⁶⁵), l'histoire débutait sur l'identification de l'instigateur. Mais les dommages infligés aux caractères ont oblitéré le nom. « Les pensées » ruminées par ce dieu en son cœur « étaient malintentionnées. Envers le père des dieux [Enlil] il se montrait menaçant ». Pour mettre en œuvre son projet diabolique « il corrompt par le péché le peuple babylonien », il poussa « petits et grands à se réunir sur le tertre ».

Dès lors que l'entreprise déloyale parvint à la connaissance du « seigneur du tertre parfait » – que l'on avait déjà identifié à Enlil dans le conte du *Bétail et du grain* –, Enlil « parla sur Terre à l'intention du

ciel [...] il éleva son cœur auprès du seigneur des dieux, Anu, son père. Au plus profond de lui, il en espérait une directive. En même temps, il éleva [son cœur, sa voix ?] vers Damkina ». Nous savons pertinemment qu'elle était la mère de Marduk. Si bien que tous les indices convergent pour nous désigner Marduk comme l'instigateur. Mais Damkina se rallia à sa cause : « Je me dresse aux côtés de mon fils... » Dans le verset tronqué qui suit, elle déclare que « son nombre » – s'agit-il de son rang ordinal de statut ? – était en jeu.

La partie lisible de la colonne III fait état des efforts d'Enlil pour dissuader la faction rebelle de poursuivre dans ses intentions. Il est dit s'élever dans un tourbillon : « Nunamnir [Enlil] depuis le ciel s'adressa à la terre. [Mais] ils ne le suivirent pas dans sa voie. Ils l'affrontèrent violemment. » Ce que voyant, Enlil « rejoignit le sol ». Mais sa présence physique même sur place n'emporta pas la décision. La dernière colonne nous livre que « dès lors qu'il ne put freiner les dieux », il n'eut plus que la force pour recours :

Il accula à sa fin totale, au cours de la nuit,
Leur tour bastion.

Dans sa colère, il jeta en outre cet ordre :
La dispersion, telle fut sa décision.
Il ordonna que leurs conseils fussent brouillés.
[...] il coupa court à leur élan.

L'antique scribe mésopotamien punctua le récit de la tour de Babel d'un rappel amer : Puisque « contre les dieux ils s'étaient révoltés avec violence, chaudes furent leurs larmes pour Babylone. Ils la pleurèrent tant et plus ».

La version biblique elle aussi dénomme *Babel* (Babylone, en hébreu) l'endroit où prit place l'incident. Nom significatif puisque sous sa forme akkadienne – *Bab-Ili* – il signifiait « Porte des dieux », le site par lequel les dieux arrivaient et repartaient de Sumer.

C'était bien là, dit la narration biblique, que les conjurés avaient l'intention de bâtir « une tour dont le sommet touche le ciel ». Mots identiques au nom tangible de la ziggourat (une pyramide à sept degrés), construction éminente au sein de l'ancienne Babylone (*Figure 64*) : E.SAG.ILA, « la Demeure au faîte élevé ».

Ainsi, textes biblique et mésopotamien – à l'évidence puisés à une chronique sumérienne originelle – rendent compte du même épisode : la

tentative avortée de Marduk de faire échouer le transfert de royauté de Kush à Érec puis à Ur – cités appelées à devenir les centres de pouvoir de Nannar/Sîn et de ses enfants – pour imposer la suzeraineté de sa propre cité, Babylone.

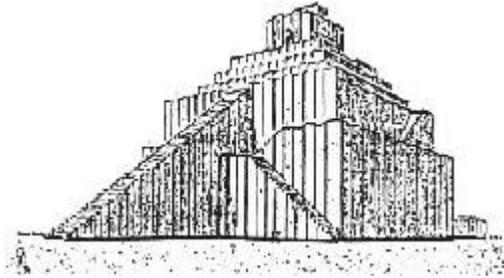


Figure 64

Une tentative par laquelle Marduk, pourtant, allait déclencher une série d'événements riches en tragédies.



Chapitre 10

Piégé dans la pyramide...

Le différend suscité par la tour de Babel provoqua le terme inattendu de la plus longue ère de paix sur Terre de mémoire d'homme. La succession des événements tragiques que l'épisode avait déclenchés a eu une influence directe, je pense, sur la Grande Pyramide et explique les mystères qu'elle véhicule. Pour les élucider, je vais proposer l'exposé de ma théorie personnelle sur la façon dont cette structure unique a été planifiée puis érigée avant d'être scellée puis violée.

Il s'est ajouté aux nombreuses énigmes attachées à la construction et à l'utilisation de la Grande Pyramide de Gizeh une paire de nouvelles questions sans réponse après son achèvement. Toutes les théories avancées, élaborées à partir de l'*a priori* que la fonction de la pyramide était de servir de tombeau royal, se sont

révélées inadéquates et incomplètes. J'ai la certitude que les réponses ne doivent rien aux pharaons et tout aux histoires divines.

Des écrits de chroniqueurs grecs et romains de l'âge classique comportent plusieurs allusions à la Grande Pyramide : elles montrent qu'ils connaissaient fort bien, à leur époque, l'existence de la pierre-pivot d'entrée dans la pyramide, le couloir descendant et le puits souterrain. Mais qu'ils n'avaient aucune connaissance du réseau supérieur de passages, de galeries et de chambres dans la mesure où l'accès ascendant était soigneusement scellé à l'aide de trois blocs massifs de granite que camouflait au surplus une pierre triangulaire⁶⁶, de telle sorte que le visiteur qui s'aventurait dans le couloir descendant ne soupçonnait pas même l'existence d'un point de jonction avec un couloir ascendant (*Figure 65*).

Au fil des siècles, la connaissance même de l'entrée originelle fut oubliée. Et quand (en 820 après J.-C.), le calife Al-Mamoun décida d'entrer dans la pyramide, ses hommes de main creusèrent un tunnel à l'aveugle dans la maçonnerie. Ce n'est que lorsqu'ils entendirent la chute d'une pierre quelque part dans la pyramide

qu'ils orientèrent leur progression dans la direction du son perçu pour atteindre le couloir descendant. La pierre qui était tombée était l'écran triangulaire qui cachait la jonction avec le couloir ascendant. Elle avait révélé la présence du bouchon de granite. Incapables ne fût-ce que d'entailler les blocs dudit granite, les fouilleurs s'attaquèrent à la pierre calcaire qui les entourait jusqu'à pénétrer dans le couloir ascendant et de là découvrir les passages supérieurs de la pyramide. Les historiens arabes le confirment, Al-Mamoun et ses foreurs ne trouvèrent rien d'autre nulle part que le vide.

En déblayant le couloir ascendant des débris – fragments des pierres calcaires qui avaient glissé d'une façon ou d'une autre le long du passage jusqu'au bouchon de granite –, ils se frayèrent un chemin pour parvenir à l'extrémité supérieure. Au sortir de ce tunnel carré, ils purent se tenir debout parce qu'ils avaient atteint le carrefour formé par le couloir ascendant avec un passage horizontal qui débouchait sur la Grande Galerie (*Figure 66*). Ils poursuivirent le long du passage horizontal pour arriver à la chambre voûtée qui en marquait le terminus (que les explorateurs, plus tard, dénommèrent « Chambre de la reine »). Espace vide,

tout comme sa niche énigmatique (*revoir Figure 49*). Ils retournèrent sur leurs pas à la jonction des couloirs puis entreprirent l'ascension de la Grande Galerie (*revoir Figure 45*). Ses rainures impeccablement taillées, désormais vidées de tout contenu et simples reliefs, aidèrent à la montée – rendue glissante par un dépôt de poussière blanche qui avait recouvert le sol de la galerie et les rampes. Ils se hissèrent sur le « grand degré » qui s'élève à l'extrémité de la galerie de plain-pied avec l'antichambre. Dans laquelle ils pénétrèrent, constatèrent la disparition de ses herse de condamnation (*Figure 67*). Ils rampèrent jusqu'à la chambre voûtée supérieure (qui prendra le nom de « Chambre du roi »). Elle était nue, à l'exception d'un bloc de pierre évidé (que l'on surnommait « le coffre »), mais qui, à son tour, était vide.

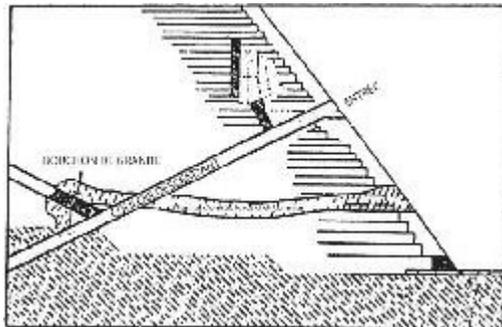


Figure 65

De retour au carrefour des trois passages (couloir ascendant, Grande Galerie et passage horizontal), les ouvriers d'Al-Mamoun remarquèrent un trou béant côté ouest, là où un tronçon de la pierre de la rampe avait été brisé et évacué (*Figure 68*). L'orifice menait, *via* un court passage horizontal, à un conduit vertical que les Arabes prirent pour un puits. En se laissant descendre le long de ce « boyau de mine » (comme il fut désigné depuis), ils découvrirent qu'il ne constituait que la partie supérieure de toute une série d'un long réseau (de plus de soixante mètres) de conduits connectés sinueux qui se terminait en une jonction sur deux mètres avec le couloir descendant ; de quoi, donc, assurer la liaison entre les chambres supérieures, les passages et les chambres inférieures (*Figure 66*). Tout indique que l'entrée basse était obturée et invisible pour quiconque aurait suivi le couloir descendant. Jusqu'au moment où l'équipe Al-Mamoun a descendu toute la longueur du boyau de mine avant d'arriver à l'extrémité du couloir descendant et de forcer l'ouverture.



Figure 68

Les découvertes des fouilleurs arabes comme des explorations plus tardives ont fait naître leur lot de questions. Pourquoi a-t-on obstrué l'ascenderie, quand, et qui incarne ce « on » ? Pourquoi a-t-on creusé à travers la pyramide et son fondement rocheux le boyau de mine si contourné, quand, et qui fut ce « on » ?

La première théorie, celle qui a perduré le plus, a confondu les deux premières questions en une seule réponse. Parce qu'elle partait du principe que la pyramide avait été érigée sur l'ordre du pharaon Khufu (Khéops) pour en faire son tombeau, l'hypothèse arguait qu'après le dépôt de son corps momifié dans le « coffre » de la « Chambre du roi », les ouvriers

avaient laissé glisser les trois blocs de granite depuis la Grande Galerie le long de la pente de l'ascenderie⁶⁷. Le but : sceller la tombe. La manœuvre conduisait à piéger vivants les hommes dans la Grande Galerie. Pour déjouer l'intention des prêtres, les ouvriers auraient alors déplacé le dernier bloc de pierre de la rampe, creusé le boyau de mine, atteint le couloir descendant pour finir par sauver leur peau en atteignant l'orifice d'entrée/sortie de la pyramide.

Pourtant, cette théorie ne résiste pas à un examen critique.

Le puits a été obtenu par la mise en relation de sept segments distincts (*Figure 66*⁶⁸). Il s'ouvre avec le segment supérieur, horizontal (*A*), qui mène de la Grande Galerie à un autre segment, lequel s'enfonce à la verticale (*B*). Jusqu'à rejoindre au moyen d'un segment sinueux *C* un autre segment vertical plus bas, *D*. Puis lui succède un long segment *E*, rectiligne mais à la pente vertigineuse qui va déboucher sur un segment plus court, noté *F*, dont l'angle d'inclinaison n'est pas le même. À l'extrémité de *F*, un segment qui se voulait horizontal mais qui accuse une déclivité légère (*G*) finit par assurer la jonction du boyau avec la descenderie.

Si l'on met de côté les jonctions, soit les segments horizontaux *A* et *G*, le puits proprement dit (segments *B*, *C*, *D*, *E* et *F*), malgré ses changements de directions perceptibles dans le plan nord-sud, conduit exactement à un secteur est-ouest parallèle aux couloirs et aux chambres. Il existe un pas de l'ordre de deux mètres entre le boyau et les passages, hormis à la jonction haute et basse assurée par les segments *A* et *G*.

Mais si les trois segments hauts du boyau traversent quelque deux mètres de pierre calcaire de la pyramide, les segments qui s'enfoncent plus bas furent creusés dans près de quarante-six mètres de masse rocheuse. La poignée d'ouvriers abandonnés pour assurer le glissement des bouchons de granite (si l'on en croit la théorie citée) n'aurait en aucun cas suffi pour forer dans la roche. De plus, si le forage avait été entrepris par le haut, *quid* des gravats qu'ils n'auraient pu évacuer qu'en les remontant, au fur et à mesure du creusement ? Comme le boyau offre une ouverture de soixante-dix centimètres tout au long de la plupart de ses segments, ce sont plus de vingt-huit mètres cubes de gravats qu'il aurait fallu entasser dans les passages supérieurs et les chambres.

Compte tenu de telles impossibilités, de nouvelles hypothèses ont été avancées. Elles se sont fondées sur l'idée que le puits avait été creusé du bas vers le haut (et du coup, les gravats étaient évacués le long du couloir descendant à l'extérieur de la pyramide). Mais à quelle fin ? Réponse : ce fut accidentel. Au moment où le pharaon allait être enseveli, un tremblement de terre aurait ébranlé la pyramide, ce qui aurait conduit à la descente prématurée du bouchon de granite. Dès lors, ce ne sont pas seulement les manœuvres mais des membres de la famille royale et des prêtres importants qui auraient été emmurés vivants. Fortes des plans de la pyramide alors encore accessibles, des équipes de secours auraient foré vers le haut, atteint la Grande Galerie et sauvé les dignitaires.

Cette théorie (tout comme celle, depuis longtemps rejetée, qui évoquait des pilliers de tombe transformés en tunneliers) bute, entre autres impasses, sur la finition du puits. À l'exception du segment *C* tout à fait irrégulier, creusé grossièrement à travers la maçonnerie, et du tronçon *G*, dont deux côtés du boyau globalement carré furent laissés bruts et dont la planéité se révèle médiocre, tous les autres segments se

montrent rectilignes, ajustés, à la finition soignée et aux angles respectés sur toute leur longueur. Pourquoi des foreurs d'urgence (ou des pilleurs de tombe) auraient-ils perdu un tel temps à peaufiner et à figoler ? Pourquoi se seraient-ils ingéniés à polir les flancs quitte à compliquer sérieusement le perçage du boyau ?

Au fur et à mesure que l'évidence se faisait jour qu'aucun pharaon n'avait jamais été enseveli ni conservé au sein de la Grande Pyramide, une nouvelle hypothèse eut ses supporters : le puits avait été creusé pour autoriser une inspection des fissures apparues dans la roche à l'occasion d'un tremblement de terre. Les tenants les plus diserts d'une telle hypothèse furent les frères John et Morton Edgar (« Dans les couloirs et les chambres de la Grande Pyramide »⁶⁹). Ils étaient mus par leur zèle religieux et voyaient dans la pyramide l'expression des prophéties bibliques. Ils visitèrent, déblayèrent, scrutèrent, mesurèrent et photographièrent tous les arpents connus de la pyramide. Ils démontrèrent de façon probante que le court passage horizontal vers le boyau de mine (*A*), de même que le tronçon vertical supérieur (*B*) appartenaient bel et bien à la construction originelle de la pyramide (*Figure 69*).

De même, ils découvrirent que le segment vertical le plus profond (*D*) avait été soigneusement appareillé de blocs maçonnés à son passage à travers une cavité (surnommée « la Grotte ») dans le socle rocheux (*Figure 70*). Il aurait pu avoir été ainsi appareillé quand le socle rocheux se trouvait encore à l'air libre, avant que « la Grotte » ne fût recouverte par la maçonnerie de la pyramide. Autrement dit, cette partie-là, elle aussi, devait avoir appartenu – très tôt – à la conception originale de la pyramide en construction.

Au cours de l'érection de la pyramide au-dessus de son périmètre – si l'on suit la théorie des Edgar – un tremblement de terre violent fissura le socle rocheux en plusieurs endroits. Poussés par le besoin de connaître l'étendue des dégâts qui allait déterminer la possibilité ou non de poursuivre la construction de la pyramide sur le socle rocheux atteint, les architectes firent creuser dans le roc les segments *E* et *F* pour servir de puits d'inspection. Ils estimèrent que le risque n'était pas suffisant pour renoncer à la poursuite des travaux. Mais pour se donner les moyens d'une inspection régulière, un court tronçon (*G*) de l'ordre de deux mètres fut foré à partir du couloir descendant pour rejoindre le

segment F , de quoi permettre l'accès aux puits d'inspection par le bas.

Même si les théories des frères Edgar (exposées plus tard en détail par Adam Rutherford dans [sa revue] *Pyramidology*) furent adoptées par tous les pyramidologues dignes de ce nom comme par certains égyptologues, elles sont loin de résoudre les énigmes. Si les segments allongés E et F devaient servir de puits d'inspection, pourquoi ont-ils été façonnés si soigneusement au prix d'une grande perte de temps ? Quel était le but des tronçons verticaux originels B et D ? À quelle époque et pour quelles raisons a-t-on forcé le passage dans la maçonnerie du segment sinueux C ? Et *quid* des obstructions de granite : à quoi pouvaient servir ces bouchons en l'absence de funérailles et d'ensevelissement ? À aucune de ces questions n'ont été apportées de réponses satisfaisantes, pas plus de la part des pyramidologues que des égyptologues.

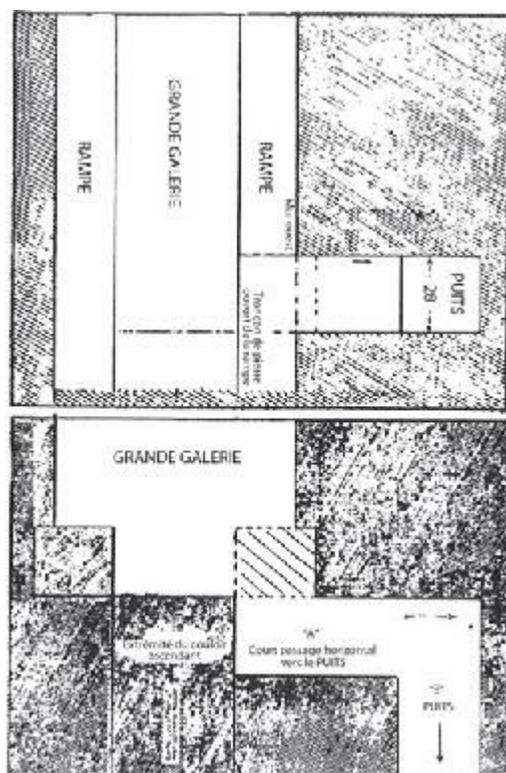


Figure 69

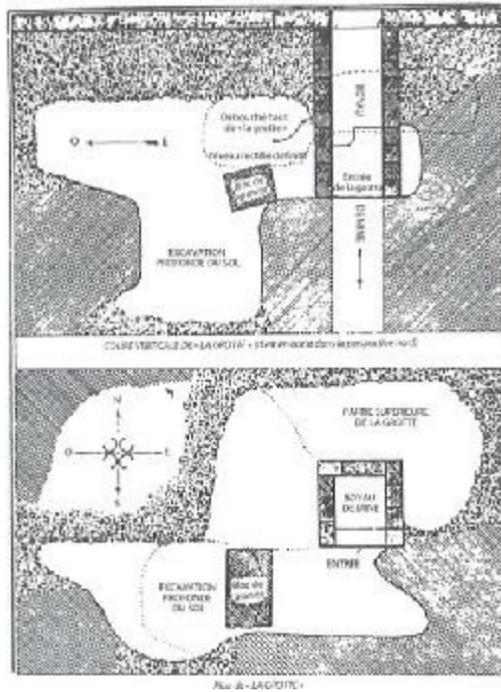


Figure 70

Et pourtant, les arpentages et les mesures relevés par ces deux groupes de chercheurs portent en eux les réponses : les principaux segments du boyau de mine, selon moi, ont bel et bien été creusés par les constructeurs originels, mais non pas après coup ni en réponse à une urgence. Ils furent bien plutôt pensés dès l'origine : il s'agissait d'un équipement utile aux repérages pour la construction de la pyramide.

Bien des études ont déjà été écrites au fil des siècles sur les proportions remarquables de la Grande Pyramide et sur ses ratios géométriques. Pourtant, parce que toutes les autres pyramides ne contenaient que des couloirs intérieurs descendants et des chambres basses, l'on a eu tendance à continuer à ne voir dans son ascenderie globale qu'un développement ultérieur. En conséquence, l'on a accordé qu'une médiocre attention à certains alignements entre l'ascenderie et la descenderie de la pyramide, lesquels ne peuvent être pris en compte que si les couloirs ascendants et descendants ont été calculés et mis en place ensemble dès le début. Ainsi en va-t-il, par exemple, du point à l'intérieur de la Grande Galerie où le sol s'élève brutalement pour former le grand degré (U), axe central de la « Chambre de la reine » (Q), et d'un renforcement (R) du passage horizontal le plus bas : ils sont parfaitement alignés sur la ligne qui partage la pyramide en deux. *Idem* pour une marche de descente énigmatique (S) du passage horizontal supérieur, alignée avec l'extrémité (P) du couloir descendant. Il existe d'autres alignements étonnants, comme le montre le diagramme ci-après.

Tous ces alignements relèvent-ils de coïncidences, d'anomalies architecturales, ou bien sont-ils dus à un plan soigneusement tracé et à un agencement pensé ? Je vais m'efforcer à présent de montrer que ces alignements et d'autres, jusqu'alors ignorés, sont le fruit d'un aménagement ingénieux, pourtant pas si complexe, de la pyramide. Je prouverai au passage que les segments initiaux du boyau de mine ont fait partie intégrante de la construction, mais mieux, qu'ils ont été pensés dès le traçage du plan.

Concentrons-nous d'abord sur le segment *D* dans la mesure où j'ai des raisons de penser qu'il a été établi le tout premier. On s'accorde sur l'idée que le tertre rocheux sur lequel la pyramide repose fut façonné en gradins. La partie basse du soubassement rocheux (visible de l'extérieur) a constitué l'étage zéro. Sa partie haute se situe au niveau « Grotte ». On y voit le fondement (l'« assise ») de la pyramide. Puisque le segment *D* s'ouvre au-dessous de cette maçonnerie, il a bien fallu qu'il fût creusé et appareillé en travers de la Grotte et du socle rocheux avant toute construction au-dessus. Autrement dit, avant les segments *A*, *B* et *C* du puits. Puisque la seule façon de forer en pleine roche

est de l'attaquer sur sa face visible au pied. Le segment *F*, lequel entame sa déclivité exactement à l'extrémité du tronçon *D*, n'a pu se voir creuser qu'après l'exécution du segment *D*. *F* a forcément été mis en chantier après *E*. Et *G* a été achevé en dernier.

Je l'exprime autrement : *D* a exigé pour son creusement une grande précision (*revoir Figure 70*) à travers la Grotte et la masse rocheuse *avant* tous les autres tronçons du puits. Mais pour quelle raison l'a-t-on positionné à cet endroit ? Pourquoi fallait-il qu'il fût d'une verticalité parfaite ? Pourquoi ne pas l'avoir poursuivi tout droit vers le haut au lieu de lui assigner sa longueur telle qu'elle existe ?

Pourquoi, de même – ce qui est passé totalement inaperçu –, le segment *E* est-il incliné par rapport à *D* et à l'assise selon l'angle précis de quarante-cinq degrés ? Et pour quelle raison, si *E* ne devait servir que de boyau de connexion, ne l'a-t-on poursuivi jusqu'à ce qu'il rejoigne le couloir descendant, alors qu'il forme un coude pour devenir le segment *F* ? Autre question : le prolongement imaginaire de ce segment *F* – autre particularité que personne n'a relevée – va rejoindre le couloir ascendant selon un angle de quatre-vingt-dix

degrés. Pourquoi ?

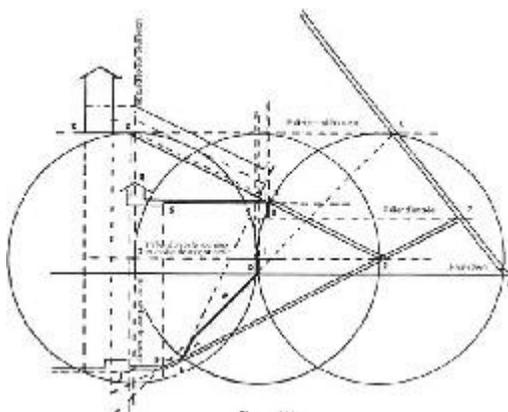


Figure 71

Pour répondre à cette avalanche de questions, voici les questions que je me suis posées : comment les architectes de la pyramide ont-ils conçu et réalisé ces symétries, ces alignements parfaits et ces ratios géométriques remarquables ? La solution à laquelle je suis parvenu gagnera à se voir représenter sous forme de schéma (*Figure 71*). Il s'agit d'une représentation des intérieurs de la pyramide, dessinée par mes soins telle qu'elle a pu l'être par les concepteurs de la pyramide eux-mêmes – j'ose le penser : un plan architectural simple, mais ingénieux, qui traduit l'impressionnante symétrie, les alignements, la

perfection même en quelques lignes et trois cercles !

L'édification de la pyramide commença par le nivellement du tertre rocheux sur lequel elle allait s'élever. Pour conférer à la structure la meilleure stabilité, la roche ne fut arasée pour former assise qu'en fonction du périmètre de la pyramide. Au cœur du plateau, la roche gagnait en hauteur, par degrés. C'est alors, je pense, que l'on choisit la Grotte – une dépression naturelle du socle rocheux ou bien une cavité artificielle – comme point à partir duquel serait établi le départ de tous les alignements.

À cet endroit, le premier puits, le *D*, fut ménagé verticalement à travers la Grotte – en creusant sur une longueur la roche, en le poursuivant par une maçonnerie de blocs (*revoir Figure 70*). Sa hauteur (*revoir Figure 71*) correspond précisément à la distance qui sépare l'assise de l'affleurement de la roche et l'ouvrage de maçonnerie s'élève juste au cœur de la pyramide.

On a reconnu depuis belle lurette que la valeur π – le facteur qui détermine les ratios entre un cercle ou une sphère, ses éléments linéaires et ses projections de surface – fut employée pour fixer la circonférence, les faces et la hauteur de la pyramide. Notre schéma

montre clairement qu'à l'aide de trois cercles de diamètres identiques, ce n'est pas seulement l'enveloppe de la pyramide qui fut calculée, mais bien tous ses attributs internes.

Un équipement de type théodolite introduit dans le segment *D* a projeté un faisceau vertical dans un but que nous allons décrire sous peu. Mais auparavant, il avait établi sa visée de façon à matérialiser le plan de séparation du soubassement rocheux et de la maçonnerie, ligne sur laquelle l'on établit les centres des trois cercles. Le premier cercle (point 1) fut centré sur le segment *D*. Les points 2 et 3, là où leurs cercles respectifs coupent la ligne du théodolite, servirent de centres pour les deux autres cercles en imbrication.

Pour tracer ces cercles, les architectes de la pyramide durent bien sûr calculer le rayon adéquat. Les chercheurs concentrés sur la Grande Pyramide ont longtemps ressenti la frustration de ne pouvoir appliquer à ses proportions parfaites les anciennes unités égyptiennes de mesures – ni la coudée commune de vingt-quatre doigts ni la coudée royale de vingt-huit doigts (20.63", soit cinq cent vingt-cinq millimètres). Il y a près de trois siècles, Sir Isaac Newton en vint à la

conclusion qu'une mystérieuse « coudée sacrée » de l'ordre de 25.2" avait été en usage, non seulement pour la construction de la pyramide, mais aussi bien pour l'assemblage de l'arche de Noé et l'édification du Temple de Jérusalem. Égyptologues comme pyramidologues font leur désormais ce constat, en tout cas pour la pyramide. Mes propres calculs montrent que le rayon arrêté pour les trois cercles que j'ai imaginés équivaut à soixante de ces coudées sacrées. Le chiffre soixante, et ce n'est pas fortuit, est le nombre basique du système mathématique sexagésimal sumérien. Cette mesure de soixante coudées sacrées se montre omniprésente dans les longueurs et les hauteurs de la structure pyramidale interne comme à travers les dimensions de sa base.

Le rayon choisi, l'on traça les trois cercles. Et dès lors, l'allure de la pyramide se révéla : là où le deuxième cercle coupait la ligne d'assise (point 4) s'élèverait la face de la pyramide selon un angle de cinquante-deux degrés – angle parfait puisque le seul à inclure les ratios π au sein de la pyramide.

À partir du bas du segment *D*, l'on fora alors le segment *E* vers le bas, exactement incliné de quarante-

cinq degrés par rapport à D . La visée du théodolite générée depuis le haut du E , qui coupe le cercle 2 au point 5, donna l'inclinaison des faces pyramidales et matérialisa du même coup le palier de mi-hauteur. Sur lequel devaient s'aligner la Chambre du roi et l'antichambre (ligne 5 U-K), et finir la Grande Galerie. En prolongeant la déclivité du segment E , l'on fixait le point P, terminus du couloir descendant. Puis une ligne verticale à partir de P allait donner le positionnement de la marche de descente du passage horizontal supérieur.

Tournons-nous vers le troisième cercle : nous constatons que son centre (point 3) marqua l'axe central vertical de la pyramide. À son intersection avec la ligne de mi-hauteur fut installé le « grand degré » (U) qui coïncide avec l'extrémité de la Grande Galerie et le commencement du plancher de la Chambre du roi (Q), aménagée exactement sur la ligne de mi-hauteur. Relions le point 2 au point U : et voilà tracée la base du sol du couloir ascendant comme celui de la Grande Galerie.

L'on fora alors le boyau F à partir de l'extrémité du boyau E de telle façon que sa projection coupât la ligne

2-U du sol de l'ascenderie à angle droit (quatre-vingt-dix degrés). Là où il coupe le premier cercle (point 6), on traça une ligne alignée avec le point 2, en la poursuivant jusqu'à la face pyramidale (point 7). Le couloir descendant était figuré, l'on avait son point de jonction avec le couloir ascendant (au point 2) et l'entrée de la pyramide.

Les puits *D*, *E* et *F* couplés aux trois cercles avaient ainsi fixé les structures essentielles de la Grande Pyramide. Restaient à déterminer pourtant les points d'arrivée du couloir ascendant, le départ de la Grande Galerie et, en fonction d'eux, situer le niveau du passage horizontal vers la Chambre de la reine. C'est là, estimé-je, qu'entraît en scène le boyau *B*. Personne n'avait encore remarqué que sa longueur égale avec précision celle du boyau *D*, et qu'elle marque exactement la distance entre le niveau d'entrée et celui du passage horizontal. L'on creusa *B* là où le sol de l'ascenderie coupe le cercle 2 (point 8). Son puits vertical se situe dans le prolongement du commencement du mur élevé de la grande galerie. La distance entre le point 8 et le point 9, là où la projection de *D* coupe la ligne horizontale issue de 8,

correspond au spectaculaire orifice de jonction représenté sur la *Figure 68*.

Le segment *B*, en connexion au point 8 avec les passages *via* le court tronçon de transfert *A*, aura ainsi donné l'accès aux bâtisseurs de la pyramide pour qu'ils achèvent leur œuvre interne. Après la fin des travaux, ces segments n'avaient plus aucune fonction architecturale ou fonctionnelle à assurer, si bien que leur entrée fut recouverte d'une pierre ajustée, en forme de triangle, à la rampe (*Figure 72*).

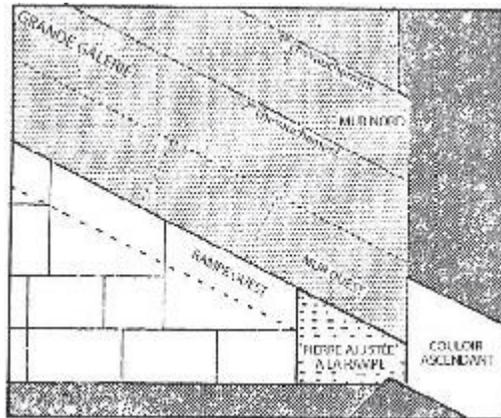


Figure 72

À leur tour, les segments *D*, *E* et *F* ont été rendus invisibles au fur et à mesure que la maçonnerie pyramidale s'élevait sur le socle rocheux. Peut-être fut-

ce la fonction du segment *G*, le moins figolé, que de servir à l'évacuation des théodolites traceurs des boyaux *D-E-F*, à moins qu'il n'ait été utilisé pour des vérifications ultimes. En dernier lieu, le point de jonction de ce segment *G* avec le couloir descendant fut occulté à l'aide d'un bloc de pierre ajusté à cet effet. Et ainsi disparurent aussi les boyaux de mine inférieurs.

Avec tous les segments du puits de mine cachés, la pyramide était achevée. Tous ? À vrai dire à l'exception d'un seul. Celui que nous avons montré dépourvu de toute fonction ou de toute intention sur le plan de la pyramide comme pour sa construction.

Cette exception, c'est le segment *C*, sinueux et peu conventionnel avec ses méandres inattendus dans la maçonnerie, rugueux, brut, creusé en force à travers les pierres de calcaire au point de casser bon nombre des blocs laissés saillants. Quand, pourquoi, comment a-t-on voulu qu'existât cet énigmatique boyau *C* ?

Ce puits, je pense, n'existait pas à l'achèvement de la pyramide. Il fut foré en force dans l'urgence plus tard, quand Marduk fut emmuré vivant dans la Grande Pyramide.

L'emprisonnement de Marduk, tout vif, dans la «

sépulture grande comme une montagne », est établi avec certitude. Des textes ont été trouvés dont la traduction qui fait autorité en atteste. D'autres écrits mésopotamiens jetèrent quelque lumière sur la nature de sa faute. Quand on les recoupe tous, on a de quoi reconstituer une trame plausible des événements.

Parce qu'il avait été expulsé de Babylone et de Mésopotamie, Marduk revint en Égypte. Il s'installa rapidement à Héliopolis dont la fonction s'élargit en devenant son « centre du culte » par l'apport de ses reliques célestes rassemblées en un sanctuaire dédié où se rendirent en pèlerinage les Égyptiens pendant longtemps.

Marduk, qui cherchait à restaurer son hégémonie sur l'Égypte, comprit que les choses avaient bien changé depuis qu'il avait quitté le pays pour se lancer dans sa tentative de « coup d'État⁷⁰ » en Mésopotamie. Même si Toth, autant qu'on puisse le deviner, ne déclencha pas une lutte de conquête de la suprématie, quand bien même Nergal et Gibil fussent éloignés du centre du pouvoir, un rival nouveau, entre-temps, s'était manifesté : Dumuzi. Ce cadet d'Enki dont le domaine jouxtait la Haute-Égypte émergeait comme prétendant

au trône d'Égypte.

Derrière son ambition, ne cherchons personne d'autre que sa future femme Inanna/Ishtar – autre cause des soupçons et de la détestation de Marduk.

L'histoire de Dumuzi et d'Inanna – lui, un fils d'Enki, elle, petite-fille d'Enlil – se lit comme une version ancienne de Roméo et Juliette. À l'image du drame shakespearien, elle se termina en tragédie, par la mort et la vengeance.

La première mention de la présence d'Inanna/Ishtar en Égypte apparaît dans l'écrit d'Edfu qui traite de la première guerre de la pyramide. Elle y est nommée Ashtoreth (son nom cananéen), et l'on dit d'elle qu'elle avait fait son apparition sur le champ de bataille du côté des troupes offensives d'Horus. Comment justifier cette présence inexplicable en Égypte ? Peut-être pour y rencontrer son promis Dumuzi dont les forces combattantes étaient en train de traverser la région. Ce que nous confirme un texte sumérien : Inanna était venue rendre visite à Dumuzi (« le gardien de troupeaux ») au fin fond de sa campagne. On y lit à quel point Dumuzi attendait son arrivée et il prononça des paroles réconfortantes adressées à une épouse

qu'inquiétait l'avenir dans un pays étranger :

Le jeune galant attendait.
Dumuzi ouvrit la porte.
Tel un rayon de lune elle vint à lui [...]
Il la contempla, elle le réjouit,
Il la prit dans ses bras, la baisa.
L'homme des troupeaux enlaça la jeune femme.
« Je ne t'ai point fait venir pour que tu vives
l'esclavage [dit-il],
ta table sera splendide,
cette table splendide où je me sustente [...] »

Inanna Ishtar avait déjà alors reçu l'aval de ses parents, Nannar/Sîn et Ningal, tout comme celui de son frère, Utu/Shamash, pour qu'elle vive ce mariage d'amour style Roméo et Juliette, entre une petite-fille d'Enlil et un fils d'Enki. Quelques-uns des frères de Dumuzi et sans doute Enki en personne donnèrent aussi leur consentement. Ils lui offrirent la pierre bleue qu'elle adorait, un présent de lapis-lazuli. Ils ménagèrent la surprise en cachant les colliers et les pierres sous une grappe de dattes, son fruit préféré. Dans la chambre à coucher, elle découvrit « un lit en or

orné de lapis-lazuli que Gibil avait créé pour elle chez Nergal ».

C'est alors que la guerre éclata, que le frère affronta le frère. Tant que le conflit ne concerna que la progéniture d'Enki, personne ne trouva rien à redire à la présence d'une petite-fille d'Enlil. Mais après la victoire d'Horus, à partir du moment où Seth occupa des territoires qui n'étaient pas les siens, tout bascula. La deuxième guerre de la pyramide jeta les fils et les petits-fils d'Enlil contre les descendants d'Enki. « Juliette » dut se séparer de son « Roméo ».

Quand les deux amoureux se retrouvèrent après la guerre et que leur union fut consommée, ils passèrent des jours et des nuits en plein bonheur, dans le ravissement – thème dont se sont emparées bon nombre de chansons d'amour sumériennes. Mais même en plein ébat amoureux, Inanna y allait de ses chuchotements récriminateurs à l'encontre de Dumuzi :

Tes territoires si agréables comme l'est ta
bouche

Méritent une reconnaissance princière !

Mate ce pays rebelle, que croisse la nation.

Je saurai diriger ce pays comme il se doit !

En une autre occasion, elle lui avoua avoir eu une vision :

J'ai eu la vision d'une nation étendue
Qui avait élu Dumuzi dieu de ce pays [...]
Car j'avais exalté le nom de Dumuzi,
Je lui avais forgé son rang.

En dépit de quoi, ce ne fut pas une union heureuse faute d'avoir donné naissance à un héritier – condition impérative, semble-t-il, pour nourrir les ambitions des dieux. Il advint ce qu'il arriva : pour tenter de procréer un héritier mâle, Dumuzi recourut à une tactique qu'avait mise en œuvre dans le passé son propre père : il tenta de séduire sa propre sœur pour lui faire l'amour. Mais si, en ces temps reculés, Ninharsag avait répondu aux avances d'Enki, la sœur de Dumuzi, Geshtinanna, s'y refusa. Poussé au désespoir, Dumuzi outrepassa un tabou sexuel : il la viola.

Cette histoire tragique figure sur une tablette cataloguée par les exégètes sous la cote CT.15.28-29. Le récit raconte la façon dont Dumuzi prit congé d'Inanna à laquelle il annonça son intention de se rendre en la plaine du désert à la rencontre de ses

troupeaux. Il avait fait en sorte que sa sœur, « sa sœur qui savait les chants, s’y trouvait ». Elle, elle croyait avoir été conviée à un déjeuner sur l’herbe. Alors qu’ils « mangeaient les mets parfaits, apprêtés de miel et de beurre, qu’ils buvaient la bière divine si agréable au nez », et « qu’ils coulaient des moments heureux [...] Dumuzi se résolut à le faire ». Pour préparer sa sœur à ce qu’il avait en tête, Dumuzi s’arrangea pour qu’un agneau copule avec sa mère, puis qu’un agnellet ait une saillie avec sa sœur agnelle. Face au spectacle de cet inceste animal, Dumuzi se mit à attoucher sa sœur dans une posture similaire, « mais sa sœur ne comprit pas ». Au moment où les gestes de Dumuzi chassèrent toute ambiguïté, Geshtinanna « résista en hurlant ». Mais « il la chevaucha [...] sa semence à lui inonda sa vulve à elle [...] Arrête ! cria-t-elle, c’est le déshonneur ! » Rien n’y fit.

Son viol perpétré, « le Pasteur, nullement impressionné, aucunement frappé de honte, s’adressa à sa sœur ». Nous ne saurons pas ce qu’il lui dit, la tablette est trop abîmée. Mais libre à nous de penser qu’il en est venu – « sans crainte ni indignité », comme le note le texte – à expliquer à Geshtinanna le pourquoi

de son acte. Il était clairement prémédité, le récit est clair à cet égard. On nous dit en outre qu’Inanna était dans la confiance : Dumuzi, avant son départ, « lui parla de son plan et quêta son avis », et Inanna « à son époux répondit sur le projet, à lui elle donna son avis ».

Le viol, selon les codes moraux des Anunnaki, constituait une transgression sexuelle majeure. Dans un passé révolu, quand les premiers groupes d’astronautes s’étaient posés sur Terre, une cour martiale avait condamné leur commandant en chef Enlil à l’exil pour s’être rendu coupable de viol sur la personne d’une jeune officier de santé (qu’il épousa par la suite). Dumuzi le savait parfaitement sans doute. Donc, soit il comptait bien voir sa sœur finir par céder volontairement, soit il avait des raisons suffisamment solides pour outrepasser l’interdit. L’accord préalable d’Inanna rappelle l’affaire d’Abraham dans la Bible et de sa femme nullipare Sarah, laquelle lui avait offert sa servante dans l’espoir qu’il lui fasse un héritier de sexe masculin.

Dumuzi avait conscience d’avoir commis un acte criminel : il fut saisi peu après de la prémonition qu’il paierait son geste de sa vie, comme le conte le texte

sumérien SHA.GA.NE.IR IM.SHI – « son âme était la proie des larmes ». Il fut composé sous la forme d'un rêve auto-réalisateur. Il raconte : Dumuzi s'endort et se met à rêver que tous ses titres et ses propriétés lui étaient arrachés l'un après l'autre par l'« Oiseau princier » en compagnie d'un faucon. Le cauchemar s'achève sur l'image que Dumuzi a de lui-même : il est étendu, mort, au milieu de ses bergeries.

À son réveil, il demanda à sa sœur Geshtinanna de lui révéler le sens du rêve. « Mon frère, dit-elle, ton rêve n'est en rien favorable, il est pour moi clair comme de l'eau de roche. » il prédisait que « des brigands allaient t'attaquer dans une embuscade [...] tes mains seront menottées, tes bras chargés de chaînes ». À peine Geshtinanna avait-elle fini de parler que les démons surgirent de derrière la colline et s'emparèrent de Dumuzi.

Menotté, entravé, Dumuzi en appela à Utu/Shamash : « Ô, Utu, toi, mon beau-frère, je suis le mari de ta sœur [...] Transforme mes mains en sabots de gazelle, change mes pieds en sabots de gazelle, fais-en sorte que j'échappe à ces démons !⁷¹ » Utu entendit l'appel, fit s'échapper Dumuzi. Au terme de quelques

péripéties, Dumuzi finit par trouver refuge chez le Vieux Belili – personnage douteux qui va jouer un double rôle. Dumuzi fut à nouveau capturé. Il reprit la poudre d’escampette. Pour finir par se retrouver une fois encore terré dans les bergeries. Un vent violent s’éleva qui renversa les coupes à boire. Ses poursuivants l’encerclèrent – tout ce qu’il avait vu dans son rêve. Alors, le final :

Les coupes gisaient, renversées.

Dumuzi était mort.

Toute la bergerie se délita au boutoir du vent.

Le théâtre du drame, dans ce texte, était une plaine désertique proche d’un fleuve. La géographie tient son rôle dans une autre version des événements, un texte intitulé « Le cri désespéré ». Il prend la forme d’une lamentation d’Inanna où elle décrit comment sept envoyés de Kur pénétrèrent dans la bergerie et tirèrent Dumuzi de son sommeil. Contrairement à la précédente version qui se contente de faire allusion à la capture de Dumuzi par des « démons », ce texte-ci coupe toute ambiguïté. Ces envoyés agissent sous le couvert d’une autorité supérieure : « Mon maître nous a envoyés

auprès de toi », annonça le chef de groupe au dieu à peine éveillé. Ils procèdent à la destitution de Dumuzi de ses signes extérieurs divins :

Dépose ta coiffe divine,
tiens-toi debout tête nue.
Ôte la robe royale,
tiens-toi dévêtu.
Dépose le sceptre divin que tu tiens en main,
tiens-toi mains nues.
Quitte les sandales sacrées,
tiens-toi pieds nus !

Dumuzi arrêté parvient à prendre la fuite et atteint le cours d'eau « à la grande digue dans le désert d'E.MUSH » (« Le repaire des serpents »). Il n'existe qu'un site de ce type en Égypte, là où désert et fleuve se rejoignent en une grande digue : la première cataracte du Nil. De nos jours, le grand barrage d'Assouan.

Mais les rapides empêchèrent Dumuzi de rejoindre l'autre rive où se tenaient sa mère et Inanna, prêtes à lui offrir leur protection. En fin de compte, « les eaux qui disloquent les bateaux entraînent le jeune dieu jusqu'à Kur. C'est à Kur que les eaux qui disloquent les

bateaux portèrent le mari d’Inanna ».

Ce texte et d’autres écrits parallèles révèlent que ceux qui s’en étaient venus procéder à l’arrestation de Dumuzi agissaient en réalité en vertu des ordres d’un dieu supérieur, le maître de Kur, qui « avait rendu une sentence à son encontre ». Mais il ne pouvait s’agir d’une condamnation décidée par la pleine assemblée des dieux : les dieux du parti d’Enlil, à l’exemple d’Utu/Shamash et d’Inanna, favorisaient la fuite de Dumuzi. Il s’agissait d’une condamnation unilatérale, décrétée par le maître du groupe chargé de l’arrestation. Il ne pouvait s’agir que de Marduk, frère aîné à la fois de Dumuzi et de Geshtianna.

Son identité transparaît dans un texte que les exégètes ont intitulé « Les mythes d’Inanna et de Bilulu ». On y apprend que le véreux Vieux Belili y prend les traits d’un personnage masculin, le seigneur Bilulu (EN.BILULU), travesti, double de la déité réelle qui diligenta l’expédition punitive contre Dumuzi. Des textes akkadiens consacrés aux épithètes divines expliquèrent qu’En-Bilulu était *el Marduk sha attati*, « le dieu Marduk pécheur » et « l’“attristeur” d’Inanna ».

Parce que, dès le début, Marduk avait désapprouvé

le mariage d'amour de Dumuzi et Inanna, à plus forte raison s'y opposa-t-il à l'issue des guerres de la pyramide. Le viol de Geshtianna dont Dumuzi s'était rendu coupable – pour des considérations politiques – constitua dès lors l'occasion pour Marduk de faire obstacle aux manœuvres d'Inanna en Égypte : par l'arrestation de Dumuzi et sa punition. Le décès de Dumuzi, dans des circonstances jamais éclaircies, se révéla probablement accidentel.

Mais que cette mort fût accidentelle ou pas, peu importait pour Inanna. Pour elle, Marduk avait causé la mort de son bien-aimé. Et, comme on le voit à travers les récits, elle n'eut de cesse de se venger :

Que contient le cœur sacré d'Inanna ?

La volonté de tuer !

Tuer le seigneur Bilulu.

Les exégètes, à force d'œuvrer à partir de fragments dispersés à travers les collections de tablettes mésopotamiennes de plusieurs musées, ont fini par réunir les parties d'un texte que Samuel N. Kramer (« Mythologie sumérienne⁷² ») intitula « Inanna et Ebih ». Il estimait qu'il appartenait au cycle des « mythes de la

chasse au dragon » dans la mesure où il évoquait le combat d’Inanna contre un dieu diabolique dissimulé au cœur de « La Montagne ».

Les fragments lisibles décrivent comment Inanna se dota d’une panoplie d’armes pour porter l’attaque contre le dieu dans sa cachette. Malgré les efforts des autres dieux qui tentaient de l’en dissuader, elle approcha avec hardiesse La Montagne qu’elle nommait E.BIH (« la maison de l’appel douloureux »). De toute sa superbe, elle lança :

Montagne, toi si élevée,
Toi qui surpasses toutes les autres [...]
Toi qui touches le ciel de ta pointe [...]
Pourtant je vais te détruire,
Je vais te jeter à bas [...]
En ton cœur j’infligerai la douleur.

Nul doute que La Montagne fût la Grande Pyramide. Pas d’hésitation sur le site de l’affrontement, Gizeh, en Égypte : la preuve ressort des textes, mais aussi d’une gravure sur un cylindre-sceau sumérien (*Figure 73*). Inanna – représentée sous sa forme attrayante coutumière, dans une pose demi-nue – apparaît

confrontée à un dieu juché sur trois pyramides. Des pyramides dessinées avec l'exactitude de leur apparence à Gizeh. Le signe égyptien de l'ankh, le prêtre porteur d'une coiffe à l'égyptienne et les serpents entrelacés : autant de marques d'un site unique, l'Égypte.



Figure 73

Inanna s'acharna à défier Marduk, désormais retranché dans l'imposant monument, et sa fureur se nourrit du silence qu'il opposait à ses menaces. « Pour la seconde fois, rendue furieuse par amour-propre, Inanna approcha [la pyramide] à nouveau et lança : “Mon grand-père Enlil m'a donné l'autorisation de pénétrer dans La Montagne !” » Elle fit montre de ses armes et prévint, hautaine : « Au cœur de La Montagne je vais pénétrer [...] Au sein de La Montagne

j'affirmerai ma victoire ! » Aucune réponse. Elle passa à l'attaque :

Elle frappa sans relâche les flancs d'E-Bih
comme chacun de ses coins,
Et jusqu'à la multitude de ses pierres dressées.
Mais au-dedans [...] le Grand Serpent qui était
entré
n'en finissait plus de projeter son poison.

Anu en personne, alors, intervint. Le dieu caché à l'intérieur, la prévint-il, disposait d'armes considérables. « Leur éclat se montre terrible. Elles s'opposeront à ton entrée. » Anu lui conseilla une autre tactique : réclamer justice en traînant celui qui se cachait devant un tribunal.

Les textes ne se privent pas de révéler l'identité de ce dieu. Ainsi dans les récits de Ninurta est-il désigné sous le nom d'A.ZAG et surnommé le Grand Serpent – respectivement nom et épithète péjorative enlilienne de Marduk. L'endroit où il se terre est à son tour clairement identifié comme « l'E.KUR dont les façades immenses atteignent les cieux » – la Grande Pyramide.

L'archivage du procès de Marduk et la sentence

prononcée nous sont livrés par un texte fragmenté publié par le département babylonien du Musée de l'Université de Pennsylvanie. Les lignes sauvegardées commencent au moment où les dieux ont encerclé la pyramide et quand un dieu désigné comme porte-parole s'adressa à Marduk « dans sa retraite ». « Celui qui jouait les démons, il l'implora. » Le message troubla Marduk : « Son cœur avait beau être serré de colère, des larmes limpides lui montèrent aux yeux. » Il accepta de sortir et de comparaître devant la justice. Le procès se tint en vue de la pyramide, dans un temple sis sur une rive du fleuve :

Là où se dit la vénération, près du fleuve,
en la compagnie de l'accusé, ils se rendirent.

Il est vrai qu'ils tinrent les ennemis en présence
les uns des autres.

Justice fut rendue.

Condamner Marduk, c'était aller au-devant du mystère de la mort de Dumuzi, point de litige. Que Marduk fut à l'origine de cette mort, voilà qui n'était pas douteux. Mais fut-elle préméditée ou accidentelle ? Dans le premier cas, Marduk méritait la peine de mort.

Mais que décider si son crime n'était pas délibéré ?

On en était là, en face des pyramides, en présence d'un Marduk tout juste extrait de sa tanière, quand la solution traversa l'esprit d'Inanna. Elle prit l'initiative de s'adresser aux dieux :

En ce jour, la Dame en personne,
Elle qui exprime la parole vraie,
Elle, l'accusatrice d'Azag, elle, la grande
princesse,
Exprima un jugement terrible.

Il existait un moyen de prononcer une condamnation à mort à l'encontre de Marduk sans devoir exécuter la sentence, dit-elle : qu'il soit enterré vivant au sein de la Grande Pyramide ! Qu'il y soit enfermé comme dans une gigantesque enveloppe cachetée :

Dans une grande enveloppe cachetée,
personne pour lui apporter de nourriture.
Seul, il souffrira,
toute source d'eau potable coupée.

Les dieux érigés en juges agréèrent ses suggestions :

« Tu es la maîtresse [...] Tu as dit le sort : qu'il en soit ainsi ! » Sûrs qu'Anu allait approuver le verdict, « les dieux alors transmirent leur volonté au ciel et à la terre ». L'Ekur, la Grande Pyramide, s'était transformée en prison. Et l'une des épithètes échues à celle qui la gouvernait devint, par la suite, « Maîtresse de la prison ».

Et c'est ainsi, je le soutiens, que l'on procéda à la condamnation hermétique de la Grande Pyramide. Marduk fut abandonné, seul, dans la « Chambre du roi ». Les dieux qui procédèrent à sa réclusion firent basculer derrière eux les bouchons de granite du couloir ascendant et scellèrent définitivement tous les accès aux chambres hautes et aux passages.

Via les conduits qui partaient de la « Chambre du roi » pour déboucher sur les faces nord et sud de la pyramide, Marduk recevait de l'air respirable. Mais il était privé de nourriture et d'eau. Il était enterré vivant, condamné à une lente agonie.



Le souvenir de l'enterrement de Marduk, vivant, dans la Grande Pyramide, a été conservé sur des tablettes

d'argile tirées des ruines d'Assur et de Ninive, les anciennes capitales assyriennes. Le texte d'Assur semble indiquer qu'il fut utilisé comme partition d'une représentation d'un mystère de nouvel an mis en scène à Babylone. Il jouait la torture du dieu et son sursis à mort. Mais l'on n'a retrouvé jusqu'alors ni la version babylonienne originale ni l'écrit historique sumérien qui servirent d'inspiration à la représentation.

Heinrich Zimmern, le transcritteur et le traducteur du texte assuréen sur tablettes d'argile conservé au musée de Berlin, agita pas mal les cercles théologiques quand il fit part de son interprétation lors d'une conférence en septembre 1921. Il existait une bonne raison à une telle réaction : il présentait le texte comme un *Mystère* préchrétien qui avait trait à la mort et à la résurrection d'un dieu, et donc à ce titre préfigurait l'histoire du Christ. Quand Stephen Langdon en inséra une traduction en anglais dans l'édition 1923 d'un volume consacré aux textes mésopotamiens sur le Mystère du Nouvel an, il l'intitula « Mort et résurrection de Bel-Marduk⁷³ ». Il souligna le parallélisme de ce texte avec le récit du Nouveau Testament consacré à la mort et à la résurrection de Jésus.

Oui, mais, comme l'expose le texte, Marduk, *alias* Bel (« le Seigneur ») ne mourut point. Certes, il était incarcéré au cœur de La Montagne comme dans un sépulcre. Mais c'est vivant qu'il était piégé dans la tombe.

L'« écriture » ancienne commence par une présentation des acteurs. Le premier « est Bel, qui était confiné dans La Montagne ». Puis un messenger apporte la nouvelle de l'emprisonnement au fils de Marduk, Nabu. Frappé par l'annonce, Nabu accourt à La Montagne à bord de son char. Il parvient à un avant-poste et le texte se fait explicatif : « il s'agit de la maison sise au côté de La Montagne où on le questionne. » Les gardiens reçoivent du dieu agité la réponse qu'il est « Nabu, qui de Borsippa s'en vient. Il se présente pour s'assurer de l'état de santé de son père emprisonné ».

Déferlent à ce moment des acteurs, ils envahissent la scène. « Ils sont les gens qui se pressent dans la rue. Ils cherchent Bel. Ils clament : “Où est celui que l'on retient captif ?” » Le texte nous apprend qu'« à la suite de la venue de Bel au sein de La Montagne, la cité fut prise d'un tumulte » et qu'elle « se souleva parce que,

piégé en son cœur, il se battait ». Apparition d'une déesse. Il s'agit de Sarpanit, la sœur-épouse de Marduk. Elle est face à un messager « en pleurs devant elle, qui lui adresse ces paroles : “Dans les entrailles de La Montagne on l'a placé” ». Il lui présente les vêtements de Marduk (peut-être souillés de sang) : « Voici son habillement, dont on l'a privé », dit-il. À la place, explique-t-il, Marduk, « d'une tenue de condamné fut affublé ». Ce que l'on présente au public sont des linceuls : « Ce qui veut dire : il est au cercueil. » Marduk avait bel et bien été enterré !

Sarpanit s'approche d'un artefact, il symbolise la tombe de Marduk. Elle avise un groupe de pleureuses. L'écriture explique :

Voici celles qui se lamentent
après que les dieux l'ont enfermé,
pour le retrancher des vivants.
Au cœur de la Demeure de la Captivité,
Loin du soleil et de la lumière,
Ils le mirent en prison.

Le drame touche à son acmé terrible : Marduk est mort...

Attendez – tout espoir n’est pas perdu ! Sarpanit entonne un appel aux deux divinités à même d’approcher Inanna pour l’entretenir de l’incarcération de Marduk, son père Sîn et son frère Utu/Shamash : « Elle implora Sîn et Shamash par ces mots : “Redonnez vie à Bel !” »

Des prêtres, un observateur des étoiles et des messagers figurent désormais une procession, ils psalmodient prières et incantations. Des offrandes sont dédiées à Ishtar, « dans l’espoir qu’elle montre miséricorde ». Le grand prêtre en appelle au dieu suprême, à Sîn et à Shamash : « Redonnez vie à Bel ! »

La tragédie va dès lors prendre un tour nouveau. Tout à coup, l’acteur qui incarne Marduk, revêtu d’un linceul que l’on a « teinté de sang », s’exclame : « Je ne suis pas pécheur ! Je ne serai pas abattu ! » il annonce que le dieu suprême s’est penché à nouveau sur sa cause et l’a déclaré non coupable.

Dès lors, qui était le meurtrier ? L’attention du public est attirée vers une porte. « Il s’agit de l’entrée de la demeure de Sarpanit à Babylone. » Les spectateurs apprennent que le dieu qui est le vrai coupable a été capturé. On discerne sa tête dans l’embrasure de la

porte : « La voici, la tête du criminel, lui que l'on va abattre et occire. »

Nabu, qui s'en était retourné à Borsippa, « revient. Il arrive, il se tient face au criminel et le dévisage ». L'on n'apprend pas l'identité de ce criminel, si ce n'est que Nabu l'a déjà vu en compagnie de Marduk. « C'est bien le pécheur », dit-il. Il vient de sceller le sort du captif.

Les prêtres se saisissent de l'assassin. Il est exécuté : « Celui qui s'était rendu coupable du péché » est emmené dans un cercueil. Le meurtrier de Dumuzi a payé son geste de sa vie.

Mais le péché de Marduk – parce qu'il fut la cause indirecte de la mort de Dumuzi – est-il lavé ? Réapparition de Sarpanit, elle porte les atours de rédemption. En un geste symbolique, elle nettoie le sang épanché. Elle se lave les mains à l'eau pure : « L'eau destinée aux mains après l'élimination de l'assassin. » Partout « au sein des sites consacrés à Bel », l'on allume des torches. Des appels, derechef, sont adressés au dieu suprême. La suprématie de Ninurta, celle que l'on proclama lorsque Ninurta se rendit maître de Zu, est réaffirmée, comme pour dissiper toute crainte de voir un Marduk élargi revendiquer une telle

suprématie dans le cénacle des dieux. L'appel fut reçu : le dieu majeur délègue le messager divin Nusku pour « annoncer les [bonnes] dispositions de tous les dieux ».

En signe de bon vouloir, Gula (épouse de Ninurta) fait parvenir à Sarpanit une nouvelle tenue et des sandales destinées à Marduk. Dont le char sans conducteur réapparaît lui aussi. Mais Sarpanit exprime sa perplexité : elle ne comprend pas comment Marduk sera libéré puisqu'il a été enseveli dans une tombe *impossible à desceller* : « Comment le libérera-t-on, celui qui ne peut sortir ? »

Nusku, le messager divin, lui dit que Marduk passera par le SA.BAD, « l'ouverture ciselée supérieure ». Il explique qu'il s'agit d'

Dalat biri sha iqabuni ilani

Un puits passerelle que les dieux vont percer

Shunu itarushu ina biti etarba

son tourbillon va l'arracher,
ils se réintroduiront dans sa demeure.

Dalta ina panishu etedelli

La porte qui lui interdit tout passage

Shunu hurrate ina libbi dalti uptalishu

Dans le tourbillon du percement à l'intérieur,
Ils foreront le passage sinueux.

Qarabu ina libbi uppushu

Ils se rapprocheront, dans son milieu ils
perceront.

Cette description du moyen employé pour libérer Marduk est restée abstruse pour les exégètes. Pourtant, ces versets sont à mes yeux porteurs d'un sens « explosif ». J'ai expliqué que le segment *C*, irrégulier, sinueux, du boyau de mine, n'existait pas quand la pyramide fut terminée, pas davantage quand Marduk y fut emprisonné. Il devint, en revanche, le « puits passerelle que les dieux vont percer » pour secourir Marduk.

Parce qu'ils connaissaient encore très bien le réseau interne de la pyramide, les Anunnaki comprirent que le chemin le plus court, partant le plus rapide, pour atteindre un Marduk à moitié mort d'inanition, consistait dans le percement d'un conduit de liaison entre les segments *B* et *D* existants – un percement aisé d'une dizaine de mètres à travers une pierre calcaire

relativement tendre. Un travail qui allait prendre quelques heures et non quelques jours.

Les équipes de secours ont basculé la pierre de scellement de l'entrée du puits qui donne accès au couloir descendant jusqu'à la jonction *G* pour remonter rapidement le long des segments *F* et *E*. À l'endroit où le tronçon *E* rejoignait le segment vertical *D*, un bouchon de granite obturait l'accès à la Grotte. On le dégagea – *et la pierre est restée sur place, dans la Grotte* – comme le montre la *Figure 70*. Dès lors, les secours n'eurent plus qu'à franchir le court couloir vertical du segment *D*, puis s'attaquer à la première trajectoire à creuser dans la maçonnerie de la pyramide. Dix mètres plus haut, mais légèrement sur le côté, commence l'extrémité du segment *B* vertical, passage vers la Grande Galerie. Qui pouvait bien savoir comment creuser un boyau de liaison incurvé – *C* – sinon les bâtisseurs mêmes de la pyramide, au courant de l'existence de ses conduits intérieurs dans la partie supérieure, et qui possédaient les plans utiles pour les localiser ?

Ce sont bien les sauveurs de Marduk, je le soutiens, qui usèrent de leurs outils pour percer à travers les

blocs calcaires la jonction entre *D* et *B* : « D'un percement à l'intérieur ils foreront le passage sinueux », exprime le vieux texte.

Quand ils débouchèrent dans le segment *B*, ils franchirent le court tronçon horizontal *A*. Arrivé là, n'importe qui d'autre se serait cassé les dents, malgré tout le chemin accompli, car tout ce qui était visible n'était qu'un mur de pierre – de la maçonnerie en dur. Je soutiens à nouveau que seuls les Anunnaki, détenteurs du plan pyramidal, pouvaient savoir qu'au-delà du bloc de pierre face à eux s'ouvrait l'immense espace de la Grande Galerie, la Chambre de la reine et toutes les autres chambres hautes et autres passages que comptait la pyramide.

Pour avoir accès à ces chambres et à ces couloirs, il fallait déplacer le bouchon de pierre (*Figure 72*). Sauf qu'il était ajusté trop solidement pour se laisser mouvoir.

Si cette pierre avait été déplacée, on l'aurait retrouvée abandonnée dans la Grande Galerie. Il n'existe qu'un trou béant (*Figure 68*). Ceux qui l'ont examiné ont invariablement usé des expressions *dynamité*, *soufflé*, pour rendre l'image de ce qu'ils

avaient sous les yeux. Tache accomplie non pas depuis la Grande Galerie mais bien de l'intérieur du conduit : « L'orifice présentait l'apparence d'avoir été ouvert par éclatement au moyen d'une force énorme appliquée depuis l'intérieur » du conduit (Rutherford, « Pyramidologie »).

L'archive mésopotamienne apporte une nouvelle fois une solution. Le bouchon de pierre fut effectivement ouvert *depuis* le passage horizontal puisque c'est de là que les secours arrivèrent. Et effectivement « par éclatement au moyen d'une force énorme ». L'ancien texte exprime les choses ainsi : « ils se rapprocheront, dans son milieu ils perceront. » Les fragments du bloc de calcaire glissèrent le long du couloir ascendant, jusqu'aux bouchons de granite. Là où les hommes de main d'Al-Mamoun les trouvèrent. L'explosion recouvrit dans le même temps la Grande Galerie de cette fine couche de poussière blanche que les Arabes ont rencontrée uniformément étalée au sol – preuve muette de la déflagration survenue dans le lointain passé, cause de l'existence du trou béant.

Les sauveteurs qui avaient percé l'accès à la Grande Galerie transportèrent Marduk le long du parcours

qu'ils avaient suivi. On scella de nouveau l'entrée du couloir descendant, celle que les fouilleurs d'Al-Mamoun allaient redécouvrir. Les bouchons de granite restèrent en place, dissimulés par la pierre en forme de triangle qui allait cacher aussi pour des millénaires la jonction avec le couloir ascendant. Pendant qu'au cœur de la pyramide, les réseaux supérieurs et inférieurs du boyau de mine communiquaient désormais à jamais par le jeu d'un segment creusé grossièrement au long de ses méandres.

Qu'advint-il du prisonnier de la pyramide ainsi secouru ?

Les textes mésopotamiens font état de son exil. En Égypte, Râ se vit adjoindre l'épithète *Amen* [Amon], « le Caché ».

Vers 2000 avant J.-C., il se manifesta à nouveau pour réclamer le pouvoir suprême. Et cette prétention, l'humanité allait finir par la payer au prix fort.

Chapitre 11

« **Reine je suis, reine je reste !** »

Raconter l’histoire d’Inanna/Ishtar, c’est décrire le parcours d’une « reine qui s’est faite elle-même ». Aucune des déesses du groupe pionnier, ces premiers astronautes venus de la « 12^e planète », pas même l’une des filles aînées de l’un de ces dieux, ne s’est jamais hissée aux premiers degrés de la hiérarchie, pas plus qu’aucune n’a fini par entrer dans le panthéon des Douze. Pour y parvenir, elle a joué de sa ruse et de sa beauté, sans état d’âme – déesse de la guerre comme déesse de l’amour, elle compta parmi ses prétendants et des dieux et des mâles humains. Et c’est bien elle qui connut véritablement la mort et la résurrection.

Dans la mesure où la fin de Dumuzi eut pour cause le désir d’Inanna de devenir reine sur la Terre, la captivité puis l’exil de Marduk ne jouèrent en rien dans

la satisfaction de son ambition. Celle qui avait combattu un dieu majeur et l'avait réduit à sa loi ne supporta pas l'idée de rester privée de territoire. Mais où le tailler à sa mesure ?

L'enterrement de Dumuzi, que l'on a reconstitué par le truchement de textes comme « La descente d'Inanna aux Enfers », prit place au Pays des mines, en Afrique du Sud, territoire de la sœur d'Inanna, Ereshkigal, et de son époux Nergal. Enlil et Nannar, comme Enki lui-même, tentèrent de la dissuader de s'y rendre. Rien n'y fit : « Loin du vaste monde supérieur, elle tourna son âme vers le vaste monde inférieur. » À son arrivée aux portes de la capitale de sa sœur, elle lança au gardien : « Dis à ma sœur aînée Ereshkigal » qu'elle doit venir « assister aux funérailles ».

L'on aurait pu s'attendre à ce que les retrouvailles entre les deux sœurs prennent un tour chaleureux de par les marques d'empathie auxquelles pouvait prétendre une Inanna en plein deuil. Bien au contraire, nous apprenons qu'Inanna, qui n'avait pas été conviée, subit une réception des plus réservées. Conduite de l'une à l'autre des sept portes de la cité avant le palais d'Ereshkigal, elle dut abandonner les emblèmes et

attributs royaux, marques de son statut de déesse. Quand elle finit par se voir introduite en présence de sa sœur, ce fut pour la trouver trônant en majesté, entourée d'un cénacle de sept Anunnaki, juges plénipotentiaires. « Ils la toisèrent d'un regard assassin. » Ils lui adressèrent des paroles accusatoires, « des mots qui avaient de quoi torturer l'esprit ». Et à mille lieux d'un accueil courtois, Inanna fut condamnée à la pendaison à un pieu jusqu'à ce que mort s'ensuive... Ce ne fut que grâce à l'intervention d'Enki qu'elle en réchappa et revint à la vie.

Les textes restent cois sur les raisons de la sévérité d'un tel traitement réservé à Inanna, pas plus qu'ils ne rapportent la teneur des « mots qui avaient de quoi torturer l'esprit » proférés à son encontre par ses accusateurs. En revanche, on nous explique dès le début du récit qu'au moment même où elle entamait son voyage, Inanna avait dépêché des messagers chargés « de tant et plus de requêtes à en charger le ciel, à son profit, de clamer haut et fort en son nom ses plaintes auprès de l'assemblée [des dieux] ». Se rendre à des funérailles ? Un pur prétexte de sa part. Ce qu'elle avait en tête, c'était de forcer les dieux à se plier à une

exigence qu'elle tentait de rendre incontournable.

Sitôt face à la première porte, Inanna menaça d'user de violence si on ne la laissait pas entrer. Quand l'annonce de sa venue était parvenue à Ereshkigal, « son visage avait pâli [...], ses lèvres s'étaient empourprées », et elle s'était écriée : « Quelle est la vraie raison de son arrivée ? » Les deux sœurs face à face, « Ereshkigal la vit et s'emporta contre sa présence. Ishtar, inflexible, fondit sur elle ». À tort ou à raison, Ereshkigal prit pour un danger à son encontre les intentions d'Inanna !

Nous l'avons constaté déjà, bien des lois issues de la Bible propres au mariage et aux successions sont le calque de celles qui présidaient aux mœurs Anunnaki. Les lois qui s'appliquaient à une demi-sœur n'en sont qu'un exemple parmi d'autres. L'on trouvera selon moi dans le Deutéronome, cinquième livre de Moïse, où fut édicté le code hébreu du comportement personnel, la clé des intentions en question d'Inanna. Le chapitre 25 (versets 5 à 10) évoque le cas d'un homme marié décédé sans enfant mâle. Si le disparu avait un frère, sa veuve ne pouvait se remarier avec un tiers : il relevait du devoir pour le frère – fût-il marié – d'épouser sa

belle-sœur et de lui faire des enfants. Le premier-né porterait nécessairement le nom du frère décédé, « de telle sorte que son nom ne sera point perdu ».

La voilà, à mon sens, la raison pour laquelle Inanna avait entrepris ce périple risqué. Ereshkigal était mariée à Nergal, un frère de Dumuzi : il fallait qu'Inanna s'en vînt faire appliquer la loi... La coutume, nous le savons, en reportait la responsabilité sur le frère aîné. En l'occurrence, dans la lignée des fils d'Enki, Marduk. Mais comme ledit Marduk avait été convaincu d'avoir été l'auteur indirect de la mort de Dumuzi, il avait été condamné puis s'était exilé. Inanna avait-elle dès lors le droit d'exiger que le frère suivant de la lignée la prît pour épouse de façon à favoriser la naissance d'un héritier mâle ?

Les tracasseries personnelles comme d'ordre successoral qu'Inanna allait pouvoir causer à Ereshkigal, il est facile de les imaginer. Inanna se contenterait-elle d'un statut de seconde épouse, ou était-elle en train de combiner un plan destiné à usurper le pouvoir royal sur le domaine d'Afrique ? À l'évidence, Ereshkigal n'était pas décidée à tenter le sort. C'est ainsi, j'imagine, qu'après un échange de paroles dures entre les deux

sœurs, Inanna se vit mise aux arrêts avant de subir une parodie de procès de la part des « sept Anunnaki juges », fut convaincue d'avoir violé les règles, puis se retrouva pendue à un croc pour y agoniser lentement. Elle ne dut sa survie qu'à l'envoi précipité par son beau-père Enki de deux émissaires chargés de la sauver, sitôt qu'il fut averti de son terrible sort. « Sur le cadavre ils concentrèrent ce qui pulse et irradie. » Ils lui firent absorber l'« eau de la vie », l'« aliment de la vie », et « Inanna se réanima ».

Rapatriée en Sumer, Inanna la ressuscitée, le cœur brisé, solitaire, survécut au bord de l'Euphrate, à prendre soin d'un arbre sauvage et à chanter sa détresse :

Quand donc pourrai-je m'asseoir sur un trône sacré ?

Quand donc pourrai-je m'étendre sur un lit sacré ?

Ainsi se lamente Inanna [...]

Elle qui se laisse aller est atteinte au cœur.

Parfaite Inanna, oh, combien abondants sont ses pleurs !

Quelqu'un prit Inanna en pitié – et lui montra son attachement –, son arrière-grand-père, Anu. On apprend de textes sumériens qu'Inanna, qui était née sur la Terre, « s'en fut au Ciel » au moins une fois. On sait en outre qu'Anu vint en visite sur la Terre en plusieurs occasions. Quand, où, précisément, la prit-il dans ses bras en sa qualité d'*Anunitum* (« Bien-aimée d'Anu »), voilà qui n'est pas des plus clair, mais ce n'est en tout cas pas un simple on-dit à la sauce sumérienne si les textes laissent entendre que l'amour entre Anu et son arrière-petite-fille ne fut pas seulement platonique.

Ainsi confortée par la marque de sympathie du plus haut échelon du pouvoir, Inanna souleva la question de sa revendication d'un dominion, un « territoire » à gouverner. Où pourrait-il s'étendre ?

Le traitement infligé à Inanna, qu'elles qu'en fussent les causes, lui interdisait sans doute aucun d'envisager une quelconque possession en Afrique. La mort de son époux Dumuzi avait enterré du même coup ses prétentions à un royaume taillé sur les territoires des descendants d'Enki. Tout le soin qu'elle prenait à convaincre l'un des dieux majeurs de lui accorder un territoire qui fût sien ne pouvait concerner qu'une terre

quelque part ailleurs. Mais la Mésopotamie et ses territoires adjacents étaient tous occupés. Où Inanna pouvait-elle dénicher un domaine ? Les dieux étudièrent le panorama : ils avaient trouvé une réponse.

Les récits consacrés à la mort de Dumuzi et à la détention de Marduk font mention de cités sumériennes et de leurs habitants. D'où l'on conclut que ces événements eurent lieu après l'avènement de la civilisation urbaine de Sumer, vers 3800 avant J.-C. Dans le même temps, le contexte égyptien de cette littérature ne cite pas de foyers urbains, suggère un environnement d'éleveurs, ce qui semble indiquer une époque antérieure à 3100 avant J.-C., date à laquelle la civilisation urbaine égyptienne prit son essor. Les écrits de Manéthon font état d'une période chaotique de trois cent cinquante années préalable au royaume urbain de Ménéès⁷⁴. Entre 3450 et 3100, donc, il semble bien que l'on ait assisté aux soulèvements et autres épisodes d'agitations manigancés par Marduk, résumés par l'incident Babel. Il fut suivi par l'affaire Dumuzi, au cours de laquelle un dieu d'Égypte fut capturé et mis à mort tandis que le grand dieu égyptien était emprisonné puis condamné à l'exil.

Je pense qu'alors les Anunnaki portèrent leur attention sur la « troisième région » de la vallée de l'Indus, là où la civilisation s'éveilla dans la foulée.

Contrairement aux civilisations mésopotamiennes et égyptiennes qui s'établirent sur des millénaires et perdurèrent, à notre époque même, à travers des civilisations sœurs, celle qui occupa la « troisième région » dura tout au plus un millénaire. Au-delà duquel elle commença à décliner pour finir par disparaître en totalité probablement vers 1600 avant J.-C. – villes en ruines, population dispersée. Pillage des hommes et ravages naturels effacèrent peu à peu les restes de cette civilisation. Avec le temps, on l'oublia complètement. Ce n'est qu'au cours des années 1920 que des archéologues emmenés par Sir Mortimer Wheeler débutèrent l'exhumation de deux centres majeurs et de plusieurs sites entre les deux, sur une distance de près de six cent cinquante kilomètres, depuis la côte de l'océan Indien au nord, le long de l'Indus et de ses affluents.

Les deux sites – Mohenjo-daro au sud et Harrapa au nord – montrent qu'il s'agissait de deux cités d'importance, de près de cinq kilomètres de

circonférence. De hauts murs les entouraient, entrelaçaient les villes. Ils étaient bâtis, à l'image des bâtiments publics et privés, à l'aide de briques d'argile ou de boue séchée. En si grand nombre à l'origine qu'en dépit des prélèvements permanents opérés par les bâtisseurs venus plus tard, qu'il s'agisse de ceux des temps anciens comme des plus modernes (notamment pour constituer le ballast de la ligne ferroviaire Lahore-Multan), il en resta assez debout pour dessiner le site des cités et révéler qu'elles avaient été établies selon des plans urbains déterminés.

Dans le cas des deux centres, les villes étaient dominées par une acropole – zone surélevée de citadelles et de temples. Et pareillement, ces structures offraient des proportions identiques, tout comme elles s'orientaient toutes deux selon un axe précis nord-sud, preuve que leurs constructeurs obéissaient à des règles strictes pour l'érection des temples. Dans chacune des deux cités, les agencements qui venaient en second par leur taille étaient d'immenses greniers – silos à grains énormes, à la fonction majeure, en bordure de fleuve. De quoi laisser penser que la culture céréalière ne constituait pas seulement le ravitaillement principal

mais qu'elle tenait la première place des produits exportés de la civilisation de l'Indus.

Ces deux cités comme les quelques objets encore trouvés dans les ruines – fours, urnes, poteries, outils de bronze, ornements de cuivre, quelques vaisselles d'argent et autres éléments décoratifs –, tout concourt à l'existence d'une haute civilisation tout à coup établie là, en provenance d'ailleurs. En attestent les deux immeubles de briques les plus anciens à Mohenjo-daro (immense silo et tour de défense), renforcés de poutres : marque d'une méthode de construction inadaptée au climat de l'Indus. Méthode du reste vite abandonnée, toutes les bâtisses ultérieures se sont passées sciemment du renfort de poutres. Une caractéristique qui fit penser aux chercheurs que les bâtisseurs des premiers temps furent des étrangers accoutumés aux nécessités du climat de leur contrée d'origine.

En quête de cette origine de la civilisation de l'Indus, ces mêmes chercheurs en vinrent à la conclusion qu'elle n'avait pu s'épanouir indépendamment de la civilisation sumérienne, antérieure de près de mille ans. Si l'on met de côté des différenciations remarquables (à commencer par

l'écriture pictographique non encore déchiffrée), les analogies avec la Mésopotamie affluent, partout. Le recours à la brique de boue séchée ou d'argile ; le plan de rues des cités ; le système de drainage ; les méthodes chimiques employées pour la gravure à l'eau-forte, pour l'émaillage, pour le façonnage des perles ; les formes et le dessin des poignards de métal comme des jarres : tout porte la marque flagrante de ce que l'on a découvert à Ur, à Kish ou sur d'autres sites mésopotamiens. Jusqu'aux dessins et aux symboles appliqués à la poterie, aux sceaux et à d'autres objets d'argile : ils constituent des reproductions virtuelles des artefacts de Mésopotamie. Éloquemment, le dessin mésopotamien de la croix – symbole de Nibiru, planète mère des Anunnaki – prévalait partout dans la civilisation de l'Indus.

Quels dieux honoraient les populations de la vallée de l'Indus ? Les quelques représentations graphiques mises au jour les montrent porteurs de la coiffe encornée divine mésopotamienne. Des statuettes d'argile en plus grand nombre démontrent que la divinité majeure était une déesse, la plupart du temps représentée nue, poitrine découverte (*Figure 74a*).

Quand elle n'était pas entièrement revêtue de rangées de perles et de colliers (*Figure 74b*). Autant de figurations communes d'Inanna, abondantes en mésopotamie et partout au Proche-Orient. D'où ma conclusion : en quête d'un territoire pour Inanna, les Anunnaki décidèrent d'ériger la « troisième région » en dominion pour elle.

Il est en général postulé que la preuve de l'origine mésopotamienne de la civilisation de l'Indus et des échanges continus entre Sumer et la vallée du même nom se limite aux vestiges archéologiques. Je pense qu'il existe au surplus une preuve de ce lien par les textes. Je me suis particulièrement penché sur un long récit que les exégètes désignent sous le titre d'*Enmerkar et le seigneur d'Aratta*. Il s'établit sur fond de montée en puissance du pouvoir de la ville d'Uruk (l'Érec biblique) et de celui d'Inanna.



Figure 74

Le texte présente Aratta comme capitale d'un pays situé au-delà des chaînes montagneuses et d'Anshan⁷⁵. Soit au-delà du sud-est de l'Iran. Précisément où s'étend la vallée de l'Indus. À telle enseigne que des chercheurs comme Jan van Dijk (*Orientalia* 39, 1970) ont conjecturé qu'Aratta était une cité « installée sur le

plateau iranien ou sur le fleuve Indus ». Ce qui frappe le plus, c'est l'évocation, par le texte, des silos à grains d'Aratta. Là où « le blé poussait tout seul, où les haricots tout aussi bien poussaient tout seuls », les cultures abondantes étaient stockées dans les magasins d'Aratta. Puis, pour les exporter, l'on « ensachait les grains que l'on chargeait sur des ânes bâtés, ainsi placés sur les flancs des ânes de transport ».

La localisation d'Aratta et la renommée de la ville pour ses cultures céréalières et ses entrepôts de fèves de haricot évoquent puissamment la civilisation de l'Indus. Jusqu'à se demander si l'on ne doit pas penser qu'Harappa, ou *Arappa*, est la transposition moderne de l'antique *Aratta*.

La littérature du lointain passé nous entraîne aux débuts du royaume d'Érec où un demi-dieu (fils d'Utu/Shamash et d'une Terrienne) officiait comme prêtre et roi au cœur du quartier sacré autour duquel allait s'étendre la cité. Vers 2900 avant J.-C., lui succède son fils Enmerkar, « qui bâtit Uruk » (à en croire la Liste sumérienne des rois), attaché à transformer cette cité-demeure virtuelle d'un dieu absent (Anu) en un centre urbain majeur pour divinité

régnante. Il y parvint pour avoir persuadé Inanna d'élire Érec pour pôle principal de pouvoir et parce qu'il avait magnifié pour elle le temple de l'Eanna (« Demeure d'Anu »).

Le texte ancien nous révèle que, dans un premier temps, Enmerkar se contenta d'exiger d'Aratta qu'elle contribue, par la livraison « de pierres précieuses, de bronze, de plomb, de plaques de lapislazuli », à l'agrandissement du temple, le tout accompagné d'« or et d'argent artistement façonnés » de telle sorte que le mont sacré à ériger pour Inanna se montrât digne de la déesse.

Mais sitôt ces livraisons assurées, Enmerkar se fit arrogant. Alors qu'une sécheresse avait frappé Aratta, il se mit à exiger, outre ces ressources, la soumission de la cité : « Qu'Aratta se soumette à Érec ! » intima-t-il. À cette fin, Enmerkar dépêcha à Aratta tout un lot d'émissaires pour mener ce que Samuel Noah Kramer (*L'Histoire commence à Sumer*⁷⁶) a qualifié de « première guerre des nerfs ». Tout en vantant la grandeur de son roi Enmerkar et sa puissance, l'envoyé en citait mot pour mot les menaces, qu'il jetterait la désolation sur Aratta dont il disperserait les habitants. Le

gouverneur d'Aratta, pour autant, répliqua à cette guerre des nerfs par un stratagème de son cru. Il évoqua devant l'émissaire le rappel de la confusion des langages survenu après l'incident de la tour de Babel pour affirmer qu'il ne comprenait pas un mot du message qu'on lui débitait en sumérien.

Furieux, Enmerkar fit parvenir un autre message tracé sur une tablette d'argile – et cette fois, semble-t-il, écrit dans l'idiome d'Aratta –, prouesse rendue possible avec l'aide de Nidaba, la déesse des écritures. Les menaces s'accompagnaient d'une donation des semences « du vieux grain » qui avait été conservé dans le temple d'Anu – semence qui avait tout lieu de constituer un besoin vital pour Aratta privée de ses récoltes détruites par la sécheresse persistante. On faisait passer cette sécheresse comme le signe qu'Inanna en personne désirait voir Aratta s'en venir « sous l'ombre protectrice d'Érec ».

« Le seigneur d'Aratta prit des mains du héraut la tablette cuite. Le seigneur d'Aratta examina l'argile. » Le texte était composé en caractères cunéiformes : « Les mots qui avaient été dictés prenaient l'apparence du clou. » Allait-il se soumettre ou résister ? À cet

instant même, « une tempête, telle un lion à l'attaque, se leva ». La sécheresse fut aussitôt balayée par un orage sous lequel tremblèrent tout le pays et ses montagnes. À nouveau, l'« Aratta aux blanches murailles » redevint la terre de l'abondance des grains.

Plus besoin de céder devant Érec. Alors le seigneur d'Aratta fit cette réponse au messager : « Inanna, reine de ces territoires, n'a point déserté sa demeure d'Aratta. Elle n'a point livré Aratta à Érec. »

Mais quelle que fût la liesse en Aratta, l'espoir qu'Inanna n'avait pas abandonné sa demeure en ce lieu ne fut pas entièrement comblé. Attirée par la perspective de résider au sein d'un vaste temple dans la cité d'Anu en Sumer, on la vit se muer en déesse adepte des navettes : dans la lointaine Aratta, elle jouait les « divinités au travail », mais dans la grande ville d'Érec, elle séjournait en résidente.

Elle assura ses navettes par des vols d'un endroit à l'autre à bord de sa « Nef du Ciel ». Ses vols donnèrent prétexte à bon nombre de représentations où elle apparaît sous les traits d'une astronaute (*Figure 75*), et l'on déduit de la lecture de certains textes qu'elle pilotait elle-même. Mais en outre, à l'image des autres

divinités les plus importantes, elle était tributaire d'un copilote pour les vols plus délicats. À l'exemple des Védas qui évoquent les pilotes des dieux (l'un, Pushan⁷⁷, « guida Indra au cœur du criblage des nuées », à bord du « navire d'or croisant dans les cieux de la région médiane »), les textes antiques sumériens font allusion aux AB.GAL, convoyeurs des dieux à travers les cieux. Le copilote d'Inanna, nous précise-t-on, était Nungal. Il fut désigné nommément à l'occasion du transport de la déesse vers la Demeure d'Anu en Érec :

Aux temps où Enmerkar était le gouverneur
d'Uruk,
Nungal, au cœur de lion, était le pilote
qui du ciel véhicula Inanna à terre
à destination de l'E-Anna.

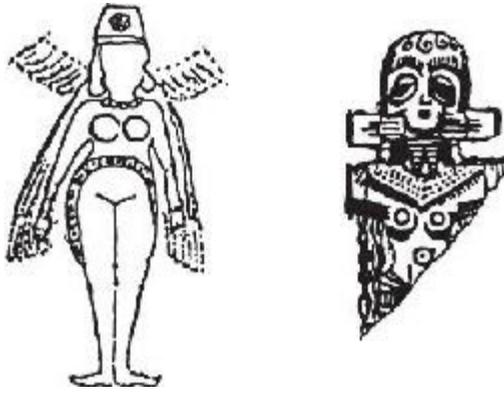


Figure 75

Selon les Listes sumériennes des rois, la monarchie de l'après-Déluge débuta à Kish. Quand « fut transférée la royauté à l'*Eanna* ». Érec, le confirmèrent les archéologues, se cristallisa d'abord autour d'une cité temple, réduite au quartier sacré où le premier sanctuaire modeste d'Anu (« le temple blanc ») fut érigé au sommet d'un tertre artificiel (*Figure 76*). On fit en sorte que le site demeurât le cœur de la ville même quand Érec gagna en importance et que ses temples furent magnifiés, les ruines de la cité et de ses murs en attestent (*Figure 77*).



Figure 76

Les archéologues sont tombés sur les restes d'un temple magnifique dédié à Inanna qu'ils firent remonter au début du III^e millénaire avant J.-C. – il pourrait bien s'agir du temple même érigé par Enmerkar. Il était unique en son genre, édifié à coups de hautes colonnes décoratives (*Figure 78*), et apparut sans doute aussi princier et impressionnant que le chantent les hymnes de louanges qui le décrivent :

Plaqué de lapis-lazuli,
décoré du talent de Ninagal.
En ce lieu d'éclat [...]
résidence d'Inanna,
la lyre d'Anu on installa.



Figure 77

Et malgré tout, Érec demeurait une ville « provinciale », privée de l'importance des autres cités sumériennes, elles qui avaient bénéficié d'une reconstruction sur les sites des centres urbains prédiluviens. Il lui manquait le statut et les avantages qui découlaient de la possession des « ME divins ». De quelle nature étaient-ils ? On a beau les trouver cités en permanence, rien de moins clair. Du coup, les exégètes rendent le vocable par « commandements divins », « pouvoirs divins », voire « vertus mythiques ». Et

pourtant, les ME sont bel et bien décrits comme des objets matériels, saisissables, transportables, à porter sur soi, même, et qui contenaient un savoir ou des informations interdits. Hypothèse : étaient-ils comparables à nos mémoires d'ordinateurs contemporaines où sont soigneusement stockés données, programmes, plans opérationnels ? Ils conservaient, encodées, les données civilisationnelles clés.

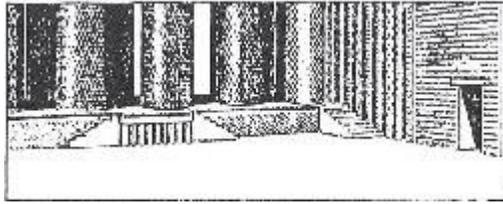


Figure 78

Enki, grand responsable scientifique des Anunnaki, était le dépositaire de ces ME. Il en dispensait le contenu au bénéfice de l'humanité à petites doses, par étapes. Érec, apparemment, n'était encore pas éligible aux plus hauts degrés de civilisation quand Inanna en devint déesse résidente. Une Inanna impatiente qui décida d'user de ses charmes féminins pour accélérer le processus.

Un texte intitulé « Inanna et Enki » par Samuel Noah Kramer (*Mythologie sumérienne*⁷⁸) mais dont le titre sumérien original (plus poétique) ne nous est pas parvenu, décrit les voyages d’Inanna à bord de sa « Nef du Ciel » vers l’Abzu, là où Enki a dissimulé en grand secret les ME. Quand il comprit qu’Inanna en personne s’en venait pour lui parler – « La jeune femme, de son propre chef, prit la direction de l’Abzu » –, Enki ordonna à son majordome de faire préparer un repas somptueux où le vin de la vigne aurait belle part. À l’issue du festin, quand le cœur d’Enki se fut réjoui de ce breuvage, Inanna en vint à évoquer les ME. Comme le vin l’avait mis en bonnes dispositions, Enki lui présenta le ME lié au « Commandement [...], à la Puissance divine, à la Tiare de gloire éternelle, au Trône royal », et incontinent « la radieuse Inanna en prit possession ». Elle joua alors de ses charmes auprès de son hôte vieillissant, et Enki lui montra en second lieu le « Sceptre et la Crosse de gloire, le Sanctuaire de gloire, le Juste Gouvernement », et tout aussi incontinent « la radieuse Inanna en prit possession ».

Dans le prolongement des agapes et des libations, Enki se fit prodigue de sept ME essentiels : ils

comportaient les fonctions et les privilèges d'une Dame de condition divine, son temple et ses rituels, son clergé, ses eunuques et ses prostitués, ses forces militaires et ses armes, sa cour de justice et ses tribunaux, la musique et les arts, la technique de la maçonnerie, celle du façonnage du bois et de la métallurgie, le travail du cuir et le tissage, la maîtrise de l'écrit du scribe et les mathématiques, et j'en passe.

Dûment détentrice des informations codées qui allaient régir toutes ces avancées propres à une civilisation avancée, Inanna s'éclipsa pour décoller à bord de sa Nef du Ciel, cap sur Érec. Quelques heures s'écoulèrent avant qu'Enki, sorti des vapeurs de l'alcool, ne prît conscience qu'Inanna et les ME avaient filé. Son aide de camp majordome, quelque peu embarrassé, lui rappela que c'était lui, Enki, en personne, qui avait bel et bien transmis les ME à Inanna. Complètement hors de lui, Enki lui ordonna de prendre en chasse la déesse à bord de sa « Grande Chambre du Ciel céleste » personnelle et de rapatrier les ME. Voilà l'aide de camp qui finit par rejoindre Inanna au premier relais pour lui signifier les ordres reçus. Mais Inanna, qui lui demanda alors « Pourquoi donc Enki a-t-il ainsi

changé d'avis en ce qui me concerne ? », refusa tout net. Dans la foulée du rapport qu'il transmit à Enki, l'aide de camp se vit donner l'ordre d'arraisonner la Nef du Ciel d'Inanna, de la convoier jusqu'à Eridu, de rendre sa liberté à Inanna tout en conservant les ME par-devers lui. Mais une fois à Eridu, Inanna ordonna à son pilote de confiance de « s'assurer de la Nef du Ciel et de préserver les ME qui avaient été transmis à Inanna ». Et dès lors, pendant qu'Inanna faisait durer la diatribe entre l'aide de camp d'Enki et elle, son pilote s'enfuit à bord de sa nef, lestée des inestimables ME.

Une *Glorification d'Inanna*, composée de telle sorte que la congrégation la lise avec engagement, fait écho aux sentiments des habitants d'Érec :

Dame des ME, reine

 Radiieuse, resplendissante.

Toi la juste aux atours éclatants

 La bien-aimée du Ciel et de la Terre.

Ô hiérodoule⁷⁹ d'Anu,

 Vers qui portent les grandes adorations.

Pour la tiare de gloire méritée,

 Pour la grande prêtrise dont elle est
digne.

Les sept ME elle obtint,
Qu'elle tient entre ses mains.
Dame des grands ME,
Ceux dont elle est la gardienne [...]

C'est à cette époque qu'Inanna entra à part entière dans le panthéon des Douze et que lui fut associée la planète Vénus (MUL DILBAT), sa contrepartie céleste (aux lieu et place de Ninharsag), de même que la constellation AB.SIN (la Vierge) pour maison zodiacale. Les représentations les plus récentes de la déesse ont alors complètement changé, depuis l'époque sumérienne (*Figure 79*). En se gratifiant elle-même, Inanna lança à l'adresse de tous ceux qui voulaient l'entendre – aux dieux comme aux hommes : « Je suis, je reste reine ! »



Figure 79

Les hymnes traduisent son rang nouveau parmi les dieux, comme ses privilèges célestes :

À celle qui s'en vint du Ciel,

(bis)

« Salut ! » disons-nous haut et fort [...]

L'élévation, la grandeur, la solidité [lui appartiennent]

Quand elle se lève, rayonnante, au soir,

C'est un flambeau béni qui emplit les cieux.

Elle occupe au ciel une place égale à la Lune et au Soleil [...]

Au ciel où elle n'a rien à craindre, « vache

rebelle » d'Anu.

Sur Terre où elle est pérenne, maîtresse des territoires.

En Abzu, à Eridu, elle reçut les ME.

Son beau-père Enki les lui transmit,

Seigneurie et couronne royale il lui confia.

Aux côtés d'Anu elle prit sa place sur le grand trône,

Aux côtés d'Enlil elle décide du destin de son pays [...]

Les hymnes poursuivent, du registre de sa position éminente parmi les dieux au culte que lui rendent les Sumériens (les « Têtes-Noires ») :

Venus de tout le pays, les Têtes-Noires s'assemblent

alors que les magasins de Sumer regorgent d'abondance [...]

Ils s'en viennent à elle avec [...] devant elle ils présentent

leurs procès,

Elle assigne jugement aux méchants et extermine les malfaisants.

Elle favorise les justes dont elle assure la bonne vie [...]

Bonne dame, joie d'Anu, elle est une héroïne.

Elle s'en vient du Ciel avec assurance [...]

Elle est toute-puissante, elle est digne de confiance, grande dame.

Elle rayonne de jeunesse.

Les habitants d'Érec avaient toutes les raisons possibles et imaginables d'exprimer leur reconnaissance à Inanna. Grâce aux privilèges divins attachés à sa personne, Érec était devenu un centre opulent de la civilisation sumérienne. Et le peuple d'Érec, après avoir vanté sa sagesse et son courage, ne manquait jamais de faire allusion à sa beauté et à son *sex-appeal*. Du reste, c'est à peu près à cette époque qu'Inanna institua le « mariage sacré », rites sexuels par lesquels le prêtre-roi était censé incarner son époux – mais pour une nuit seulement. Dans un texte attribué à un roi du nom d'Iddin-Dagan, l'on tombe sur la description de cette facette de la vie au temple – le tout sur fond de musique, de prostitués mâles chargés du divertissement et *tutti quanti* :

Les hommes de joie lui peignent les cheveux
[...]

Ils rehaussent son cou de bandeaux colorés [...]

Ils se vêtent à mi-corps côté droit d'atours
féminins

en précédant Inanna la parfaite [...]

Ils arborent côté gauche des effets masculins

En précédant Inanna la parfaite [...]

Ils se livrent à des prouesses de sauts à la corde
et de cordons

de couleur devant elle [...]

Ces jeunes hommes aux cerceaux chantent pour
elle [...]

Ces jeunes filles, prêtresses de *Shugia*, la
précèdent [...]

On apprête la couche de ma Dame [...]

L'on en purifie les joncs d'huile de cèdre de
fine fragrance.

Pour Inanna, pour le roi on arrange la couche
[...]

Le roi s'approche avec fierté de son entrecuisse
parfait [...]

Il lui prodigue ses caresses

Elle s'étend sur le lit, ventre offert.

Elle lui fait l'amour, étendue sur le lit.

À Iddin-Dagan elle dit : « Tu es assurément mon bien-aimé. »

Cette pratique, Inanna a très bien pu l'étreindre en compagnie d'Enmerkar lui-même. De cette union sexuelle est né le gouverneur successeur d'Uruk, un demi-dieu que l'on désigne par ces mots, « le divin Lugalbanda, juste superviseur ». L'on a retrouvé aussi plusieurs épopées consacrées à Lugalbanda, comme à Enmerkar. Il semble qu'Inanna voulait qu'il résidât, à sa disposition, à Aratta. Mais Lugalbanda se révélait bien trop fringant et aventureux pour rester à demeure. Une épopée (« Lugalbanda au mont Hurum⁸⁰ ») conte son dangereux périple entrepris vers le « site terrible de la Terre », à la recherche de l'Oiseau noir divin. À l'abord du mont interdit que les « Anunnaki, dieux de la montagne, avaient percé de tunnels à l'image de termites », dans son désir de s'envoler à bord de l'Oiseau du Ciel, Lugalbanda avait négocié avec les gardiens du lieu. Et ses mots ont immortalisé le désir humain de voler :

Comme Utu me l'a permis, et Inanna de même,
Comme les Sept Foudroyeurs d'Ishkur
M'ont autorisé à m'élever dans la flamme
et à filer comme l'éclair !

Laissez-moi rejoindre les horizons que mon
regard embrasse,

Là où mon désir m'entraîne je veux poser le
pied,

Partout où mon âme aspire à se rendre, laissez-
moi parvenir

[...]

À son arrivée au mont Hurum (« dont Enlil a
condamné l'accès comme par une porte géante »),
Lugalbanda fait l'objet d'une mise au pied du mur par
les gardiens : « Si tu es un dieu, c'est une parole
d'amitié que je prononcerai. Si tu n'es qu'un homme,
c'est ton trépas que je déciderai. » On assiste à sa
réponse :

Lugalbanda, né d'une semence chérie,
étendit la main [et dit] :

« Je suis, à l'image du divin Shara,
le bien-aimé fils d'Inanna. »

Mais le gardien du site sacré opposa une rebuffade à Lugalbanda, tournée sous forme d'oracle : bien sûr qu'il atteindrait les lointains territoires, certes, il se rendrait fameux, comme il ferait la gloire d'Érec, mais à pied.

Une autre longue épopée, que les exégètes avaient primitivement nommée « Lugalbanda et Enmerkar » et qui prit récemment le titre d'« Épopée de Lugalbanda⁸¹ », confirme l'ascendance semi-divine de Lugalbanda sans nommer son père. J'affirme pourtant, en me fondant sur le contexte et les suites des événements, que le père en question était Enmerkar, ce qui le confirme comme le premier d'une longue théorie de gouverneurs, lesquels, sous le couvert d'un mariage symbolique ou même en s'en passant, furent tous invités dans son lit par Inanna.

Cette « invite » d'Inanna figure dans la fameuse *Épopée de Gilgamesh*. En sa qualité de cinquième roi d'Érec, Gilgamesh tenta d'échapper à la finalité mortelle des humains au motif que, puisqu'il était un fils de la déesse Ninsun et du grand prêtre de Kullab⁸², « les deux-tiers de son être étaient d'essence divine ». Sa quête de l'immortalité (détaillée dans *Les Degrés*

*du Ciel*⁸³) commença par son périple jusqu'au « site d'atterrissage » de la montagne du Cèdre – l'aire de l'antique spatiodrome installé dans les monts du Liban (là où se rendit aussi, apparemment, Lugalbanda). Confrontés au monstre robotisé gardien du périmètre de la zone interdite, Gilgamesh et son compagnon furent sur le point de subir une désintégration, sauvés *in extremis* par le secours d'Utu. Gilgamesh, que le combat avait épuisé, avait quitté ses vêtements trempés pour se nettoyer et se reposer. C'est alors qu'Inanna/Ishtar, qui avait suivi en altitude l'affrontement, se sentit prise d'un fort désir pour Gilgamesh :

Il lava sa chevelure raidie de saleté, il fourbit ses armes.

Il rejeta ses tresses derrière son épaule

Se débarrassa de ses effets souillés, endossa une vêtue propre,

S'enveloppa d'une cape à franges, boucla sa ceinture.

Quand Gilgamesh se coiffa de sa tiare,

Ishtar la belle posa son regard sur la grâce de Gilgamesh.

« Viens-t'en, Gilgamesh, sois mon amant ! » [lui lança-t-elle]

Comble-moi de ta puissante semence.

Tu me seras un époux, je te serai une femme. »

Elle appuya son invité de la promesse d'une vie merveilleuse (quoique non éternelle) pour peu que Gilgamesh cédât à ses avances. Mais ledit Gilgamesh lui renvoya à la figure une longue liste des amants qu'elle gratifia de son amitié alors même qu'elle s'était « donnée à Tammuz [Dumuzi], l'amour de [sa] jeunesse, qu'elle ne finissait pas de pleurer ». Alors qu'elle était supposée vivre encore son deuil, lui dit-il, elle prenait des amants et les jetait, « comme on jette le soulier qui vous blesse le pied [...], comme on change la porte qui laisse passer le vent [...] Quel amant as-tu jamais aimé vraiment ? » : telles furent ses questions. « Si tu dois faire l'amour avec moi, tu me traiteras comme eux » (et là-dessus, Inanna, vexée, reçut d'Anu la permission de lâcher le Taureau du Ciel contre Gilgamesh. Qui ne sauva sa peau qu'au dernier moment, aux portes d'Érec).

L'âge d'or d'Érec ne devait pas durer éternellement.

Sept autres rois se succédèrent sur le trône de Gilgamesh. Puis « Uruk succomba sous les armes. Son autorité royale fut transférée à Ur ». Thorkild Jacobsen, dont l'étude sur la Liste sumérienne des rois⁸⁴ reste la plus approfondie du genre, estime que le transfert d'autorité à Sumer entre Uruk et Ur intervint vers 2850 avant J.-C. Pour d'autres, la date est plus proche de 2650 avant J.-C. (cette divergence de deux siècles a persisté au fil des âges, ce que les spécialistes ont du mal à expliquer).

Les règnes des gouverneurs divers et variés se raccourcirent continûment au fur et à mesure que le siège de l'autorité royale allait et venait entre les cités majeures de Sumer : d'abord d'Ur vers Awan avant de retourner à Kish. Puis il échut à une ville dénommée Hamazi avant de revenir à Érec et à Ur. Adab et Mari furent les suivantes, puis retour à Kish. Avant d'élire Aksak. À nouveau Kish. Et au final, à Érec encore une fois. En quelque deux cent vingt ans seulement, l'on décompte trois dynasties successives à Kish, trois à Érec, deux en Ur, et une au gré de cinq autres villes. Une période pour le moins agitée, apparemment. Et un âge dominé par des frictions entre cités, principalement

causées par des conflits de droits sur les eaux et les canaux d'irrigation – qu'expliqueraient d'une part un climat plus sec et en outre une situation aggravée par la multiplication des populations. À chaque fois, la ville à laquelle était retirée l'autorité était réputée avoir « succombé sous les armes ». Autrement dit, les hommes avaient commencé à se livrer à leurs guerres à eux !

Le recours aux armes pour régler des conflits locaux était davantage entré dans les mœurs. Des inscriptions de cette époque montrent que les populations épuisées rivalisaient dans l'obtention des faveurs divines en multipliant les offrandes et en renforçant le culte. Les cités-nations en lutte impliquèrent sans cesse davantage leurs dieux de parrainage dans leurs sacrés conflits. L'on trouve la trace conservée d'une implication de Ninurta appelé en arbitre pour savoir si un canal d'irrigation mordait ou non sur les frontières d'une autre cité. À son tour, Enlil fut contraint d'ordonner à deux camps en lutte de suspendre leur guerre. Ces querelles incessantes associées à un défaut de stabilité en arrivèrent à un point tel que les dieux en eurent assez. Il était déjà arrivé, à l'approche du Déluge, qu'Enlil fût à se point excédé par l'humanité qu'il avait

planifié sa disparition sous les eaux de l'inondation. Puis, à l'occasion de l'incident de la tour de Babel, il en avait ordonné la dispersion et la confusion de ses langages. Montait en lui désormais, à nouveau, un dégoût grandissant.

Nous sommes là dans le contexte historique, pour les événements en devenir, de la tentative finale des dieux de rétablir Kish, la capitale originelle, centre de l'autorité royale. Ils l'instituaient ainsi pour la quatrième fois, en fondant la dynastie de gouverneurs dont les noms marquaient l'allégeance à Sîn, à Ishtar et à Shamash. Deux, parmi eux, malgré tout, portèrent des noms qui les désignaient vassaux de Ninurta et de son épouse – preuve du retour de la rivalité entre la Maison de Sîn et celle de Ninurta. D'où l'installation sur le trône d'un faire-valoir – « Nannia, tailleur de pierre ». Il ne régna que sept ans.

En ces temps troublés, Inanna en profita pour que l'autorité royale revînt à Érec. L'individu choisi pour remplir la fonction, un certain Lugal-zagesi, conserva l'agrément des dieux vingt-cinq ans. Au terme desquels, par sa décision d'attaquer Kish dans le but de la détruire à jamais, il ne réussit qu'à susciter la fureur

d'Enlil. D'où la montée en puissance de l'idée d'imposer une main de fer sur la royauté administrée par les humains. Il fallait un personnage qui ne fût nullement impliqué dans ces conflits, quelqu'un qui ferait preuve d'une autorité sans faille et qui, décidément, assurerait comme il convient sa fonction de roi, unique intermédiaire contre les dieux et le peuple à tout propos et pour n'importe quoi.

Et c'est Inanna qui, à l'occasion de l'un de ses voyages aériens, mit la main sur un tel homme.

De sa rencontre avec lui, vers 2400 avant J.-C., naquit une ère nouvelle.

Il s'agissait de quelqu'un dont la carrière commença en qualité d'échanson du roi de Kish. Quand il s'empara des rênes de la Mésopotamie centrale, il mit peu de temps à imposer sa loi sur la totalité du territoire de Sumer, sur les contrées environnantes et sur des pays même éloignés. Le nom épithète de ce premier bâtisseur d'empire était *Sharru-Kin* (« Le gouverneur vertueux » ou « le roi légitime »). Les manuels scolaires modernes le désignent sous celui de Sargon I^{er} ou Sargon le Grand⁸⁵ (*Figure 80*). Il créa une capitale toute neuve à quelque distance de Babylone

qu'il baptisa *Agadé* (littéralement, « l'Unifiée »). Que nous nommons Akkad – d'où le mot d'*akkadien* pour désigner le premier langage sémitique.

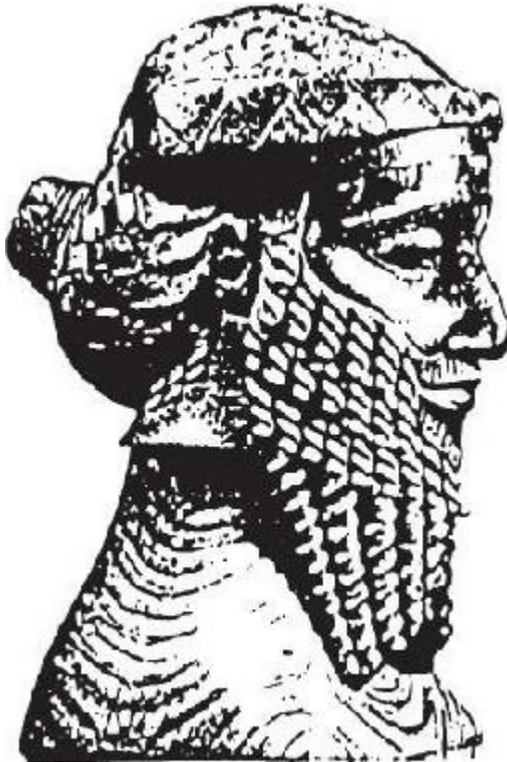


Figure 80

Un texte intitulé *La légende de Sargon* rapporte, avec les mots mêmes de Sargon, son histoire personnelle hors normes :

Je suis Sargon, puissant roi d'Agadé.

Ma mère était une grande prêtresse. Je ne connus pas mon père [...]

Ma mère, la grande prêtresse, elle qui m'a conçu,

Me porta en secret.

Elle me déposa dans un panier de joncs tressés dont elle scella l'opercule à l'aide de bitume.

Elle le mit au fleuve. Dont les eaux ne me submergèrent point.

Le cours d'eau me porta jusqu'à Akki, en charge de l'irrigation des champs.

Akki l'irrigateur me retira de l'eau qu'il canalisait.

Akki l'irrigateur m'adopta pour son fils et m'éleva.

Akki l'irrigateur fit de moi son aide-jardinier.

Ce récit d'un avatar de Moïse (composé plus d'un millier d'années avant l'époque dudit Moïse !) se poursuit par la réponse à la question qui s'impose : comment un homme sans père connu, simple jardinier, a-t-il pu devenir un roi puissant ? Sargon y répond ainsi :

Au temps où j'étais jardinier, Ishtar me fit
l'honneur de m'aimer,

Et durant cinquante et quatre années, j'incarnai
la royauté.

J'ai gouverné le peuple des Têtes-noires.

Constat empreint de sobriété qu'un autre texte
détaille. La rencontre de Sargon le travailleur et
d'Ishtar la déesse sexy fut le fruit du hasard, mais d'un
hasard pas si innocent :

Un jour que ma reine

Croisait dans le ciel, qu'elle arpentait les
territoires –

Inanna.

Après qu'elle eut croisé dans le ciel, arpenté
les territoires

Traversé Élam et Shubur,

Traversé [...]

La hiérodoule s'en vint, lasse, qui s'endormit.

Je la vis aux portes de mon jardin.

Je l'embrassai. Je lui fis l'amour.

Inanna – qui fut alors arrachée de son sommeil, peut-

on le penser – trouva en Sargon un homme à son goût, un homme pas seulement apte à satisfaire son tempérament sexuel mais capable en outre de répondre à ses ambitions politiques. Un texte, la « Chronique de Sargon », mentionne que « Sharru-Kin, roi d'Agadé, accéda [au pouvoir] au temps d'Ishtar. Aucun rival ni contempteur il ne connaissait. Il déploya son prestige fondé sur la peur sur l'ensemble des territoires. Il cingla sur la mer à l'est. Il conquiert les terres de l'ouest, sur toute leur étendue ».

L'étonnante allusion « au temps d'Ishtar » a intrigué les spécialistes. Mais pourquoi ne pas lui donner son sens littéral : à cette époque, quelles qu'en soient les raisons, Inanna/Ishtar était en mesure de s'assurer qu'un homme de son choix s'en vienne sur le trône et crée son propre empire : « Il défit Uruk et jeta à bas ses murs [...] Il vainquit les habitants d'Ur [...] il se rendit maître de tout le territoire, de Lagash jusqu'aux rivages de la mer [...] » Sans parler des conquêtes d'au-delà les frontières sumériennes : « Mari et Élam se plient à l'obéissance devant Sargon. »

La majesté de Sargon associée à la grandeur d'Inanna, étroitement associées, se révéla à travers

l'érection de la nouvelle capitale d'Agadé au sein de laquelle s'éleva le temple UL.MASH (« brillant, luxueux ») d'Inanna. « En ce temps-là, décrit un texte sumérien historiographique, les foyers d'Agadé regorgeaient d'or. Les demeures brillaient d'argent. On déposait dans les magasins le cuivre, le plomb et des plaques de lapis-lazuli. Les greniers débordaient. Les vieillards d'Agadé passaient pour sages, ses vieilles dames montraient de l'éloquence, ses jeunes hommes maîtrisaient la force des armes, sa jeunesse jouait les cœurs joyeux [...] La ville bruissait de musiques. »

Au cœur de cette belle cité heureuse, « Inanna la sacrée en Agadé fit ériger un temple pour en faire sa noble demeure. Dans l'Ulmash elle installa son trône ». Il s'agissait du temple majeur dans la multiplicité des sites de culte qui lui étaient consacrés dans les plus importantes cités de Sumer. Inanna déclara qu'à « Érec l'e-Anna est [sien] », et elle lista ses lieux de culte à Nippur, Ur, Girsu, Adab, Kish, Der, Aksak et Umma, enfin l'Ulmash d'Agadé. « Quel dieu va pouvoir dire mieux ? » interrogea-t-elle.

Et pourtant, bien que soutenu par Inanna, Sargon ne put se voir élever sur le trône royal de ce que l'on

connut dès lors sous l'appellation de Sumer et d'Akkad sans le consentement et la bénédiction d'Anu et d'Enlil. Un texte bilingue suméro-akkadien, trouvé gravé sur une statue de Sargon installée en présence d'Enlil dans son temple de Nippur, établit que Sargon n'était pas seulement le « gouverneur superviseur » d'Ishtar, mais en outre le « prêtre oint d'Anu » comme le « grand prince d'Enlil ». Lequel Enlil, écrivit Sargon, lui « donna le pouvoir de seigneurie et le statut de monarque ».

Dans les mémoires de ses conquêtes, Sargon décrit Inanna bel et bien présente sur les théâtres de guerre, mais il reconnaît à Enlil le pouvoir général de décision sur l'ensemble des victoires et des extensions de territoires : « Enlil ne laissa personne s'opposer à Sargon, roi de la contrée. De la mer du haut à la mer du bas, Enlil lui concéda la conquête. » Systématiquement, les ajouts aux inscriptions de Sargon invoquaient Anu, Enlil, Inanna et Utu/Shamash, ses « parrains ».

Quand on examine le détail de ce vaste empire qui s'étendait de la mer du haut (la Méditerranée) à la mer du bas (le golfe Persique), il saute aux yeux que les premières conquêtes de Sargon se limitèrent, d'abord,

aux domaines de Sîn et de ses enfants (Inanna et Utu/Shamash), et que, même à l'apogée de son extension, elles ne dépassèrent pas les territoires enliliens. Sargon atteignit Lagash, ville de Ninurta, et lança ses assauts au sud à *partir* de Lagash, mais ne prit pas Lagash. Pas plus qu'il n'entreprit d'extension au nord-est de Sumer, là où Ninurta exerçait son pouvoir. Il dépassa les frontières du vieux Sumer en pénétrant au sud-est le pays d'Élam – zone auparavant sous influence d'Inanna. Mais dès lors que Sargon entreprit sa marche à l'ouest du moyen Euphrate et de la côte méditerranéenne, domaines d'Adad, « [il] se jeta en prière devant le dieu [...] [et] il lui donna dans la région haute Mari, Yarmuli et Ebla⁸⁶, aussi haut que la forêt de Cèdres et la montagne d'argent ».

Il ressort clairement des inscriptions de Sargon qu'il ne reçut jamais Dilmun (la quatrième région privée réservée aux dieux) ni Magan (en Égypte), pas plus que Meluhha (en Éthiopie) dans la deuxième région, tous domaines des descendants d'Enki. Il se contenta de mener, avec ces pays, des relations commerciales pacifiques. Au cœur même de Sumer, il se tint à l'écart de la zone sous contrôle de Ninurta comme de la cité

revendiqué par Marduk. Puis, « à un âge avancé », Sargon commit une erreur :

Il s'empara du sol où était fondée Babylone
Pour y bâtir une nouvelle Babylone aux côtés
d'Agadé.

Il nous faut, pour saisir la gravité de ce geste, nous rappeler la signification de « Babylone » – *Bab-Ili*, la « Porte des dieux ». Titre et fonction assignés à Babylone par Marduk le rebelle, ancrés dans le symbole de son sol consacré. Alors, poussé par Inanna, piloté par ses ambitions à elle, Sargon s'empara de cette terre sacralisée pour y étendre les fondations de la nouvelle Bab-ili, dans le but téméraire de conférer le titre et la fonction à Agadé.

L'occasion rêvée pour Marduk – qui gardait le silence depuis tant de siècles – et dont il se saisit, de revenir sur la scène :

Au nom du sacrilège que Sargon avait donc
commis,
le grand seigneur Marduk laissa exploser sa
colère

et se mit à faire périr la population sous le coup de la famine.

De l'est à l'ouest il la dispensa d'obéissance à Sargon.

Quant à lui, il le priva de tout repos pour le punir.

Inexorablement soumis à une révolte après l'autre, Sargon « ne put trouver le moindre repos ». Discrédité, affaibli, il mourut au terme d'un règne de cinquante-quatre ans.

Chapitre 12

Requiem pour un désastre

Bon nombre de textes sur la fin de l'ère d'Ishtar nous sont parvenus. Recoupés, ils dévoilent le récit d'incroyables événements dramatiques : l'usurpation, de la part d'une déesse, des pouvoirs suprêmes sur Terre. La profanation du saint des saints d'Enlil à Nippur. L'incursion d'une armée humaine dans la quatrième région. Une invasion de l'Égypte. L'apparition de dieux africains dans les territoires de l'Asie. La survenue de péripéties en d'autres temps impensables. Des bouleversements sur la scène des dieux, occasion pour des chefs humains de jouer à fond leur partition et de voir couler impitoyablement le sang des hommes.

Confrontée à la réémergence de son vieil ennemi, Inanna ne pouvait tout simplement pas abandonner la partie, quel qu'en soit le coût. Elle installa sur le trône

de Sargon le premier des fils du roi avant de lui en substituer un autre, elle enrôla dans ses campagnes guerrières menées dans les montagnes de l'est ses monarques vassaux, elle combattit telle une lionne enragée pour sauver son empire en déliquescence, « elle fit pleuvoir la flamme sur le pays [...] au prix d'assauts comparables à une tempête déchaînée ».

« Ta renommée se confond avec ton anéantissement des pays soulevés », entonne dans un poème de lamentation une sœur de Sargon. « Ton nom s'apparente au massacre de leurs peuples » [tu te tournes] « contre la ville qui a osé dire que son domaine ne t'appartient pas », [et alors] « ses cours d'eau ne charrient plus que du sang ».

Pendant plus de deux années, Inanna sema le désastre autour d'elle jusqu'au moment où les dieux décidèrent que le seul moyen de mettre fin au carnage était d'obliger Marduk à retourner en son exil. Revenu à Babylone au moment où Sargon avait tenté de détourner une partie de son sol consacré – un acte dont la portée symbolique s'enracina dans des récits légendaires –, Marduk se mit en devoir de fortifier la cité. Il étendit notamment de façon très avisée son réseau d'adduction

d'eau souterrain, de quoi rendre la ville impossible à soumettre. Les Anunnaki ne purent ou ne voulurent s'emparer de Marduk par la force : ils se tournèrent vers son frère, Nergal, et lui demandèrent de « forcer Marduk à renoncer à son trône divin » de Babylone.

C'est un texte que les spécialistes nomment *Erra Epos* [l'Épopée d'Erra] qui nous renseigne sur ces événements, pour la bonne raison que Nergal y fut nommé par l'antique chroniqueur ER.RA – épithète peu flatteuse puisque son sens donnait « le serviteur de Râ ». Il mérite bien mieux le titre de « Récit des fautes de Nergal » dans la mesure où il rend Nergal responsable d'une série d'événements dont l'issue se révéla catastrophique. Il reste néanmoins une source sans pareille pour la connaissance et la compréhension de ce prélude à un désastre.

Nergal/Erra accepta la mission. Il fit le voyage en Mésopotamie pour un face à face avec Marduk. Arrivé sur le domaine, il fait d'abord escale à Érec, « la cité d'Anu, le roi de tous les dieux », mais aussi bien évidemment l'endroit où tenir conférence avec Inanna/Ishtar. À son arrivée à Babylone, « au sein de l'Esagil, le temple du Ciel et de la Terre, il entra, il se

tint devant Marduk ». Cette rencontre capitale a été immortalisée par les artistes du temps (*Figure 81*). On voit les deux dieux dûment armés, à cela près que Marduk sous son casque, debout sur une estrade, présente bel et bien un certain symbole de bienvenue à son frère.

Dans un discours où la prière le dispute au reproche, Erra dit à Marduk que les travaux merveilleux qu'il a entrepris au profit de Babylone, et tout particulièrement le réseau hydraulique, contribuèrent à bâtir son image, qui « brille comme une étoile des cieux », mais qu'ils ont spolié les autres cités de leurs propres eaux. Plus grave, en se faisant couronner à Babylone, « il a illuminé son quartier réservé », mais a irrité les autres dieux. « La demeure d'Anu s'en est trouvée plongée dans l'ombre. » Marduk, conclut-il, ne pouvait s'opposer à la volonté des autres Anunnaki, et en tout cas en aucune manière à celle d'Anu.



Figure 81

Marduk, pourtant, se mit à évoquer les grands changements survenus sur la Terre après le Déluge, et expliqua qu'il dut bien prendre les choses en mains pour son propre compte :

En raison des conséquences du Déluge
Les décrets du Ciel et de la Terre furent
bouleversés.

Les cités des dieux sur la vaste planète Terre
changèrent du tout au tout.

Elles ne retrouvèrent point leurs sites originels

[...]

Quand je les passe en revue, c'est le malheur qui me frappe.

Sans une restauration de leurs emplacements [premiers],

C'est l'existence de l'humanité qui est remise en question [...]

Je dois rebâtir ma résidence

Que le Déluge a dispersée.

[Je dois] lui restituer son nom.

Dans l'énumération des mécomptes de l'après-Déluge qui affligeaient tant Marduk, figuraient certains échecs imputables à Erra/Nergal, impuissant à rendre compte du devenir de certains dispositifs à caractère divin : « l'appareil qui dispense les ordres, l'Oracle des dieux. L'emblème de l'autorité, le Sceptre sacré qui confère l'éclat au commandement [...] Et où se trouve la Pierre radiative sacrée qui désintègre toute chose ? » Telles furent les questions de Marduk. Si on le force à se démettre, dit Marduk, « du jour où j'abandonne mon trône, les flux ne monteront plus des puits [...] l'eau ne coulera plus [...] la lumière du jour [deviendra] nuit [...] la confusion régnera [...] les vents qui assèchent

hurleront [...] les maladies se répandront ».

Au terme de quelques autres échanges, Erra proposa à Marduk de lui rendre « les appareils du Ciel et de la Terre » s'il acceptait d'aller en personne dans le monde du bas pour les quérir. Quant aux « travaux » à Babylone, il donna l'assurance à Marduk qu'il n'aurait pas à s'en préoccuper : lui, Erra, ne passerait le seuil de la demeure de Marduk que pour « dresser les Taureaux d'Anu et d'Enlil à ta porte » – des statues de taureaux ailés tels qu'on en a retrouvé réellement sur des sites de temples –, mais sans intervenir le moins du monde sur le système hydraulique.

Marduk entendit tout cela.

La promesse donnée par Erra rencontra son agrément.

Dès lors, il descendit de son trône,

Et prit le chemin

du pays des Mines, séjour des Anunnaki.

Ainsi Marduk avait-il été convaincu et se montrait-il d'accord pour quitter Babylone. Mais à peine avait-il arrêté sa décision que Nergal renia sa parole. Il se montra incapable de résister à sa curiosité et s'aventura

dans l'ancre du *Gigunu*, la chambre souterraine mystérieuse dont Marduk avait souligné l'accès interdit. Sur place, Erra prit des dispositions pour faire procéder au transfert de « L'Éclat » (source d'énergie radiative). Dès lors, comme Marduk avait prévenu, « la lumière du jour devint nuit », la « montée des eaux fut enrayée » et très vite « les terres retournèrent à la friche, les populations furent vouées à la mort ».

C'est toute la Mésopotamie qui fut affectée car Ea/Enki, Sîn et Shamash, dans leurs cités respectives, s'en inquiétèrent. « De colère [à l'encontre d'Erra], ils étaient emplis. » Les habitants multiplièrent les sacrifices à Anu et à ishtar, en vain : « Les sources d'eau s'asséchèrent. » ea, père d'erra, lui adressa des reproches : « À présent que le prince Marduk s'est éloigné, qu'as-tu fait ? » Sur son ordre, on s'abstint d'installer dans l'Esagil la statue d'Erra préparée à cet effet. « Va-t'en ! tonna-t-il contre Erra, et déguerpis pour la destination qu'aucun dieu jamais ne prend ! »

« Erra en perdit la voix », mais un court instant, puis se mit à proférer un torrent de paroles impudentes. Fou de rage, il ravagea la demeure de Marduk, bouta le feu à ses portes. Par défi, « il fit le signe », au moment de

son départ, qui signifiait que son entourage, lui, devait rester sur place : « Que mes soldats ne s'en retournent pas. » Et de fait, quand Erra revint à Kutha [Kuta], les hommes qui l'avaient accompagné ne le suivirent pas pour établir une présence de longue durée au nom de Nergal sur les territoires de Sem. Une colonie leur fut assignée à petite distance de Babylone, peut-être sous la forme d'une garnison permanente. Il existait des « Kuthéens qui rendaient un culte à Nergal » en Samarie, aux temps bibliques⁸⁷. Il perdurait aussi un culte officiel voué à Nergal en Élam, comme l'illustre éloquemment une sculpture de bronze pour le moins inhabituelle (*Figure 82*) trouvée sur place : elle met en scène des fidèles aux traits africains indéniables en pleine cérémonie religieuse dans la cour d'un temple.

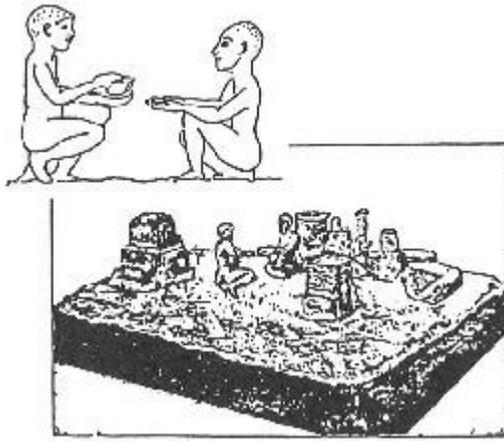


Figure 82

Marduk avait quitté Babylone, ce qui mit un terme au conflit qu'Ishtar entretenait avec lui. La rupture entre Marduk et Nergal, le souvenir de la présence de celui-ci en Asie, créèrent une alliance de fait entre Ishtar et Nergal. L'enchaînement des événements dramatiques que personne n'aurait pu anticiper et que, vraisemblablement, personne n'aurait pu souhaiter, fut ainsi le fruit du destin. Ils précipitèrent le désastre final qu'allaient vivre Anunnaki et humains...

Forte du rétablissement de son autorité, Inanna restaura le régime royal en Agadé en plaçant sur le trône un petit-fils de Sargon, Naram-Sîn (« le Préféré/l'Aimé de Sîn »). Elle finit par lui trouver les

qualités d'un digne successeur de Sargon et l'encouragea à rechercher la gloire. À peine vécut-on une courte période de paix et de prospérité : la déesse poussa Naram-Sîn à se lancer dans l'expansion du vieil empire. Très vite, Inanna en vint à déborder sur les territoires d'autres dieux sans qu'ils manifestent le pouvoir ou le vouloir de la combattre : « Les grands dieux anunnaki virevoltèrent autour de toi telles des chauves-souris en vol erratique », image un hymne dédié à Inanna. « Incapables étaient-ils de soutenir en face ton redoutable visage [...] d'apaiser ton cœur en colère. » Des Gravures rupestres dans les territoires annexés montrèrent Inanna sous l'aspect de la conquérante impitoyable qu'elle était devenue (*Figure 83*).

À l'orée de ses campagnes militaires, Inanna était encore surnommée « la Bien-aimée d'Enlil » et présentée comme celle qui « porte les instructions d'Anu ». Mais dès lors, la pression qu'elle exerçait commença à changer de nature. Elle passa de la mise en échec des soulèvements à un plan calculé visant à s'assurer la suprématie.



Figure 83

Deux séries de textes, les uns consacrés à la déesse, les autres à son fondé de pouvoir, le roi Naram-Sîn, ont consigné les événements survenus à cette époque. Les deux récits corroborent le premier des objectifs assez démentiels d'Inanna, l'annexion du site des atterrissages dans la montagne des Cèdres. En sa qualité de déesse familière des expéditions aériennes, elle connaissait particulièrement bien l'endroit. Elle « détruisit par le feu les grands portails » de l'accès à la montagne, puis, au terme d'un court siège, elle arracha la reddition du corps de garde : « Ils se dispersèrent de

leur propre volonté. »

Comme en attestent les inscriptions de Naram-Sîn, Inanna prit alors la direction du sud en suivant la côte de la Méditerranée, et obtint la soumission des cités l'une après l'autre. La conquête de Jérusalem – le Centre de contrôle de la mission – n'est pas explicitement mentionnée, mais il y a tout lieu de croire qu'Inanna s'y rendit, là aussi, puisqu'il est spécifié qu'elle atteignit Jéricho pour la prendre. Bâtie le long du point de passage stratégique du Jourdain face au bastion anunnaki du Tell Ghassul, Jéricho – ville dédiée à Sîn – s'était elle aussi soulevée : « La cité n'avait pas voulu prononcer “J'appartiens à ton père qui te conçut”. Elle avait promis qu'elle en ferait la déclaration solennelle, mais y avait renoncé de façon délibérée. » L'Ancien Testament est rempli de ces avertissements visant à marquer la volonté de « s'écarter des dieux étrangers ». Le texte sumérien fait état de la même transgression : le peuple de Jéricho qui avait promis solennellement d'adorer Sîn, le père d'Inanna, avait changé d'allégeance au profit d'un autre dieu, étranger. La reddition de cette « cité des palmiers dattiers » devant une Inanna armée fit l'objet d'une

illustration sur un cylindre-sceau (*Figure 84*).



Figure 84

Une fois le sud de Canaan sous son contrôle, Inanna voyait s'ouvrir les portes de la quatrième région, celle du spatiodrome. Sargon n'avait point osé franchir la limite interdite. Mais Naram-Sîn, poussé par Inanna, l'osa...

Une chronique royale mésopotamienne confirme que Naram-Sîn pénétra bel et bien dans la péninsule, mais qu'au surplus il envahit le pays de Magan (l'Égypte) :

Naram-Sîn, descendance de Sargon, marcha sur la ville d'Apishal, fit une brèche dans sa muraille et la conquît. Il s'assura lui-même de la personne de Rish-Adad, roi d'Apishal, et de son vizir.

Puis il prit la direction du pays de Magan et s'assura lui-même de la personne de Mannu-Dannu,

roi de Magan.

La justesse de la relation de la chronique royale babylonienne citée *supra* s'est vue confirmer ailleurs dans le reste de son détail, si bien qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute ce passage-ci, aussi incroyable fût-il puisqu'il impliqua l'entrée et le passage d'un roi humain et d'une armée d'humains dans la péninsule du Sinaï, la quatrième région réservée aux dieux. Depuis des temps immémoriaux, une route commerciale entre l'Asie et l'Afrique s'était échinée à zigzaguer le long de la côte méditerranéenne de la péninsule – route que les Égyptiens, plus tard, améliorèrent par l'installation de points d'eau, tout comme les Romains qui en firent leur *Via Maris* vitale. Les anciens voyageurs qui empruntaient cette route se tenaient ainsi bien à l'écart de la plaine centrale où s'étendait le spatiodrome. Mais penser que Naram-Sîn, à la tête d'une armée, se soit contenté de suivre la route côtière paraît des plus improbable. Des vases d'albâtre à la façon égyptienne, découverts par des archéologues en Mésopotamie et Élam, identifièrent leur propriétaire (mention en akkadien) : « Naram-Sîn, roi des quatre régions. Vase de la couronne étincelante du pays de Magan. » Que

Naram-Sîn commença à se donner le titre de « roi des quatre régions » démontre non seulement sa conquête de l'égypte, mais implique en outre l'entrée dans sa sphère d'influence de la péninsule du sinaï. L'on dirait bien qu'Inanna ne se contenta pas de « passer par là ».

Une invasion étrangère, à peu près du temps de Naram-Sîn, a été elle aussi conservée dans les archives égyptiennes. On y trouve la description d'une période de trouble et de chaos. Voici les mots du papyrus que les égyptologues dénomment *Les admonestations d'Ipou-Our*⁸⁸ : « Les étrangers sont venus en Égypte [...] les gens de grande naissance sont des plus affligés. » Dans ce même temps, l'on assista au basculement, depuis Memphis-Héliopolis au nord au profit de Thèbes au sud, du centre culturel et de l'autorité royale. Les spécialistes dénomment le siècle de trouble « Première période intermédiaire ». Elle venait tout de suite après l'effondrement de la sixième dynastie pharaonique.

Comment se put-il qu'Inanna, apparemment en tout impunité, pénètre dans la péninsule sinaïtique et envahisse l'Égypte sans rencontrer l'opposition des dieux égyptiens ?

La réponse, c'est une certaine tonalité des inscriptions de Naram-Sîn dont les spécialistes sont restés médusés qui la donne : tout se passe comme si ce monarque mésopotamien vouait une vénération au dieu africain Nergal. En dépit de l'absurdité totale qu'un tel culte sous-tend, le grand texte dit de la *Légende de Kutha* (parfois intitulé « Texte du roi de Kutha ») confirme que Naram-Sîn s'en vint à Kutha, le centre cultuel de Nergal en Afrique, pour y faire élever une stèle porteuse d'une tablette d'ivoire enchâssée où était gravé le récit de cette démarche peu ordinaire, le tout en hommage à Nergal.

Cette reconnaissance par Naram-Sîn du pouvoir et de l'influence de Nergal bien au-delà de l'Afrique est renforcée par l'invocation de Nergal, dans des traités conclus entre Naram-Sîn et des gouverneurs provinciaux d'Élam, parmi les dieux pris à témoins. De même, sur une inscription dédiée à la marche de Naram-Sîn sur la montagne des Cèdres au Liban, le roi en attribue la réussite à Nergal (alors que l'on s'attendrait à Ishkur/Adad) :

Alors même que depuis l'avènement de
l'autorité de l'homme

aucun des rois n'a jamais détruit Arman ni Ebla,
Désormais le dieu *Nergal* a bel et bien ouvert la
voie au puissant Naram-Sîn.

Il lui livra Arman et Ebla, lui fit présent de
l'Amanus⁸⁹,

De la montagne des Cèdres et de la mer du haut.

Cette émergence troublante de Nergal en qualité de divinité influente asiatique, cette marche pleine d'audace du lieutenant d'Inanna, Naram-Sîn, sur l'Égypte – en pleine violation du *statu quo* des quatre régions entérinée après la guerre de la pyramide – ne s'explique que d'une seule manière : dès l'instant où Marduk s'était détourné de Babylone, Nergal avait affirmé sa prééminence sur l'Égypte. Bien sûr, après avoir abouti à persuader Marduk de laisser le champ libre en Mésopotamie sans coup férir, la séparation à l'amiable se transforma en hostilité farouche entre les deux frères.

Avec pour conséquence une alliance Nergal-Inanna. Mais dès lors qu'ils firent cause commune, ils se trouvèrent confrontés à l'opposition de tous les autres dieux. Qui se réunirent à Nippur pour envisager les conséquences de rupture suscitées par les exploits

d'Inanna. Enki lui-même convint qu'elle était allée trop loin. Enlil promulgua un décret visant à son arrestation et à sa comparution.

C'est une chronique que les exégètes ont titré *La malédiction d'Agadé*⁹⁰ qui nous apprend le cours de ces événements. Parce qu'Inanna était réputée désormais incontrôlable, « l'ordre de l'Ekur » (l'enceinte sacrée d'Enlil à Nippur) fut décrété à son encontre. Mais Inanna ne se laissa pas capturer ni déférer devant ses juges : elle abandonna son temple et prit la fuite d'Agadé :

Mais l'ordre de l'Ekur y [à Agadé] avait été placé comme [quelque chose imposant] le silence.

Ayant été chargée de faire trembler Agadé
[l'italique est du traducteur cité]

elle jeta l'effroi à Ulmash

et quitta la ville [pour se rendre] vers son
[autre/ancienne] résidence.

Telle une jeune femme abandonnant ce qu'elle a
dans son « gynécée »,

la splendide Innana abandonna le sanctuaire
Agadé⁹¹.

Lorsqu'une délégation des grands dieux se rendit en Agadé, elle ne trouva qu'un temple vide. Tout ce à quoi les envoyés purent procéder consista en une évacuation des emblèmes de pouvoir :

Ni en cinq jours ni en dix,
Le diadème de seigneurie, la tiare du pouvoir
royal,
le trône dédié au monarque,
Ninurta l'emporta en son temple.
Utu ôta à la cité son « Éloquence ».
Enki lui retira sa « Sagesse ».
Sa grandeur capable de toucher au Ciel,
Anu l'emporta au sein du Ciel⁹² [...]

« Le royaume d'Agadé était accablé, son avenir se révélait des plus malheureux. » Sur ces entrefaites, « Naram-Sîn eut une vision », une communication transmise par sa déesse Inanna. « Il le garda pour lui, il n'en fit pas de paroles, n'en parla à personne [...] Sept années durant, Naram-Sîn attendit. »

Inanna chercha-t-elle Nergal au long de ses sept années d'absence d'Agadé ? La réponse ne figure pas dans le texte. Je pense pourtant qu'il s'agissait du seul

refuge possible pour Inanna, à l'abri de la colère d'Enlil. Les événements ultérieurs ont l'air de montrer qu'une Inanna plus audacieuse, plus ambitieuse que jamais obtint le soutien d'au moins l'un des dieux majeurs. Ce ne pouvait être que Nergal. Inanna partie se cacher au fin fond du domaine africain du bas de Nergal ? C'est l'hypothèse la plus plausible.

Ces deux-ci, au cours de leurs échanges, par l'analyse des événements passés, dans l'évocation de l'avenir, finirent-ils par forger une alliance nouvelle à même de redistribuer les territoires divins ? Un nouvel ordre mondial se révélait possible puisque Inanna n'en finissait pas de bouleverser le vieil ordre divin qui régnait sur la Terre. Un récit qui porta autrefois le titre de « La reine de tous les ME⁹³ » révèle qu'Inanna, de façon délibérée, décida de défier l'autorité d'Anu et d'Enlil, qu'elle fit l'impasse sur lois et les règles et s'autoproclama déité suprême, une « Grande Reine des reines ». Elle annonça qu'elle était « devenue plus grande que la mère qui lui avait donné le jour [...], plus grande même qu'Anu », et, dans la foulée, passa aux actes en investissant l'E-Anna (« Demeure d'Anu ») d'Érec dans le but de démanteler ce symbole de

l'autorité d'Anu :

L'autorité royale céleste fut investie par une femme [...]

Qui fit en sorte de transformer les lois d'Anu le Bénit,

Sans peur du grand Anu.

Elle s'empara de l'E-Anna d'Anu,

demeure d'un charme ô combien irrésistible, à l'attrait éternel,

Maison où elle imposa la destruction.

Inanna s'en prit à son personnel, le fit prisonnier.

Le *coup d'État*⁹⁴ perpétré contre Anu s'accompagna d'une attaque parallèle dirigée contre le trône d'Enlil et les symboles de l'autorité. Assaut confié par Inanna à Naram-Sîn. Son offensive contre l'Ekur à Nippur et la chute d'Agadé qui en résulta sont décrits dans *La malédiction d'Agadé*. C'est de là que nous tirons qu'au terme des sept années d'attente, Naram-Sîn reçut plusieurs oracles qui lui firent immédiatement « changer sa ligne d'action ». Sitôt les nouvelles directives reçues...

Il défia l'ordre d'Enlil,
Anéantit ceux qui étaient restés fidèles à Enlil,
Mobilisa ses troupes, et
Tel un héros sûr de sa force
Il s'abattit sur l'ekur d'une main de fer.

Il envahit la cité semble-t-il sans défense, « comme un brigand il la pilla ». Puis il cerna l'ekur du quartier sacré, des échelles furent apposées sur les murs de la Demeure ». En force, il pénétra le saint des saints : « Tout un chacun désormais pouvait voir son naos sacré, la chambre toujours plongée dans le noir. Les Akkadiens eurent la vision des coupes et des plats sacrés du dieu ». Naram-Sîn « jeta le tout dans les flammes ». Il « fit amarrer de grands bateaux au quai tout proche de la Demeure d'Enlil et y fit charger les richesses de la ville ». L'horrible sacrilège était consommé.

Enlil – sans que l'on sache où il se trouvait mais à l'évidence loin de Nippur – « éleva son regard » et vit la destruction de Nippur et la profanation de l'Ekur. « En raison de l'attaque portée contre son Ekur adoré », il ordonna aux troupes de Gutium – pays de montagne au nord-est de la Mésopotamie – d'assaillir Akkad et

de raser le pays. Ils se ruèrent contre Akkad et ses villes « en rangs serrés, semblables à des sauterelles [...] rien n'échappa à leurs bras ». « Celui qui dormait sur son toit mourut sur son toit. Celui qui sommeillait dans sa maison ne fut pas mis au tombeau [...] les têtes étaient écrasées, les bouches broyées [...] le sang des traîtres se mêlait à celui des loyaux. »

À un certain moment, et par deux fois, les autres dieux intercédèrent auprès d'Enlil : « Maudis Agadé de la pire des malédictions, lui dirent-ils, mais épargne les autres villes et leurs fermes ! » Enlil finit par les écouter, alors huit des dieux majeurs se joignirent à lui pour jeter l'anathème sur Agadé, « la ville qui osa s'en prendre à l'Ekur ». « Et voilà qu'il arriva, écrivit l'historien antique [...] qu'Agadé fut détruite ! » Le décret des dieux voulut qu'Agadé disparût de la surface du globe. Et contrairement à d'autres cités ainsi rasées qui furent rebâties et réinvesties, Agadé, à jamais, demeura un désert.

Inanna ? « Son cœur retrouva la paix », au final, grâce à ses parents. Nous ne saurons pas par les récits ce qui advint. On nous explique, malgré tout, que son père Nannar débarqua pour la ramener à Sumer tandis

que « sa mère Ningal récitait pour elle des prières et l'accueillit à son retour au seuil du temple ». « C'en est assez, c'en est plus qu'assez des audaces nouvelles, Ô grande reine ! » en appelèrent à elle dieux et peuples : « [...] et la toute-puissante reine, en son conseil, entendit les prières. »

L'ère d'Ishtar était close.



Tous les indices tirés des textes montrent qu'Enlil et Ninurta étaient loin de la Mésopotamie quand Naram-Sîn attaqua Nippur. Mais les hordes armées qui fondirent des montagnes pour se ruer sur Akkad étaient « celles d'Enlil », et très probablement furent-elles guidées de par la grande plaine mésopotamienne par Ninurta.

Les Listes sumériennes des rois dénomment le territoire d'où arrivèrent les envahisseurs, gutium, pays dans les montagnes du nord-est de la Mésopotamie. Ces forces armées apparaissent, dans la *Légende de Kutha [Naram-Sîn]*, sous la dénomination d'Umman-Manda (peut-être « Hordes des Frères éloignés ou puissants »), venues de « campements sis en la demeure d'Enlil ».

», installés « dans la montagne dont les dieux ont érigé la ville ». Des versets du texte ont l'air de dire que ces hommes étaient les descendants de soldats qui avaient accompagné Enmerkar au long de ses voyages lointains, qu'ils avaient « assassiné leur hôte » et qu'Utu/Shamash avaient puni en les maintenant en exil. Ces exilés étaient devenus des tribus nombreuses, conduites par sept chefs qui étaient frères. Enlil leur avait donné l'ordre d'envahir la Mésopotamie et de « se lancer contre le peuple qui s'était rendu coupable de crimes à Nippur ».

Pendant un temps, les faibles successeurs de Naram-Sîn tentèrent de préserver une autorité centrale alors que les troupes de pillards entamaient leur mise à sac ville après ville. La situation confuse fit l'objet d'allusions dans les Listes sumériennes des rois qui notaient : « Qui était roi ? Qui ne l'était pas ? Irgigi, un roi ? Nanum, un roi ? Imi, un roi ? Elulu, un roi ? » Au final, les GUTI de Gutium [aussi transcrits Kuti, Kurti...] s'imposèrent dans l'ensemble de Sumer et Akkad. « L'autorité royale fut accaparée par les hordes de Gutium. »



Figure 85

Les Guti exercèrent leur influence sur toute la Mésopotamie pendant quatre-vingt-onze années et quarante jours. Aucune capitale ne leur est associée. L'on pense que Lagash – l'unique cité sumérienne à n'avoir pas été spoliée par les envahisseurs – leur servit de quartiers généraux. Depuis son palais de Lagash, Ninurta entreprit le long processus de restauration d'une agriculture nationale, à commencer par le système d'irrigation qui s'était effondré dans la foulée de l'affrontement Erra-Marduk. Un chapitre de l'histoire sumérienne que l'on fera bien d'intituler « le siècle de Ninurta ».

Point focal de cette ère, Lagash. Cité d'abord conçue comme un « quartier sacré » (le *Girsu*) pour Ninurta et son divin Oiseau noir. Mais sous la poussée des troubles suscités par les ambitions humano-divines, Ninurta avait décidé de transformer Lagash en centre urbain sumérien majeur, d'en faire son séjour principal avec son épouse Bau/Gula (*Figure 85*), là où sa conception des lois et de l'ordre et ses idéaux de moralité et de justice trouveraient à s'appliquer. Pour l'assister dans ses travaux, Ninurta nomma à Lagash des vice-rois humains qu'ils chargea d'assurer l'administration et la défense de la cité-nation.

L'histoire de Lagash (qui correspond au site contemporain de Tello) se confond avec une dynastie dont le règne – sans solution de continuité pendant un demi-millénaire – s'établit trois siècles avant la montée en puissance de Sargon. Îlot de stabilité armée dans un océan de tempêtes appelées à se multiplier, Lagash incarnait en outre un grand centre de la culture sumérienne. Au moment où les festivités religieuses avaient pour source Nippur, Lagash innova par sa production de fêtes traditionnelles calées sur un calendrier agricole, comme la fête des Premiers fruits.

Ses scribes et ses savants perfectionnèrent la langue sumérienne. Et ses monarques, auxquels Ninurta accordait le titre de « gouverneur vertueux », prêtaient le serment de respecter un code de justice et de moralité.

Il se détacha du nombre des tout premiers gouverneurs de la longue dynastie de Lagash un homme nommé Ur-Nanshe⁹⁵ (vers 2600 avant J.-C.). L'on découvrit plus de cinquante de ses inscriptions dans les ruines de Lagash. Elles sont relatives à l'apport de matériaux de construction pour le Girsu, dont des troncs d'arbres venus du Dilmun pour le mobilier du temple. Ou bien encore décrivent-elles le travaux d'irrigation, le creusement de canaux, l'élévation de digues. Sur l'une de ses tablettes, l'on voit Ur-Nanshe à la tête d'un groupe de bâtisseurs qui ne répugne pas à payer de sa personne (*Figure 86*). Les quarante vice-rois qui lui succédèrent laissèrent les traces écrites d'accomplissements en agriculture, en construction, en législation sociale et en réformes éthiques – des réalisations tant matérielles que morales qui feraient la fierté de tout gouvernement.



Figure 86

Mais si Lagash avait échappé aux ravages perpétrés au cours des années de braise de Sargon et de Naram-Sîn, ce n'était pas seulement parce qu'elle était le « centre cultuel » de Ninurta, c'était aussi (et avant tout) grâce aux exploits militaires de ses habitants. En sa qualité de « Combattant princeps d'Enlil », Ninurta s'assurait que ceux qu'il choisissait pour gouverner Lagash se montreraient efficaces sur le plan militaire. L'un d'eux (nommé Eannatum), dont on a retrouvé les inscriptions et les stèles, se montra un tacticien de première force et un général victorieux. Les stèles le représentent juché sur un char de guerre – véhicule militaire dont l'apparition fut longtemps datée d'une

époque postérieure. Elles montrent aussi ses troupes de soldats casqués en rangs serrés (*Figure 87*).

Dans ses commentaires, Maurice Lambert (*La période présargonique*⁹⁶) nota que « cette infanterie de lanciers, protégée par des porteurs de boucliers, conféra à l'armée de Lagash la plus solide des défenses et l'attaque à la fois la plus rapide et la plus polyvalente ». Les victoires d'Eannatum qui en résultèrent impressionnèrent même Inanna/Ishtar, au point qu'elle tomba amoureuse de lui. Et « parce qu'elle aimait Eannatum, elle lui confia l'autorité royale sur Kish, en plus du gouvernorat de Lagash ». Du coup, Eannatum devint le LU.GAL (« Grand homme ») de Sumer. Maître du pays d'une poigne de fer, il fit régner la loi et l'ordre.

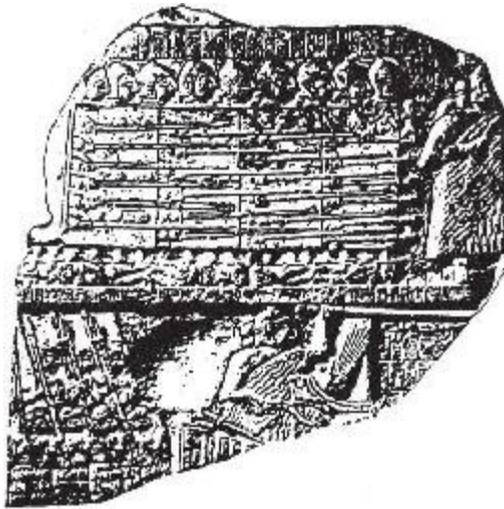


Figure 87

L'ironie veut que la période chaotique qui avait précédé Sargon d'Akkad ne correspondit pas à Lagash à la présence d'un chef militaire affirmé, mais à celle d'un réformateur social nommé Urukagina. Il consacra ses efforts à la résurgence de la morale et à l'introduction de lois animées par l'équité et la justice, plutôt qu'inspirées par un principe répressif du crime. Sous sa houlette, Lagash se révéla trop faible pour assurer l'expression de la loi et de l'ordre sur son territoire. Cette faiblesse même donna le moyen à Inanna de faire venir l'ambitieux Lugal-zagesi d'Umma à Érec, dans sa tentative de recouvrer sa domination sur

tout le pays. Mais les échecs de Lugal-zagesi amenèrent sa chute (nous l'avons expliqué *supra*), précipitée par la main de celui qu'Inanna avait choisi, Sargon.

Tout au long de la période au cours de laquelle domina Agadé, le governorat fut ininterrompu à Lagash. Le grand Sargon lui-même évita d'en découdre avec la cité et n'y toucha pas. Elle échappa à la destruction et à l'occupation au cours des remue-ménage fomentés par Naram-Sîn, avant tout parce qu'elle se présentait comme une place forte militaire redoutable, fortifiée et refortifiée pour résister à toute attaque. Une inscription d'Ur-Bau, vice-roi de Lagash à l'époque des campagnes militaires de Naram-Sîn, nous apprend que Ninurta lui avait donné pour instructions de consolider les murailles du Girsu et de renforcer l'enceinte de l'Imdugud, un engin volant. Ur-Bau « compacta le sol pour le rendre dur comme la pierre [...] cuisit l'argile pour le durcir comme le métal ». Et sur le tarmac de l'Imdugud, il « remplaça le vieux soubassement par un fondement nouveau », renforcé par des traverses de bois et des blocs de pierre venus de loin.

Quand les Guti se retirèrent de Mésopotamie – vers

2160 avant J.-C. –, Lagash émergea pour une nouvelle éclosion et donna quelques-uns des monarques les plus éclairés et les plus fameux de Sumer. Parmi lesquels l'un des plus renommés par ses longues inscriptions et ses multiples statues fut Goudéa, qui régna au cours du XXII^e siècle avant J.-C. Époque de paix et de prospérité. Ses archives ne mentionnent ni armées ni guerres, mais récapitulent échanges commerciaux et reconstruction. Il couronna son œuvre par l'érection d'un nouveau temple magnifique pour Ninurta dans le cadre d'un Girsu spectaculairement agrandi. À en croire les inscriptions de Goudéa, « le seigneur du Girsu » lui apparut dans une vision, debout à côté de son Oiseau noir divin. Le dieu lui fit part de son souhait de le voir bâtir, lui Goudéa, un nouvel E.NINNU (« la Demeure du Cinquante » – le rang ordinal de Ninurta). Goudéa reçut deux séries d'instructions de nature divine : la première de la part d'une déesse porteuse dans une main « de la tablette de l'étoile favorable des cieux » et dans l'autre du « stylet sacré » par lequel elle montrait à Goudéa « la planète favorable » dans la direction de laquelle le temple devait se voir orienter. La seconde série d'instructions émanait d'un dieu que Goudéa ne

reconnut pas et qui pourrait bien avoir été Ningishzidda. Il tendit au roi une tablette taillée dans de la pierre précieuse. « Elle portait le plan d'un temple. » L'une des statues de Goudéa le représente assis, avec cette tablette sur ses genoux et le stylet divin sur le côté (Figure 88).



Figure 88

Goudéa reconnaît qu'il lui faut l'assistance des devins et des « perceurs de secrets » pour comprendre le plan du temple. Il s'agissait, comme l'ont compris les chercheurs contemporains, d'un plan architectural

ingénieux de type « sept en un » pour la construction d'une ziggourat en sept étages pyramidaux. La structure prévoyait une plate-forme à la solidité dûment renforcée pour l'atterrissage et le décollage de l'engin aérien de Ninurta.

La participation de Ningishzidda à l'élaboration de l'E-Ninnu révélait une portée qui dépassait une simple assistance architecturale. Le prouve la présence d'un sanctuaire dans le Girsu dédié à ce dieu. Ningishzidda était associé à des pouvoirs de guérisseur et de magicien : ce fils d'Enki était réputé, à travers les inscriptions sumériennes, connaître les moyens d'assurer les fondations des temples. C'était lui « le grand dieu qui portait les plans ». Je l'ai déjà établi, Ningishzidda n'était autre que Thot, le dieu égyptien aux pouvoirs magiques qui fut le conservateur désigné des plans secrets de la pyramide de Gizeh.

Rappelons-le, Ninurta avait emporté avec lui certaines des « pierres » choisies au sein de la Grande pyramide, à l'issue des guerres du même nom. Désormais, puisque les efforts d'Inanna puis de Marduk de s'arroger le pouvoir sur les dieux et les hommes avaient été contrariés, Ninurta voulut réaffirmer son «

rang de Cinquante » par l'édification d'une pyramide à degrés, son bien propre, à Lagash, immeuble qui allait se voir reconnu comme la « Demeure du Cinquante ». C'est bien pour cette raison, affirmé-je, que Ninurta convia Ningishzidda/Thot à venir en Mésopotamie, pour qu'il lui dessine une pyramide qui pourrait s'élever en hauteur, non pas au moyen de blocs de pierre massifs comme en Égypte, mais à l'aide des humbles briques d'argile de Mésopotamie.

Le séjour de Ningishzidda à Sumer et sa collaboration, sur place, auprès de Ninurta, ne furent pas seulement commémorés par le biais de sanctuaires dédiés à ce dieu en visite, mais aussi par de multiples représentations artistiques. Nous devons l'exhumation de quelques-unes d'entre elles à l'œuvre archéologique menée durant soixante années à Tello. L'une d'elles (*Figure 89a*) associe l'emblème ninurtien de l'Oiseau divin aux serpents de Ningishzidda. Une autre (*Figure 89b*) représente Ninurta en sphinx égyptien.

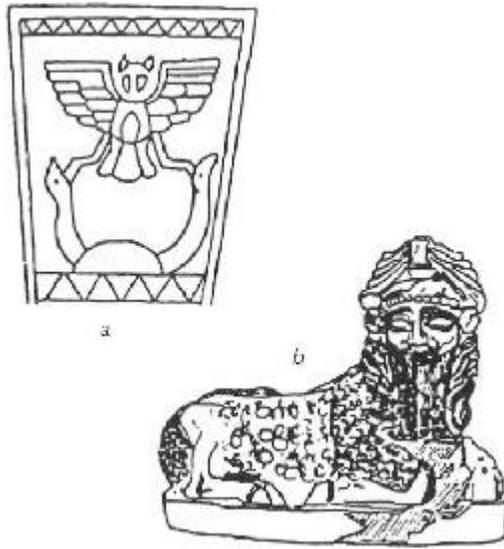


Figure 89

L'époque de Goudéa et de l'association Ninurta-Ningishzidda coïncide avec cette fameuse « Première période intermédiaire » d'Égypte, quand les rois de la IX^e et de la X^e dynastie (2160 à 2040 avant J.-C.) délaissèrent le culte rendu à Osiris et à Horus, et transférèrent la capitale : de Memphis, elle passa à une cité que les Grecs, plus tard, appelleront Héraklion⁹⁷. Le départ d'Égypte de Thot pourrait donc bien avoir traduit l'un des remous que connut le pays, qui expliqueraient même qu'il ait plus tard disparu du panorama sumérien. Selon Elizabeth Douglas van

Buren (« le dieu Ningizidda⁹⁸ », *sic*), il fut « un dieu tiré de l'oubli à l'époque de Goudéa » pour le besoin d'en faire un « dieu fantôme » et un simple souvenir aux temps postérieurs (babylonien et assyrien).

Le siècle de Ninurta, qui s'étendit de l'époque des invasions des GUTI jusqu'à l'ère de reconstruction qui s'ensuivit, ne fut qu'un interlude. Le dieu qui appréciait son habitat montagnard se mit assez tôt à sillonner les cieux à nouveau à bord de son Oiseau noir divin pour explorer ses domaines escarpés du nord-est et s'aventurer même bien au-delà. Sans cesse occupé à perfectionner l'art militaire de ses clans des hauts plateaux, il introduisit dans leurs pratiques la mobilité par la cavalerie, de quoi les emmener au loin sur des centaines, voire des milliers de kilomètres.

Il était revenu en Mésopotamie à l'appel d'Enlil pour mettre un terme au sacrilège perpétré par Naram-Sîn et aux soulèvements suscités par Inanna. La paix et la prospérité rétablies, Ninurta reprit ses escapades de Sumer. Et de son côté, jamais prête à abandonner quoi que ce soit, Inanna profita de l'une de ses absences pour s'emparer à nouveau du pouvoir à Érec.

Sa tentative ne dura que quelques années dans la

mesure où ni Anu ni Enlil ne le tolérèrent. Il n'empêche que le récit de ce coup de force (véhiculé par un texte énigmatique gravé sur une tablette en partie brisée, cataloguée Ashur-13955) se révèle des plus fascinant. Il se lit à la façon de la saga ancienne d'*Excalibur* (l'épée magique du roi Arthur, cette lame fichée dans un bloc de pierre que ne pourrait arracher que celui qui avait été choisi pour s'asseoir sur le trône royal). Cette histoire jette la lumière sur les événements antérieurs, dont l'incident au cours duquel Sargon offensa Marduk.

L'on apprend que lorsque « l'autorité royale fut abaissée du Ciel » pour commencer à Kish, Anu et Enlil établirent en ces lieux un « Pavillon céleste ». « Dans le sol de ses fondations, pour y demeurer à jamais », ils enterrèrent le SHU.HA.DA.KU – un objet forgé dans un alliage de métaux dont l'appellation se transcrit littéralement par « Arme de l'éclat de la plus grande force ». L'engin fut transporté à Érec quand la royauté retirée à Kish y fut installée. Il suivit les transferts de l'autorité royale pour autant que ce mouvement ait été décidé par les grands dieux.

Conformément à cet usage, Sargon transporta le dispositif à Agadé. Au grand dam de Marduk qui fit

valoir qu'Agadé était une cité toute nouvelle et en aucun cas une des villes choisies par « les grands dieux du Ciel et de la Terre » pour devenir l'une des capitales royales. Les dieux qui avaient porté leur choix sur Agadé – autrement dit Inanna et ses alliés – s'assimilaient, pour Marduk, à des « déités rebelles auxquelles ne seyaient pas des atours douteux ».

C'est pour contrebattre cette exception de légalité que Sargon se rendit à Babylone, sur le site même du « sol sacré ». L'idée était d'en prélever un échantillon pour transporter cette terre « en un endroit face à Agadé », et d'y enterrer l'arme divine pour en légitimer la présence à Agadé. Par répression d'un tel geste, dit le texte, Marduk suscita des soulèvements à l'encontre de Sargon et par la même occasion lui infligea « la privation de repos » (l'on pourrait dire « insomnie totale ») qui le conduisit au trépas.

Plus loin dans le récit énigmatique, nous lisons qu'au cours de l'occupation des Guti qui suivit le règne de Naram-Sîn, l'objet divin ne fut à aucun moment délogé « au voisinage des travaux de barrages pour la gestion des eaux » parce que ces occupants « ne savaient aucunement comment déroger aux lois liées au

dispositif divin ». Ça se passait au temps de la contestation de Marduk qui voulait que l'engin restât à l'endroit qui lui avait été assigné, « sans que l'on pût l'ouvrir » et « sans qu'il fût possible d'en faire le don à aucun des dieux », jusqu'à ce que « les dieux qui avaient fomenté la destruction assurassent la restitution ». Malgré tout, quand Inanna saisit l'occasion de réinstaller l'autorité royale à Érec, le roi qu'elle avait choisi, Utu-Hegal, « s'empara du *Shuhadaku* là où il était enterré. Il le prit en main » – alors même que « la restitution n'était pas intervenue ». Sans légitimité, Utu-Hegal « dirigea l'arme contre la ville qu'il assiégeait ». À peine avait-il achevé son geste qu'il tomba raide mort. « Le fleuve emporta sa dépouille noyée sous les eaux. »

Les absences de Ninurta de Sumer associées à la tentative avortée d'Inanna de redonner le pouvoir à Érec convainquirent Enlil qu'il n'était plus possible de laisser flotter la question de la gouvernance de Sumer par les dieux. Et le candidat le plus approprié à cette gouvernance se révéla être Nannar/Sîn.

Tout au long de la période de troubles, il se vit concurrencé pour ce trône suprême par plus agressif

que lui, à commencer par sa fille Inanna. À présent, il lui était offert l'occasion d'assumer le rang qui lui revenait en sa qualité de premier-né (sur la Terre) d'Enlil. L'ère qui correspondit à son avènement – appelons-la l'ère de Nannar – se révéla l'une des plus magnifiques des annales sumériennes. Ce fut aussi le dernier éclat de Sumer.

Sa priorité consista redonner à sa cité, Ur, l'allure d'une grande métropole et d'en faire la capitale d'un vaste empire. Nannar choisit de mettre en place une nouvelle lignée de monarques que les spécialistes désignent sous la dénomination de « troisième dynastie d'Ur ». Sa capitale et la civilisation sumérienne tout entière lui sont redevables d'immenses progrès inédits, matériels comme culturels. Installés au cœur d'une immense ziggourat qui dominait la cité fortifiée (*Figure 90*) – une ziggourat dont les ruines, au terme de plus d'un millier d'années, s'élèvent encore de frappante façon sur la plaine mésopotamienne – Nannar et sa femme Ningal s'impliquèrent très activement dans les affaires de l'État. Ils firent de la ville, par une politique agricole éclairée, avec l'aide de toute une administration de prêtres et de fonctionnaires (sous

l'autorité du roi, *Figure 91*), le grenier de Sumer. Ils encouragèrent l'élevage ovin au point d'ériger Ur en capitale de la laine et du vêtement de l'antique Proche-Orient. Enfin, ils développèrent le commerce international par voie de terre et d'eau, de quoi ancrer la renommée des marchands d'Ur pour des millénaires. Au service de ce commerce florissant et de ses échanges lointains, un canal navigable vint doubler le mur d'enceinte qui entourait toute la cité, dont la défense s'en trouva renforcée. Il desservait deux ports – le port ouest et le port nord – au moyen d'un canal intérieur de liaison des deux bassins qui avait l'avantage, au surplus, de séparer l'enceinte sacrée des quartiers résidentiels et commerçants (*Figure 92*). Cette ville aux maisons blanches – dont bon nombre étaient des immeubles à étages (*Figure 93*) – brillait comme une perle à distance. Ses rues droites et larges accueillait souvent un sanctuaire à leurs carrefours. Un peuple travailleur s'y pressait qui bénéficiait d'une administration efficace. Les habitants d'Ur montraient de la piété, ils n'oubliaient jamais d'adresser leurs prières à leurs divinités bienfaitantes.

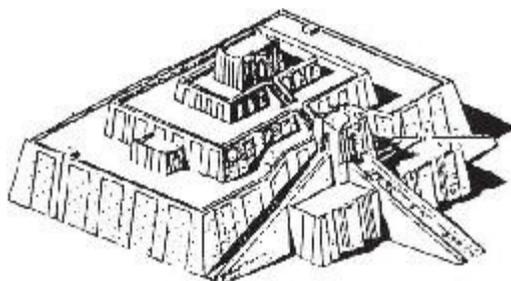


Figure 90

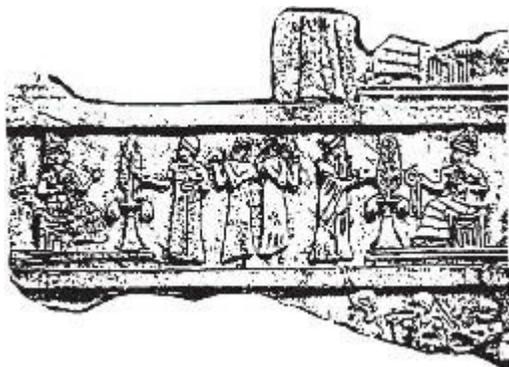


Figure 91

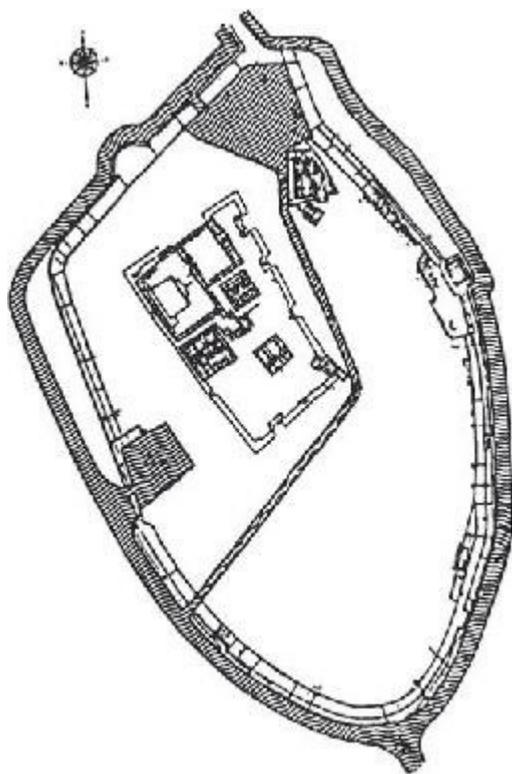


Figure 92

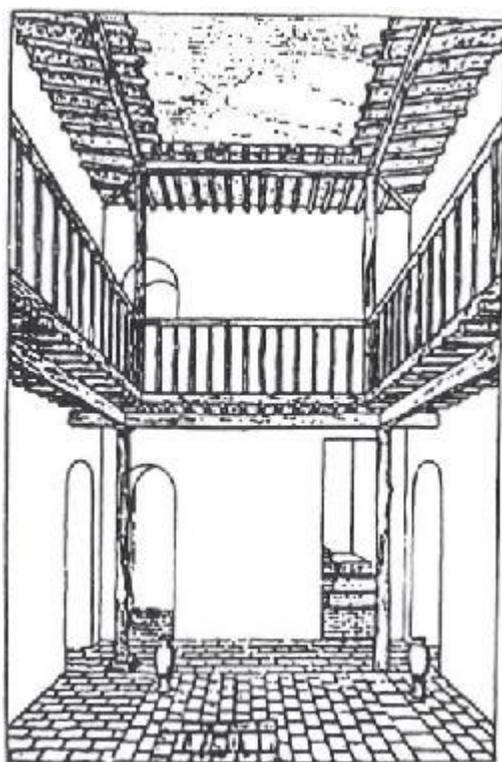


Figure 93

Le premier roi de la troisième dynastie d'Ur, *Ur-Nammu* (« la Joie d'Ur ») ne fut pas un simple mortel : il était de nature semidivine puisque sa mère était la déesse Ninsun. Ses archives complètes expliquent que « sitôt qu'Anu et Enlil eurent rétabli l'autorité royale de Nannar à Ur », et qu'Ur-Nammu fut choisi pour incarner le « bon pasteur » de la population, les dieux

lui ordonnèrent de susciter un renouveau moral. Les trois siècles qui venaient de s'écouler depuis le retour de l'ordre moral mené par Urukagina de Lagash avaient vu l'épanouissement et la chute d'Akkad, la remise en question de l'autorité d'Anu et la profanation de l'Ekur d'Enlil. L'injustice, l'oppression et l'immoralité s'étaient répandus. À Ur, sous le règne d'Ur-Nammu, Enlil avait tenté d'arracher l'humanité une nouvelle fois aux « forces du mal » pour la conduire dans « le droit chemin ». Par sa proclamation d'un nouveau code de justice et de droit social, Ur-Nammu « établit l'équité dans le pays, éradiqua le maléfice, bannit la violence et le conflit ».

Très confiant dans la réussite de ce « nouvel élan », Enlil – une première ! – confia Nippur aux bons soins de Nannar et transmit à Ur-Nammu les instructions voulues pour le rétablissement de l'Ekur (dévasté par Naram-Sîn). Ur-Nammu marqua l'événement par l'érection d'une stèle. Il y est représenté porteur des outils et du panier d'un ouvrier maçon (*Figure 94*). Les travaux achevés, Enlil et Ninlil revinrent s'installer à Nippur dans leur demeure restaurée. Une inscription sumérienne le note : « Enlil et Ninlil y furent heureux. »



Figure 94

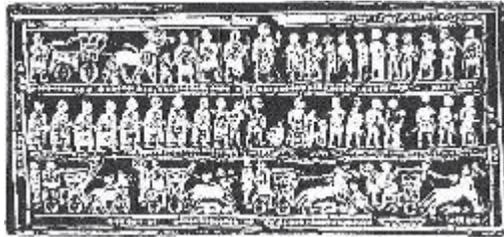


Figure 95

Le retour « dans le droit chemin » n'impliquait pas seulement la justice sociale au sein de la population, mais en outre un culte approprié des dieux. C'est dans ce but qu'Ur-Nammu, en plus des grands travaux entrepris en Ur, se mit à restaurer et à agrandir les édifices consacrés à Anu et à Inanna à Érec, au profit

de Ninsun (sa mère) à Ur, de Utu à Larsa, de Ninharsag à Adab. Il procéda aussi à quelques travaux de restauration à Eridu, la ville d'Enki. Des absents flagrants de la liste : Ninurta de Lagash et Marduk de Babylone.

Les réformes sociales d'Ur-Nammu et les progrès de la cité d'Ur en matière de commerce et d'industrie poussèrent les historiens à considérer la troisième dynastie, non seulement comme une période de prospérité, mais aussi de paix. D'où leur perplexité quand ils tombèrent, dans les ruines d'Ur, sur deux panneaux qui représentaient les activités de ses citoyens – l'un des panneaux était consacré à la paix, l'autre, de façon fort surprenante, à la guerre (*Figure 95*). L'image du peuple d'Ur sous l'allure de soldats entraînés à pied d'œuvre semblait totalement hors de propos.

Et pourtant, les faits, rapportés par les preuves archéologiques des armements, des tenues militaires, que recourent bon nombre d'inscriptions, s'opposent à l'image du pacifisme. Il est avéré que l'un des premiers actes d'Ur-Nammu fut de soumettre Lagash et de tuer son gouverneur avant d'occuper sept autres cités.

La nécessité de recourir aux armes ne se limita pas aux premières étapes de la montée en puissance de Nannar et d'Ur. Les inscriptions nous apprennent qu'Ur et Sumer « avaient connu leurs jours de prospérité [et] bénéficié de la plénitude sous le règne d'Ur-Nammu », et qu'après qu'Ur-Nammu eut reconstruit l'Ekur à Nippur, Enki l'estima digne de recevoir l'Arme divine. Avec laquelle Ur-Nammu était censé réduire les « cités du mal » des « pays étrangers » :

L'Arme divine,
Elle qui, dans les pays étrangers,
Entassent les cadavres des rebelles,
À Ur-Nammu, le Pasteur,
Lui, Seigneur Enlil, il la lui a donnée.
À l'image d'un taureau qui écrase les nations
étrangères,
Tel un lion qui traque sa proie.
Pour détruire les cités du mal,
Pour les purger des ennemis du très-haut.

Voici des paroles qui rappellent les bibliques prophéties de la colère divine exprimée par le truchement des rois mortels à l'encontre des « cités du

mal » et des « peuples pécheurs ». Elles révèlent que sous le masque de la prospérité, la guerre couvait entre les dieux – la lutte pour l’allégeance des cohortes humaines.

Versons une larme : Ur-Nammu, en pleine transformation en guerrier puissant, « le champion de Nannar », trouva tragiquement la mort sur le champ de bataille. « La nation ennemie se révolta, la nation ennemie réagit avec hostilité. » Au cours d’un engagement dans cette nation lointaine restée anonyme, le char d’Ur-Nammu s’embourba. Ur-Nammu chuta. « Le char fila comme l’éclair », Ur-Nammu était à terre, « livré à lui-même sur le champ de bataille comme un pot que l’on écrase ». Le drame fut complet : le bateau qui ramenait sa dépouille à Sumer « en un méandre inconnu avait sombré. Les vagues le submergèrent, [Ur-Nammu] était à bord ».

Quand les nouvelles atteignirent Ur, une grande lamentation s’éleva. La population ne parvenait pas à comprendre comment un si « bon pasteur », qui s’était montré juste avec le peuple et loyal avec les dieux, avait pu connaître une si indigne fin. Ni pourquoi « le Seigneur Nannar ne l’avait pas pris par la main,

pourquoi Inanna, Dame du Ciel, n'avait pas placé son noble bras sur sa tête, pourquoi le courageux Utu/Shamash ne lui avait point apporté son aide ». Pourquoi ces dieux s'étaient-ils « tenus à l'écart » quand le destin tragique d'Ur-Nammu avait été fixé ? Il s'agissait sans aucun doute d'une trahison de la part des grands dieux :

Combien fut bouleversée la destinée du héros !

Anu changea sa parole sacrée [...]

Enlil, insidieusement, modifia son décret de vie
[...]

La façon dont Ur-Nammu mourut (2096 avant J.-C.) pourrait avoir eu un effet sur l'attitude de son successeur, à propos duquel il est loisible d'évoquer l'outrage biblique jeté au roi qui « se prostitue en personne » et qui « accomplit ce qui était odieux au regard du Seigneur ». Ce roi nommé Shulgi était né sous des auspices divins : Nannar lui-même avait manœuvré de sorte que l'enfant fût conçu au sein du sanctuaire d'Enlil à Nippur, fruit de l'union d'Ur-Nammu et de la grande prêtresse d'Enlil. Ainsi, « un petit "Enlil" [...] un enfant éligible à la royauté et au

trône, sera-t-il conçu ».

Le nouveau roi étrenna son long règne en commençant par conserver uni son empire si vaste par ses initiatives pacifiques et la réconciliation religieuse. Sitôt sur le trône, il entreprit la construction (ou la reconstruction) d'un temple en l'honneur de Ninurta à Nippur. De quoi justifier qu'il déclarât Ur et Nippur « cités sœurs ». Puis il fit construire un navire – baptisé du nom de Ninlil – pour cingler à destination du « pays du vol aérien en quête de la vie ». Ses poèmes montrent qu'il se campait en nouveau Gilgamesh, emboîtant le pas de l'ancien roi pour atteindre le « Pays de vie », la péninsule du Sināi.



Figure 96

Débarqué au « Site de la rampe » (ou « Site du remblai »), Shulgi y construisit un autel dédié à Nannar. Puis il poursuivit son périple à l'intérieur des terres et

atteignit l'Harsag – la haute montagne de Ninharsag au sud du Sinaï – et à nouveau fit élever un autel. Son parcours en zigzag dans la péninsule l'amena en un lieu-dit nommé BAD.GAL.DINGIR (*Dur-Mah-Ilu* en akkadien), « la Grande place fortifiée des dieux ». Il imitait décidément Gilgamesh, lequel, en droite ligne de la mer Morte, avait lui aussi marqué des escales de prières et fait des offrandes aux dieux au site de la grande porte qui s'ouvrait entre le Néguev et le Sinaï proprement dit. Shulgi y éleva un autel dédié au « dieu qui juge ».

Il était alors à la huitième année de son règne quand il entama son voyage de retour vers Sumer. Sa route à travers le croissant fertile débutait à Canaan et au Liban où il établit des autels, l'un au « Site des lumineux oracles », l'autre au « Lieu enneigé ». Un voyage lent et voulu tel, dans l'intention de resserrer les liens de l'empire avec ses provinces lointaines. Shulgi établit, comme fruit de ce périple, un réseau routier qui unifiait l'empire en une portée politique et militaire tout en développant le commerce et la prospérité. Il noua des relations personnelles avec les chefferies locales et en renforça les liens à coups de mariages avec ses filles.



Figure 97

Revenu à Sumer, Shulgi s'enorgueillit d'avoir appris quatre langues étrangères. Son prestige impérial était au plus haut. Il montra sa gratitude à Nannar/Sîn en lui dédiant un sanctuaire dans le périmètre sacré de Nippur. On lui en sut gré en le gratifiant des titres de « grand prêtre d'Anu, prêtre de Nannar ». Il ne manqua pas d'en garder la trace sur ses cylindres-sceaux (*Figures 96, 97*).

Mais plus le temps passait et plus Shulgi inclinait pour les molleses d'Ur en lieu et place des fatigues des provinces : il en abandonna la direction à de grands émissaires. Lui consacrait son temps à la composition d'hymnes auto-laudateurs où il s'imaginait en demi-

dieu. Sa folie des grandeurs finit par attirer l'attention de la plus grande séductrice de tous les temps, Inanna. Elle sauta sur l'occasion de l'inviter à Érec pour en faire « un homme choisi pour honorer la vulve d'Inanna » et de lui faire l'amour dans le temple même dédié à Anu. Je cite les propres paroles de Shulgi :

en compagnie d'Utu le brave, un ami comme un frère,

Je bus des boissons fortes

Dans le temple fondé par Anu.

Mes chanteurs entonnèrent pour moi les sept chansons de l'amour.

Inanna, ma reine, la vulve du ciel et de la terre,

Se tenait à mes côtés, à banqueter dans le temple.

Quand les inévitables tensions intérieures comme périphériques s'aggravèrent, Shulgi chercha un appui militaire de la part de la province sud d'Élam. Il arrangea le mariage d'une de ses filles avec le vice-roi d'Élam auquel il donna pour dot la cité de Larsa. En retour, le vice-roi dépêcha vers Sumer les troupes élamites pour servir Shulgi en qualité de légion

étrangère. Mais loin de favoriser la paix, les troupes élamites exacerbèrent la guerre : les mémoires annuels du règne de Shulgi font état de destructions récurrentes dans les provinces du nord. Shulgi tenta de réaffirmer son emprise sur les provinces occidentales par des mesures en faveur de la paix. Sa trente-septième année de règne note l'existence d'un traité passé avec un roi local nommé Puzur-Ish-Dagan – un nom qui trahit nettement ses racines de Cananéen ou de Philistin. Le traité donna l'occasion à Shulgi de revendiquer le titre de « Roi des quatre régions ». Mais la paix à l'ouest ne dura pas. Au cours de sa quarante et unième année de règne (2055 avant J.-C.), le monarque reçut, de la part de Nannar/Sîn, certains oracles. Il en découla une expédition militaire d'importance lancée contre les provinces cananéennes. En deux années, Shulgi eut de quoi se proclamer une fois encore « héros, roi d'Ur, monarque des quatre régions ».

L'on détient la preuve que les troupes élamites participèrent dans cette campagne à soumettre les provinces. Et que ces cohortes étrangères s'étaient avancées jusqu'aux portes du Sinaï. Leur chef se qualifiait de « favori du dieu qui juge, bien-aimé

d'Inanna, occupant du Dur-Ilu ». Mais à peine ces troupes se furent-elles retirées que l'agitation reprit. Au cours de l'année 2049 avant J.-C., Shulgi ordonna l'érection du « mur de l'ouest » en guise de protection de la Mésopotamie.

Il se maintint sur le trône encore une année, plutôt agitée. Mais quoi qu'il en soit, si, jusqu'à la fin de son règne, Shulgi persista dans sa revendication du titre de « bien-aimé de Nannar », il n'était plus l'« élu » d'Anu ni d'Enlil. Leurs opinions, dûment enregistrées, disaient qu'« il n'avait pas respecté les consignes divines, qu'il avait entaché sa droiture ». Dès lors, ils prononcèrent à son encontre la « mort du pécheur ». Nous étions en 2048 avant J.-C.

Le successeur de Shulgi sur le trône d'Ur fut son fils Amar-Sîn. Même si ses deux premières années de règne sont cataloguées belliqueuses, ce sont bien trois années de paix qui s'ensuivirent. Mais la sixième année, un soulèvement exigea la répression dans le quartier nord d'Assur, et au cours de la septième année – 2041 avant J.-C. – il fallut une imposante campagne militaire pour refouler quatre cités de l'ouest poussées par « leurs territoires ».

Cette campagne, selon toute vraisemblance, ne fut pas à ce point couronnée de succès puisque l'on ne nota pas l'avalanche habituelle des titres décernés au roi par Nannar. Au lieu de quoi, Amar-Sîn se tourna vers Eridu – cité d'Enki ! – où il installa une résidence royale et y exerça des fonctions sacerdotales. Ce grand écart vers la dimension religieuse pourrait bien avoir été accéléré par le désir très profane de s'assurer des chantiers de construction d'Enlil. Car l'année d'après (la neuvième), Amar-Sîn mit le cap sur le même « Site de la rampe » qui avait attiré Shulgi. Mais à son abord du « Pays du vol aérien en quête de la vie », il n'alla pas plus loin : il mourut piqué par un scorpion (ou un serpent).

Son frère Shu-Sîn lui succéda. Les neuf années de son règne (2038-2030 avant J.-C.), si l'on met de côté la mention de deux incursions militaires contre de petites villes du nord, se montrèrent surtout marquées par une série de mesures de défense. Dont le renforcement de l'enceinte de l'ouest pour se protéger des Amorrites et la construction de deux vaisseaux : le « Grand vaisseau » et le « Vaisseau de l'Abzu ». Comme si Shu-Sîn préparait une fuite par la mer...

Quand le roi d'Ur suivant (et dernier), Ibbi-Sîn, monta sur le trône, des pillards venus de l'ouest se heurtaient aux mercenaires élamites au cœur de la Mésopotamie. Rapidement, c'est le centre de Sumer qui fut assiégé. Les habitants d'Ur et de Nippur s'étaient blottis derrière les murailles de protection de leurs cités, la zone d'influence de Nannar s'était réduite à une médiocre enclave.

En coulisses, comme il l'avait déjà fait, Marduk veillait. Persuadé que l'heure où il allait pouvoir atteindre au pouvoir suprême avait sonné, il quitta sa terre d'exil et prit la tête de ses partisans de retour à Babylone.

C'est alors que les armes terribles furent déchaînées. Et que s'enfla le désastre, sans commune mesure avec ce qui avait pu frapper l'humanité depuis le Déluge.

Chapitre 13

Abraham : les années de braise

Dans le temps d'Amraphel, roi de Shinéar, d'Arjoc [Arioch, Ariokh], roi d'Ellasar, de Kedorlaomer, roi d'Élam, et de Tideal [Tidal], roi de Gojim, il arriva qu'ils firent la guerre à Béra, roi de Sodome, à Birscha, roi de Gomorrhe, à Schineab, roi d'Adma, à Schémeéber, roi de Tseboïm, et au roi de Béla, qui est Tsoar⁹⁹.

Voilà comment le chapitre 14 de la Genèse s'ouvre sur une ancienne guerre qui allia quatre royaumes de l'Est contre cinq rois de Canaan. Ce récit aura suscité l'un des plus vifs débats entre caciques universitaires dans la mesure où il relie l'histoire d'Abraham,

premier des patriarches hébreux, à un événement spécifique étranger aux Hébreux, une façon de nous donner le moyen d'objectiver le souvenir biblique de la naissance d'une nation.

Quel bonheur eût été d'identifier chaque roi et de calculer l'époque précise où vécut Abraham, se sont dit bon nombre des exégètes ! mais quand bien Même connaissait-on Élam et savait-on bien que Shinéar renvoyait à Sumer, qui donc étaient les rois nommés et quels étaient les autres territoires de l'Est ? Les contempteurs de la Bible, qui remettaient en cause la véracité de l'histoire biblique faute de vérifications objectives, posèrent la question : pourquoi ne trouve-t-on pas trace des noms Kedorlaomer, Amraphel, Arjoc [Arioch] et Tideal [Tidal] dans les inscriptions mésopotamiennes ? si ces rois n'existent pas, Si une telle guerre est imaginaire, quelle crédibilité apporter à l'histoire d'Abraham ?

Pendant quelques décennies, c'est la remise en cause de l'Ancien Testament qui sembla prévaloir. Et puis, vers la fin du XIX^e siècle, les sphères universitaires et religieuses furent toutes deux abasourdies par la découverte de tablettes babyloniennes qui délivraient

les noms de Kedorlaomer, Amraphel, Arjoc et Tideal au fil d'un récit fort proche de la relation biblique.

Cette découverte fut exposée par Theophilus Pinches à l'Institut Victoria, à Londres, en 1897. Son examen de plusieurs des tablettes, propriété de la collection Spartoli du British Museum, lui avait révélé la description d'une guerre à grande échelle au cours de laquelle un roi d'Élam, Kudur-Laghamar, prit la tête d'une coalition de monarques où apparaissait un nommé Eri-aku en compagnie d'un certain Tud-Ghula – des noms facilement transposables en hébreu sous la forme Kedorlaomer, Arjoc ou Arioch et Tideal ou Tidal. Pinches avait complété la publication de sa conférence par la transcription soignée de l'écriture cunéiforme et de sa traduction correspondante : il lui était dès lors loisible d'affirmer en cercle restreint que le récit biblique s'était bel et bien inspiré d'une source mésopotamienne indépendante.

Les assyriologues de l'époque, enthousiastes, approuvèrent la transcription de Pinches des noms en cunéiforme. Les tablettes évoquaient effectivement « Kudur-Laghamar, roi du pays d'Élam », trop proche du biblique « Kedorlaomer, roi d'Élam » pour relever du

hasard. Tous les spécialistes convinrent qu'il s'agissait d'un nom royal élamite parfaitement formé, avec le préfixe *Kudur* (« serviteur »), composant récurrent de plusieurs des rois élamites, et *Laghamar* qui renvoyait au nom-épithète d'une divinité particulière. Accord aussi autour du deuxième nom propre, épelé *Eri-ea-ku* dans le texte cunéiforme babylonien, qui renvoyait au sumérien *ERI.AKU* original, avec la signification de « Serviteur du dieu Aku » – *Aku* constituait une variante du patronyme Nannar/Sîn. Nombre d'inscriptions nous confirment que les monarques élamites de Larsa arboraient le nom de « Serviteur de Sîn ». Dès lors, le consensus s'obtint sans heurts sur l'idée que la biblique Ellasar, cité royale du souverain Arjoc, s'identifiait à Larsa. Accord général aussi parmi les exégètes sur le constat que le Tud-Ghula du texte babylonien renvoyait à son pendant biblique « Tideal, roi de Gojim ». Entente sur les Gojim du livre de la Genèse assimilés aux « hordes de la nation » que les tablettes en cunéiforme classaient parmi les alliés de Kedorlaomer.

Et l'on tenait là la preuve attendue : non seulement celle de la véracité de la Bible et de la confirmation de l'existence d'Abraham, mais aussi celle de la survenue

d'un événement international dans lequel il s'était impliqué !

Mais l'exaltation n'allait pas durer. « Fort malheureusement » – pour reprendre l'expression d'Archibald Henry Sayce¹⁰⁰ lors d'une adresse à la Société d'archéologie biblique¹⁰¹ quelque onze ans plus tard –, une découverte rapportée à la même époque, qui devait confirmer celle qu'avait décrite Pinches, l'affaiblit au contraire, jusqu'à la discréditer.

Cette seconde découverte fut dévoilée par Jean-Vincent Scheil¹⁰². Il annonça avoir trouvé dans la collection de tablettes du musée impérial ottoman de Constantinople un courrier du fameux roi babylonien Hammourabi. Lequel mentionnait justement le même Kudur-Laghamar ! Parce que ledit courrier était adressé à un roi de Larsa, le père Scheil en avait conclu que les trois personnages étaient contemporains, et qu'ils désignaient donc trois des quatre rois de l'Est cités par la Bible – et Hammourabi n'était autre que l'« Amraphel, roi de Shinéar ».

Pendant quelque temps, l'on s'imagina que toutes les pièces du puzzle avaient trouvé leur emplacement. L'on tombe encore couramment dans les manuels et les

commentaires bibliques sur l'explication selon laquelle Amraphel désigne Hammourabi. Par conséquent, conclure qu'Abraham vivait au temps de ce monarque semblait se tenir, puisque l'on pensait alors que Hammourabi avait régné de 2067 à 2025 avant J.-C. : de quoi situer Abraham, la guerre des rois et la destruction de Sodome et Gomorrhe qui en fut l'issue à la fin du IIIe millénaire avant J.-C.

Mais quand des recherches ultérieures convainquirent la plupart des chercheurs que Hammourabi avait régné bien plus tard (de 1792 à 1750 avant J.-C., selon *The Cambridge Ancient History*¹⁰³), la synchronisation des dates apparemment établie par Scheil s'évanouit, et c'est toute la portée des inscriptions découvertes – y compris celles de Pinches – qui bâtit le doute. On mit de côté le plaidoyer de Pinches qui exhortait à ne pas tant se préoccuper de l'identification des trois rois nommés dans le récit – même si Kedorlaomer, Arjoc [Arioch] et Tideal [Tidal] puisés dans le texte cunéiforme n'étaient pas des contemporains de Hammourabi –, et à considérer que l'écrit émaillé de ses trois noms demeurait « une coïncidence historique remarquable, à reconnaître en

tant que telle ». En 1917, Alfred Jeremias (« Les textes attribués à Kedorlaomer¹⁰⁴ ») essaya de susciter de nouveau l'intérêt pour le sujet. Mais la communauté savante préféra dédaigner avec bienveillance les tablettes Spartoli.

Elles restèrent dans l'oubli au sous-sol du British Museum pendant un demi-siècle, jusqu'au moment où Michael C. Astour revint sur le sujet à travers une étude menée au sein de l'université Brandeis (« Le symbolisme politique et cosmique dans le chapitre 14 de la Genèse¹⁰⁵ »). Il postulait que les compilateurs bibliques et mésopotamiens des textes respectifs les avaient tirés de quelque source mésopotamienne commune, antérieure. À partir de quoi, il assimila les quatre rois de l'Est à des monarques connus : *primo*, le roi de Babylone du huitième siècle avant J.-C. ; *secundo*, celui d'Assyrie du XIII^e siècle avant J.-C. ; *tertio*, celui des Hittites au cours du XVI^e siècle avant J.-C. ; et *quarto*, le roi d'Élam du XII^e siècle avant J.-C. Comme aucun d'eux n'était le contemporain de chacun des autres pas plus que d'Abraham, il en vint à la conclusion judicieuse que le texte ne se voulait pas historique, mais qu'il s'agissait d'une œuvre de

philosophie religieuse dans lequel l'auteur avait utilisé quatre péripéties historiques différentes pour illustrer une leçon morale (le sort des rois impies). Le caractère improbable de l'hypothèse d'Astour fut souligné très rapidement par d'autres publications scientifiques ; et d'Érechef, le coup de projecteur porté sur les « textes de Kedorlaomer » s'éteignit.

Pourtant, le consensus des exégètes, d'accord pour considérer que le récit biblique et les textes babyloniens s'étaient inspirés d'une source commune bien plus ancienne, nous pousse à réhabiliter la thèse de Pinches et son argument massue : comment continuer à ignorer des textes cunéiformes qui confirmaient le théâtre biblique d'une guerre majeure où trois rois étaient nommés ? Allait-on refuser l'évidence – essentielle, je vais le montrer, pour comprendre ces années de braise – au seul motif qu'Amraphel n'était pas Hammourabi ?

La réponse qui s'impose est que le courrier de Hammourabi déniché par Scheil n'était pas en mesure de disqualifier la découverte exposée par Pinches pour la bonne raison que Scheil avait mal interprété cette lettre. Selon ce qu'il en avait compris, Hammourabi

promettait une récompense à Sîn-Idinna, roi de Larsa, pour son « héroïsme manifesté au jour de Kedorlaomer ». Ce qui impliquait que les deux personnages étaient des alliés dans une guerre menée contre Kedorlaomer, et par conséquent qu'ils vivaient à la même époque que ce roi d'Élam. Ce fut sur ce point que la conclusion de Scheil fut discréditée : elle contredisait d'une part l'affirmation biblique qui voulait que les trois rois fussent alliés, et battait en brèche d'autre part des faits historiques établis : Hammourabi avait traité Larsa non pas en alliée mais bien en adversaire puisqu'il s'était vanté d'avoir « renversé Larsa par les armes » et assailli son quartier sacré « à l'aide de l'arme terrible que lui avaient confié les dieux ».

Un examen attentif du texte véritable de la lettre de Hammourabi montre que par son empressement à prouver que Hammourabi et Amraphel étaient une seule et même personne, le père Scheil avait commis un contresens : Hammourabi n'offrait pas en récompense le retour de certaines déesses *au* périmètre sacré (l'Emutbal) de Larsa. Au contraire, il en exigeait le retour à Babylone *depuis* Larsa :

À Sîn-Idinna

ainsi parla Hammourabi à propos
des déesses, lesquelles, en l'Emutbal,
avaient été tenues à l'intérieur des portes
depuis le règne de Kudur-Laghamar,
vêtues de sacs de toile :

Quand mes hommes te les demanderont,
tu les leur confieras.

Mes hommes prendront les mains des déesses.

À leur demeure ils les ramèneront.

L'affaire de l'enlèvement desdites déesses était donc bien survenue voilà un bon bout de temps. Elles avaient été emmenées captives dans l'Emutbal « au temps de Kedorlaomer ». Et à présent, Hammourabi exigeait leur retour à Babylone, là où Kedorlaomer les avait faites prisonnières. Une seule signification possible : l'époque de Kedorlaomer précédait de loin celle de hammourabi.

À l'appui de ma lecture de la lettre de Hammourabi trouvée par le père Scheil au musée de Constantinople, l'existence de cette même exigence de la part de Hammourabi du retour des déesses à Babylone répétée dans un autre message abrupt à Sîn-Idinna, cette fois transmise en main propre par le soin de hauts officiers

militaires. Cette seconde lettre figure au British Museum (numéro 23.131), et son contenu fut publié par Leonard William King sans ses « Lettres et inscriptions de Hammourabi¹⁰⁶ » :

À Sîn-Idinna ainsi parla Hammourabi :

Je te dépêche Zikir-Ilishu, mon officier de liaison,

et Hammourabi-Bani, l'officier de première ligne,

Pour qu'ils prennent en charge les déesses retenues dans l'Emutbal.

Les instructions ultérieures délivrées dans la lettre établissent que lesdites déesses devaient revenir à Babylone depuis Larsa :

Tu feras en sorte que les déesses voyagent à bord d'un navire de procession aménagé en sanctuaire,

qu'elles s'en viennent à Babylone.

Les dames du temple les accompagneront.

En guise de ravitaillement des déesses, tu chargeras

De la crème affinée et des céréales à bord.
Tu pourvoiras le bord en moutons et en provisions
[en quantité suffisante]
Pour sustenter les dames du temple
au cours du voyage jusqu'à Babylone.
Et tu engageras des hommes pour haler le navire,
Et des soldats triés sur le volet pour escorter les déesses
À Babylone en sécurité.
Ne les retarde point. Fais en sorte qu'elles parviennent rapidement à Babylone.

Il ressort clairement de ces courriers que Hammourabi – ennemi, et non allié de Larsa – était en quête d'une restitution à la suite d'événements bien antérieurs à son époque, aux jours de Kudur-Laghamar, régent élamite de Larsa. Le contenu des lettres de Hammourabi affirme donc l'existence de Kedorlaomer et de l'autorité élamite présente à Larsa (« Ellasar »), et confirme les éléments clés du récit biblique.

Quand prennent place ces éléments clés ?

Les archives historiques établissent que Shulgi, au

cours de la vingt-huitième année de son règne (2068 avant J.-C.), donna sa fille en mariage à un chef élamite auquel il confia en dot la cité de Larsa. En contrepartie, les Élamites mirent à disposition de Shulgi une « légion étrangère » de troupes élamites. Auxquelles Shulgi recourut pour soumettre les provinces à l'ouest, dont Canaan. Si bien que l'espace de temps qui colle parfaitement aux archives tant bibliques que mésopotamiennes correspond aux dernières années du règne de Shulgi, quand ur était encore capitale impériale sous l'autorité de son successeur immédiat, Amar-Sîn.

C'est à cette époque, je le soutiens, qu'il faut rechercher la trace de l'Abraham historique. Car – et je vais le montrer – l'histoire d'Abraham s'intercale avec le récit de la chute d'Ur en des temps qui furent les jours ultimes de Sumer.

Avec l'abandon de la confusion entre Amraphel et Hammourabi, le calcul de l'ère d'Abraham devint une foire d'empoigne. Certains suggérèrent une époque si tardive que le premier patriarche en devenait un descendant des derniers rois d'Israël... Or les dates précises de sa vie et des événements qu'il vécut ne

souffrent pas l'à-peu-près : cette information, la Bible elle-même la délivre. Nous n'avons qu'à l'accueillir telle quelle.

Les calculs chronologiques se révèlent d'une simplicité étonnante. Notre point de départ sera l'année 963 avant J.-C., année au cours de laquelle Salomon est censé avoir assuré l'autorité royale à Jérusalem. Le livre des Rois affirme sans ambiguïté que Salomon entama la construction du temple de Yahvé à Jérusalem à la quatrième année de son règne, qui se termina au cours de la onzième année dudit règne. Dans I Rois, 6:1, il nous est dit qu'« en la quatre cent quatre-vingtième année après la sortie des Israélites du pays d'Égypte, en la quatrième année du règne de Salomon sur Israël [...] il bâtit le Temple de Yahvé¹⁰⁷. » datation corrélée (au prix d'un décalage mineur) par la tradition du clergé qui fait état de l'existence de douze générations sacerdotales de quarante ans chacune, depuis l'Exode jusqu'à l'époque où Azarya « [...] exerça le sacerdoce dans le Temple qu'avait bâti Salomon à Jérusalem¹⁰⁸ » (I Chroniques, 5:36).

Les deux sources attestent d'un temps écoulé de quatre cent quatre-vingts ans, avec cette nuance : l'une

commence son décompte du début de la construction du temple (960 avant J.-C.), l'autre de son achèvement (en 953 avant J.-C.), quand le service sacerdotal put se mettre en place. Ce qui date l'Exode des Israélites d'Égypte soit de 1440, soit de 1443 avant J.-C. Force est de constater que cette dernière datation cadre mieux avec la suite des événements.

À partir des éléments de connaissance rassemblés depuis le début du XX^e siècle, égyptologues et exégètes bibliques en sont arrivés à la conclusion que l'Exode a bien eu lieu au milieu du XV^e siècle avant J.-C. Mais c'est alors que l'opinion dominante, dans le monde de la recherche, glissa en faveur d'une date située au XIII^e siècle, au prétexte que cette datation semblait se plier davantage aux estimations archéologiques de l'âge de quelques-uns des sites cananéens : conforme avec les datations bibliques de la conquête de Canaan par les Israélites.

En dépit de quoi, tout le monde ne validait pas ce calendrier nouveau. La cité conquise la plus connue était Jéricho. Et l'un de ses fouilleurs les plus en vue (Kathleen Mary Kenyon¹⁰⁹) avait tranché en faveur d'une destruction avérée aux alentours de 1560 avant

J.-C. – bien avant les événements rapportés par la Bible. D'un autre côté, le chef de fouilles de référence, John Garstang (« Histoire de Jéricho¹¹⁰ »), montra que les preuves archéologiques datent sa conquête d'une fourchette courant de 1400 à 1385 avant J.-C. Si l'on ajoute à ces estimations les quarante années d'errance des Israélites dans le désert depuis leur départ d'Égypte, Garstang et d'autres avec lui se fondent sur des arguments archéologiques en mesure de dater l'Exode dans une période de 1440 à 1425 avant J.-C. – qui s'accorde avec mon estimation de l'année 1433 avant J.-C.

Pendant plus d'un siècle, les spécialistes se sont efforcés aussi de chercher dans les archives égyptiennes un indice proprement égyptien de l'Exode et de sa datation. Les seules références apparentes furent dénichées dans les écrits de Manéthon. Cité par Flavius Josèphe dans son *Contre Apion*, Manéthon expliquait qu'« [après que] la colère divine souffla contre nous [l'Égypte] », un pharaon nommé *Thoutmôsis* [Thoummôsis] entra en pourparlers avec le peuple des Pasteurs, peuple de l'Est, « il conclut un traité d'après lequel ils devaient quitter l'Égypte et

s'en aller tous sains et saufs où ils voudraient ». Ils partirent alors, traversèrent le désert, et « bâtirent dans le pays appelé aujourd'hui Judée une ville [...] et la nommèrent Jérusalem¹¹¹ ».

Josèphe adapta-t-il les écrits de Manéthon pour qu'ils suivent la Bible, ou bien, de fait, les événements liés au séjour et, au final, à l'Exode des Israélites, renvoyaient-ils à un événement véritable survenu sous le règne de l'un des pharaons les plus connus, Thoutmôsis ?

Manéthon fit allusion au « roi que [le peuple de pasteurs] avait chassé d'Égypte » dans un passage consacré aux pharaons de la dix-huitième dynastie. Les égyptologues admettent désormais comme vérité historique l'expulsion des Hyksos (les « rois pasteurs » d'Asie) en 1567 avant J.-C. perpétrée par le fondateur de la XVIII^e dynastie, le pharaon Ahmôsis [Ahmès, Iâhmes, Amosis en grec]. Cette dynastie nouvelle, établissement du nouveau royaume d'Égypte, pourrait bien correspondre à la nouvelle dynastie de pharaons « qui n'avaient pas connu Joseph » auxquels fait allusion la Bible (Exode, 1:8).

Théophile, évêque d'Antioche du II^e siècle, se réfère

lui aussi dans ses écrits à Manéthon, et explique que les Hébreux furent réduits en esclavage par le roi Thoutmôsis au bénéfice duquel ils « bâtirent des villes puissantes, Peithô, Ramsès et On, Identifiée à Héliopolis ». Puis ils quittèrent l'Égypte sous le règne du pharaon « dont le nom était Ahmôsis ».

Ainsi, ces anciennes sources font état de troubles liés aux Israélites commencés du temps d'un pharaon nommé Thoutmôsis dont le paroxysme coïncida avec leur fuite sous le règne d'un successeur, Ahmôsis. Quelles sont les certitudes historiques d'aujourd'hui ?

Après l'expulsion des Hyksos par Ahmôsis, ses successeurs sur le trône d'Égypte – dont plusieurs porteront le nom de Thoutmôsis, nous expliquèrent les historiens de l'Antiquité – s'engagèrent dans des campagnes militaires à l'encontre du Grand Canaan en privilégiant la voie maritime comme moyen d'accès intrusif. Thoutmôsis I^{er} (1525-1512 avant J.-C.), soldat de métier, mit l'Égypte sur pied de guerre et lança des expéditions militaires vers l'Asie jusqu'à atteindre l'Euphrate. C'est lui, j'en suis sûr, qui craignit que les Israélites lui fassent défaut – « en cas de guerre, ils Grossiraient le nombre de nos adversaires¹¹² » – et qui

par conséquent ordonna la mise à mort de tous les nouveau-nés mâles israélites (Exode, 1:9-16). Selon mes calculs, Moïse naquit en 1513 avant J.-C., l'année qui précéda la disparition de Thoutmôsis I^{er}.

James W. Jack (« Dater l'Exode¹¹³ ») et d'autres chercheurs, au cours du siècle passé, se sont demandé si « la fille du pharaon » qui avait arraché Moïse bébé au fleuve puis l'avait élevé au palais royal, pouvait avoir été Hatchepsout, fille aînée que Thoutmôsis I^{er} avait eue avec son épouse officielle, et donc la seule fille aînée à l'époque qui pût prétendre au titre élevé de « Fille du roi », celui que lui attribue la Bible. Je soutiens avec fermeté cette hypothèse. Et la façon qu'elle a eue de toujours traiter Moïse en fils adopté s'explique par la non-survenue d'un enfant mâle après son mariage avec son demi-frère, le successeur du pharaon, Thoutmôsis II.

Lequel mourut au terme d'un règne bref. Celui qui lui a succédé, Thoutmôsis III, né d'une femme du harem, fut le plus grand roi combattant d'Égypte, sorte de devancier de Napoléon comme l'ont qualifié certains égyptologues. Parmi les dix-sept campagnes menées en terre étrangère en quête de tribut et de prisonniers

utilisés à ses chantiers titanesques, la plupart furent lancées contre Canaan et le Liban, et vers le nord jusqu'à l'Euphrate. J'estime, en accord avec Thomas Eric Peet (« L'Égypte et l'Ancien Testament¹¹⁴ ») et d'autres spécialistes du début du XX^e siècle, que c'est ce pharaon, Thoutmôsis III, qui réduisit en esclavage les Israélites. Pour une bonne raison : au cours de ses expéditions militaires, il remonta au nord jusqu'à Naharin, l'appellation égyptienne de la région du Haut-Euphrate que l'on trouve dans la Bible sous le nom d'Aram-Naharim, là où la tribu familiale des patriarches hébreux s'était installée. Ce qui pourrait parfaitement expliquer la crainte du pharaon (Exode, 1:10), « en cas de guerre, il [le peuple des israélites] grossirait le nombre de nos adversaires ». Je soutiens donc que c'est bien Thoutmôsis III que fuit dans le désert du Sinaï un Moïse condamné à mort, lequel, après avoir appris ses origines hébraïques, s'était ouvertement rangé aux côtés de son peuple.

Thoutmôsis III mourut en 1450 avant J.-C. Lui succéda sur le trône Aménophis II – l'Ahmôsis évoqué par Théophile citant Manéthon. En réalité, ce n'est qu'après « [...] cette longue période », après que « le

roi d'Égypte mourut » (Exode, 2:23) que Moïse osa revenir en Égypte demander au successeur – Aménophis II, dis-je – « laisse partir mon peuple » (Exode, 5:1). Le règne d'Aménophis II s'étendit de 1450 à 1425 avant J.-C. D'où je conclus que l'Exode a eu lieu en 1433 avant J.-C. Moïse avait alors très précisément quatre-vingts ans (Exode, 7:7).

Un calcul à rebours va nous permettre de rechercher la date à laquelle les Israélites arrivèrent en Égypte. Les traditions hébraïques avancent un séjour de quatre cents ans, en accord avec la parole du Seigneur à Abraham (Gn, 15:13-14). *Idem* du côté du Nouveau Testament (Actes, 7:6). Mais le livre de l'Exode, lui, affirme que « Le séjour des Israélites en Égypte avait duré quatre cent trente ans¹¹⁵ » (Exode, 12:40-41). Qualifier de « séjour » l'état de ceux « qui vivaient en Égypte » a peut-être été une façon d'opérer un distinguo entre les Joséphites (qui avaient vécu en Égypte) et les familles tout juste débarquées des frères de Joseph qui n'arrivaient que pour « séjourner ». Si tel est le cas, alors la différence de trente années s'expliquerait par l'âge de Joseph, déclaré chef de l'Égypte à trente ans. Dès lors, le nombre de quatre cents rendrait bien

compte des années de séjour en Égypte des Israélites (et non des Joséphites), ce qui situe l'événement en 1833 avant J.-C. (1 433 + 400).

L'indice suivant nous est servi par la Genèse, 47:7-9 : « Alors Joseph introduisit son père Jacob et le présenta à Pharaon [...] Pharaon demanda à Jacob : Combien comptes-tu d'années de vie ? Et Jacob répondit à Pharaon : Les années de mon séjour sur Terre ont été de cent trente ans¹¹⁶. » D'où l'on tire que Jacob naquit en 1963 avant J.-C.

Ensuite, Isaac avait soixante ans à la naissance de Jacob (Gn, 6:26). Et quand Isaac naquit, son père Abraham en avait cent (gn, 21:5). Par conséquent, Abraham (qui vécut jusqu'à cent soixante-quinze ans) avait cent soixante ans quand son petit-fils Jacob vint au monde. De quoi fixer la naissance d'Abraham à l'an 2123 avant J.-C.

Le siècle d'Abraham – les cent années écoulées depuis sa naissance à la naissance de son fils et successeur Isaac – fut donc le témoin de l'apogée et du déclin de la troisième dynastie d'Ur. Ma lecture de la chronologie biblique et des récits place Abraham au plein cœur des événements cruciaux de cette époque, et

non pas en simple observateur mais bien comme acteur impliqué. Je ne partage pas les assertions des tenants d'une critique biblique qui expriment l'idée qu'au gré du récit d'Abraham la Bible perde de vue l'histoire universelle de l'humanité et celle du Proche-Orient : la Bible, disent-ils, se concentre sur l'« histoire tribale » d'une seule nation. En réalité, le Livre poursuit sa narration (comme ce fut le cas pour le récit du Déluge et celui de la tour de Babel) d'événements d'une importance essentielle pour l'humanité et sa civilisation. D'une part une guerre aux implications inédites, de l'autre un désastre d'une nature exceptionnelle. Des événements dans lesquels le patriarche hébreu aura joué un rôle de tout premier plan. C'est l'histoire de la récupération de l'héritage d'un Sumer condamné à disparaître.

De nombreuses études ont beau avoir été menées sur Abraham, tout ce que nous savons de lui, nous le tirons de la Bible. Celui qui se nommait alors *Abram* appartenait à une famille en droite ligne de Sem. Il était le fil de Térah, ses frères se nommaient Harran [Harân] et Nahor. À la mort prématurée d'Harran, la famille vivait dans l'« Ur des Chaldéens ». Où Abram épousa

Saraï (rebaptisée plus tard Sarah).

Puis « Térah prit son fils Abram, son petit-fils Loth, fils de Harran, et sa bru Saraï, femme d’Abram. Il les fit sortir d’Ur des Chaldéens pour aller au pays de Canaan, mais, arrivés à Harân¹¹⁷, ils s’y établirent » (Gn, 11:31).

Les archéologues ont localisé *Harân* [Charan] (« Le caravansérail »). Au nord-ouest de la Mésopotamie, au pied des monts Taurus, il s’agissait d’un carrefour majeur dans l’Antiquité. À l’image de Mari, point de contrôle de la porte sud depuis la Mésopotamie vers les territoires de la côte méditerranéenne, Harân remplissait cette même fonction à la porte nord qui ouvrait sur les pays de l’Asie occidentale. La ville marquait, au temps de la troisième dynastie d’Ur, les frontières des domaines de Nannar, à la limite de ceux d’Adad en Asie Mineure. Harân, estimèrent les archéologues, fut une image en miroir d’Ur, tant par son plan de ville que par le culte qu’elle rendait à Nannar/Sîn.

La raison qui motiva le départ d’Ur de la famille n’est pas mentionnée dans la Bible, pas plus que n’est donnée la moindre date. Nous pouvons conjecturer les

deux par le rappel du commencement des événements, en Mésopotamie en général et à Ur en particulier.

Nous savons qu'Abraham était âgé de soixante-quinze ans quand il quitta plus tard Harân pour Canaan. En substance, la narration biblique sous-entend un long séjour à Harân où Abraham arriva jeune homme, avec sa jeune épouse, nous expose le texte. Si, selon nos calculs, Abraham naquit en 2123 avant J.-C., il était un gamin de dix ans quand Ur-Nammu accéda au trône d'Ur et que Nannar se vit confier pour la première fois la tutelle de Nippur. Il avait vingt-sept ans lorsque Ur-Nammu, inexplicablement, perdit la protection d'Anu et d'Enlil pour finir sur un champ de bataille. J'ai, plus haut, décrit le traumatisme que causa cet événement au sein du peuple de mésopotamie, le désarroi ressenti face à la remise en cause de sa foi en l'omnipotence de Nannar et le crédit qu'il accordait à la parole d'enlil.

L'année de la disparition d'Ur-Nammu : 2096 avant J.-C. Il se pourrait fort bien qu'elle correspondît au départ d'Ur de Térah et de sa famille (motivé ou rendu nécessaire par l'impact de l'événement). Pour une destination lointaine, Harân, l'Ur qui n'est pas Ur.

Tout au long des années du déclin d'Ur et des

blasphèmes de Shulgi, la famille demeura à Harân. Et puis voilà que le Seigneur entre à nouveau en scène :

Yahvé dit à Abram :

« Quitte ton pays,

ta parenté

et la maison de ton père,

pour le pays que je t'indiquerai. » [...]

Abram partit, comme lui avait dit Yahvé,

et Loth partit avec lui.

Abram avait soixante-quinze ans lorsqu'il quitta Harân (Gn,12:1-4).

Une nouvelle fois, aucune raison avancée pour justifier ce transfert capital. Mais l'examen de la chronologie est des plus révélateur. Si Abraham avait soixante-quinze ans, l'année était donc 2048 avant J.-C. Soit l'année de la déconfiture de Shulgi !

Parce que la famille d'Abraham (Gn, 11) constituait la descendance directe de Sem, Abraham fut considéré sémite, quelqu'un dont le milieu, l'héritage culturel et la langue étaient sémites, bien distinct (dans l'esprit des historiens) des Sumériens non-sémites et des Indo-Européens à venir. Certes, mais dans le sens biblique

original, tous les peuples de la grande Mésopotamie descendaient de Sem, les « Sémites » comme les « Sumériens ». Rien dans la Bible ne laisse supposer – comme certaines personnalités du monde de la recherche ont tenté de le soutenir – qu’Abraham et sa famille aient pu être des Amorrites (autrement dit des Sémites occidentaux) émigrés en Sumer avant de retourner dans leur habitat d’origine. Au contraire : tout converge pour dresser le portrait d’une famille dont les racines étaient sumériennes depuis le début, arrachée soudain à son pays natal et expédiée vers une contrée dont elle ne savait rien.

La coïncidence entre deux péripéties relatées dans la Bible et les datations de deux épisodes propres à Sumer – sans parler d’autres correspondances à venir – doivent nous alerter sur le lien direct à établir entre tous ces événements. Abraham émerge sur la scène non pas en qualité de fils d’immigrants étrangers, mais comme rejeton d’une famille impliquée clairement dans des affaires d’État sumériennes !

Les historiens, pour répondre à la question de savoir « qui était Abraham ? », se sont arrêtés au rapprochement entre sa qualité d’Hébreu (*Ibri*) et le

mot *Hapiru* (qui a pu évoluer au Proche-Orient en *Habiru*) qu'employaient les Assyriens et les Babyloniens au cours des XVIII^e et XVII^e siècles avant J.-C. Pour désigner les bandes de pillards sémites à l'ouest. À la fin du XV^e siècle, le commandant d'une garnison égyptienne de Jérusalem demanda à son roi des renforts à l'approche d'Hapiru. Et les caciques universitaires de prendre cet élément pour indice dans leur conception d'un Abraham sémite de l'ouest.

Bon nombre d'autres chercheurs se posent une question : ce terme désigne-t-il bien un groupe ethnique dans son ensemble, ou bien le mot n'était-il pas un vocable descriptif à interpréter comme « maraudeurs » ou « envahisseurs » ? Prétendre qu'*Ibri* (façonné sans ambiguïté sur le verbe qui signifie « traverser, passer, croiser ») et *Hapiru* sont de parfaits synonymes soulève des questions majeures sur les plans philologique et étymologique. Et suscite en outre de graves incohérences chronologiques. Si bien que ces objections sérieuses compromettent une telle hypothèse sur l'identité d'Abraham, surtout quand la précision sémantique biblique se heurte à la connotation d'« écumeur » qu'évoque le vocable « Hapiru ». Ainsi, la

Bible fait état d'incidents autour de puits d'eau qui montrent qu'Abraham cherchait à éviter tout conflit avec les autochtones au cours de son voyage en Canaan. Quand il se retrouva impliqué dans la guerre des rois, il se refusa à partager le butin à son profit. Rien à voir avec l'attitude d'un barbare en maraude : c'est celle d'un homme qu'animent des principes de conduite élevés. À leur arrivée en Égypte, Abraham et Sarah furent escortés à la cour du pharaon. À Canaan, Abraham conclut des traités avec les gouverneurs locaux. Il ne donne en aucun cas l'image d'un nomade en train de piller les établissements des autres. Mais bien celle d'une personnalité de haute extraction, versée dans l'art de la négociation et de la diplomatie.

Ce fut au nom de telles considérations qu'Alfred Jeremias, qui comptait alors parmi les assyriologues éminents et qui enseignait l'histoire de la religion à l'université de Leipzig, écrivit dans l'édition de 1930 de son œuvre majeure, « L'Ancien Testament à la lumière de l'Orient antique¹¹⁸ », que « dans sa construction intellectuelle, Abraham était un Sumérien ». Il alla plus loin dans sa conclusion d'une étude datée de 1932, intitulée « Le cosmos au temps de Sumer¹¹⁹ » :

« Abraham n'était en rien un Babylonien sémite, mais un Sumérien. » il fut le propagateur d'une foi réformée qui visait à porter la société sumérienne à des degrés religieux supérieurs, suggéra-t-il.

Quelles idées audacieuses dans une Allemagne contemporaine de la montée d'un nazisme fort de ses théories racistes ! Peu de temps après la prise de pouvoir de Hitler, les assertions hérétiques de Jeremias furent violemment anéanties par Nikolaus Schneider à travers un écrit réplique, « Abraham était-il sumérien ?¹²⁰ » Abraham n'était pas plus sumérien que d'origine pure, conclut-il : « Dès l'époque du règne du roi akkadien Sargon à Ur, résidence d'Abraham, il n'existait déjà plus de population sumérienne de souche, non croisée, ni de culture sumérienne homogène. »

Les bouleversements de la seconde guerre mondiale qui se profilait allaient clore tout nouveau débat sur le sujet. Il est bien regrettable que le fil qu'avait commencé à tirer Jeremias n'ait pas été repris. Car pourtant, l'ensemble des éléments biblico-mésopotamiens nous montre qu'Abraham fut bel et bien un Sumérien.

L'Ancien Testament, de fait (Gn, 17:1-16), nous livre l'époque à partir de laquelle Abraham de noble condition sumérienne se vit transformé en potentat sémite de l'ouest, et de quelle manière, sous la forme d'un accord entre son Dieu et lui. Par l'effet d'un rituel de circoncision, son nom sumérien AB.RAM (« Bien-aimé par son père ») devint l'akkado-sémite *Abraham* (« Père d'une multitude de nations »), comme celui de sa femme SARAI (« Princesse ») fut adapté sous la forme sémite de *Sarah*.

Ce n'est qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans qu'Abraham devint « sémite ».

En quête du déchiffrage de l'énigme ancestrale de l'identité d'Abraham et de sa mission en Canaan, c'est dans l'histoire sumérienne, ses coutumes et son langage que nous allons partir à la recherche des réponses.

N'est-il pas quelque peu naïf d'imaginer que, pour cette mission en Canaan, pour assurer la naissance d'une nation et pour installer une autorité royale sur tous les territoires, depuis la frontière de l'Égypte jusqu'à celle de la Mésopotamie, le Seigneur ait choisi quelqu'un au hasard, le premier qui passerait dans les rues d'Ur ? La jeune femme qu'épousa Abraham portait

le nom-épithète de Princesse. Puisqu'elle était une demi-sœur d'Abraham (« Et puis, elle est vraiment ma sœur, la fille de mon père mais non la fille de ma mère, et elle est devenue ma femme », Gn, 20:12), c'est la certitude que tant le père d'Abraham que la mère de Sarah étaient d'ascendance royale. Et dans la mesure où la fille d'Harran, le frère d'Abraham, portait elle aussi un nom royal (*Milca [Milka]*, qui signifie « Royale »), il en ressort que c'est du côté de la branche paternelle d'Abraham que s'était établie la lignée royale. Traiter avec la famille d'Abraham, c'est donc traiter avec le *nec plus ultra* d'une famille de Sumer. Plusieurs statues sumériennes représentent des personnages au port noble richement vêtus (*Figure 98*).

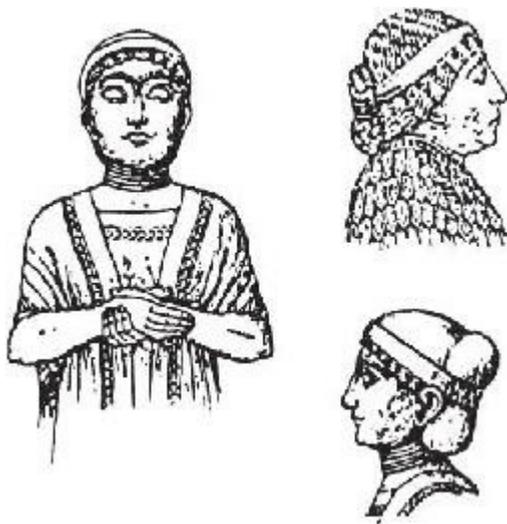


Figure 98

Une famille qui avait de quoi non seulement se réclamer de la descendance de Sem, mais aussi dont les archives familiales retraçaient son lignage tout au long de générations de premiers-nés : *Arpacshad* [Arpakhshad, Arphaxad], Shélah, Héber ; Péleg, Réou, Seroug ; Nahor, Térah et Abraham. Voilà ce que nous donne la généalogie historique de la famille sur plus de trois siècles !

Passons à la signification de ces noms-épithètes : si *Shélah* (« L'épée ») est bien né, comme nous le précise le chapitre 11 de la Genèse, deux cent cinquante-huit

ans avant Abraham, sa date de naissance est l'année 2381 avant J.-C. Autrement dit, au moment des conflits qui poussèrent Sargon sur le trône de la nouvelle capitale *Agadé* (« l'Unifiée »), emblème de la réunion des territoires et commencement d'une ère nouvelle. Soixante-quatre ans plus tard, la famille baptisa son aîné Péleg (« La division »), « *car ce fut en son temps que la terre fut divisée* » (Gn, 10:25). Autrement dit quand Sumer et Akkad furent Séparés après la tentative de sargon d'emporter un peu du sol sacré de Babylone, cause de sa mort.

Mais désormais, c'est la signification du nom *Héber* qui offre le plus grand intérêt. Pour quelle raison a-t-on donné ce nom à l'aîné en 2351 avant J.-C., nom d'où est tiré le vocable biblique d'*Ibri* (« Hébreux ») par lequel Abraham et sa famille allaient s'identifier ? Sans ambages, le mot dérive d'un verbe dont le sens est « traverser, passer, croiser ». La meilleure explication qu'aient été capables de sortir les exégètes fut cette confusion entre Hapiru et Habiru que j'ai déjà signalée, pour la disqualifier. Cette interprétation erronée, nous la devons à la recherche du sens du nom-épithète en Asie occidentale. Or je soutiens que la réponse ressort

plutôt des origines sumériennes et de la langue parlée par Abraham et ses ancêtres. Une enquête sur les racines sumériennes de la famille et du nom fournit une réponse : elle brille par sa simplicité.

Le suffixe biblique « i », appliqué à une personne, voulait dire « natif (ve) de » : Gileadi, natif de Gilead, et ainsi de suite. De la même manière, *Ibri* désignait le natif d'un lieu-dit « le Croisement ». Précisément le nom sumérien de Nippur : N.LIB.RU – le site du Croisement, là où les réseaux antédiluviens se rencontraient, le nombril originel de la Terre, l'antique Centre de contrôle de la mission.

L'apocope du *n* dans la transposition du sumérien à l'akkadien survenait souvent. Quand elle affirme qu'Abraham était un *Ibri*, la Bible exprimait l'idée qu'Abraham était un *Nibiru-ib-ri*, un homme originaire de *Nippur* !

Qu'Abraham et sa famille aient quitté Ur pour émigrer à Harân impliqua pour les historiens qu'Abraham fût né à Ur. Ce que nulle part la Bible ne confirme. Bien au contraire, le commandement qui lui fut fait de se rendre à Canaan et d'abandonner pour de bon ses « séjours antérieurs » renvoie à trois notions

différentes : la maison de son père (alors à Harân). Son pays (la cité-nation d'Ur). Et son lieu de naissance (sur lequel la Bible ne dit mot). Conclure comme je le soutiens qu'Ibri désigne un natif de Nippur règle une fois pour toutes l'affaire du véritable lieu de naissance d'Abraham.

Le nom d'*Héber* donne une information : c'est à l'époque de son porteur – à la moitié du XXIV^e siècle avant J.-C. – que la famille fit de Nippur son berceau. Elle n'était pas alors capitale royale. Mais bien une cité sacrée, le « centre religieux » de Sumer, confirmé par les archéologues. L'endroit en outre abritait le savoir astronomique confié aux grands prêtres, et c'est donc là que le calendrier – les combinaisons orbitales du Soleil, de la Terre et de la Lune – était établi.

Les savants ont validé le constat que nos calendriers contemporains dérivent du calendrier originel de Nippur. Tout atteste que ce calendrier établit son point de départ vers 4000 avant J.-C., à l'ère du Taureau. Ce qui nous confirme à nouveau le lien ombilical entre Hébreux et Nippur : le calendrier juif décompte toujours les années à partir d'une énigmatique année, 3760 avant J.-C. (le 17 septembre 2012, il est entré

dans l'année hébraïque 5773). On a toujours dit que ce décompte partait « du commencement du monde ». Mais ce que disent en vérité les sages parmi les Juifs est qu'il s'agit du nombre d'années écoulées « depuis que le décompte [des années] a commencé ». Autrement dit, selon moi, depuis la création du calendrier de Nippur.

Dans la famille ancestrale d'Abraham, nous trouvons donc une lignée de prêtres de sang royal, un chef de famille incarné par un grand prêtre de Nippur, seul admis dans la chambre du dernier cercle du temple pour y recevoir la parole de la déité à transmettre au roi et au peuple.

Vu sous cet angle, le patronyme du père d'Abraham, Térah, revêt le plus grand intérêt. Les exégètes bibliques, axés sur une recherche d'indice dans le seul contexte sémite, considèrent un nom, à l'image d'Harran et de Nahor, comme un simple toponyme (des noms propres qui renvoient à un site). Ils partent du principe qu'existaient des villes sous ces noms en Mésopotamie du centre et du nord. En quête d'une terminologie assyrienne (premier langage sémite), les assyriologues ne réussirent qu'à associer Térah-*Thiru* à

un « accessoire ou une coupe pour pratiques magiques ». Alors que si l'on se fonde sur le sumérien, l'on comprend que le signe cunéiforme qui correspond à *Thiru* a pour racine directe le nom d'un « objet » que le sumérien dénommait DUG.NAMTAR, littéralement « diseur du destin », autrement dit un « oracle » !

Et voilà Téraḥ sous les traits d'un prêtre oraculaire, désigné pour approcher la « Pierre qui murmure » à l'écoute des paroles de la divinité qu'il communiquera (avec ou sans interprétation) à la hiérarchie laïque. Il s'agit de la même fonction qu'assumait bien plus tard le grand prêtre Israélite, seul habilité à entrer dans le saint des saints, à approcher le *Dvir* (« Celui qui parle ») pour « entendre la voix [du Seigneur] lui parler depuis le couvercle de l'Arche d'alliance, entre les deux chérubins ». Au cours de l'Exode des Juifs, le Seigneur, au mont Sinaï, proclama que l'alliance avec les descendants d'Abraham signifiait : « Je vous tiendrai pour un royaume de prêtres » (Exode, 19:6). Propos qui affirmait le statut de la lignée d'Abraham : un clergé royal.

L'on m'a reproché de telles conclusions, en les jugeant tirées par les cheveux. Il n'empêche qu'elles se

révèlent en parfait accord avec les pratiques sumériennes par lesquelles les rois désignaient leurs filles et fils au rang de grand prêtre, quand ils ne s'autoproclamaient pas à cette fonction, fruit de la confusion des lignées royales et sacerdotales. Des inscriptions votives mises au jour à Nippur (telles celles relevées par les expéditions archéologiques de l'université de Pennsylvanie) confirment que les rois d'Ur affectionnaient le titre de « Pasteur pieux de Nippur », cité où ils accomplissaient les rites sacerdotaux. Et le gouverneur de Nippur (PA.TE.SI.NI.IB.RU) était aussi le premier UR.ENLIL (« le premier serviteur d'Enlil »).

Quelques-uns des patronymes arborés par ces « *very important persons* » prêtres-rois s'approchaient du nom sumérien d'Abraham (AB.RAM), avec cette composante initiale AB (« Père » ou « géniteur »). À l'exemple du nom AB.BA.MU d'un gouverneur de Nippur sous le règne de Shulgi.

Voilà donc une famille si associée à Nippur qu'on en dénomma les membres « Nippuriens » (soit, « Hébreux »), et qui pourtant occupèrent des positions élevées à Ur : ma proposition se retrouve en parfait accord avec

les dispositions en vigueur à Sumer à l'époque que j'ai indiquée. Car c'est alors, sous la dynastie d'Ur III, que pour la première fois dans l'histoire des affaires des dieux et de celle de Sumer Nannar et le roi d'Ugr se virent confier la tutelle de Nippur sous la forme combinée des fonctions sacerdotales et séculières. Il est donc bien possible que ce soit sous le règne d'Ur-Nammu à Ur que Térah y emmena sa famille en provenance de Nippur, peut-être pour assurer le lien entre le temple de Nippur et le palais royal d'ur. Leur séjour à ur dura pendant tout le règne d'ur-Nammu. C'est l'année de sa mort que la famille quitta ur à destination d'harân.

Qu'y firent-ils ? Pas un mot sur ce point. Mais compte tenu de leur lignage royal et de leur statut sacerdotal, il est manifeste qu'ils firent partie des instances gouvernantes d'Harân. La capacité dont fit montre plus tard Abraham à négocier avec des rois divers et variés plaide en faveur de son implication dans les affaires étrangères d'Harân. L'amitié singulière qu'il manifesta à l'endroit des résidents hittites en Canaan, reconnus pour leurs qualités militaires, a de quoi éclairer la question de savoir comment Abraham avait acquis la

compétence en matière de combats qu'il prouva par ses succès au cours de la guerre des rois.

Les traditions anciennes nous représentent un Abraham en outre très versé en astronomie – un savoir qui trouvait alors à s'employer au cours des longs voyages guidés par les étoiles. Flavius Josèphe affirma que Bérosee fit allusion à Abraham, sans le nommer, quand il évoqua l'émergence, « parmi les Chaldéens, d'un certain grand personnage réputé pour sa droiture, considéré en astronomie » (si Bérosee, l'historien babylonien, se référait effectivement à Abraham, la portée de la mention du patriarche hébreu dans des chroniques babyloniennes va bien plus loin que la simple remarque en passant de sa connaissance en astronomie).

La famille de Térah demeura à Harân aussi longtemps que durèrent les années infâmes du règne de Shulgi. Puis, à sa disparition, survint le commandement divin qui enjoignit à cette famille de se rendre à Canaan. Térah était déjà fort âgé. Nahor, son fils, dut demeurer auprès de lui à Harân. C'est Abraham qui fut choisi pour la mission – alors même qu'il était un homme dans la force de l'âge à soixante-quinze ans.

Nous étions en 2048 avant J.-C. L'année marqua le début d'une période de vingt-quatre années fatidiques – dont dix-huit ans de règnes belliqueux des deux successeurs immédiats de Shulgi (Amar-Sîn et Shuruppak-Sîn), et les six ans d'Ibbi-Sîn, dernier souverain d'Ur.

Il est certain que si la mort de Shulgi fut le signal, non seulement du départ d'Abraham, mais en outre du réalignement sur les dieux proche-orientaux, on ne le doit en rien au hasard. Au moment précis où Abraham, accompagné (nous l'apprendrons plus tard) par un corps d'élite militaire, quitta Harân – porte des territoires hittites –, resurgit Marduk l'exilé vagabond en « terre Hatti ». Qui plus est, par une coïncidence fabuleuse, il y demeura tout au long des mêmes vingt-quatre années fatidiques, dont l'acmé fut « le grand désastre ».

La preuve des mouvements de Marduk ? Une tablette (*Figure 99*), dénichée dans la bibliothèque d'Assurbanipal, sur laquelle le dieu vieillissant couche le récit de ses errances d'autrefois et de son retour final à Babylone :

Ô, grands dieux, que mes secrets vous soient

connus.

Au bouclage de mon ceinturon, mes souvenirs remontent :

Je suis le divin Marduk, grand parmi les dieux.

Je fus chassé pour mes crimes,

Je m'en fus par les montagnes.

Dans bien des pays, j'errai :

depuis les contrées où le soleil se lève aux pays où il se couche, j'allai.

Dans le haut Hatti je me rendis.

En Hatti, j'ai demandé un oracle

[à propos] du trône qui me revient et de la seigneurie qui est mienne.

Au cours de l'oracle [j'ai demandé] : « Jusqu'à quand, encore ? »

Vingt-quatre années durant lesquelles je suis resté coi.

Le retour de Marduk en Asie Mineure – qui supposait une alliance inattendue avec Adad – constituait en quelque sorte le revers de la médaille de la ruée d'Abraham à Canaan. Le reste du texte nous apprend que Marduk dépêcha, depuis son nouvel exil, des émissaires et des fournitures (*via* Harân) à ses

fidèles restés à Babylone, comme des agents commerciaux à Mari, une façon de se créer des flux d'entrée par les deux portes, l'une dévolue à Nannar/Sîn, l'autre à Inanna/Ishtar.

Comme sous l'effet d'un déclencheur, en l'occurrence la mort de Shulgi, c'est tout l'Ancien Monde qui entra en ébullition. La maison de Nannar avait été discréditée tandis que celle de Marduk voyait l'heure de sa domination finale approcher. Alors que Marduk, lui, était encore interdit en Mésopotamie, son aîné, Nabu, multipliait les convertis à la cause de son père. Son quartier général était son propre « centre cultuel » de Borsippa. Mais son rayon d'action était universel, à commencer par le Grand Canaan.



Figure 99

Ce fut pour contrecarrer toutes ces manœuvres à déploiements rapides qu'Abraham reçut l'ordre de rallier Canaan. L'Ancien Testament reste muet sur la mission d'Abraham, mais se montre disert sur sa destination : carrément expédiés à Canaan, Abraham et sa femme, son neveu Loth et leur entourage poursuivirent leur voyage rapidement vers le sud. Lors d'une étape à Sichem, le Seigneur parla à Abraham. « Il passa de là dans la montagne, à l'orient de Béthel, et il dressa sa tente, ayant Béthel à l'ouest et Aï à l'est. Là,

il bâtit un autel à Yahvé et il invoqua son nom » (Gn, 12:8). Bethel [Beth-El], littéralement « la maison de Dieu » – où Abraham reviendra sans cesse – se situait dans le voisinage de Jérusalem et de son mont sacré, le mont Moriah (« le mont qui dirige ») sur le roc sacré duquel fut placée l'Arche d'alliance quand Salomon érigea le temple de Yahvé à Jérusalem.

À partir de là, « [...] de campement en campement, Abram alla au Négeb [Néguev] » (Gn, 12:9). Le Négev – cette région sèche où se rencontrent Canaan et Sināi – constituait à n'en pas douter la destination d'Abraham. Plusieurs décrets divins déclarèrent la Rivière d'Égypte (le contemporain Wadi El-Arish) frontière sud du domaine d'Abraham et l'oasis Kadesh-Barnéa, son ultime poste avancé du sud (voir carte). Qu'avait donc à faire Abraham au Néguev dont le nom même (« la sécheresse ») signe l'aridité ? Qu'y avait-il par là qui justifiât la précipitation d'Abraham à accomplir ce si long périple depuis Harân et qui appelât sa pérégrination au fil des kilomètres d'un territoire stérile ?

L'importance du mont Moriah – première préoccupation d'Abraham – était liée, alors, à

l'utilisation qu'en faisait le Centre de contrôle de la mission des Anunnaki, de concert avec le mont jumeau Zophim (« mont des Observateurs ») et le mont Sion (« mont du Signal »). Le rôle éminent du Néguev, son seul rôle, était de constituer l'accès au spatiodrome du Sinaï.

La suite du texte nous apprend qu'Abraham disposait d'alliés militaires dans la zone et que sa garde rapprochée comptait un corps d'élite de plusieurs centaines de combattants. Le vocable, dans la Bible, qui les désigne – *Naar* – fut rendu de diverses façons, depuis « servants » jusqu'à tout simplement « jeunes Hommes ». Mais des études ont montré qu'en langue hourrite, le mot s'appliquait à des cavaliers ou à la cavalerie. De fait, de récentes études de textes mésopotamiens consacrés aux mouvements militaires font le distinguo entre les hommes montés sur des chars et la cavalerie LU.NAR (« hommes-Nar »), composées de cavaliers véloces. Je suis tombé sur un terme similaire dans la Bible (I samuel, 30:17) : au moment où le roi David attaquait un camp amalécite, les seuls en mesure de prendre la fuite furent « quatre cents *Ish-Naar* – littéralement « Hommes-Nar » OU LU.NAR – qui

montèrent sur les chameaux et s'enfuirent¹²¹. »

Par cette description des combattants d'Abraham désignés comme *Naar*, l'Ancien Testament nous indique bien qu'il avait à disposition un corps monté, apparemment composé de soldats cornacs plutôt que de cavaliers. Il est bien possible qu'il ait emprunté cette idée d'une force combattante rapide aux Hittites à la frontière desquels se trouvait Harân, mais quoi qu'il en soit, les chameaux étaient mieux adaptés que les chevaux aux régions sèches.

Cette image d'un Abraham en train de se dessiner sous les traits d'un commandant militaire innovant de lignée royale et pas du tout sous ceux d'un berger nomade a beau ne pas coller à la représentation traditionnelle du patriarche hébreu, elle cadre parfaitement avec les souvenirs anciens que l'on en a gardés. C'est ainsi qu'à travers des citations de sources anciennes où apparaît Abraham, Josèphe (qui vécut au I^{er} siècle apr. J.-C.) a pu écrire à son propos : « Abraham régna à Damas, où il faisait figure d'étranger, arrivé en compagnie de toute une armée du pays au nord de Babylone ». De Damas, « au terme d'une longue période, le Seigneur le fit partir avec ses hommes, et il

s'en fut au pays que l'on nommait en ce temps-là Canaan et qui porte aujourd'hui le nom de Judée ».

La mission d'Abraham était de nature militaire : il s'agissait pour lui d'assurer la protection des installations spatiales des Anunnaki – le Centre de contrôle de la mission et le spatiodrome !

À l'issue d'un court séjour au Néguev, Abraham traversa la péninsule sinaïtique et entra en Égypte. En compagnie de Sarah, loin de revêtir l'apparence de simples nomades, ils furent immédiatement introduits au palais royal. Mon estimation en fixe la date aux alentours de l'année 2047 avant J.-C., quand les pharaons qui régnaient alors sur la Basse-Égypte (la région nord) – et qui n'étaient pas des fidèles d'Amon (« le dieu caché », Râ/Marduk) – avaient affaire à forte partie en la personne des princes de Thèbes au sud, là où Amon incarnait la suprématie. Nous en sommes réduits en conjectures pour deviner quelles furent les questions d'État débattues – alliances, défenses réunies, commandements divins – entre les pharaons assiégés et l'Ibri, le général de Nippur. Motus là-dessus de la part de la Bible qui ne mentionne pas non plus le moindre chiffre sur la durée de son séjour (seul

le livre des Jubilés indique qu'il fut de cinq ans). Lorsqu'il fut temps pour Abraham de s'en retourner au Néguev, une importante escorte de soldats du pharaon l'accompagna.

« D'Égypte, Abram avec sa femme et tout ce qu'il possédait, et Loth avec lui, remontèrent au Négeb » (Gn, 13:1). Il « était très riche en troupeaux » (13:2) de moutons et en bétail, pourvoyeurs de nourriture et de matière pour les vêtements, comme en ânes et en chameaux pour ses cornacs rapides. Il retourna une nouvelle fois à Béthel où il « invoqua le nom de Yahvé » (13:4), en attente d'instructions. Loth et lui se séparèrent, son neveu avait décidé de s'installer avec ses propres troupeaux dans la plaine du Jourdain, « qui était partout irriguée – c'était avant que Yahvé ne détruisît sodome et gomorrhe – comme le jardin de Yahvé » (gn, 13:10). Abraham s'en fut au pays des collines, s'installa sur le mont le plus haut proche d'Hébron, d'où il pouvait surveiller tout le panorama. Le Seigneur lui dit : « Debout ! Parcours le pays en long et en large, car je te le donnerai » (13:17).

Peu de temps après, « Au temps d'Amraphel roi de Shinéar » (14:1), l'expédition militaire de l'alliance de

l'est se mit en place.

« Douze ans [les rois cananéens] avaient été soumis à Kedor-Laomer, mais, la treizième année, ils se révoltèrent. En la quatorzième année, arrivèrent Kedor-Laomer et les rois qui étaient avec lui » (Gn, 14:4-5).

Les savants ont longtemps cherché les traces archéologiques des événements décrits dans la Bible. Leurs efforts restèrent vains : ils avaient traqué Abraham en un temps qui n'était pas le sien. Mais si *ma* chronologie s'avère, alors une solution simple à l'énigme « Amraphel » se fait jour. Une solution nouvelle, quoiqu'elle ait été avancée par un chercheur (et ignorée) voilà plus d'un siècle.

Nous sommes en 1875. François Lenormant (*La Langue primitive de la Chaldée*¹²²) s'est mis à comparer la transcription habituelle du nom en question avec l'épellation donnée par les traductions primitives de la Bible. De quoi avancer que la transcription exacte devrait prendre la forme d'*Amar-pal*, comme l'écrit phonétiquement la Septante (la traduction du III^e siècle avant J.-C. de l'Ancien Testament en grec à partir de l'original hébreu). Le révérend Daniel Henry Haigh¹²³,

deux ans plus tard, dans une communication au *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde*¹²⁴, adopta à son tour la transcription « Amarpal ». Puis il affirma que « le second élément [du nom du roi] est celui du dieu lunaire [Sîn] » : « Je me suis depuis longtemps convaincu que sous l'identité d'Amar-pal se cache l'un des rois d'Ur », écrivit-il.

En 1916, Franz Marius Böhl (*Die Könige von Genesis 14*¹²⁵) avança à son tour – sans plus de succès – que le nom devait se lire, comme dans la Septante, « Amar-pal », ce qui signifiait « Vu par le fils », un nom royal cohérent avec la lignée d'appellations royales du Proche-Orient, à l'image de l'égyptien Thot-mes (« Vu par Thot »). Pour une raison indiscernable, Böhl et d'autres négligèrent la mention d'un fait des plus parlants : la Septante épèle *Khodolgomar* le nom Kedorlaomer, si proche du Kudur-Lagamar des tablettes Spartoli.

Pal (« le fils ») constituait un suffixe courant dans la composition des noms de rois mésopotamiens, il désignait la déité tenue pour le « fils divin ». Puisqu'à Ur le dieu considéré comme fils divin fut Nannar/Sîn, j'en conclus qu'*Amar-Sîn* et *Amar-Pal* étaient, dans la

citée, une seule et même personne. Identifier « Amarphal » du chapitre 14 de la Genèse à Amar-sîn, troisième roi de la troisième dynastie d'Ur, respecte parfaitement les chronologies biblico-sumériennes. Le récit biblique de la Guerre des rois situe la péripétie immédiatement après le retour d'Abraham dans le Néguev en provenance d'Égypte, mais avant le dixième anniversaire de son arrivée à Canaan. Soit entre 2042 et 2039 avant J.-C. Le règne d'Amar-Sîn/Amar-Pal s'étendit de 2047 à 2039 avant J.-C. Donc, la guerre a éclaté au cours de la dernière phase de son règne.

Les références de dates propres au règne d'Amar-Sîn indiquent que c'est à sa septième année – 2041 avant J.-C. – que prit place l'expédition militaire majeure à destination des provinces occidentales. Les données bibliques (Gn, 14:4-5) précisent qu'elle se déploya au fil de la quatorzième année qui avait suivi la soumission des rois cananéens aux Élamites sous le règne de Kedorlaomer. Cette même année 2041 se situait précisément quatorze années après que Shulgi, instruit des oracles de Nannar, eut lancé en 2055 avant J.-C. l'expédition militaire des Élamites en Canaan.

J'ai mis en relation les événements bibliques et

sumériens. Les dates se déploient selon la séquence *infra* qui respecte chaque repère de date évoqué dans la Bible :

2123
avant J.-
C. • Naissance d'Abraham, fils de
Térah, à Nippur.

2113
avant J.-
C. • Ur-Nammu monte sur le
trône d'Ur avec mission de
protéger la cité.
Térah et sa famille partent
pour Ur.

2095
avant J.-
C. • Intrônisation de Shulgi
après la mort d'Ur Nammu.
Térah et sa famille quittent
Ur pour Harân.

2055
avant J.-
C. • Shulgi reçoit les oracles de
Nannar et envoie les troupes
élamites en Canaan.

- 2048
avant J.-
C.

 - Mort de Shulgi sur ordre d'Anu et d'Enlil.

Abraham, âgé de soixante-quinze ans, donne le signal de départ d'Harân pour Canaan.

- 2047
avant J.-
C.

 - Amar-Sîn (« Amarpal ») accède au trône d'Ur.

Abraham quitte le Néguev pour l'Égypte.

- 2042
avant J.-
C.

 - Les rois cananéens prêtent allégeance à d'« autres dieux ».

Abraham revient d'Égypte avec un corps d'élite.

- 2041
avant J.-
C.

 - Amar-Sîn déclenche la Guerre des rois.

Voilà campé le cadre géographique dans lequel l'Ancien Testament a situé l'invasion venue de l'est. Une guerre hors norme, même à l'aune du rouleau compresseur des récits mésopotamiens de la Bible attachée à tout passer par le moule monothéiste : sa cause visible – mater une rébellion – finit par apparaître comme un prétexte secondaire. L'objectif premier – une oasis carrefour en plein désert – ne fut jamais atteint.

Les envahisseurs prirent la route du sud depuis la Mésopotamie en direction de Canaan, gagnèrent la Transjordanie toujours par le sud par la route des rois, prirent tour à tour les postes clés qui gardaient les passages sur le Jourdain : Ashterot-Karnayin au nord, Ham à mi-parcours et Schavé-Kiryatayim au sud.

La Bible désigne un site dénommé El-Paran pour but véritable des envahisseurs. Qu'ils n'atteignirent jamais. Ils traversèrent la Transjordanie, contournèrent la mer Rouge, passèrent par le mont Seïr et progressèrent « en direction d'El-Paran, en plein désert ». Mais ils furent contraints de se rabattre sur Ein-Mishpat, *alias* Kadesh. El-Paran (« site béni de Dieu » ?) resta hors de leur atteinte. D'une manière ou d'une autre, les envahisseurs

furent défaits à Ein-Mishpat, connu sous le nom de Kadesh ou Kadesh-Barnea.

C'est alors seulement, au moment où ils régressaient vers Canaan, qu'ils « firent la guerre à Béra, roi de Sodome, à Birsha, roi de Gomorrhe, à Shineab, roi d'Adma, à Shéméber, roi de Tseboïm, et au roi de Béla, qui est Tsoar. Tous ceux-ci se rassemblèrent dans la vallée de Siddim, qui est la mer salée » (Gn, 14:2-3, voir carte).

L'engagement avec les monarques cananéens constitua donc la phase ultime de la guerre et pas du tout son objet premier. Il y a plus d'un siècle, à l'occasion d'une étude approfondie titrée *Kadesh-Barnea*, Henry Clay Trumbull en était venu à la conclusion que le véritable objectif des envahisseurs était El-Paran, dûment identifié à l'oasis fortifiée de Nakhl au beau milieu de la plaine du Sinaï. Mais pas plus Trumbull que d'autres chercheurs ne furent en mesure d'expliquer pourquoi une si grande coalition dépêcha une armée à des milliers de kilomètres affronter dieux et hommes pour rejoindre une oasis isolée dans une grande plaine sèche.

Pourquoi donc s'en furent-ils si loin, qui stoppa leur

avancée à Kadesh-Barnea, qu'est-ce qui força ces envahisseurs à tourner casaque ?

Nous n'eûmes jamais de réponse. Et pour cause, aucune n'est admissible. À l'exception des miennes : le seul prétexte de cette expédition était le spatiodrome. Le seul qui ait été en mesure de la bloquer à Kadesh-Barnea était Abraham. Depuis toujours, Kadesh-Barnea était le point d'avancée ultime sans sauf-conduit accessible aux hommes avant la zone du spatiodrome. Shulgi s'y était rendu pour prier et faire ses offrandes au Dieu qui juge. Quelque mille ans avant lui, le roi sumérien Gilgamesh y avait fait étape pour décrocher la permission d'entrer. Cet endroit, c'est celui que les Sumériens nommaient BAD.GAL.DIR et Sargon d'Akkad *Dur-Mah-Ilani*, le site qu'il avait clairement énoncé dans ses inscriptions comme situé au Tilmun (la péninsule sinaïtique).

C'est cet endroit, selon moi, que la Bible appelait Kadesh-Barnea. Là qu'Abraham monta la garde à la tête de ses troupes d'élite pour interdire l'entrée des envahisseurs dans l'enceinte du spatiodrome proprement dit.

Les allusions de l'Ancien Testament eurent pour

corollaire un récit précis couché dans les *Écrits de Kedorlaomer*. On y lit sans ambiguïté que la guerre avait pour objectif d'interdire à Marduk tout retour et de contrecarrer les efforts de Nabu dans sa tentative de pénétrer dans le spatiodrome. Ces textes ne se contentent pas de nommer les rois mêmes mentionnés dans la Bible, ils confirment à leur tour le renversement d'allégeance « au cours du XIII^e siècle » !

Retournons aux *Écrits de Kedorlaomer* pour y saisir les détails du cadre biblique, mais en gardant en tête qu'ils furent composés par un historien babylonien favorable au désir de Marduk de faire de Babylone « le centre céleste des quatre régions ». C'est pour parer à ce dessein que les dieux ennemis de Marduk ordonnèrent à Kedorlaomer de s'emparer de Babylone pour la réduire à néant :

Les dieux [...]

Ils ordonnèrent à Kudur-Laghamar, roi du pays d'Élam,

« Vas, rends-toi là-bas ! »

Il réalisa ce qui serait dommageable à la cité.

À Babylone, ville chère au cœur de Marduk,

Il s'empara de la souveraineté.

À Babylone, cité du roi des dieux, Marduk,
Il renversa le trône.
Des chiens, du temple il fit la tanière.
Des corbeaux croassant le remplirent de leurs
déjections.

Dévaster Babylone ne constitua que le début de l'opération. Une fois les « basses œuvres » perpétrées, Utu/Shamash s'en prit à Nabu, lequel (soutint-il en guise d'accusation) avait cassé l'allégeance d'un certain roi à son père, Nannar/Sîn. Ces événements eurent lieu, datent les *Écrits de Kedorlaomer*, au cours de la *treizième année* (soit très exactement la même année citée par le chapitre 14 de la Genèse) :

Devant les dieux [comparut] le fils du père.
Ce jour-là, Shamash, l'Éclairé,
[s'en prit au] seigneur des seigneurs, Marduk :
« [le roi] a parjuré la loyauté de son cœur.
Au cours de la treizième année
[Il se prit de] querelle contre mon père.
Le roi se défaussa de sa confiance,
Tout cela, Nabu en fut la cause. »

L'assemblée des dieux, dès lors mise au fait du rôle joué par Nabu dans les rébellions grandissantes, mit sur pied une coalition de rois fidèles et désigna Kedorlaomer commandant militaire. Leur premier ordre prit cette forme : « Que Borsippa, bastion [de Nabu], soit dévasté par les armes. » Kedorlaomer se fit le zéléateur d'un tel ordre, « l'esprit plein de haine à l'encontre de Marduk, il détruisit par le feu le sanctuaire de Borsippa et fit périr ses fils au fil de l'épée ». C'est alors que l'on décréta l'expédition militaire contre les rois rebelles. Les textes babyloniens listent les cibles à atteindre flanquées du nom de l'attaquant. Il est facile d'y repérer des noms typiquement bibliques : Eriaku (Ariokh) devait assaillir Shebu (Beersheba), Tud-ghula (Tidal) avait pour mission de « frapper de son épée les fils de Gaza ».

Sous le coup d'un oracle proféré par Ishtar, l'armée rassemblée par les rois de l'Est parvint en Transjordanie. Leur premier assaut porta sur un bastion « des terres hautes », Rabattum. La route était celle que décrivait la Bible : des hauts plateaux du nord *via* la région de Rabat-Amon au centre, au sud autour de la mer Morte. Puis Dur-Mah-Ilani constituait la prise à

venir, les villes cananéennes (dont Gaza et Beersheba dans le Néguev) devaient se voir punies. Si ce n'est qu'à Dur-Mah-Ilani, selon le texte babylonien, « le fils du prêtre que les dieux, en leur haut conseil, avaient ondoyé », barra le passage aux envahisseurs et « prévint la destruction ».

Le texte babylonien faisait-il allusion en l'occurrence à Abraham, fils du prêtre Térah, en précisant sa mission : repousser les assaillants ? Une hypothèse hautement probable que renforcent les deux textes mésopotamien et biblique par leur relation du même événement, survenu au même endroit et à l'issue identique.

Hypothèse ? Mieux que ça. Car l'indice que j'ai découvert se révèle des plus intrigants.

Il prend l'allure d'une donnée passée inaperçue, celle que les formules de datations du règne d'Amar-Sîn dénomment aussi sa septième année – l'année clé 2041 avant J.-C., celle de l'expédition militaire – MU NE IB.RU.UM BA.HUL (*Figure 100*), soit « Année [au cours de laquelle] la maison du guidage IB.RU.UM fut attaquée ».

L'allusion, associée à l'année clé en question, peut-

elle ne pas être associée à Abraham et à sa maison du guidage ?

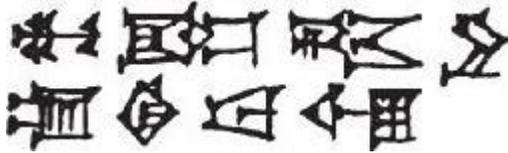


Figure 100



Figure 101

Existe peut-être au surplus une commémoration par le dessin de l'invasion. Voici la scène gravée sur un cylindre-sceau sumérien (*Figure 101*). On l'a interprétée comme représentative du voyage d'Etana, l'un des premiers rois de Kish, à la Porte ailée, où un « Aigle » l'aurait transporté à des hauteurs telles que le globe terrestre avait disparu du champ de vision. Sauf que le sceau montre le héros couronné monté sur un cheval – impossible à l'époque d'Etana – à mi-chemin

entre la Porte ailée et deux groupes de personnages bien distincts. L'un constitué par quatre hommes armés imposants dont le chef est lui aussi à dos de cheval, qui se dirige vers une zone cultivée de la péninsule du Sinaï (marquée par le symbole du croissant de Sîn où se dressent des céréales). L'autre groupe se compose de cinq rois, tournés vers la direction opposée. Cette image renvoie davantage à une antique illustration de la Guerre des rois, avec le rôle qu'y joua le « fils du prêtre », plutôt qu'à celle du voyage d'Etana au spatiodrome. Et donc, le héros représenté au centre monté sur un animal s'apparente bien mieux à Abraham qu'à Etana.

Abraham venait d'accomplir sa mission de protection du spatiodrome. Il s'en retourna à ses quartiers généraux, à Hébron. Stimulés par l'exploit, les rois cananéens rassemblèrent leurs forces pour couper la retraite de l'armée venue de l'est. Sauf que les envahisseurs eurent le dessus et « se rendirent maîtres des possessions de Sodome et Gomorrhe », en faisant prisonnier par la même occasion un otage de prix : « Ils emmenèrent avec eux Loth, neveu d'Abraham, qui résidait à Sodome. »

Sitôt qu'il l'apprit, Abraham en appela à ses meilleurs cavaliers et se lança à la poursuite des ennemis en fuite. L'affrontement eut lieu près de Damas. Abraham parvient à libérer Loth et à récupérer l'ensemble du butin. À son retour, il fut fêté pour sa victoire dans la vallée de *Salem* (Jérusalem) :

Melchisédech, roi de Shalem, apporta du pain et du vin ; il était prêtre du Dieu Très Haut.

Il prononça cette bénédiction : Béni soit Abram par le Dieu Très Haut qui créa ciel et terre,

et béni soit le Dieu Très Haut qui a livré tes ennemis entre tes mains. Et Abram lui donna la dîme de tout (Gn, 14:19-21¹²⁶).

S'en vinrent bientôt les rois cananéens pour remercier Abraham et lui faire don des biens saisis en récompense. Mais Abraham suggéra de les partager entre ses alliés sur place et ne voulut « ni un fil ni une courroie de sandale » (Gn, 14:25) pas plus pour lui que pour ses soldats. Il avait agi ni par amitié pour lesdits rois ni par haine de l'Alliance de l'Est. Il se voulait neutre dans la guerre entre la Maison de Nannar et celle de Marduk. « Je lève la main devant le Dieu Très Haut

qui créa ciel et terre » (Gn, 14:22), dit Abraham.

Cette invasion qui tourna court ne mit pas un terme aux événements majeurs qui frappaient l’Ancien Monde. Un an plus tard, en 2040 avant J.-C., Montouhotep (Mentouhotep) II, chef des princes thébains, vainquit les pharaons du nord et étendit la loi de Thèbes (avec son dieu) jusqu’aux marches occidentales de la péninsule du Sinaï. Au fil de l’année suivante, Amar-Sîn tenta d’atteindre la péninsule par la mer : il y trouva la mort sous la forme d’une piqûre empoisonnée.

Les attaques contre le spatiodrome étaient donc repoussées, mais tout danger n’était pas écarté. Les efforts de Marduk en quête de suprématie s’intensifièrent. Quinze ans plus tard, Sodome et Gomorrhe s’engloutirent dans les flammes. Ninurta et Nergal venaient de déclencher les armes de l’apocalypse.

Chapitre 14

Holocauste nucléaire

L'apocalypse survint au cours de la trente-quatrième année. Abraham était alors en garnison à Hébron. Il avait quatrevingt-dix-neuf ans.

« Yahvé lui apparut au Chêne de Mambré, tandis qu'il était assis à l'entrée de la tente, au plus chaud du jour. Ayant levé les yeux, voilà qu'il vit trois hommes qui se tenaient debout près de lui ; dès qu'il les vit, il courut de l'entrée de la Tente à leur rencontre et se prosterna à terre » (Gn, 18:1-2).

Plan de coupe rapide : un chef qui se repose à l'ombre de sa tente, scène typée au Moyen-Orient. Puis le narrateur biblique du chapitre 18 de la Genèse montre Abraham qui lève les yeux et se retrouve – avec lui, le lecteur – face à des êtres divins. Rencontre soudaine. Alors même qu'Abraham avait le loisir de contempler le panorama, il ne vit pas approcher le trio : d'un seul coup, les voilà « debout près de lui ». Et

bien qu'ils apparaissent comme des « hommes », Abraham les reconnaît pour ce qu'ils sont réellement, se prosterne, les nomme « seigneurs » et les prie de « ne pas passer près de [votre] serviteur sans [s]'arrêter » (Gn, 18:3) avant qu'il n'ait eu le temps de leur faire apprêter un somptueux repas.

Le jour tombait quand les visiteurs divins eurent fini de se restaurer et de se délasser. Leur chef se préoccupa de Sarah. Il dit à Abraham : « Je reviendrai vers toi l'an prochain ; alors, ta femme Sarah aura un fils » (Gn, 18:10).

Cette promesse d'un héritier légitime pour Abraham et Sarah au crépuscule de leur vie n'était pas l'unique cause de leur débarquement inopiné devant Abraham. Il existait une raison plus préoccupante :

S'étant levés, les hommes partirent de là et arrivèrent en vue de Sodome. Abraham marchait

Avec eux pour les reconduire.

Yahvé s'était dit : « Vais-je cacher à Abraham ce que je vais faire ? » (Gn, 18:16-17).

Le Seigneur se mit à rappeler les éminents services passés d'Abraham et à évoquer les promesses

formulées pour son avenir, puis il lui révéla l'objet de ce transport divin : il voulait vérifier les accusations proférées à l'encontre de Sodome et de Gomorrhe. « Le cri contre sodome et gomorrhe est bien grand ! Leur péché est bien grave ! » (Gn, 18:20). « Je veux descendre et voir s'ils ont fait ou non tout ce qu'indique le cri qui, contre eux, est monté vers moi ; alors je saurai » (Gn, 18:21), telle est la décision du Seigneur.

La destruction de Sodome et Gomorrhe qui s'ensuivit est devenue l'un des épisodes bibliques les plus décrits et les plus prêchés. Orthodoxes et fondamentalistes n'ont jamais douté que le Seigneur Dieu ait lancé du ciel feu et soufre pour faire disparaître les cités pécheresses de la surface de la terre. Ces messieurs dames de l'université et autres raffinés penseurs se sont efforcés avec constance de trouver des explications « naturelles » au récit biblique : un tremblement de terre par-ci, une éruption volcanique par là. Autant d'autres phénomènes naturels à même (pensent-ils) d'avoir servi de support d'interprétation à un geste de Dieu, la punition du péché.

Mais si l'on s'en réfère au seul récit biblique – jusqu'alors source unique de toutes les interprétations –

les événements ne se sont jamais confondus avec une calamité naturelle. Ils sont bel et bien présentés comme un geste *prémédité* : le Seigneur dévoile devant Abraham ce qui est sur le point d’advenir, et pourquoi. Il s’agit bien d’une péripétie *volontaire*. Pas d’une calamité née de forces naturelles impossibles à contenir : la catastrophe ne surviendra que si le « cri » lancé contre Sodome et Gomorrhe se voit confirmer. Et en dernier lieu (nous allons le comprendre sous peu), il s’agissait d’un geste *rémissible*, l’un de ces décrets applicables à une date plus ou moins proche ou lointaine, au gré d’une décision.

Conscient du caractère rémissif de la catastrophe, Abraham se lança dans une guerre d’usure sous forme d’un argumentaire tactique : « Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville. Vas-tu vraiment les supprimer et ne pardonneras-tu pas à la cité pour les cinquante justes qui sont dans son sein ? » (Gn, 18:24 et sqq), dit-il. Il se dépêche d’enchaîner : « Loin de toi de faire cette chose-là ! de faire mourir le juste avec le pécheur, en sorte que le juste soit traité comme le pécheur. Loin de toi ! Est-ce que le juge de toute la terre ne rendra pas justice ? »

Un mortel qui ose prêcher sa divinité ! Et pour une plaidoirie qui vise à remettre la destruction – destruction préméditée, évitable – pour peu qu’existent cinquante justes dans la ville. Mais sitôt que le Seigneur eut convenu d’épargner la cité pour peu que l’on dénicher ces cinquante-là, voilà qu’Abraham, que je soupçonne d’avoir cité le nombre de cinquante pour appuyer sur une corde sensible, se demanda à haute voix si le Seigneur détruirait la ville pour peu qu’il manquerait cinq de ces justes. À peine Yahvé convint-il de remettre l’anéantissement si l’on ne découvrait que quarante-cinq justes qu’Abraham reprit son marchandage : quarante ? trente ? vingt ? Et pour finir, dix ? « Et [le Seigneur] répondit : “Je ne détruirai pas, à cause des dix”. Yahvé, ayant achevé de parler à Abraham, s’en alla, et Abraham retourna chez lui » (Gn, 18:32-33).

La veille, les deux compagnons du Seigneur – la narration biblique les désigne sous l’appellation de *Mal’akhim*, ce que l’on traduit par « anges », mais qui signifie « envoyés », « émissaires » – étaient arrivés à Sodome. Leur mission : vérifier les accusations portées contre la cité et en faire rapport à

leur seigneur. Loth – assis aux portes de la ville – reconnut d’emblée la nature divine des deux visiteurs (à la façon d’Abraham auparavant), vraisemblablement reconnaissables à leur tenue ou aux armes qu’ils portaient, à moins qu’ils ne le fussent par leur façon d’arriver (transport par les airs ?).

Et Loth, à son tour, de faire assaut d’hospitalité, qu’acceptèrent les deux individus : ils passeraient la nuit chez lui. Mais ce ne serait pas une nuit de tout repos dans la mesure où la nouvelle de leur arrivée avait ameuté la ville entière.

« Ils n’étaient pas encore couchés que la maison fut cernée par les hommes de la ville, les gens de Sodome, depuis les jeunes jusqu’aux vieux, tout le peuple sans exception. Ils appelèrent Loth et lui dirent : “Où sont les hommes qui sont venus chez toi cette nuit ? Amène-les-nous pour que nous en abusions” (Gn, 19:5). Face au refus de Loth, la foule tenta de se précipiter dans la demeure. Mais les deux *Mal’akhim* « frappèrent les hommes qui étaient à l’entrée de la maison de berlué [cécité], du plus petit jusqu’au plus grand, et ils n’arrivaient pas à trouver l’ouverture » (Gn, 19:11).

Dès lors que, de toute la ville, Loth était le seul «

juste », les deux envoyés n'eurent nul besoin de poursuivre leur enquête. Le sort de la ville était scellé. « Les hommes dirent à Loth : “As-tu encore quelqu'un ici ? Tes fils, tes filles, tous les tiens qui sont dans la ville, fais-les sortir de ce lieu. Nous allons en effet détruire ce lieu” » (Gn, 19:12-13). Loth se rua pour avertir ses futurs gendres. Il ne rencontra qu'incrédulité et sarcasmes. Si bien qu'à l'aube, les envoyés pressèrent Loth de déguerpir sans délai, de n'emmener avec lui que sa femme et leurs deux filles célibataires qui partageaient leur foyer.

Et comme il hésitait, les hommes le prirent par la main, ainsi que sa femme et ses deux filles, pour la pitié que Yahvé avait de lui. Ils le firent sortir et le laissèrent en dehors de la ville (Gn, 19:16).

Les envoyés embarquèrent littéralement le quatuor, le laissèrent hors la ville avant de presser Loth de fuir vers les montagnes : « Sauve-toi, sur ta vie ! Ne regarde pas derrière toi et ne t'arrête nulle part dans la plaine », lui indiquèrent-ils. Sauf que Loth, terrorisé à l'idée de n'avoir pas le temps d'atteindre les

montagnes « sans que [ne l]’atteigne le malheur et qu’[il ne] meure » (Gn, 19:19), émit cette suggestion : ne pouvait-on surseoir à l’anéantissement de Sodome jusqu’à ce qu’il ait atteint la ville de Zoar, la plus proche de Sodome ? D’accord, dit l’un des émissaires, mais... : « Vite, sauve-toi là-bas, car je ne puis rien faire avant que tu n’y sois arrivé » (Gn, 19:22).

Ce qui veut bien dire que le désastre annoncé était certes prévisible et annulable, mais en outre programmable dans le temps. Et qu’il était possible de le diriger sur telle ou telle cité de façon décalée. Il n’existe pas une seule calamité naturelle qui réponde à tous ces critères.

Au moment où le soleil se levait sur la terre et où Loth entra à Zoar [Çoar], Yahvé fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu venant de Yahvé, et il renversa ces villes et toute la plaine, avec tous les habitants des villes et la végétation du sol (Gn, 19:23-25).

Villes, populations, végétation – tout fut « anéanti » par l’arme des dieux. La chaleur dégagée et son feu brûlèrent absolument tout devant eux. Le rayonnement

toucha les gens même éloignés de l'épicentre : la femme de Loth, pour avoir désobéi à l'injonction de ne pas s'arrêter pour regarder derrière elle dans leur fuite de Sodome, fut transformée en « colonne de vapeur¹²⁷ ». Le « malheur » que craignait tant Loth s'était emparé d'elle...

L'une après l'autre, les cités « qui avaient outragé le Seigneur » furent anéanties, et, à chaque fois, Loth fut autorisé à fuir :

Ainsi, lorsque Dieu détruisit les villes de la Plaine, il s'est souvenu d'Abraham et il a retiré

Loth du milieu de la catastrophe, dans le renversement des villes où habitait Loth (Gn, 19:29).

Loth qui, conformément aux instructions reçues, « s'établit dans la montagne [...]. Il s'installa dans une grotte, lui et ses deux filles » (Gn, 19:30).

Que purent bien penser Loth et ses deux filles, témoins de la destruction par le feu de toute vie dans la plaine du Jourdain et de cette main de mort invisible qui avait vaporisé leur femme et mère ? Que s'en était fini de l'humanité sur Terre , se sont-ils imaginés,

comme le relate le récit biblique, et qu'ils étaient tous trois les seuls survivants de la race humaine. Dès lors, le seul moyen de sauver l'humanité était de commettre l'inceste. Il fallait que les filles conçoivent des œuvres de leur propre père...

« L'aînée dit à la cadette : “Notre père est âgé et il n'y a pas d'homme dans le pays pour s'unir à nous à la manière de tout le monde. Viens, faisons boire du vin à notre père et couchons avec lui ; ainsi, de notre père, nous susciterons une descendance.” » (Gn, 19:31-32). Ainsi fut fait. Les deux filles tombèrent enceintes.

La veille de l'holocauste fut sans nul doute pour Abraham une nuit d'angoisse, d'insomnie. Il dut se demander si un nombre suffisant de justes avait été déterminé à Sodome pour justifier que la ville fût épargnée, et quel avait été le sort de Loth et de sa famille.

« Levé de bon matin, Abraham vint à l'endroit où il s'était tenu devant Yahvé et il jeta son regard sur Sodome, sur gomorrhe et sur toute la plaine, et voici qu'il vit la fumée monter du pays comme la fumée d'une fournaise ! » (Gn, 19:27-28).

Sous son regard, s'offraient un « Hiroshima » et un «

Nagasaki », la destruction d'une plaine fertile et peuplée sous l'effet d'une bombe atomique. *Nous étions en 2024 avant J.-C.*

Où chercher les restes de Sodome et Gomorrhe de nos jours ? Les historiens grecs et romains anciens rapportèrent que la vallée des cinq cités, jadis fertile, fut inondée dans la foulée de la catastrophe. Des chercheurs contemporains opinent que le « séisme » décrit dans la Bible fut cause d'une rupture de la rive sud de la mer Morte, dans laquelle s'engouffrèrent les eaux qui inondèrent les terres basses de la région sud. Ce qui restait de l'ancien rivage sud prit l'allure de ce que les autochtones dénommèrent de façon imagée *el-Lissan* (« la Langue »). La vallée autrefois peuplée, avec les cinq cités qu'elle comptait, se mua en nouveau bassin de la mer Morte (*Figure 102*). Qui porte toujours le surnom de « mer de Loth ». La partie nord de la mer, sous le reflux des eaux vers le sud, vit son rivage s'éloigner.

Les récits anciens furent confirmés de nos jours grâce à plusieurs recherches. À commencer par l'exploration systématique de la zone dans les années 1920, menée par une mission scientifique sous l'égide

de l'Institut biblique pontifical du Vatican (Alexis Mallon, *Voyage d'exploration au sud-est de la mer Morte*¹²⁸). William Foxwell Albright et J. Penrose Harland établirent que les implantations dans les montagnes voisines furent brutalement abandonnées au cours du XXI^e siècle avant J.-C. Sans réoccupation pendant plusieurs siècles. De nos jours encore, l'eau des sources qui jaillissent autour de la mer Morte est réputée contaminée par la radioactivité, « à un degré suffisant pour engendrer de la stérilité et affections associées chez tout animal et humain qui s'y abreuverait plusieurs années » (IM Blake, « La malédiction de Josué et le miracle d'Élie¹²⁹ », *The Palestine Exploration Quaterly*).



Figure 102

La nuée mortelle qui enleva au ciel la poussière des villes audessus de la plaine épouvanta Loth et ses filles, certes, mais tout autant Abraham. Lequel ne se sentit pas à l'abri même au cœur du mont Hébron, à plus de quatre-vingts kilomètres de là. La Bible nous

apprend qu'il leva le camp et poussa loin vers l'ouest pour prendre ses quartiers à Gêrar.

De même, dans la foulée, s'aventura-t-il dans le Sinaï. Et même des années plus tard, alors que le fils d'Abraham, Isaac, voulut se rendre en Égypte en raison d'une famine qui frappait Canaan, « Yahvé lui apparut et dit : “Ne descends pas en Égypte ; demeure au pays que je te dirai.” » (Gn, 26:2). Le transit à travers la péninsule du Sinaï, apparemment, n'était toujours pas sans danger.

Quelle en était la raison ?

Je pense que la destruction des cités de la plaine n'était qu'un à-côté : dans le même temps, on fit aussi table rase du spatiodrome de la péninsule du Sinaï à coups de bombes atomiques. D'où une radioactivité rémanente mortelle qui s'éternisa bien des années.

L'objectif des armes nucléaires se trouvait dans la péninsule. Et la victime finale réelle, ce fut Sumer proprement dit.

Même si la disparition d'Ur survint rapidement, son triste sort se profilait dès le début de la guerre des rois. Il se rapprochait inexorablement, comme grandit la chamade d'un tambour lointain – un tambour de

condamnation à mort – qui roule de plus en plus fort au fil des années. Celle de l’apocalypse – 2014 avant J.-C. – coïncida avec la sixième année du règne d’ibbi-Sîn, ultime roi d’Ur. Mais à la recherche des causes d’un tel désastre, pour expliquer la nature de sa survenue et pour entrer dans le détail de sa portée, force nous est de nous plonger dans les archives de ces années de braise nées avec cette guerre.

Les rois envahisseurs qui avaient échoué dans leur mission, par deux fois humiliés sous les coups d’Abraham – une première fois à Kadesh-Barnea, puis près de Damas –, se virent rapidement éjectés de leurs trônes. Pour Ur, Amar-Sîn fut remplacé par son frère Shu-Sîn, lequel une fois en place découvrit que la grande alliance était rompue et que les alliés de toujours de la ville lui disputaient désormais son empire ébranlé.

Shu-Sîn avait placé sa confiance avant tout dans les dieux Nannar et Inanna, même si tous deux avaient été discrédités à leur tour dans la guerre des rois. Ce fut Nannar, comme en attestent les premières inscriptions de Shu-Sîn, qui avait « évoqué son nom » pour lui confier le royaume. Il était le « bien-aimé d’Inanna »,

laquelle l'avait présenté à Nannar (*Figure 103*). « Inanna, bénie soit-elle, se vantait Shu-Sîn, pétrie de tant de qualités, première fille de Sîn » l'arma de façon qu'il « s'attaquât à l'ennemi du pays, ce renégat ». Mais ce ne fut pas suffisant pour maintenir l'intégrité de l'empire sumérien. Très vite, Shu-Sîn en appela à l'aide de dieux plus puissants.

À en croire les calculs de datations – ces inscriptions annuelles à visées tant royales que commerciales et sociales à travers lesquelles chaque année du règne d'un roi était désignée par l'événement majeur qui y avait pris place –, Shu-Sîn, au cours de la deuxième année de son règne, rechercha la faveur d'Enki en lui faisant apprêter un navire spécial capable d'affronter la haute mer dans sa traversée vers le Monde du Bas. La troisième année fut aussi marquée par sa préoccupation de s'aligner sur Enki. On connaît peu les efforts qu'il déploya dans ce qui ressemble à une manœuvre destinée à apaiser les fidèles de Marduk et de Nabu. Une tentative vouée à l'évidence à l'échec si l'on en juge à l'aune des travaux de défense – une muraille massive – entrepris au cours des quatrième et cinquième années à la frontière ouest de la

Mésopotamie : elle visait à faire échec aux incursions des « peuples de l'Ouest », favorables à Marduk.



Figure 103

Comme les tensions venues de l'ouest ne s'apaisaient pas, Shu-Sîn se tourna vers les dieux majeurs de Nippur en quête de merci et de salut. Les formules de datation que confirmèrent les fouilles archéologiques de l'expédition américaine de Nippur révèlent que Shu-Sîn entreprit des chantiers de reconstruction énormes au cœur du quartier sacré de Nippur, à une échelle que l'on n'avait pas connue depuis Ur-Nammu. Travaux dont l'apogée coïncida avec l'élévation d'une stèle en l'honneur d'Enlil et de Ninlil, « une stèle qu'aucun roi avant lui n'avait entreprise ». Shu-Sîn recherchait à tout prix une approbation, la confirmation qu'il était bien « le roi

qu'Enlil avait élu en son cœur ». Mais d'Enlil, point. Seule Ninlil, sa femme, était restée à Nippur, qui entendit la supplique de Shu-Sîn. Sa réponse compatissante, « dans le but de préserver le bien-être de Shu-Sîn, de prolonger son règne », prit la forme d'une « arme dont les rayonnements jetaient tout à bas [...] dont la fulgurance terrible atteignait jusqu'au ciel ».

Un texte de Shu-Sîn, catalogué sous la nomenclature « Collection B », tend à montrer que ses efforts en vue de restaurer les liens anciens avec Nippur étaient passés par une tentative de réconciliation avec les Nippuriens (au rang desquels la famille de Téhah) qui avaient quitté la ville à la mort d'Ur-Nammu. Ce texte stipule qu'après avoir « inspiré la terreur de ses armes » à la région qui abritait Harân, il avait concédé un geste d'apaisement : Shu-Sîn y avait envoyé sa propre fille en mariage (sans doute au bénéfice du commandant de ladite région ou de son fils). Elle s'en était alors retournée à Sumer accompagnée d'une délégation de citoyens de la région, non sans avoir « établi une ville en l'honneur d'Enlil et de Ninlil à proximité du territoire de Nippur ». Une première que d'« établir

une ville dédiée à Enlil et à Ninlil, depuis le jour où les sorts avaient été décrétés, de la part d'un roi », ne manqua pas de souligner Shu-Sîn en quête de gratifications en retour. Avec l'aide présumée des Nippuriens rapatriés, le même Shu-Sîn restaura les services complets au temple de Nippur – sans oublier de s'attribuer la fonction et le titre de grand prêtre.

Il n'en fut pourtant pas payé en retour. Au lieu d'en tirer une plus grande sécurité, il fit face à de plus grands dangers et la menace de déloyauté des provinces éloignées remit en question l'intégrité du territoire de Sumer. « Le puissant roi, le roi d'Ur », disaient les inscriptions de Shu-Sîn, estima que la « défense du pays » – de Sumer, donc – était devenue sa royale préoccupation majeure.

Un ultime effort pour attirer les bonnes grâces d'Enlil sur Sumer consista à tenter de se placer sous son égide. Sur le conseil supposé de Ninlil, Shu-Sîn fait construire pour le couple divin « un grand navire d'agrément, conçu pour naviguer sur les fleuves les plus imposants [...], qu'il décora à la perfection de pierres précieuses », équipé d'avirons de la meilleure essence, hérissé de mâts, doté d'un gouvernail de belle

construction, bateau qu'il meubla en grand confort, sans oublier un lit conjugal. Puis il « fit mouiller le navire d'agrément dans le vaste bassin face à la Maison de plaisirs de Ninlil ».

La nostalgie émut le cœur d'enlil : il était tombé amoureux de Ninlil alors jeune officier de santé lorsqu'elle se baignait nue dans le fleuve. Il revint à Nippur :

Quand Enlil perçut [tout ce déploiement]
Il accourut d'un horizon à l'autre,
Il cingla du sud au nord.
Il fila dans les airs au-dessus de la terre,
Pour se réjouir pleinement avec sa reine bien-aimée, Ninlil.

Ce voyage sentimental ne constitua en tout et pour tout qu'un bref interlude. Les dernières lignes essentielles de l'extrémité de la tablette nous font défaut, nous voilà privés du détail de la suite des événements. Mais les derniers mots ont trait à « Ninurta, grand combattant d'Enlil, qui confondit l'envahisseur », apparemment après qu'« une inscription, inscription de malheur » fut découverte sur

une effigie à bord du navire, peut-être dans l'intention de jeter la malédiction sur Enlil et Ninlil.

Aucune mention nulle part ne rend compte de la réaction d'Enlil dans son intégralité. Mais d'autres allusions montrent qu'il quitta Nippur une fois encore, mais cette fois, semble-t-il, en emmenant avec lui Ninlil.

Peu de temps après – en février 2031 avant J.-C. Dans l'équivalence de notre calendrier –, le Proche-Orient fut plongé dans l'effroi d'une éclipse totale de lune qui obscurcit le satellite pendant toute sa course d'un horizon à l'autre. Les prêtres de Nippur dévolus aux oracles furent dans l'incapacité de calmer l'angoisse de Shu-Sîn : il s'agissait, énoncèrent-ils dans un message écrit, d'un présage adressé au « roi des quatre régions : ses murailles allaient se voir détruites, Ur serait réduite à la désolation ».

Shu-Sîn, privé de l'appui des grands dieux de la première génération, s'engagea dans une action singulière de la dernière chance – il s'agissait soit d'un défi, soit de l'ultime tentative d'arracher l'adhésion des dieux. Il tenta le coup : ériger – en plein cœur du quartier sacré de Nippur – un sanctuaire dédié à un

dieu tout jeune nommé Shara. Un fils d’Inanna. Et à l’image de Lugalbanda, porteur de cette même épithète jadis, ce nouveau « Shara » (« Prince ») était fils de roi. Dans l’inscription qui consacrait le temple, Shu-Sîn revendiquait sa qualité de père du jeune dieu : « Au divin Shara, héros céleste, fils bien-aimé d’Inanna. Son père Shu-Sîn, roi de grand pouvoir, roi d’Ur, roi des quatre régions, a bâti pour lui le temple Shagipada, son sanctuaire élu. Longue vie au roi. » Nous étions alors dans la neuvième année du règne de Shu-Sîn. L’ultime.

Le nouveau monarque assis sur le trône d’Ur, Ibbsîn, ne put rien faire pour freiner le repliement de sa ville. Sa seule possibilité fut d’accélérer l’élévation d’enceintes et de fortifications au cœur même de Sumer, autour d’Ur et de Nippur. Le reste du pays fut laissé ouvert aux quatre vents. Sa formule de datation personnelle, dont on ne trouva nulle suite au-delà de sa cinquième année de règne (alors même qu’il fut roi plus longtemps), renseigne *a minima* sur les péripéties qui marquèrent son époque. On tire plus d’enseignement de la disparition des autres messages traditionnels et de celle des documents de négoce. C’est ainsi que les confirmations de loyalisme que les autres cités

subordonnées étaient censées faire parvenir à Ur chaque année cessèrent d'affluer, ville après ville. Les premiers messages de loyauté non transmis intéressaient les régions ouest. Puis, au cours de l'année trois, les capitales des provinces orientales s'abstinrent. C'est au cours de cette même troisième année que les échanges commerciaux d'Ur avec l'étranger « cessèrent avec une soudaineté qui en disait long » (selon les mots de Cyril John Gadd, « Histoire et monuments d'Ur¹³⁰ »). Au carrefour de Drehem (près de Nippur) où se prélevaient les taxes, site d'échanges commerciaux de biens et de bétails dûment consignés, avec les impôts, tout au long de la troisième dynastie d'Ur – là où furent exhumées des archives de tablettes d'argile intactes –, le relevé rigoureux des livres comptables disparut du jour au lendemain, au cours de cette même troisième année.

Ibbi-Sîn ignora Nippur que les grands dieux avaient désertée pour, à nouveau, s'en remettre à Nannar et à Inanna. Il s'auto-institua au cours de la deuxième année de son règne grand prêtre du temple d'Inanna d'Uruk. À plusieurs reprises, il réclama le conseil de ses dieux et sa légitimation de leur part. Mais tout ce qu'il en tira

étaient des oracles de destruction et de mort. La quatrième année, il lui fut dit que « le Fils à l'ouest se lèvera [...] Voilà un oracle pour Ibbi-Sîn : Ur sera jugée. »

Cinquième année : Ibbi-Sîn chercha à renforcer sa position en devenant grand prêtre d'Inanna au sein de son sanctuaire d'Ur. Mais, à nouveau, la manœuvre échoua : cette année-là, les autres cités de Sumer n'expédièrent plus leurs messages d'allégeance. La même année, ces mêmes cités procédèrent pour la dernière fois à la livraison des traditionnels animaux sacrificiels au temple de Nannar d'Ur. L'autorité centrale d'Ur, ses dieux et son vaste temple zigourat perdirent toute reconnaissance.

Début de la sixième année : les présages « relatifs à une destruction » se firent plus pressants et plus précis. « À l'orée de la sixième année, la population d'Ur sera prise au piège », exprime l'un d'eux. La calamité prophétisée surviendra, dit un autre, « quand, pour la seconde fois, celui qui s'autoproclame Suprême, celui dont la poitrine fut ondoyée, s'en viendra de l'Ouest ». Cette année encore, comme le révèlent des messages qui circulaient aux frontières, « des hommes de l'ouest

hostiles avaient pénétré la plaine » de Mésopotamie. Faute de résistance, ils gagnèrent rapidement « l'intérieur du pays, et prirent une par une toutes les grandes forteresses ».

Ibbi-Sîn ne tenait plus que par l'enclave d'Ur et de Nippur. Mais avant que la funeste sixième année ne s'achevât, les inscriptions en l'honneur du roi d'Ur s'évanouirent brutalement à Nippur également. L'ennemi d'Ur et de ses dieux, « celui qui s'autoproclame Suprême », avait atteint le cœur de Sumer.

Marduk, comme les présages l'avaient annoncé, retourna à Babylone pour la seconde fois.

Les vingt-quatre années fatales – commencées avec le départ d'Harân d'Abraham, avec le remplacement sur le trône de Shulgi, avec l'exil de marduk chez les hittites – se résumèrent à cette année lugubre, 2014 avant J.-C. Nous avons jusqu'alors suivi l'histoire biblique d'Abraham et les fortunes d'Ur et de ses trois derniers rois, récits différents mais en relation les uns avec les autres. Nous allons désormais suivre le sillage de Marduk.

La tablette qui porte son autobiographie (que j'ai

déjà citée en partie) se poursuit par la narration de son retour à Babylone après vingt-quatre années d'un séjour en terre d'Hatti :

En Hatti, j'ai demandé un oracle
[à propos] du trône qui me revient et de la
seigneurie qui est mienne.

Au cours de l'oracle [j'ai demandé] : « Jusqu'à
quand, encore ? »

Vingt-quatre années durant lesquelles je suis
resté coi.

Précisément, cette vingt-quatrième année, le voilà
qui reçut un oracle favorable :

Les jours [de mon exil] étaient terminés.

Vers ma cité je [pris mon élan].

Mon temple Esagila est comme un mont [à
dresser/à reconstruire],

Ma demeure éternelle à [restaurer].

J'ai tourné mes pas [vers Babylone]

À travers [...] les terres [je fus] à ma cité

Pour établir [son avenir ? la joie d'y vivre ?]

Un roi à [installer] à Babylone

Dans la Maison de mon alliance [...]
Sur l'Esagil semblable à une montagne [...]
Créé par Anu [...]
Au sein de l'Esagil [...]
Une tribune à dresser [...]
Dans ma cité [...]
Joie [...]

La tablette endommagée dresse alors les listes des villes par lesquelles Marduk est passé en route pour Babylone. Les quelques noms réchappés des dommages montrent que l'itinéraire de Marduk, depuis l'Asie Mineure jusqu'en Mésopotamie, l'emmena d'abord au sud jusqu'à Hama (l'Hamat de la Bible), puis obliqua vers l'est *via* Mari. Il arriva effectivement en Mésopotamie – comme les oracles l'avaient établi – de l'ouest, escorté par des partisans amorrites (les « envahisseurs de l'Ouest »).

Son vœu le plus cher, poursuit Marduk, était d'apporter paix et prospérité au territoire, « en chasser le malheur et la mauvaise fortune [...], combler d'amour tout paternel l'humanité ». Mais rien ne se réalisa de ce beau plan : dressé contre sa ville de Babylone, un dieu ennemi « y avait convié sa rage ». Le

nom de ce dieu ennemi fut gravé au tout début d'une colonne nouvelle du texte. Mais tout ce qu'il en reste se réduit à la première syllabe : « Le divin NIN... » Aucun doute, il s'agit de Ninurta.

Cette tablette nous apprendra peu de chose des faits et gestes de cet adversaire car tous les versets suivants ont été considérablement endommagés : le texte en est devenu inintelligible. Mais il demeure possible de reconstituer les passages évanouis à partir de la troisième tablette des *Écrits de Kedorlaomer*. Au-delà de ses tonalités énigmatiques, elle campe le décor d'un trouble complet où des dieux ennemis se combattent à la tête de leurs armées humaines : les partisans amorrites de Marduk déferlèrent le long de la vallée de l'euphrate vers Nippur tandis que Ninurta organisa les troupes élamites pour les contrebattre.

J'ai lu et relu l'évocation de ces temps de tâtonnement : j'ai compris qu'accuser l'ennemi d'atrocités n'a rien d'une invention moderne. Le texte babylonien – composé, ne l'oublions jamais, par un fidèle de marduk – accuse les troupes élamites, et elles seules, de profanations de temples, parmi lesquels ceux de Shamash et d'Ishtar. Le chroniqueur babylonien va

même plus loin : il accuse Ninurta de rejeter la faute de la profanation du saint des saints d'Enlil à Nippur sur les partisans de Marduk, calcul destiné à dresser Enlil contre Marduk et son fils Nabu.

Événement qui prit place, explique le texte babylonien, au moment où les deux armées se firent face à Nippur. C'est alors que la cité sacrée fut saccagée, que son sanctuaire, l'Ekur, fut profané. Et Ninurta de faire porter la responsabilité de ce crime aux pro-Marduk. Un mensonge. C'est son allié Erra qui s'en rendit coupable !

L'apparition soudaine de Nergal/Erra dans la chronique babylonienne ne demeurera inexpliquée que tant que nous ne nous serons pas plongés dans l'*Épopée d'Erra*. Il n'en demeure pas moins que c'est bien ce dieu que citent les *Écrits de Kedorlaomer*, accusé du saccage de l'Ekur, et sans doute aucun :

Erra, le sans pitié,
pénétra le quartier sacré.

Il se tint en personne dans le quartier sacré,
Il scruta l'Ekur.

Il ouvrit la bouche, il dit à ses jeunes combattants :

« Pillez l'Ekur,
Emportez toutes ses richesses,
Détruisez ses fondations,
Jetez à bas l'enceinte de son sanctuaire ! »

Quand Enlil, « de son trône élevé », apprit la ruine de son temple, le saccage de son sanctuaire, que « le voile du saint des saints avaient été lacéré », il se rua vers Nippur. « Cinglant devant lui, des dieux étaient armés de l'habit qui rayonne. » Lui-même « brillait comme s'il était lumière » à sa descente du ciel (*Figure 104*). « Il fit trembler le site béni » lors de sa descente sur le quartier sacré. À son fils, « le prince Ninurta », Enlil s'adressa, il voulait savoir qui avait saccagé le site sacré. Mais loin de dire la vérité, de désigner son allié Erra, Ninurta pointa un doigt accusateur sur Marduk et sur ses partisans...

La description de la scène dans le texte babylonien montre que Ninurta agissait sans manifester le respect attendu en présence de son père : « Sans craindre pour sa vie, il n'ôta point sa tiare. » Dans son adresse à Enlil, « il parla de malheur [...], oublia toute justice. La destruction était calculée ». Ainsi provoqué, « Enlil, contre Babylone, fomenta le malheur ».

Et pas seulement contre Marduk et Babylone, puisque les « intentions mauvaises » furent projetées aussi à l'encontre de Nabu et de son temple Ezida de Borsippa. Mais Nabu réussit à prendre la fuite vers l'ouest pour gagner les villes proches de la mer Méditerranée qui lui étaient restées fidèles :



Figure 104

Depuis Ezida [...]
Nabu, pour organiser l'ensemble de ses cités,

S'en alla vers elles.

C'est vers la grande mer qu'il se dirigea.

Puis s'en viennent des passages du texte babylonien qui établissent un parallèle direct avec le récit biblique de la destruction de Sodome et Gomorrhe :

Mais quand le fils de Marduk
Se trouva sur le territoire côtier,
Celui-du-Vent-mauvais [Erra]
Se mit à brûler par la fournaise le pays de
plaine.

Des versets forcément puisés à la même source que celle de la description biblique du « soufre et du feu » en pluie depuis le ciel qui « anéantirent ces villes et la plaine tout entière » !

Comme le confirmèrent les écrits de la Bible (entre autres dans le Deutéronome, 29: 22-27), la « méchanceté » des villes de la plaine du Jourdain consista en leur « oubli de l'alliance avec le Seigneur [...] et elles s'en vinrent servir d'autres dieux ». Ce que nous apprend désormais le texte babylonien, c'est que le « tollé » (l'accusation) contre elles avait pour

cause leur ralliement à la cause de Marduk et de Nabu au cours de cet ultime différend entre dieux en guerre. Mais quand le texte biblique se contente d'un tel motif, le récit babylonien ajoute un autre détail essentiel : l'attaque dirigée contre les cités cananéennes ne visait pas seulement à détruire les foyers de soutien de Marduk, mais tout autant à en finir avec Nabu qui y avait trouvé refuge. Raté : ce second objectif ne trouva pas sa cible puisque Nabu avait fait en sorte de filer à temps pour trouver refuge sur une île méditerranéenne dont la population l'accueillit alors même qu'il n'était pas leur dieu :

Il [Nabu] prit la grande mer,
S'installa sur un trône qui n'était pas le sien
[parce qu'] Ezida, sa demeure légitime, était occupée.

L'image panoramique à tirer des textes biblico-babyloniens du cataclysme qui engloutit l'ancien Proche-Orient au temps d'Abraham se fait récit bien plus détaillé dans *L'Épopée d'Erra* (à laquelle j'ai fait allusion plus haut). Le texte assyrien fut d'abord rassemblé à partir de fragments trouvés dans la

bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive. Il commença à prendre forme et à livrer son contenu au fur et à mesure que de nouvelles versions fragmentées furent arrachées du sol d'autres sites de fouilles archéologiques. Désormais, on est sûr que le texte fut gravé sur cinq tablettes. Malgré les brisures, les linéatures disparues ou incomplètes, et en dépit de mésententes entre décrypteurs dépositaires de certains fragments, deux traductions complètes ont été compilées : « L'épopée d'erra » (*Das Era-Epos*), par P. Felix Gössman¹³¹, et, en italien, *L'Epopea di Erra*, par Luigi Cagni¹³².

*L'Épopée d'Erra*¹³³ ne se limite pas à expliquer la nature et les raisons du conflit qui aboutirent au lâcher de l'« arme ultime » contre des villes et leurs habitants, comme la tentative d'anéantir un dieu (Nabu) que l'on croyait réfugié dans ces mêmes cités. Elle éclaire sur la décision même de cette mesure extrême, qui ne fut pas décidée à la légère.

De multiples autres textes nous apprennent que les dieux majeurs, au moment aigu de cette crise, siégeaient en continu au sein d'un conseil de guerre, en communication permanente avec Anu : « Anu à la Terre énonçait ses paroles, la Terre à Anu prononçait ses

propos. » *L'Épopée d'Erra* ajoute ceci : avant l'emploi des armes de destruction, une ultime confrontation avait existé entre Nergal/Erra et Marduk, au cours de laquelle Nergal avait usé de menaces à l'encontre de son frère pour qu'il abandonne Babylone et renonce à sa prétention à la « suprématie ».

En l'occurrence, il n'était pas parvenu à le convaincre. Et de retour au conseil des dieux, Nergal avait donné de la voix : il avait recommandé la force pour déloger Marduk. Les textes témoignent d'échanges enflammés, âpres. « Un jour, une nuit, sans pause », ils argumentèrent. Un accrochage particulièrement violent opposa Enki à son fils Nergal. Enki prit le parti de son aîné : « Dès lors que le prince marduk s'est imposé, dès lors que la population, pour la seconde fois, a levé ses couleurs, pourquoi Erra s'entête-t-il dans son opposition ? » interrogea-t-il. Pour finir par hurler contre Nergal, à bout de patience : « Retire-toi de ma présence ! »

Ce que fit Nergal, ulcéré, qui se retira sur son domaine. « Il délibéra en son for intérieur » avant de décider le recours aux armes de la terreur : « Je détruirai ce territoire, le réduirai en poussière.

J'anéantirai les villes, les transformerai en désolation. Je raserai les montagnes, ferai disparaître toute vie animale. Les mers seront démontées, je décimerai ce qui y grouille. Les populations seront volatilisées, leurs âmes vaporisées. Rien ne sera épargné... »

Un texte coté CT-xvi-44/46 nous livre l'information : ce fut Gibil, dont le territoire touchait celui de Nergal en Afrique, qui alerta Marduk du plan de destruction tramé par Nergal. Il faisait nuit. Les grands dieux s'étaient donné une pause pour prendre un peu de repos. Moment choisi par Gibil pour « adresser ces paroles à Marduk » en évoquant les « sept armes de terreur qu'Anu avait créées [...] L'atrocité de ces sept-là contre toi est en train de s'armer », l'informe-t-il.

Frappé par l'annonce, Marduk pose la question à Gibil : où donc les armes effroyables sont-elles gardées ? Il dit : « Ô Gibil, ces septlà, où dont ont-elles vu le jour, où donc ont-elles été façonnées ? » Gibil lui révèle qu'elles sont tenues cachées dans un souterrain :

Ces sept-là, elles sont maintenues dans la montagne,

Elles sont logées dans une grotte sous terre.

Prêtes à surgir de leur cache dans l'éclair,

Prêtes à jaillir de terre pour le ciel, dans leur éclat de terreur.

Mais où sont-elles, précisément ? Marduk martèle sa question sans cesse. Tout ce que Gibil fut en mesure de dire : « Les dieux avisés eux-mêmes n'ont pas accès à cette information. »

Immédiatement, Marduk se rue chez son père Enki, fort de cette révélation des plus inquiétantes. « Dans la demeure de son père Enki, [Marduk] entra. » Enki était couché dans la chambre où il s'était retiré pour la nuit. « Mon père, commença Marduk, Gibil m'a transmis ces paroles : il a révélé l'envoi des sept [armes]. » La terrible annonce, il en informe son père, et il presse ce père si bien informé : « Il faut chercher leur cache, vite, hâte-toi ! »

Les dieux furent rapidement rappelés à siéger car Enki lui-même ignorait l'endroit caché des armes ultimes. À sa grande surprise, tous les dieux ne se montrèrent pas aussi choqués que lui. Enki plaida haut et fort contre le projet, pour la prise de mesures immédiates en vue de stopper net Nergal. Car, souligna-t-il, l'usage de telles armes allait « détruire le territoire, massacrer des populations ». Nannar, Utu,

hésitèrent à l'écoute d'Enki. Mais Enlil, Ninurta voulaient un geste décisif. Si bien que le conseil des dieux, en pleine tourmente, remit la décision entre les mains d'Anu.

Au moment où Ninurta atteint le Monde du Bas porteur du décret d'Anu, ce fut pour trouver Nergal qui avait déjà ordonné l'amorçage des « sept armes de la terreur » dotées de leurs « poisons » – les têtes nucléaires. *L'Épopée d'Erra* a beau ne citer Ninurta que son épithète d'*Ishum* (« la Fournaise »), le texte précise avec moult détails qu'il a bel et bien exposé clairement à Nergal/Erra que ces bombes ne sauraient s'utiliser que sur des cibles précises, dûment approuvées. Qu'avant tout lâchage, les dieux *anunnaki* présents sur les sites visés et les dieux *Igigi* opérateurs des plates-formes spatiales et des navettes devaient avoir été avertis. Enfin, *last but not least*, l'humanité devait être épargnée : « Anu, seigneur des dieux, éprouvait de la pitié pour ce territoire. »

La première réaction de Nergal fut de regimber à l'idée d'avoir à prévenir qui que ce soit. Les textes anciens consacrent des passages entiers à rapporter les propos tendus qu'échangèrent les deux déités. Puis

Nergal finit par admettre de sonner l'alerte pour les Anunnaki et les igigi attachés aux installations spatiales, mais de ne prévenir en aucun cas ni Marduk ni son fils Nabu, pas plus que les humains partisans de Marduk. Ninurta, alors, dans sa tentative de dissuader Nergal d'opter pour une annihilation aveugle, recourut à un argumentaire similaire à celui que la Bible place dans la bouche d'Abraham, avocat improvisé pour la sauvegarde de Sodome :

Erra, toi si vaillant,
Détruiras-tu les justes comme les mauvais ?
Détruiras-tu ceux qui ont péché à ton encontre
Sans les distinguer de ceux qui n'ont pas péché
contre toi ?

Tout y passa, tout à tour la flatterie, les menaces, le bon sens : le duo de dieux argumenta tant et plus sur l'étendue de la destruction projetée. Nergal, davantage que Ninurta, était agi par haine personnelle : « Le fils, je le renverrai au néant pour que le père l'enterre. Puis je tuerai le père et personne, je dis personne, ne pourra l'enterrer ! » glapissait-il. Par ses paroles, un Ninurta tout en diplomatie, attaché à souligner l'injustice d'une

destruction sans détail – et les avantages stratégiques d’un ciblage spécifique – finit par dompter Nergal. « Il écouta le discours d’ishum [Ninurta]. Ses paroles eurent sur lui l’effet d’une eau fraîche. » il convint d’épargner les océans, de garder la Mésopotamie hors du champ des largages et formula un plan revu et corrigé. L’objectif tactique : détruire les villes où Nabu pourrait se cacher. Objectif stratégique : priver Marduk de la récompense majeure – le spatio-drome –, « là où les sommités prennent leur envol » :

J’enverrai un émissaire de ville en ville.
Le fils, semence du père, n’en réchappera pas.
Sa mère, son rire se brisera dans sa gorge [...]
Au site des dieux il n’aura nulle entrée :
Là où les sommités prennent leur envol,
Je ferai table rase.

Nergal termina l’exposé de son plan rectifié. Il impliquait la destruction du spatioport. De quoi laisser Ninurta sans voix. Mais d’autres textes indiquent qu’enlil approuva le plan soumis à sa décision. Il semble qu’Anu fit de même. Sans perdre plus de temps, Nergal pressa Ninurta de passer tous deux aux actes :

Dès lors, le héros Erra prit les devants sur
Ishum,

Tout en se remémorant ses propos.

Ishum à son tour se mit à agir, dans le respect
des paroles échangées,

Mais le cœur serré.

Leur objectif premier, le spatiodrome, son complexe
de commandement caché au cœur du « mont des monts
», ses pistes d'atterrissage qui couraient dans la grande
plaine à ses pieds :

Ishum mit le cap sur le mont des monts.

Les Sept foudroyantes [les armes], uniques en
leur genre,

dans son sillage.

Au mont des monts parvint le héros.

Il éleva la main.

Le mont n'exista plus.

Puis la plaine au pied du mont des monts

Il volatilisait.

Pas un tronc d'arbre, au creux des forêts, ne
resta debout.

Ainsi, en un seul souffle atomique, disparut le spatiodrome, fut fracassé le mont où se cachait sa structure de contrôle, se retrouva volatilisée la plaine des pistes... Exploit destructif. Consigné par écrit dans les archives. Œuvre de Ninurta (Ishum).

C'était le tour de Nergal (Erra) d'agir pour donner libre cours à sa soif de vengeance. En prenant pour guidage, à partir de la péninsule du Sinaï, la grand-route des rois jusqu'aux cités de Canaan, Erra les fit sauter. Les vocables utilisés au fil de *L'Épopée d'Erra* rejoignent pratiquement le vocabulaire du récit biblique de Sodome et Gomorrhe :

Alors, à l'exemple d'Ishum,
Erra suivit la grand-route des rois.
Il mit un terme à l'existence des villes,
il les rendit au désert.
Il imposa l'inanition dans les montagnes,
là où tous les animaux périrent.

Les versets qui s'en viennent pourraient bien renvoyer à la transformation de la partie sud de la mer Morte par la rupture des rives sud et l'extinction de toute vie marine :

Il creusa à travers la mer
dont il divisa l'unité.
Ce qui vivait dans les eaux,
jusqu'aux crocodiles,
il fit périr.

Il consuma les animaux comme s'il les avait fait
brûler,
il dégrada les cultures à grains pour qu'elles
deviennent
poussière.

L'Épopée d'Erra passe donc bien en revue les trois dimensions de l'attaque nucléaire : la destruction du spatioport du Sinaï. Le « renversement » (« l'anéantissement » pour la Bible) des villes de la plaine du Jourdain. Et la rupture de la côte de la mer Morte qui aboutit à son extension en partie sud. L'on aurait pu s'attendre à ce qu'un tel cataclysme destructif unique fût conservé et mentionné dans plus d'un seul texte. C'est le cas. Je trouve des descriptions et des traces du séisme nucléaire à travers bon nombre d'écrits.

L'un d'eux (répertorié K.5001, publié dans les « Éditions Oxford de textes cunéiformes¹³⁴ », vol. VI), se

montre particulièrement intéressant : non seulement il est transposé en sumérien, mais se présente au surplus sous la forme d'un texte bilingue entrelacé ligne à ligne par sa traduction en akkadien. Dès lors, il s'agit incontestablement de l'une des premières relations du thème. Et son phrasé donne bien l'impression de tenir là l'original, ou l'un des textes sumériens originaux, à avoir été la source de la narration biblique. Il s'adresse à un dieu dont l'identité n'est pas clairement établie à travers ce fragment :

Seigneur, porteur du brûleur
Qui consuma l'adversaire.
Qui volatilisait le pays insoumis.
Qui tarit la vie des partisans des Paroles
impies.
Qui fit pleuvoir pierres et feu sur l'ennemi.

Les faits et gestes des deux dieux, Ninurta et Nergal, quand les Anunnaki gardiens du spatiodrome, prévenus, durent fuir en « s'élevant au dôme du ciel », furent évoqués dans un texte babylonien par lequel un roi rappelait les événements cruciaux survenus « sous le règne d'un roi ancien ». Il s'exprime en ces termes :

En ce temps-là,
sous le règne d'un roi de jadis,
les choses changèrent.
Le bien n'était plus, la souffrance était la règle.
Le Seigneur [des dieux] entra en belle colère,
il laisse la rage l'habiter.
Tel fut son ordre :
que les dieux de telle place l'abandonnent [...]
Les deux, incités à déclencher le mal,
firent en sorte que ses gardiens fussent écartés.
Ses protecteurs s'élevèrent au dôme du ciel.

Les *Écrits de Kedorlaomer* identifient, eux, le tandem de dieux *via* leurs épithètes comme Ninurta et Nergal. Ils content les choses ainsi :

Enlil, sur son trône des hauteurs,
se consumait de rage.
Les dévastateurs prônaient à nouveau le malheur.
Celui qui brûlait par le feu [Ishum/Ninurta],
celui du vent mauvais [erra/Nergal]
ensemble perpétrèrent leur crime.
Tous deux firent en sorte que les dieux fuient,

qu'ils fuient la fournaise.

La cible, l'endroit d'où ils firent en sorte que s'échappent les dieux qui la gardaient, était le « site des lancers » :

Celui qui fut aménagé pour les lancements vers
Anu

ils causèrent sa perte.

Son aspect, ils l'effacèrent,

son site, ils le rendirent à la désolation.

Ainsi donc, le spatiodrome avait été rayé de la carte, ce joyau pour lequel bien des guerres des dieux avaient été menées : le mont au sein duquel avait été installée la structure de contrôle, détruit. Le site des lancements, annihilé à la surface de la Terre. Et la plaine au sol compact que les navettes avaient utilisée comme rampe de décollages/atterrissages, réduite en cendres. Pas même un arbre n'avait survécu.



Figure 105

L'on ne devait jamais plus discerner le grand site... mais *ce que l'on voit toujours*, de nos jours, c'est la cicatrice infligée à la surface en ce jour maudit !

Une cicatrice si étendue que son dessin ne se distingue que du haut du ciel. Elle apparut il y a quelques décennies seulement, quand les satellites ont commencé à photographier la Terre¹³⁵ (*Figure 105*). À ce jour, nul scientifique n'a encore formulé aucune explication à sa présence.

La plaine centrale plate du Sinaï s'étend au nord de cette particularité énigmatique. Elle est la trace d'un lac qui existait à cet endroit à une certaine ère géologique. Son sol horizontal, durci, offre des conditions idéales pour le décollage et le retour d'une navette, raisons pour lesquelles le désert du Mojave en

Californie et la base Edwards de l'Air Force se sont révélés eux aussi idéaux pour l'exploitation des navettes spatiales américaines.

Quand on se trouve sur la grande plaine de la péninsule – dont le sol dur comme le roc et plat a servi de support à des engagements de tanks militaires dans l'histoire récente, tout comme il a supporté les navettes de l'Antiquité –, l'on distingue au loin la chaîne montagneuse qui entoure la plaine et qui lui confère sa ligne ovalisée. Les monts de calcaire se dressent, tout blancs, à l'horizon. Mais là où la grande plaine centrale rejoint l'immense cicatrice du Sinaï, la teinte de la plaine – noire – se heurte en un contraste violent à la blancheur qui l'entoure (*Figure 106*).

La teinte noire n'a rien d'une couleur naturelle pour la péninsule Sinaïtique où la blancheur du calcaire et le rose du grès se marient en une lumière éblouissante au regard, nuancée du jaune brillant au gris et au brun sombre, mais sans la présence, nulle part, du noir que renvoient, dans la nature, les roches basaltiques.

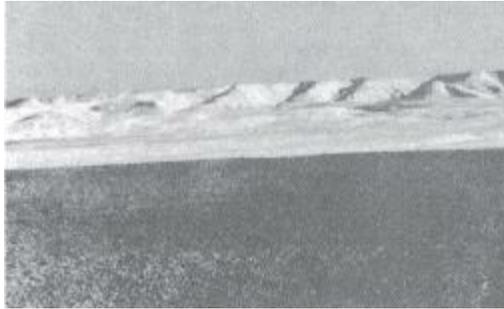


Figure 106

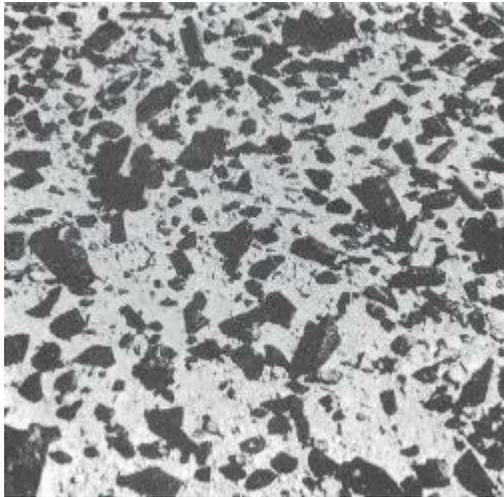


Figure 107

Et pourtant, là-bas, dans la plaine centrale nord-nord-est de la cicatrice géante énigmatique, la couleur du sol renvoie un noir profond. Causée – comme le montre clairement la photo de la *Figure 107* – par des

millions de millions de petits fragments et morceaux d'une pierre noircie comme éparpillés par une main géante sur toute la zone.

Aucune explication n'a été donnée à la présence de cette colossale cicatrice en pleine péninsule du Sinâï depuis qu'elle a été observée depuis le ciel et photographiée par les satellites de la Nasa. Aucune explication n'a rendu compte de la présence de ces fragments et éclats d'une roche noircie régulièrement répandus sur la plaine centrale. Non, aucune explication... sauf si l'on se met à lire les versets des vieux textes, et si l'on admet ma conclusion : à l'époque d'Abraham, Nergal et Ninurta anéantirent le spatiodrome qui s'élevait à cet endroit à l'aide d'armes nucléaires : « Celui qui fut aménagé pour les lancements vers Anu, ils causèrent sa perte. Son aspect, ils l'effacèrent, son site, ils le rendirent à la désolation. »

Plus de spatiodrome. Plus de villes du mal.

Bien loin de là, vers l'ouest, à Sumer proprement dit, les souffles atomiques et leurs fulgurances lumineuses ne furent si ressentis ni aperçus. Mais les actes de Nergal et de Ninurta ne passèrent pas inaperçus : ils

finirent par bouleverser profondément Sumer, sa population et son existence même. En dépit des efforts de Ninurta pour amener Nergal à ne pas s'en prendre aux populations, c'est une terrible souffrance qui s'abattit sur eux. On sait qu'aucun des deux ne l'avait voulu, il n'empêche que les explosions nucléaires donnèrent naissance à un vent immense, radioactif, qui se leva d'abord en tornade :

Une tempête, le Vent-du-Diable
S'empara du ciel.

La tornade radioactive s'éleva et s'engouffra vers l'ouest poussée par le vent dominant qui soufflait de la Méditerranée. Il fallut peu de temps pour les présages qui annonçaient la fin de Sumer se vérifier. Sumer finit par devenir la dernière victime du drame nucléaire.

La catastrophe qui s'abattit sur Sumer à la fin de la sixième année de règne d'Ibbi-Sîn est décrite dans plusieurs textes de lamentations – de longs poèmes qui déplorent la disparition d'Ur la magnifique et des autres vastes centres urbains de la grande civilisation sumérienne. Les lamentations sumériennes évoquent puissamment le livre des Lamentations de la Bible, qui

pleure la destruction de Jérusalem. Elles firent penser à leurs premiers traducteurs que la catastrophe mésopotamienne tenait aussi aux conséquences d'une invasion – l'affrontement des troupes élamites et amorrites.

Lorsque furent mises au jour les tablettes de la première lamentation, les décrypteurs crurent que seule Ur avait souffert de la destruction, d'où le titre qu'ils donnèrent aux traductions. Mais au gré des textes découverts, l'on comprit qu'Ur n'était pas la seule cité touchée, pas plus qu'elle n'était le point focal de la catastrophe. Non seulement des lamentations similaires pleuraient le sort de Nippur, d'Uruk, d'Eridu, mais certains des textes publiaient des listes des villes touchées : elles semblaient avoir d'abord été frappées dans le sud-ouest, puis les destructions avaient atteint le nord-est pour, au final, concerner toute la partie sud de la Mésopotamie. Il se dessina l'image d'une catastrophe généralisée, soudaine, simultanée pour toutes les cités – non petit à petit, comme l'aurait traduit une invasion progressive, mais capable de frapper toutes les villes à la fois. Certains chercheurs, comme Thorkild Jacobsen (« Le règne d'Ibbi-Sîn¹³⁶ »)

finirent par conclure que les « envahisseurs barbares » n'avaient rien à voir avec la « terrible catastrophe », calamité qu'il qualifia d'« absolument déconcertante ».

« Saurons-nous jamais en toute clarté ce qui survint au cours de ces années-là, écrivit Jacobsen, seul le temps nous le dira. L'ensemble de l'histoire, j'en suis convaincu, est loin de notre portée. »

L'énigme, pourtant, a de quoi se dévoiler. L'ensemble de l'histoire est bel et bien à notre portée : il nous suffit de relier la catastrophe de la Mésopotamie aux explosions nucléaires du Sinaï.

Les textes, qui offrent une longueur exceptionnelle et dans bien des cas se présentent dans un état de préservation excellent, commencent généralement par déplorer l'abandon brutal par leurs dieux multiples de tous les quartiers sacrés de Sumer, dont les temples sont « laissés ouverts aux quatre vents ». La désolation née de la catastrophe fait alors l'objet d'une description colorée au gré de versets tels que ceux-ci :

Parce que les villes furent dévastées,
[parce que] les maisons furent dévastées.
Parce que les étables furent dévastées,
Que les bergeries furent vidées.

Que les bœufs de Sumer disparurent de leurs parcs

que les moutons ne piétinèrent plus leurs bergeries.

Que les cours d'eau charrièrent une eau cruelle,
que les herbes folles envahirent les champs cultivés,

qu'une végétation rabougrie peupla les steppes.

Par les villes et les hameaux, « la maman ne veilla plus sur ses enfants, le papa ne s'exclama point "Ô, chère épouse" [...], les gamins ne grandirent plus robustes, les gardiennes d'enfants ne chantèrent plus de berceuse [...], l'autorité royale avait fui le pays ».

Avant la seconde guerre mondiale, avant Hiroshima et Nagasaki anéanties sous des bombes atomiques larguées sur elles du haut du ciel, tout un chacun pouvait bien lire le récit de Sodome et Gomorrhe en laissant au traditionnel « soufre apocalyptique » jouer son rôle d'explication par défaut. Pour les scientifiques qui n'avaient point encore été confrontés à l'horreur des armes nucléaires, les textes sumériens des lamentations collaient parfaitement à la « Destruction d'Ur » ou à la « Destruction de Sumer » (comme ces

mêmes exégètes les titrèrent). Sauf que ces textes ne décrivent pas ça du tout : ils parlent de *dévastation*, pas de destruction. Les villes ? Elles étaient bien debout. Mais sans plus âme qui vive. Les étables se dressaient bien, mais vidées de leur bétail. Les bergeries étaient intactes, mais plus aucun mouton n’y vivait. Les rivières, les fleuves, s’écoulaient, mais leurs eaux étaient contaminées. Les champs s’étendaient toujours, mais seules les plantes sauvages y croissaient. Et dans la steppe, la végétation germait, mais pour dépérir.

Invasion, guerre, massacre : tous ces fléaux, l’humanité les connaissait bien, à l’époque. Mais les « lamentations » le disent clairement, ce fléau-ci fut unique en son genre, encore jamais vécu :

Sur le pays [de Sumer] s’abattit une calamité,
une de celles que l’homme n’avait jamais
connue :
une de celles qu’il n’avait jamais vues
auparavant,
une de celles auxquelles l’on ne pouvait
survivre.

La mort ne survenait pas de la main d'un ennemi. La mort était invisible, « Elle rôde par les rues, elle va librement par les routes [...] elle se dresse devant toi sans que personne ne la voie. Quand elle pénètre une habitation, sa présence reste inconnue. » Aucune défense possible contre ce « mal qui a assailli le pays comme un spectre : [...] Quelle que soit la hauteur du mur, son épaisseur, elle traverse comme un torrent qui déborde [...] Nulle porte ne la contient, nul verrou ne lui fait faire demi-tour. Tel un serpent elle s'insinue à travers les portes, elle souffle à l'intérieur comme le vent glisse le long des charnières ». Ceux qui se cachaient derrière les portes étaient frappés à l'intérieur. Ceux qui couraient sur les toits mouraient sur les toits. Ceux qui fuyaient par les rues étaient frappés dans les rues : « La toux et le mucus serraient la poitrine, la bouche s'emplissait de salivation [...] les gens ne pouvaient plus parler, ils étaient hébétés [...] une mutité de mauvais aloi [...] la malédiction du diable, les maux de tête [...] leur esprit abandonnait leur corps. » Quand ils mouraient, leur fin revêtait un aspect horrible :

Tous, terrifiés, se mettaient à haleter.

Le Vent-du-Diable les empoignait,
Il ne leur offrait pas un jour de survie [...]
Leurs bouches s'emplissaient de sang,
les têtes baignaient dans le sang [...]
les faciès blanchissaient sous le Vent-du-
Diable.

À l'origine de la mort invisible était un nuage apparu dans le ciel de Sumer qui « avait recouvert le pays comme une chape, s'était tendu sur la contrée tel un linceul ». Il était brunâtre, le jour il « obscurcissait le soleil à l'horizon ». La nuit, ses bords se mettaient à briller (« un tablier aux reflets mortifères emplissait la terre entière ») qui éclipsaient la Lune : « Il éteignait l'éclat de la Lune à son lever. » Le nuage mortel se déplaçait d'ouest en est – « ceint de terreur, il répandait partout la peur » – emporté au-dessus de Sumer par un vent déchaîné, « un grand vent qui rugissait dans les hauteurs du ciel, un vent de malheur qui enveloppait la terre ».

Rien à voir, pourtant, avec un phénomène naturel. Il s'agissait d'une « grande tempête que dirigeait Anu [...], née du cœur même d'Enlil ». Le fruit des sept armes effroyables, « engendré d'un seul coup [...]

comme le venin amer des dieux. Déversé depuis l'ouest
». Le Vent-du-Diable « qui apportait la nuit de ville en
ville avec ses nuages lourds qui obscurcissaient le ciel
», était né d'un « éclat de lumière » : « Du cœur des
montagnes il était descendu à terre, de la plaine que
l'on nomme Sans-Pitié il s'en était venu. »

Si les populations étaient déroutées, les dieux, eux,
connaissaient bien l'origine de ce Vent-du-Diable :

Une déflagration de malheur annonça la tempête
maléfique,
souffle de malheur annonciateur
De la tempête maléfique.
Nos fils puissants, nos descendants courageux
Se firent les hérauts du fléau.

Les deux fils courageux en question, Ninurta et
Nergal, larguèrent « en une fois » les sept armes
effroyables qu'avaient créées Anu, « elles déracinèrent
tout, elles anéantirent tout » là où l'explosion avait
frappé. Les descriptifs venus du passé se montrent aussi
vivants, aussi expressifs que le sont les témoignages
oculaires d'une explosion atomique : sitôt larguées du
ciel, les « armes effroyables » produisirent un « éclat

immense » : « Elles jetèrent des rayons redoutables aux quatre coins de la terre, elles brûlèrent tout, comme dans une fournaise », décrit l'un des textes. Un autre, une lamentation sur Nippur, évoqua « la tempête, née d'un éclat de lumière ». Un champignon atomique – « un nuage lourd qui créait l'obscurité » – se mit alors à s'élever. Tout de suite après, « des souffles chauds de vent déchaîné [...], une tempête qui enflamma violemment le ciel ». C'est alors que les vents dominants d'ouest en est commencèrent à la pousser vers la Mésopotamie : « De lourds nuages obscurcissaient le ciel, apportaient la nuit de ville en ville. »

Plusieurs textes, pas seulement un, font état de ce que ce Ventdu-Diable, porteur du nuage mortel, était né d'explosions gigantesques, un fameux jour :

Ce jour-là
le ciel fut écrasé
et la terre fut rongée,
le visage de la terre recouvert par le maelström.
Ce jour-là, quand le ciel vira au noir
Comme recouvert par une ombre [...]

Les textes des lamentations situent les effroyables explosions « dans l'ouest », près du « sein de la mer » – allusion graphique à la côte méditerranéenne arrondie de la péninsule du Sinaï, en une plaine « au cœur des montagnes », cette plaine que l'on dénommera la « Sans-Pitié ». Cet endroit était jadis utilisé comme « site des lancements », d'où les dieux s'élevaient vers Anu. S'ajoute souvent un mont aux éléments d'identification de l'endroit. Dans *L'Épopée d'Erra*, le mont proche de « l'endroit d'où s'élèvent les sommités » recevait le surnom de « mont des monts ». L'une des lamentations le désigne par la périphrase de « mont des tunnels hurlants ». Cette épithète-ci nous rappelle les descriptions, dans les *Textes des pyramides*, du mont percé de tunnels aux passages souterrains abrupts par lesquels transitaient les pharaons égyptiens en quête de la vie après la vie. Dans *Les Degrés du Ciel*¹³⁷, j'ai identifié ce mont à celui que finit par atteindre Gilgamesh au terme de son voyage vers le site des fusées, dans la péninsule du Sinaï.

Une autre lamentation dit que, né de ce mont, le nuage mortel de l'explosion fut poussé par les vents dominants vers l'est tout droit sur « la frontière

d'Anshan », dans les monts Zagros, pour atteindre Sumer tout entier depuis Eridu au sud, jusqu'à Babylone au nord. La mort invisible migra lentement au-dessus de Sumer, au cours d'un déplacement qui dura vingt-quatre heures – un jour, une nuit, que les lamentations commémorèrent, comme en témoigne celleci, sur Nippur : « Ce jour-là, ce jour-là suffit. Cette nuit-là, cette nuit-là seulement [...] la tempête, née d'un éclat de lumière, jeta à bas les habitants de Nippur. »

La *Lamentation d'Uruk* décrit de façon frappante la confusion qui régna autant chez les dieux que parmi la population. Le texte explique bien qu'Anu et Enlil avaient rejeté les positions d'Enki et de Ninki quand ils « entérinèrent l'accord » favorable à l'emploi des armes atomiques, mais que pas un des dieux n'avait entrevu l'issue dramatique : « Les grands dieux blémirent face à son immense portée » quand ils furent les témoins des « gigantesques rayons » nés de l'explosion, « qui atteignirent le ciel [et] firent trembler la terre jusqu'au cœur ».

Quand le Vent-du-Diable commença à « ceindre les montagnes tel un filet », les dieux de Sumer entamèrent

leur repli hors de leurs villes bien-aimées. La *Lamentation sur la destruction de la ville d'Ur* passe en revue tous les dieux majeurs flanqués de leurs principaux fils et filles qui avaient « abandonné au vent » les cités et les temples de Sumer. Cette autre *Lamentation sur la destruction de Sumer et d'Ur* ajoute des détails dramatiques sur cet abandon en catastrophe. L'on apprend ainsi que « Ninharsag versa des larmes amères » lors de sa fuite d'Isin. Nanshe pleura : « Ô, ma ville ravagée », sa « demeure tant chérie livrée au malheur ». Inanna quitta précipitamment Uruk pour cingler vers l'Afrique à bord d'un « navire submersible », tout en se plaignant d'avoir dû abandonner ses bijoux et ses autres biens... Au fil de sa propre lamentation sur Uruk, Inanna/Ishtar déplora la dévastation de sa ville et de son temple causée par le Vent-du-Diable, « qui, en un instant, un clignement d'yeux, naquit au cœur des montagnes » et contre lequel il n'était rien à tenter pour se défendre.

Une description à couper le souffle de la peur et de la débandade surgies parmi les dieux et les hommes à l'approche du vent de malheur apparaît dans la *Lamentation d'Uruk*, composée des années plus tard à

l'heure de la restauration. Au moment où « les citoyens loyaux d'Uruk furent saisis de terreur », les divinités résidentes d'Uruk, responsables de l'administration de la ville et de ses intérêts, jetèrent l'alarme. « Levez-vous ! » lancèrent-elles aux habitants au milieu de la nuit. Leurs instructions : courez, « cachezvous au cœur de la steppe ! ». Mais dès lors, ces dieux mêmes, ces « divinités déguerpirent [...], elles s'éparpillèrent à droite et à gauche ». Voici ce que dit le texte, sombrement :

Ainsi tous ses dieux quittèrent Uruk.
Ils s'en éloignèrent.
Ils se terrèrent dans les montagnes,
ils gagnèrent les plaines éloignées.

À Uruk, la population resta livrée à elle-même, sans chef, sans secours. « La panique de la foule gagna Uruk [...], son bon sens fut altéré. » On brisa les sanctuaires, on piétina ce qu'ils contenaient, les gens harcelaient de questions : « Pourquoi le regard bienveillant des dieux se détourne-t-il ? Qui est responsable d'un tel trouble et d'une telle souffrance ? » Questions laissées sans réponses. Quand la tempête diabolique s'abattit, « les

cadavres étaient mis en tas [...], le silence s'abattit sur Uruk comme une chape de plomb ».

Ninki, nous apprend *La complainte d'Eridu*, s'envola de sa ville pour trouver un asile sûr en Afrique : « Ninki, sa grande Dame, prit l'air tel un oiseau et quitta sa ville. » Pour sa part, Enki ne quitta Eridu que sur une distance qui lui permît d'échapper au flux du vent mauvais, mais suffisamment loin pour assister à Son triste sort : « son seigneur se tint hors de la ville [...] Notre père Enki se tint hors de la ville [...] sur le sort de sa cité blessée, il versa des larmes amères. » Bon nombre de ses loyaux sujets le suivirent, dressèrent leurs campements aux alentours. Un jour et une nuit, ils assistèrent à « l'empoignade » de la tempête sur Eridu.

Après que « la tempête porteuse du malheur s'en fut de la ville, qu'elle balaya le reste du pays », Enki inspecta Eridu. Il trouva une ville « écrasée de silence [...] des tas de cadavres ». Ceux qui avaient survécu lui adressèrent une complainte : « Ô, Enki, la ville fut maudite, elle est devenue une terre étrangère ! » Puis ils poursuivirent en se demandant où ils pourraient aller, ce qu'ils allaient pouvoir faire. Mais quand bien même

le Vent-du-Diable eût-il cessé, l'endroit restait dangereux : Enki « prit ses quartiers hors de la ville, comme si elle fût ville étrangère ». Puis il « renonça à son séjour d'Eridu », conduisit « ceux qui avaient été déplacés de la ville » au désert, « vers une terre inamicale ». Il y usa de ses pouvoirs scientifiques pour que le fruit de l'« arbre fétide » devînt comestible.

Depuis la limite nord de la progression étalée du Vent-du-Diable, depuis Babylone, c'est un Marduk inquiet qui fit parvenir à son père Enki un message urgent, au fur et à mesure que le nuage de mort approchait sa cité : « Que dois-je faire ? » Le conseil d'Enki, que Marduk s'empressa de communiquer à ses fidèles, prit cette teneur : ceux qui le pouvaient devaient quitter la ville, mais ne pas dévier de la direction nord. Et en cohérence avec l'injonction donnée par les deux émissaires auprès de Loth, objurgation était faite aux gens qui fuyaient Babylone « de ne pas se retourner pour regarder derrière eux ». Ils étaient informés de n'emmener ni nourriture ni boisson, autant de denrées qui auraient pu « avoir été touchées par le fantôme ». En cas d'impossible fuite, Enki conseillait de se cacher sous terre : « Gagne une

chambre creusée sous terre, sans lumière », jusqu'après le passage du Vent-du-Diable.

L'avance lente de la tempête poussa certains dieux à retarder leur départ, à leurs risques et périls. À Lagash, « dame Bau pleura amèrement son temple sacré, pleura sa cité ». Ninurta avait beau être déjà parti, son épouse ne se résolvait pas à l'imiter. Elle restait.

« Ô ville, ma ville », pleurait-elle. Sa valse-hésitation fut sur le point de lui coûter la vie :

Ce jour-là, de la Dame
la tempête s'empara.
De Bau, telle une simple mortelle,
La tempête s'empara...

Ur : les lamentations nous apprennent (Ningal en composa une) que Nannar et Ningal ne voulurent pas croire que le sort de la ville fût scellé. Nannar adressa un long appel émouvant à son père Enlil, en quête de quelque moyen pour circonscrire le désastre. Mais « Enlil répondit à son fils Sîn » que ce sort-là était irrévocable :

Ur reçut la royauté,

mais il ne lui fut pas donné le règne à jamais.
Depuis les jours anciens, quand Sumer fut
fondé,
jusqu'à nos jours, quand les populations se sont
multipliées,
qui a jamais vu un royaume de durée éternelle ?

Appels ou pas, Ningal rappela dans son long poème, que « la tempête s'avancait toujours, son hurlement dominait tout ». Il faisait jour, le Vent-du-Diable arrivait sur Ur. « Je ne puis que frissonner en pensant à cette heure, écrivit Ningal, mais malgré la puanteur atroce de ce jour, nous ne partîmes pas. » À la nuit, « une plainte profonde s'éleva » en Ur. Le dieu et la déesse demeurèrent. Elle écrivit :

« Cette nuit-là, nous ne fuîmes pas l'infection. » Puis la calamité fondit sur la grande ziggourat d'Ur, et Ningal prit conscience que Nannar « avait été atteint par la tempête de malheur ».

Ningal et Nannar connurent une nuit de cauchemar que la déesse se promet de ne jamais oublier, dans la « termitière » (chambre souterraine) creusée au sein de la ziggourat. Ce n'est qu'au lendemain, alors que « la tempête avait quitté la ville », que Ningal « pour quitter

la ville [...] se vêtit en toute hâte ». En compagnie d'un Nannar contaminé ils quittèrent la ville qu'ils avaient tant aimée.

À leur départ, ils constatèrent la mort et la dévastation : « Les gens, comme autant de tessons brisés, jonchaient les rues de la ville. Aux portes des quartiers hauts, lieux de promenade, d'autres cadavres. Sur les larges avenues, là où se déroulaient les festivités, des corps gisaient, épars. Dans toutes les rues où les habitants avaient coutume de vivre, les morts hantaient le pavé. Aux places ouvertes aux fêtes, c'étaient des monceaux de corps sans vie. » Les morts n'étaient pas enterrés : « Les cadavres, comme un monceau de graisse sous le soleil, se désagrégèrent. »

Alors Ningal rendit publique sa grande lamentation pour Ur, la cité majestueuse de naguère, la ville majeure de Sumer, capitale d'un empire :

Ô Maison de Sîn en Ur,
Cruelle est ta dévastation [...]
Ô Ningal, ton pays a vécu,
Et mon cœur ne charrie plus que de l'eau !
La ville s'est vêtue d'étrange,
peut-on continuer à vivre ?

Cette maison est devenue la demeure des
larmes,
dans mes veines ne circule que de l'eau [...]
Ur, ses temples,
ont été livrés au vent.

Tout le sud de la Mésopotamie est figé, ses sols et ses eaux empoisonnés par le Vent-du-Diable : « Sur le rivage du Tigre et de l'Euphrate, ne poussèrent plus que des plantes sclérosées [...] Dans les marais croissèrent des roseaux malades qui pourrirent et puèrent [...] Dans les vergers et les jardins, plus rien ne prit racine, tout fut vite gâté [...] Les champs cultivés ne furent plus sarclés, les semences plus enfouies, plus aucun champ ne s'éleva des cultures. » dans les campagnes, l'élevage fut touché de même : « Sur la steppe, le grand et le petit bétail se firent rares, toute espèce disparut. » Les animaux domestiques ? Balayés, à leur tour : « Les bergeries ont été nettoyées par le vent [...] La musique de la baratte à beurre ne s'y fit plus entendre [...] Plus de graisses animales dans les étables, plus de fromage [...] Ninurta a vidé Sumer de son lait. »

« La tempête a rongé la terre, elle a tout balayé. Un grand vent a rugi sur tout le pays, auquel personne ne

put échapper. Il a dévasté les villes, les demeures [...]
Personne pour arpenter les grandsroutes, nul voyageur
en quête de chemins. »

Sumer, la dévastation. Totale.

Épilogue

Sept ans après que le Vent-du-diable eut dévasté Sumer, la vie commença à reprendre ses droits dans la contrée. Mais loin de l'empire qui imposait son autorité aux autres, Sumer n'était plus alors qu'un pays occupé où les troupes élamites maintenaient un semblant d'ordre dans le sud quand les Guti s'occupaient du nord.

Isin, ville qui n'avait jamais été capitale jusqu'alors, fut choisie pour servir de centre administratif temporaire, et un ancien gouverneur de Mari fut dépêché pour gouverner le pays. Des documents de cette époque ont archivé une plainte contre celui « qui n'est pas de souche sumérienne » auquel l'on a confié les rênes de Sumer. Comme le montre son nom sémitique – Ishbi-Erra –, il fut un partisan de Nergal. Sa nomination pourrait bien avoir été le fruit d'une négociation entre Nergal et Ninurta.

Certains historiens désignent les décennies qui suivirent la chute d'Ur comme une période sombre de l'histoire mésopotamienne. On sait peu de chose sur cet âge de tâtonnements, à l'exception de ce qui fut consigné dans les formules de datation. Ishbi-Erra améliora la sécurité, rétablit, restaura ici et là, mais pour chercher à raffermir son pouvoir séculier, il dissout la garnison étrangère qui patrouillait dans Ur, puis, en raffermissant son règne sur la cité, revendiqua la succession des rois d'Ur. Mais seul un petit nombre de villes réinvesties reconnurent sa suprématie. Et, à Larsa, un chef local puissant, alors, se posa en défi.

Un an ou deux plus tard, Ishbi-Erra chercha à adjoindre à ses pouvoirs l'autorité centrale religieuse en assumant la tutelle de Nippur. Il y fit élever les emblèmes sacrés d'Enlil et de Ninurta. Mais seul Ninurta lui en concéda l'autorisation, les dieux majeurs de Nippur demeurèrent à l'écart, exclus. À la recherche de nouveaux appuis, Ishbi-Erra recruta prêtres et prêtresses pour restaurer le culte de Nannar, de Ningal et d'Inanna. Mais apparemment, la population avait tourné son adoration ailleurs : à en croire de nombreux textes dits *Shurpu* (« Purification »), ce furent Enki et

Marduk – qui s'appuyèrent sur l'immense savoir scientifique d'Enki (des « pouvoir magiques » dans l'esprit du peuple) – qui soignèrent les affligés, purifièrent les eaux et rendirent la terre arable à la culture.

Pendant un demi-siècle, la normalité peu à peu se rétablit dans le pays, au cours des règnes de deux successeurs d'Ishbi-Erra à Isin. L'agriculture et l'industrie repartirent, les commerces intérieur et extérieur reprirent. Mais il fallut attendre soixante-dix années après sa profanation – le même délai qui s'appliqua, plus tard, au temple désacralisé de Jérusalem – pour rebâtir le temple de Nippur, sous l'impulsion du troisième successeur au trône d'Isin, Ishme-Dagan.

Au fil d'un long poème de douze strophes dédiées à Nippur, il promet la façon dont le couple divin qu'il forme avec son épouse répondit à son vœu de restaurer la cité et son grand temple jusqu'à ce que « l'œuvre de briques qu'est Nippur soit restituée » et que « les tablettes divines reviennent à Nippur ».

La joie se montra unanime dans le pays quand le grand temple fut de nouveau consacré à Enlil et à

Ninlil, en 1953 avant J.-C. : c'est à ce moment seulement que les cités de Sumer et d'Akkad furent officiellement déclarées habitables.

Mais ce retour à la normale servit en tout et pour tout de cadre à un retour des rivalités entre dieux. Le successeur d'Ishme-Dagan portait un nom qui signait son allégeance à Ishtar. Ninurta y mit rapidement terme : le nouveau monarque installé à Isin – il fut le tout dernier à porter un nom sumérien – fut choisi parmi ses partisans. Mais la prétention de Ninurta à régner sur la contrée restaurée ne tint pas longtemps : après tout, n'avait-il pas trempé, fût-ce indirectement, dans la destruction de Sumer ? Le patronyme du successeur semble montrer que Sîn chercha à rasseoir son autorité. Mais c'en était fini de sa suprématie et de la prévalence d'Ur.

C'est ainsi qu'au final, au nom de l'autorité dont ils étaient investis, Anu et Enlil finirent par reconnaître la légitimité de Marduk de briguer la suprématie depuis Babylone. Le roi babylonien Hammourabi rappela cette décision fondamentale dans le préambule de son code de lois sous cette forme :

Anu le très haut, seigneur des dieux,

Lui qui du Ciel vint sur la Terre,
avec Enlil, seigneur du Ciel et de la Terre,
lui qui préside au sort du pays,
fixèrent pour Marduk, premier-né d'Enki,
l'exercice des fonctions enliliennes sur
l'humanité tout entière.

Ils le désignèrent grand parmi les dieux appelés
à superviser,
En appelèrent à exalter le nom de Babylone,
qu'ils établirent pour suprême de par le monde.
Et ils créèrent pour Marduk, en sa ville,
Un règne éternel.

Babylone, et à travers elle toute l'Assyrie,
accédèrent à la grandeur. De Sumer, il ne restait plus
rien. Bien au contraire, en un pays lointain, le sceptre
de sa légitimité passa des mains d'Abraham et d'Isaac
son fils à celles de Jacob, celui qui fut renommé *Isra-
El*.

Chroniques terriennes : les repères chronologiques

Datation

Avant

Jésus-

Christ

1. Avant le Déluge

Sur Nibiru, planète lointaine du système solaire, la vie doit affronter une lente extinction, menacée par une dégradation de son atmosphère.

450000 Anu ravit le trône du monarque Alalu, qui s'enfuit à bord d'un vaisseau spatial pour trouver refuge sur la planète Terre. Il y découvre de l'or susceptible de protéger l'atmosphère de Nibiru.

Sous la conduite d'Enki, un fils

445000 d'Anu, les *Anunnaki* gagnent la Terre, fondent Eridu – station terrestre numéro 1 – pour extraire l'or des eaux du golfe Persique.

430000 L'atmosphère terrestre s'amende. De plus forts contingents d'Anunnaki rejoignent la Terre, parmi lesquels la demi-sœur d'Enki, Ninharsag, haute responsable des services médicaux et de santé.

Au moment où la production aurifère s'effondre, Anu débarque sur la planète Terre en compagnie d'Enlil, son héritier le mieux placé. Décision est prise de tirer cet or

416000 vital des mines en Afrique du Sud. Par tirage au sort, Enlil se voit offrir le commandement de la Mission Terre. Enki est relégué en Afrique. À son départ, Anu voit son pouvoir contesté par le petit-fils d'Alalu.

Sept colonies fonctionnelles au sud de la Mésopotamie, parmi lesquelles

: un spatiodrome (à Sippur) ; le Centre de contrôle de la Mission (à Nippur) ; un centre industriel de métallurgie (à Shuruppak). La 400000 production aurifère arrive par bateaux d'Afrique. Le métal raffiné est véhiculé en orbite par des navettes pilotées par les *Igigi*, puis transféré à bord de vaisseaux cargos venus à échéances régulières de Nibiru.

Après s'être acquis le ralliement des *Igigi*, le petit-fils d'Alalu tente de s'assurer la mainmise sur la 380000 planète. Les partisans d'Enlil remportent la guerre des anciens dieux.

Le travail harassant des Anunnaki dans les mines d'or débouche sur une mutinerie. Enki et Ninharsag créent des « travailleurs primitifs » à partir d'une manipulation génétique de l'ADN d'une femelle humanoïde.

300000 Ces travailleurs prennent en charge les corvées manuelles des Anunnaki. Enlil lance une opération commando sur les mines, déporte les travailleurs primitifs dans l'*Edin* de Mésopotamie. Quand il se voit doté de la capacité de reproduction, l'Homo sapiens commence à se multiplier.

200000 La vie sur Terre connaît une réduction drastique à l'occasion d'une nouvelle période glaciaire.

100000 Réchauffement climatique. Les Anunnaki (les *Nephilim* de la Bible), au grand dam croissant d'Enlil, s'accouplent avec les filles de l'humain.

75000 Une « Malédiction sur Terre » – nouvel âge glaciaire – commence. Des espèces dégénérées humaines se mettent à s'étendre sur le globe. L'homme de Cro-Magnon survit à

l'évolution.

49000 Enki et Ninharsag promeuvent les humains issus d'Anunnaki au trône de Shuruppak. Enlil, que cette situation met en rage, prépare en secret la fin de l'humanité.

13000 Quand il comprend que le passage de Nibiru au voisinage de la Terre va déclencher un immense raz de marée, Enlil fait jurer aux Anunnaki de ne pas révéler l'imminence de la catastrophe aux hommes.

*Avant
Jésus-
Christ*

II. Les événements postdiluviens

Enki rompt sa parole, donne instruction à Ziusudra/Noé de construire un submersible. Le Déluge balaie la planète. Les Anunnaki assistent à la destruction totale depuis leurs navettes orbitales.

11000

Enlil finit par accorder aux survivants humains l'allocation d'outils et de semences agricoles. L'agriculture s'établit sur les hautes terres. Enki domestique des animaux.

10500 Les descendants de Noé se voient attribuer trois régions. Ninurta, fils majeur d'Enki, construit des barrages hydrologiques dans les montagnes et draine les fleuves de façon à rendre la Mésopotamie habitable. Enki revendique la vallée du Nil. Les Anunnaki choisissent la péninsule du Sinaï pour y établir leur spatiodrome postdiluvien. Un centre de contrôle est installé sur le mont Moriah (future Jérusalem).

9780 Râ/Marduk, l'aîné d'Enki, divise le territoire d'Égypte entre Osiris et Seth.

9330 Seth enlève et démembre Osiris, puis assume seul le pouvoir sur la vallée

du Nil.

8970 Horus venge son père Osiris en déclenchant la première guerre de la pyramide. Seth S'exile en Asie, s'empare de la péninsule du sinaï et de Canaan.

En désaccord total avec la situation de fait qui en résulte, le contrôle de toutes les installations spatiales, les partisans d'Enlil se lancent dans la seconde guerre de la pyramide. Victorieux, Ninurta vide la Grande Pyramide de son équipement.

8670 Ninharsag, demi-sœur d'Enki et d'Enlil, convoque une conférence de la paix. La répartition de la Terre est réaffirmée. La gouvernance de l'Égypte passe de la dynastie de Râ/Marduk à celle de Toth. On érige Héliopolis en cité phare de relais.

8500 Les Anunnaki mettent en place des postes de garde aux portes des

installations spatiales. Jéricho est l'un d'eux.

7400 Dans la continuité de l'ère de paix, les Anunnaki concèdent à l'humanité de nouveaux progrès. Début de l'ère néolithique. Ce sont des demi-dieux qui gouvernent l'Égypte.

Début de la civilisation urbaine à Sumer où les Anunnaki réimplantent les vieilles cités, à commencer par Eridu et Nippur.

3800 Anu vient en visite sur la Terre à l'occasion d'un voyage protocolaire. Une nouvelle cité, Uruk (Érec), est érigée en son honneur. Il décrète que le temple de la ville sera la demeure de sa bien-aimée petite-fille Inanna/Ishtar.

*Avant
Jésus-
Christ*

III. La royauté sur la Terre

L'humanité se voit confier la responsabilité de régner sur des

3760 royaumes. Kish devient la première capitale sous l'égide de Ninurta. Le début du calendrier fut fixé à Nippur. La civilisation s'épanouit à Sumer (Région Première).

3450 La primauté à Sumer est dévolue à Nannar/Sîn. Marduk déclare Babylone « Porte des dieux ». Survenue de l'incident de la « tour de Babel ». Les Anunnaki brouillent les langages de l'humanité. Sa tentative avortée, Marduk/Râ retourne en Égypte, dépose Toth, capture son jeune frère Dumuzi, fiancé à Inanna. Dumuzi trouve une mort accidentelle. Marduk est enfoui vivant dans la Grande Pyramide. Libéré *via* un puits de secours, il part en exil.

3100 350 années de chaos prennent fin avec l'avènement du premier pharaon égyptien à Memphis. La civilisation fleurit dans la Région

Seconde.

2900 La monarchie de Sumer est transférée à Érec. Inanna Reçoit la gouvernance sur la région Troisième. Début de la civilisation de la vallée de l'Indus.

2650 La capitale royale sumérienne bascule. La monarchie dégénère. Enlil commence à perdre patience devant ces multitudes humaines sans foi ni loi.

2371 Inanna tombe amoureuse de Sharru-Kin (Sargon). Lequel fonde une nouvelle capitale, Agadé (Akkad). C'est la naissance de l'empire akkadien.

2316 Avec l'ambition de contrôler les Quatre Régions, Sargon prélève de la terre du sol sacré de Babylone. Le conflit qui oppose Inanna à Marduk reprend de plus belle. Il trouve son épilogue quand Nergal, frère de Marduk, se rend d'Afrique du Sud à

Babylone pour convaincre Marduk de quitter la Mésopotamie.

2291 Naram-Sîn monte sur le trône d'Akkad. Sous l'influence d'Inanna la belliqueuse, il s'avance dans la péninsule du Sinaï et envahit l'Égypte.

2255 Inanna s'arroge tout pouvoir en Mésopotamie. Naram-Sîn profane Nippur. Les grands Anunnaki détruisent Agadé. Fuite d'Inanna. Sumer et Akkad sont occupés par des forces étrangères favorables à Enlil et à Ninurta.

2220 La civilisation sumérienne atteint de nouveaux épanouissements sous la férule éclairée des monarques de Lagash. Toth aide le roi de la cité, Goudéa, à construire un temple-ziggourat pour Ninurta.

2193 Térâh, père d'Abraham, naît à Nippur au sein d'une famille de prêtres-rois.

2180 L'Égypte est divisée. Les partisans de Râ/Marduk occupent le sud. Les pharaons qui s'opposent à lui conservent le trône de Basse-Égypte. Enlil et Ninurta sont de plus en plus éloignés du théâtre des opérations :
2130 l'autorité centrale décline à son tour en Mésopotamie. La tentative d'Inanna de reprendre la gouvernance d'Érec ne dure pas.

*Avant
Jésus-
Christ*

IV. Le siècle où tout bascule

2123 Naissance d'Abraham à Nippur.
Enlil confie les territoires de Sem à Nannar. Ur est désignée capitale du nouvel empire. Ur-Nammu accède au trône, il reçoit le titre de « protecteur de Nippur ». Un prêtre nippurien –
2113 Térâh, père d'Abraham – s'en vient en Ur pour prendre contact avec sa cour royale.
Ur-Nammu perd la vie au cours

2096 d'une bataille. La population interprète sa mort prématurée comme un manquement d'Anu et d'Enlil. Têrah part, avec sa famille, pour Harân.

2096 Shulgi monte sur le trône d'Ur, renforce les relations impériales. Au moment où l'empire est en plein développement, Shulgi tombe sous le charme d'Inanna et devient son amant. Il confie Larsa aux Élamites, en contrepartie de quoi ils deviennent sa légion étrangère.

2080 Les princes thébains fidèles à Râ/Marduk accentuent leur pression au nord sous le règne de Mentuhotep I^{er}. Nabu, fils de Marduk, gagne des partisans à la cause de son père en Asie occidentale.

2055 Sur les ordres de Nannar, Shulgi envoie les troupes élamites rétablir le calme au sein des villes cananéennes. Les Élamites

atteignent la porte de la péninsule du Sinaï et son spatiodrome.

Mort de Shulgi. Marduk gagne le territoire des Hittites.

2048 Abraham est dépêché au sud de Canaan à la tête d'un corps d'élite de cavaliers.

2047 Amar-Sîn (l'Amarphel de la Bible) devient roi d'Ur. Abraham s'en va en Égypte, y reste cinq années, puis il repart à la tête de forces militaires accrues.

2041 Sous la conduite d'Inanna, Amar-Sîn rassemble une coalition de rois de l'Est, lance une expédition militaire vers le Canaan et le Sinaï. À sa tête, l'Élamite Kedorlaomer. Abraham stoppe sa progression aux portes du spatioport.

2038 Shu-Sîn succède à Amar-Sîn sur le trône d'Ur au moment où l'empire entame son délitement.

2029 Ibbi-Sîn succède à Shu-Sîn. Les provinces de l'Ouest penchent inexorablement en faveur de Marduk.

2024 À la tête de ses sympathisants, Marduk marche sur Sumer et s'arrogé le trône de Babylone. Les combats s'étendent à la Mésopotamie centrale. Le saint des saints à Nippur est profané. Enlil exige des sanctions contre Marduk et Nabu. Enki s'y oppose, mais son fils Nergal se range aux côtés d'Enlil.

Au moment où Nabu prend la tête de ses partisans cananéens en vue de l'occupation du spatiodrome, les grands Anunnaki approuvent le recours aux armes nucléaires. Nergal et Ninurta détruisent le spatiodrome et les villes cananéennes dissidentes. Les vents poussent le nuage atomique sur Sumer. Les populations endurent une agonie

2023

effroyable, les animaux périssent, l'eau est contaminée, le sol est stérilisé. Sumer et sa grande civilisation sont abattues. Sa légitimité revient à la postérité d'Abraham quand il procrée – à l'âge de cent ans – un héritier de droit, Isaac.

Sources

Elles s'ajoutent aux références spécifiques citées au fil du texte. Ces livres et documents ont servi de sources majeures à l'auteur de *Guerres des dieux, guerres des hommes*.

Études, articles et rapports tirés des I. numéros de périodiques et de collections savantes :

Abhandlungen der Deutschen (Preussichen)

Akademie der Wissenschaften zu Berlin (Berlin)

Abhandlungen der Deutschen Orient-Gesellschaft (Berlin)

Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philo.-hist klasse (Heidelberg)

Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes (Leipzig)

Acta Orientalia (Oslo)

Acta Societatis Scientiarum Fennica (Helsinki)

Aegyptologische Forschungen (Hambourg-New York)

Der Alte Orient (Leipzig)

Alter Orient und Altes Testament (Kevalaer/Neukirchen-Vluyn)

Altorientalische Bibliothek (Leipzig)

Altorientalische Furschungen (Leipzig)

Altorientalische Texte und Untersuchungen (Leyde)

Altorientalische Texte zum Alten Testament (Berlin et Leipzig)

American Journal of Archaeology (Concord, Mass.)

American Journal of Semitic Languages and Literature
(Chicago)

American Oriental Series (New Haven)

American Philosophical Society, Memoirs and Transactions
(Philadelphie)

Analecta Biblica (Rome)

Analecta Orientalia (Rome)

Anatolica (Istanbul)

Anatolian Studies (Londres)

Annual of the American Schools of Oriental Research (New
haven)

Annual of the Palestine Exploration Fund (Londres)

The Antiquaries Journal (Londres)

Antiquités orientales (Paris)

Antiquity (Gloucester)

Archiv für Keilschriftforschung (Berlin)

Archiv für Orientforschung (Berlin)

Archiv Orientalni (Prague)

The Assyrian Dictionary (Chicago)

Assyriologische Bibliothek (Leipzig)

Assyriological Studies (Chicago)

Ausgaben der Deutschen Orient-Gesellschaft in Assur (Berlin)

Babyloniaca (Paris)

*Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania :
Cuneiform Texts* (Philadelphie)

Babylonian Inscriptions in the Collection of J. B. Nies (New
Haven)

Babylonian Records in the Library of J. Pierpont Morgan
(New Haven)

Beiträge zur Assyriologie und semitischen Sprachwissenschaft
(Leipzig)

Berliner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte (Berlin)

Berliner Beiträge zur Keilschriftforschung (Berlin)

Biblica et Orientalia (Rome)

The Biblical Archaeologist (New Haven)
Biblical Archaeology Review (Washington)
Bibliotheca Mesopotamica (Malibu)
Bibliotheca Orientalis (Leyde)
Bibliothèque de l'École des Hautes Études (Paris)
Bogharköi-Studien (Leipzig)
Die Boghazköi-Texte im Umschrift (Leipzig)
British Schools of Archaeology in Egypt : Egyptian Research Account Publications (Londres)
Bulletin of the American Schools of Oriental Research (Jérusalem et Bagdad ; Baltimore et New Haven)
Bulletin of the Israel Exploration Society (Jérusalem)
Calcutta Sanskrit College Research Series : Studies (Calcutta)
The Cambridge Ancient History (Cambridge)
Chicago University Oriental Institute, Publications (Chicago)
Columbia University Oriental Studies (New York)
Cuneiform Texts from Babylonian Tablets in the British Museum (Londres)
Cuneiform Texts from Nimrud (Londres)
Découvertes en Chaldée, Ernest de Sarzec (1884), présentées par Léon Heuzey (Paris)

Deutsche Orient-Gesellschaft, Mitteilungen ; Senseschriften
(Berlin)

Deutsches Morgenlandische Gesellschaft, Abhandlungen
(Leipzig)

Egypt Exploration Fund, Memoirs (Londres)

Eretz-Israel : Archaeological, Historical and Geographical
Studies (Jérusalem)

Ex Oriente Lux (Leipzig)

Expedition : The Bulletin of the University Museum
(Philadelphie)

Forschungen und Fortschritte (Berlin)

France : Délégation en Perse, Mémoires, ministère de
l'Instruction publique et des beaux-arts. Mémoires, tome VIII.
Recherches archéologiques. 3e série, 1905 (Paris)

Handbuch der Archäologie (Munich)

Handbuch der Orientalistik (Leyde/Cologne)

Harvard Semitic Series (Cambridge, Mass.)

Hebrew Union College Annual (Cincinnati)

Heidelberger Studien zum Alten Orient (Wiesbaden)

Hittite Texts in Cuneiform Character from Tablets in the
British Museum (Londres)

Inventaires des tablettes de Tello, Musée impérial ottoman,

Constantinople, Asari Atika M. Zeleri (auteur), Henri De Genouillac (auteur), Thureau-Dangin (Paris), 1872

Iran (Londres)

Iranica Antiqua (Leyde)

Irak (Londres)

Institut français d'archéologie orientale : bibliothèque d'étude, Mémoires (Le Caire)

Israel Exploration Journal (Jérusalem)

Israel Oriental Studies (Jérusalem)

Jena University : Texte und Materiellen, Frau Prof. Hilprecht Sammlung (Leipzig)

Jewish Palestine Exploration Society, Bulletin (Jérusalem)

Journal of the American Oriental Society (New York et New Haven)

Journal of the Ancient Near Eastern Society of Columbia University (New York)

Journal asiatique (Paris)

Journal of Biblical Literature et Exegesis (Middletown, Conn.)

Journal of Biblical Literature (Philadelphie)

Journal of Cuneiform Studies (New Haven)

Journal of Egyptian Archaeology (Londres)

Journal of Jewish Studies (Oxford)

Journal of Near Eastern Studies (Chicago)

Journal of the Palestine Oriental Society (Jérusalem)

Journal of the Royal Asiatic Society (Londres)

Journal of Sacred Literature and Biblical Record (Londres)

Journal of Semitic Studies (Manchester)

Journal of the Society of Oriental Research (Chicago)

Journal of the Transactions of the Victoria Institute (Londres)

Kadmos (Berlin)

Keilschriftliche Bibliothek (Berlin)

Keilschrifttexte aus Assur historischen Inhalts (Leipzig)

Keilschrifttexte aus Assur religiösen Inhalts (Leipzig)

Keilschrifttexte aus Assur verschiedenen Inhalts (Leipzig)

Keilschrifturkunden aus Boghazköi (Berlin)

Keilschrifttexte aus Boghazköi (Leipzig)

Königliche Museen zu Berlin : Mitteilungen aus den Orientalischen Sammlungen (Berlin)

Königliche Akademie der Wissenschaften zu Berlin : Abhandlungen (Berlin)

Leipziger Semitischen Studien (Leipzig)

Mémoires de la Délégation archéologique en Iran, tome LIII,
Mission de Susiane/Ville royale de Suse VII. Nouveaux

mélanges épigraphiques. Inscriptions royales de Suse et de la Susiane, Amiet P./Steve M.-J. (Paris)

Mesopotamia (Copenhague)

Mitteilungen der Altorientalischen Gesellschaft (Berlin)

Mitteilungen des Instituts für Orientforschung (Berlin)

Mitteilungen der vorderasiatisch-ägyptischen Gesellschaft
(Berlin)

The Museum Journal (Philadelphie)

Museum Monographs, the University Museum (Philadelphie)

Old Testament and Semitic Studies (Chicago)

Oriens (Leyde)

Oriens Antiquus (Rome)

Oriental Institute Publications (Chicago)

Orientalia (Rome)

Orientalische Literaturzeitung (Berlin et Leipzig)

Oxford Editions of Cuneiform Texts (Oxford)

Palestine Exploration Quarterly (Londres)

Proceedings of the American Philosophical Society
(Philadelphie)

Proceedings of the Society of Biblical Archaeology (Londres)

Publications of the University of Pennsylvania, Series in

Philosophy (Philadelphie)
Qadmoniot (Jérusalem)
The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine
(Jérusalem)
Reallexikon der Assyriologie und Vorderasiatischen
Archäologie (Berlin et Leipzig)
Reallexikon der Vorgeschichte (Berlin)
Recueil de travaux relatifs à la philosophie et à l'archéologie
(Paris)
Rencontres assyriologiques internationales (miscellanées),
Revue archéologique (Paris)
Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale (Paris)
Revue biblique (Paris)
Revue hittite et asiatique (Paris)
Revue de l'histoire des religions : Annales du musée Guimet
(Paris)
Sächsische Akademie der Wissenschaften: Berichte über die
Verhandlungen (Leipzig)
Sächsonische Gesellschaft der Wissenschaft, philo, -hist.
Klasse (Leipzig)
Studia Orientalia (Helsinki)
Studia Pohl (Rome)

Studia Semitici (Rome)

Studies in Ancient Oriental Civilizations (Chicago)

Sumer (Bagdad)

Syria (Paris)

Tel-Aviv (Tel-Aviv)

Texte und Materialien der Frau Prof Hilprecht Collection
(Leipzig et Berlin)

Textes cunéiformes (Paris)

Texts from Cuneiform Sources (Locust Valley, N. Y.)

Transactions of the Society of Biblical Archaeology (Londres)

Universitas Catolica Lovaniensis : Dissertations (Paris)

University Museum Bulletin (Philadelphie)

University Museum, Publications of the Babylonian Section
(Philadelphie)

Untersuchungen zur Assyriologie und Vorderasiatischen
Archäologie (Berlin)

Ur Excavations (Londres)

Ur Excavations Texts (Londres)

Ugarit Forschungen (Münster)

Ugaritica (Paris)

Vetus Testamentum (Leyde)

Vorderasiatisch-Aegyptischen Gesellschaft, Mitteilungen
(Leipzig)

Vorderasiatische Bibliothek (Leipzig)

Vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen in Uruk-Warka
(Berlin)

Die Welt des Orients (Wuppertal/Göttingen)

*Wissenschaftliche Veröffentlichungen der Deutschen Orient-
Gesellschaft* (Berlin et Leipzig)

Yale Near Eastern Researches (New Haven)

Yale Oriental Series, Babylonian Texts (New Haven)

Yerushalayim (Jérusalem)

Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft
(Giessen/Berlin)

Zeitschrift für Assyriologie (Berlin/Leipzig)

Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft
(Leipzig/ Wiesbaden)

Zeitschrift für Keilschriftforschung (Leipzig)

II. Travaux personnels et études :

Alster, B., *Dumuzl's Dream*, 1972

Amiet, P., *Elam*, 1966, *La Glyptique mésopotamienne
archaïque*, Éditions du CNRS, 1961

- Andrae, W., *Das Gotteshaus und die Urformen des Bauens im Alten Orient*, 1930
- Barondes, R., *The Garden of the Gods*, 1957
- Barton, G., *The Royal Inscriptions of Sumer and Akkad*, 1929
- Baudissin, W.W. von., *Adonis and Eshmun*, 1911
- Bauer, J., *Altsumerische Wirtschaftstexte aus Lagasch*, 1972
- Behrens, H., *Enlil and Ninlil*, 1978
- Berosus, *Fragments of Chaldean History*, 1828
- Borchardt, L., *Die Entstehung der Pyramids*, 1928
- Borchardt, L., *Einiges zur dritten Bauperiode der grossen Pyramide*, 1932
- Berger, R., *Babylonisch-assyrische Lesestücke*, 1963
- Bossert, H.T., *Das Hethitische Pantheon*, 1933
- Breasted, J.H., *Ancient Records of Egypt*, 1906
- Brinkman, J.A., *A Political History of Post-Kassite Babylon*, 1968
- Bruchet, J., *Nouvelles Recherches sur la Grande Pyramide, la destination du monument à travers les impératifs architecturaux de la distribution interne*, 1965
- Brunton, P., *A Search in Secret Egypt*, 1936
- Buccellati, G., *The Amorites of the Ur III Period*, 1966
- Budge, E.A.W., *The Gods of the Egyptians*, 1904

- Budge, E.A.W., *A History of Egypt*, 1909
- Budge, E.A.W., *Osiris and the Egyptian Resurrection*, 1911
- Budge, E.A.W., and King, L.W., *Annals of the Kings of Assyria*, 1902
- Cameron, G.G., *A History of Early Iran*, 1936
- Castellino, G., *Two Shulgi Hymns*, 1972
- Chiera, E., *Sumerian Epics and Myths*, 1934
- Chiera, E., *Sumerian Lexical Texts from the Temple School of Nippur*, 1929
- Chiera, E., *Sumerian Temple Accounts from Telloh, Jokha and Drehem*, 1922
- Chiera, E., *Sumerian Texts of Varied Contents*, 1934
- Clay, A.T., *Miscellaneous Inscriptions in the Yale Babylonian Collection*, 1915
- Cohen, S., *Enmerkar and the Lord of Aratta*, 1973
- Contenau, G., *Manuel d'archéologie orientale*, tome 1 : *Notions générales – Histoire de l'art*. A & J Picard (réédition décembre 1976), 1927-1947
- Contenau, G., *Umma sous la Dynastie d'Ur*, 1931
- Cooper, J.S., *The Return of Ninurta to Nippur*, 1978
- Craig, J., *Assyrian and Babylonian Religious Texts*, 1885-87
- Cros, G., *Nouvelles Fouilles de Tello*. Mission française de

- Chaldée, avec le concours de Léon Heuzey et François Thureau-Dangin. Éditeur E. Leroux, 1910
- Davidson, D. and Aldersmith, H., *The Great Pyramid: Its Divine Message*, 1924, 1940
- De Clerq, H.F.X., *Collection de Clerq*, 1885-1903
- Deimel, A., *Schultexte aus Fara*, 1923
- Deimel, A., *Sumerisches Lexikon*, 1925-1950
- Deimel, A., *Veteris Testamenti: Chronologia Monumentis Babyloniaca-Asyrii*, 1912
- Deimel, A., *Wirtschaftstexte aus Fara*, 1924
- Delaporte, L., *Catalogue des cylindres orientaux et des cachets assyro-babyloniens, perses et syro-cappadociens de la Bibliothèque nationale*, 1920-23. Réédition Nabu Press, 2011
- Dijk, J. van., *Le Motif cosmique dans la pensée sumérienne*, 1965
- Dijk, J. van., *La Sagesse suméro-accadienne, recherches sur les genres littéraires des textes sapientiaux, avec choix de textes*. e. J. Brill, 1953
- Dussaud, R., *Les Découvertes des Ras Shamra (Ugarit) et l'Ancien Testament*. Paul Geuthner. Seconde édition 1937
- Dussaud, R., *Notes de mythologie syrienne*. 1905. Réédition Kessinger Publishing, 2010
- Ebeling, E., *Die Akkadische Gebetsserie « Handerhebung »*,

1953

Ebeling, E., *Der Akkadische Mythos vom Pestgott*, 1925

Ebeling, E., *Keilschrifttexte aus Assur religiösen Inhalts*, 1919, 1923

Ebeling, E., *Literarische Keilschrifttexte aus Assur*, 1931

Ebeling, E., *Der Mythos « Herr aller Menschen », Vom Pestgott Ira*, 1926

Ebeling, E., *Tod und Leben nach den Vorstellungen der Babylonier*, 1931

Edwards, I.E.S., *The Pyramids of Egypt*, 1947, 1961

Edzard, D.O., *Sumerische Rechtsurkunden des III Jahrtausend*, 1968

Ernan, A., *The Literature of the Ancient Egyptians*, 1927

Fairservis, W.A., Jr. *The Roots of Ancient India*, 1971

Fakhry, A., *The Pyramids*, 1961

Falkenstein, A., *Archaische Texte aus Uruk*, 1936

Falkenstein, A., *Fluch über Akkade*, 1965

Falkenstein, A., *Die Inschriften Gudeas von Lagash*, 1966

Falkenstein, A., *Literarische Keilschrifttexte aus Uruk*, 1931

Falkenstein, A., *Die neu-sumerischen Gerichtsurkunden*, 1956-1957

Falkenstein, A., *Sumerische religiöse Texte*, 1950

- Falkenstein, A. and von Soden, W., *Sumerische und Akkadische Hymnen und Gebete*, 1953
- Falkenstein, A. and van Dijk, J., *Sumerische Gotterlieder*, 1959-1960
- Farber-Flügge, G., *Der Mythos « Inanna und Enki »*, 1973
- Ferrara, A.J., *Nanna-Suen's Journey to Nippur*, 1973
- Festschrift für Herman Heimpel*, 1972
- Forrer, E., *Die Boghazköi-Texte in Umschrift*, 1922-1926
- Fossey, G., *La Magie syrienne*, 1902
- Frankfort, H., *Cylinder Seals*, 1939
- Frankfort, H., *Gods and Myths on Sargonic Seals*, 1934
- Frankfort, H., *Kingship and the Gods*, 1948
- Frankfort, H. et al., *Before Philosophy*, 1946
- Friedrich, J., *Staatsverträge des Hatti Reiches*, 1926-1930
- Gadd, C.J., *A Sumerian Reading Book*, 1924
- Gadd, C.J. and Kramer, s.N., *Literary and Religious Texts*, 1963
- Gadd, C.J. and Legrain, L., *Royal Inscriptions from Ur*, 1928
- Gaster, Th., *Myth , Legend and Custom in the Old Testament*, 1969
- Gelb, I.J., *Hittite Hieroglyphic Monuments*. Univ of Chicago Pr. 1900. Rééd. 1939

- Geller, S., *Die Sumerische-Assyrische Serie Lugal-e Me-lam-bi Nir.gAL*, 1917
- Genouillac, H. de, *Fouilles de Tello*, 1934-1936
- Genouillac, H. de, *Premières recherches archéologique à Kish*, 1924-1925
- Genouillac, H. de, *Tablettes de Dréhem*, 1911
- Genouillac, H. de, *Tablettes sumériennes archaïques*, matériaux pour servir à l'histoire de la société sumérienne. 1909. Rééd. Ulan Press, 2012
- Genouillac, H. de, *Textes économiques d'Oumma de l'époque d'Our*, 1922
- Genouillac, H. de, *Textes cunéiformes, textes religieux sumériens du Louvre*, 1930
- Genouillac, H. de, *La Trouvaille de Dréhem, étude avec un choix de textes de Constantinople et Bruxelles*, P. Geuthner, 1911.
- Genouille, H. de, *Textes de l'époque d'Ur*, 1912
- Götze, A., *Hattushilish*, 1925
- Götze, A., *Hethiter, Churriter und Assyrer*, 1936
- Graves, R., *The Greek Myths*, 1955
- Grayson, A.K., *Assyrian and Babylonian Chronicles*, 1975
- Grayson, A.K., *Babylonian Historical-Literary Texts*, 1975

- Green, M.W., *The Uruk Lament*, 1984
- Gressmann, H. and Ungnad, A., *Altorientalische Texte und Bilder zum Alten Testament*, 1909
- Gurney, O.R., *The Hittites*, 1952
- Gurney, O.R. and Finkelstein, J.J., *The Sultantepe Tablets*, 1957-1964
- Güterbock, H.G., *The Deeds of Suppilulima*, 1956
- Güterbock, H.G., *Die historische Tradition bei Babylonier und Hethitern*, 1934
- Güterbock, H.G., *Hittite Mythology*, 1961
- Güterbock, H.G., *Siegel aus Boghazkoy*, 1940-1942
- Güterbock, H.G., *The Song of Ullikumi*, 1952
- Hallo, W.W., *Women of Sumer*, 1976
- Hallo, W.W. and Dijk, J.J. van., *The Exaltation of Inanna*, 1968
- Harper, E.J., *Die Babylonische Legenden*, 1894
- Haupt, P., *Akkadische und sumerische Keilschrifttexte*, 1881-1882
- Hilprecht, H.V., *Old Babylonian Inscriptions*, 1893-1896
- Hilprecht Anniversary Volume, 1909
- Hinz, W., *The Lost World of Elam*, 1972
- Hooke, S.H., *Middle Eastern Mythology*, 1963

- Hrozny, B., *Hethitische Keilschrifttexte aus Boghatköy*, 1919
- Hussey, M.I., *Sumerian Tablets in the Harvard Semitic Museum*, 1912-1915
- Jacobsen, Th., *The Sumerian King List*, 1939
- Jacobsen, Th., *Towards the Image of Tammuz*, 1970
- Jacobsen, Th., *The Treasures of Darkness*, 1976
- Jastrow, M., *Die Religion Babyloniers und Assyriens*, 1905
- Jean, C.F., *La Religion sumérienne*, 1931
- Jean, C.F., *Shumer et Akkad*, 1923
- Jensen, P., *Assyrisch-Babylonische Mythen und Epen*, 1900
- Jensen, P., *Der I(U)ra-Mythus*, 1900.
- Jensen, P., *Die Kosmologie der Babylonier*, 1890
- Jensen, P., *Texte zur Assyrisch-Babylonischen Religion*, 1915
- Jeremias, A., *The Old Testament in the Light of the Ancient Near East*, 1911
- Jirku, A., *Die älteste Geschichte Israels*, 1917
- Jirku, A., *Altorientalischer Kommentar zum Alten Testament*, 1923
- Jones, T.B. and Snyder, J.W., *Sumerian Economic Texts from the Third Ur Dynasty*, 1923
- Josephus, Flavius [Flavius Josèphe], *Against Apion*

- Josephus, Flavius [Flavius Josèphe], *Antiquities of the Jews*.
[Contre Apion. Antiquités judaïques]
- Kärki, I., *Die Sumerische Königsinschriften der Frühbabylonischen Zeit*, 1968
- Keiser, C.E., *Babylonian Inscriptions in the Collection of J.B. Nies*, 1917
- Keiser, C.E., *Patesis of the Ur-Dynasty*, 1919
- Keiser, C.E., *Selected Temple Documents of the Ur Dynasty*, 1927
- Keller, W., *The Bible as History in Pictures*, 1963
- Kenyon, K., *Digging Up Jerusalem*, 1974
- King, L.W., *The Annals of the Kings of Assyria*, 1902
- King, L.W., *Babylonian Boundary Stones*, 1912
- King, L.W., *Babylonian Magic and Sorcery*, 1896
- King, L.W., *Babylonian Religion and Mythology*, 1899
- King, L.W., *Chronicles Concerning Early Babylonian Kings*, 1907
- King, L.W., *Hittite Texts in the Cuneiform Characters*, 1920-1921
- Kingsland, W., *The Great Pyramid in Fact and Theory*, 1932-1935
- Knudtzon, J.A., *Assyrische Gebete an den Sonnengott*, 1893

- König, F.W., *Handbuch der chaldischen Inschriften*, 1955
- Köppel, R., *Die neuen Ausgrabungen am Tell Ghassul im Jordantal*, 1932
- Kramer, S.N., *Enki and Ninhursag*, 1945
- Kramer, S.N., *Lamentation Over the Destruction of Ur*, 1940
- Kramer, S.N., *From the Poetry of Sumer*, 1979
- Kramer, S.N., *Poets and Psalmists*, 1976
- Kramer, S.N., *Sumerian Literature*, 1942
- Kramer, S.N., *Sumerian Texts in the Museum of the Ancient Orient, Istanbul*, 1943-1949
- Kramer, S.N., *Sumerische Literarische Texte aus Nippur*, 1961
- Kramer Anniversary Volume, 1976
- Labat, R., *Manuel d'épigraphie Akkadienne. Signes – Syllabaire – Idéogrammes*, 1963
- Lambert, W.G., *Babylonian Wisdom Literature*, 1960
- Lambert, W.G. and Millard, A.R., *Atra-Hasis, the Babylonian Story of the Flood*, 1969
- Langdon, S., *Babylonian Liturgies*, 1913.
- Langdon, S., *Babylonian Wisdom*. 1923.
- Langdon, S., « *Enuma Elish* » – *The Babylonian Epic of Creation*, 1923
- Langdon, S., *Excavations at Kish*, 1924

- Langdon, S., *Historical and Religious Texts*, 1914
- Langdon, S., *Semitic Mythology*, 1964
- Langdon, S., *Sumerian and Babylonian Psalms*, 1909
- Langdon, S., *The Sumerian Epic of Paradise*, 1915
- Langdon, S., *Sumerian and Semitic Religious and Historical Texts*, 1923
- Langdon, S., *Sumerian Liturgical Texts*, 1917
- Langdon, S., *Sumerian Liturgies and Psalms*, 1919
- Langdon, S., *Sumerians and Semites in Babylon*, 1908
- Langdon, S., *Tablets from the Archives of Drehem*, 1911
- Langdon, S., *Tammuz and Ishtar*, 1914
- Langdon, S. and Gardiner, A.H., *The Treaty of Alliance*, 1920
- Legrain, L., *Historical Fragments*, 1922
- Legrain, L., *Royal Inscriptions and Fragments from Nippur and Babylon*, 1926
- Legrain, L., *Les Temps des Rois d'Ur*, 1912
- Legrain, L., *Ur Excavations*, 1936
- Lepsius, K.R., *Denkmäler aus Aegypten*, 1849-1958
- Luckenbill, D.D., *Ancient Records of Assyria and Babylonia*, 1926-1927
- Luckenbill, D.D., *Hittite Treaties and Letters*, 1921

- Lutz, H.F., *Selected Sumerian and Babylonian Texts*, 1919
- Lutz, H.F., *Sumerian Temple Records of the Late Ur Dynasty*, 1912
- Mazar, B., *The World History of the Jewish People*, 1970
- Mencken, A., *Designing and Building the Great Pyramid*, 1963
- Mercer, S.A.B., *The Tel el-Amarna Tablets*, 1939
- Mortgat, A., *Die Entstehung der sumerischen Hochkultur*, 1945
- Mortgat, A., *Vorderasiatische Rollsiegel*, 1940
- Müller, M., *Asien und Europa nach Altaegyptischer Denkmötern*, 1893
- Müller, M., *Der Bündnisvertrag Ramses II und der Chetiterkönigs*, 1902
- Müller-Karpe, H. *Handbuch der Vorgeschichte*, 1966-1968
- Nies, J.B., *Ur Dynasty Tablets*, 1920
- Nies, J.B. and Keiser, C.E., *Historical, Religious and Economic Texts and Antiquities*, 1920
- Oppenheim, A.L., *The Interpretation of Dreams in the Ancient Near East*, 1956
- Oppenheim, A.L., *Mesopotamian Mythology*, 1950
- Oppert, J., *La Chronologie de la Genèse*, Impr. de Cerf, 1895
- Otten, H., *Mythen vom Gotte Kumarbi*, 1950.
- Otten, H., *Die Überlieferung des Telepinu-Mythus*, 1942

- Parrot, A., *The Arts of Assyria*, 1961
- Parrot, A., *Sumer-the Dawn of Art*, 1961
- Parrot, A., *Tello*, 1948
- Parrot, A., *Zigurrats et Tour de Babel*, Albin Michel, 1949
- Paul Haupt Anniversary Volume, 1926.
- Perring, J.E., *The Pyramids of Gizeh From Actual Survey and Measurement*, 1839
- Petrie, W.M.F., *The Pyramids and Temples of Gizeh*, 1883-1885
- Petrie, W.M.F., *Researches on the Great Pyramid*, 1874
- Petrie, W.M.F., *The Royal Tombs of the First Dynasty*, 1900
- Poebel, A., *Historical Texts*, 1914
- Poebel, A., *Miscellaneous Studies*, 1947
- Poebel, A., *Sumerische Studien*, 1921
- Pohl, A., *Rechts- und Verwaltungsurkunden der III Dynastie von Ur*, 1937
- Priece, L.M., *The Great Cylinder Inscriptions of Gudea*, 1927
- Pritchard, J.B., *The Ancient Near East in Pictures Relating to the Old Testament*, 1969
- Pritchard, J.B., *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament*, 1969
- Quibell, J.E., *Hierkanopolis*, 1900

- Radau, H., *Early Babylonian History*, 1900
- Radau, H., *NIN-IB, The Determiner of Fates*, 1910
- Radau, H., *Sumerian Hymns and Prayers to the God Dumuri*, 1913
- Radau, H., *Sumerian Hymns and Prayers to the God Ninib*, 1911
- Rawlinson, H., *The Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, 1861-1909
- Rawlinson, H.G., *India*, 1952
- Reiner, E., *Shurpu, A Collection of Sumerian and Akkadian Incantations*, 1958
- Reisner, G. *Sumerisch-Babyionische Hymnen*. 1896. *Tempelurkunden aus Telloh*, 1901
- Renger, J., *Götternamen in der Altbabylonischen Zeit*, 1967
- Ringgren, K.V.H., *Religions of the Ancient Near East*, 1973
- Roberts, J.J.M., *The Earliest Semitic Religions*, 1972
- Roberts, A. and Donaldson, J., *The Ante-Nicene Fathers*, 1918
- Roux, O., *Ancient Iraq*, 1964
- Rutherford, A., *The Great Pyramid Series*, 1950
- Saggs, H.W.F., *The Encounter with the Divine in Mesopotamia and Israel*, 1976
- Saggs, H.W.F., *The Greatness That Was Babylon*, 1962

- Salonen, A., *Die Landfahrzeuge des Alten Mesopotamien*, 1951
- Salonen, A., *Nautica Babylonica*, 1942
- Salonen, A., *Die Waffen der Alten Mesopotamier*, 1965
- Salonen, A., *Die Wasserfahrzeuge in Babylon*, 1939
- Sayce, A.H., *The Ancient Empires of the East*, 1884
- Sayce, A.H., *The Religion of the Ancients Babylonians*, 1888
- Schmandt-Besserat, D., *The Legacy of Sumer*, 1976
- Schnabel, P., *Berosos und die Babylonisch-Hellenistische Literatur*, 1923
- Schneider, N., *Die Drehem- und Djoha-Texte*, 1932
- Schneider, N., *Die Götternamen von Ur III*, 1939
- Schneider, N., *Götterschiffe im Ur III-Reich*, 1946
- Schneider, N., *Die Siegellegenden der Geschäfts-urkunden der Stadt Ur*, 1950
- Schneider, N., *Die Zeitbestimmungen der Wirtschaftsurkunden von Ur III*, 1936
- Schrader, E., *The Cuneiform Inscriptions and the Old Testament*, 1885
- Schrader, E., *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1902
- Schroeder, O., *Keilschrifttexte aus Assur Verschiedenen Inhalts*, 1920

- Scott, J.A., *A Comparative Study of Hesiod and Pindar*, 1898
- Sethe, K.H., *Amun und die Acht Urgötter von Hermopolis*, 1930
- Sethe, K.H., *Die Hatschepsut Problem*, 1932
- Sethe, K.H., *Urgeschichte und älteste Religion der Ägypter*, 1930
- Sjöberg, A.W., *Der Mondgott Nanna-Suen in der Sumerischen Überlieferung*, 1960
- Sjöberg, A.W., *Nungal in the Ekur*, 1973
- Sjöberg, A.W., *Three Hymns to the God Ningishrida*, 1975
- Smith, S., *A History of Babylon and Assyria*, 1910-1928
- Smyth, C.P., *Our Inheritance in the Great Pyramid*, 1877
- Soden, W. von., *Sumerische und Akkadische Hymnen und Gebete*, 1953
- Sollberger, E., *Corpus des inscriptions « royales » présargoniques de Lagash*, 1956
- Speiser, E.A., *Genesis*, 1964
- Speiser, E.A., *Mesopotamian Origins*, 1930
- Studies Presented to A. L. Oppenheim, 1964
- Tadmor, H. and Weinfeld, M., *History, Historiography and Interpretation*, 1983
- Tallqvist, K.L., *Akkadische Götterepitheta*, 1938

- Tallqvist, K.L., *Assyrische Beschwörungen, Series Maqlu*, 1895
- Thompson, R.C., *The Devils and Evil Spirits of Babylonia*, 1903
- Thompson, R.C., *The Reports of the Magicians and Astrologers of Nineveh and Babylon*, 1900
- Thureau-Dangin, F., *Les Cylindres de Gudéa*, 1925
- Thureau-Dangin, F., *Les Inscriptions de Shumer et Akkad*, 1905. Réédition BiblioLife, LLC. 2009.
- Thureau-Dangin, F., *Recueil de tablettes chaldéennes*. E. Leroux, 1903
- Thureau-Dangin, F., *Rituels accadiens*, 1921. Réédition Ulan Press, 2012
- Thureau-Dangin, F., *Die sumerischen und akkadischen Königsinschriften*, 1907
- Thureau-Dangin, F., *Tablettes d'Uruk*, 1922
- Ungnad, A. *Die Religion der Babylonier und Assyrer*, 1921
- Vian, F., *La Guerre des Géants*, 1952. Réédition Klincksieck, 1975
- Walcot, P., *Hesiod and the Near East*, 1966
- Ward, W.H., *Hittite Gods in Hittite Art*, 1899
- Weber, O., *Die Literatur der Babylonier und Assyrer*, 1907
- Weihert, E. von., *Der Babylonische Gott Nergal*, 1971

- Wheeler, M., *Early India and Pakistan*, 1959
- Wheeler, M., *The Indus Civilization*, 1968
- Wilcke, C., *Das Lugalbanda Epos*, 1969
- Wilcke, C., *Sumerische literarische Texte*, 1973
- Wilson, J.V.K. and Vanstiphout, H., *The Rebel Lands*, 1979
- Wilson, R.R., *Genealogy and History in the Biblical World*, 1977
- Winckler, H., *Altorientalische Forschungen*, 1897-1906
- Winckler, H., *Altorientalische Geschichts-Auffassung*, 1906
- Winckler, H., *Sammlung von Keilschrifttexten*, 1893-1895
- Wiseman, D.J., *Chronicles of Chaldean Kings*, 1956
- Witzel, M., *Keilinschriftliche Studien*, 1918-1925
- Witzel, M., *Tammuz-Liturgien und Verwandtes*, 1935
- Woolley, C.L., *Abraham: Recent Discoveries and Hebrew Origins*, 1936
- Woolley, C.L., *Excavations at Ur*, 1923
- Woolley, C.L., *Ur of the Chaldees*, 1930
- Woolley, C.L., *The Ziggurat and Its Surroundings*, 1939
- Zimmern, H., *Sumerische Kultlieder aus altbabylonischer Zeit*, 1912-1913
- Zimmern, H., *Zum Babylonischen Neujahrfest*, 1918

Notes

CHAPITRE 1 - Guerres de l'homme

- 1 Il mesure 2,90 mètres de long sur 0,16 mètre de haut, supporte dix-neuf colonnes de dix-sept ou dix-huit lignes, la fin est amputée. NDT.
- 2 Livre d'Ézéchiél, 39:3. NDT.
- 3 Roi de Napata et pharaon de la XXV^e dynastie « koushite » (-752 à -721 ou -747 à -716). NDT.

CHAPITRE 2 - Les aventures d'Horus et Seth

- 4 L'auteur reprend l'expression du *Papyrus Chester Beatty I* (XX^e dynastie), publié en 1931, que les égyptologues connaissent sous le titre moderne des

Aventures d'Horus et Seth, en anglais *The contendings of Horus and Seth* – « Horus contre Seth ». NDT.

- 5 *Die Sage Von Der Geflugelten Sonnenscheibe*, republié par Kessinger Publishing, 2009. Ouvrage non traduit en français. On se reportera en outre au *Mythe d'Horus*, établi par henri-Édouard Naville (1844-1926), égyptologue suisse ami de Brugsch qui copia les inscriptions du temple d'Horus à Edfou en 1870. NDT.
- 6 *Egypt in Nubia*, Hutchinson, 1965. Ouvrage non traduit en français. NDT.
- 7 *The Gods of the Egyptians or Studies in Egyptian Mythology*, Adamant Media Corporation, 2001, ou Nabu Press, 2011. Ouvrage non traduit en français. NDT.
- 8 Entre autres éditions, Les Belles Lettres, 2003. NDT.
- 9 *The Royal Tombs of the First Dynasty, 1900-1901*, Nabu Press, rééd. 2010. Ouvrage non traduit en français. NDT.
- 10 *Horus, Royal God of Egypt*, Grafton, 1942. NDT.
- 11 *Egyptian Mythology*, 1^{re} parution 1918, Dover

Publications, nouvelle édition 2005. NDT

CHAPITRE 3 - Zeus et Indra lanceurs de missiles

- 12 Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Érato, Polymnie, Uranie et Calliope. NDT.
- 13 Avec l'aimable autorisation des enfants de Philippe Remacle, *in memoriam*, traduction sous la direction de Caroline Carrat, site : L'Antiquité grecque et latine et du Moyen Âge, <http://remacle.org/>. NDT.
- 14 *Op. cit.* Toutes les citations de *La Théogonie* ont été puisées à la même source. NDT.
- 15 D'autres versions ont traduit « faucille ». NDT.
- 16 Jeu de mots : τιταίνω (titan), en grec *tendre, étendre, allonger*, d'où l'idée d'« enfants de sa lignée » (ceux qui l'« étendent ») qui « ont étendu, levé la main... sur lui ». NDT.
- 17 L'auteur a choisi de rendre le vocable grec βέλεα par « missiles ». Bailly, en son dictionnaire, traduit ce vocable par flèches, rocs, foudre,

javelots. NDT.

- 18 Divinité champêtre mi-homme mi-animal associée au dieu Pan. NDT.
- 19 Il s'agit du pseudo-Apollodore, auteur de la *Bibliothèque* d'abord attribuée à Apollodore d'Athènes, abrégé de la mythologie grecque. NDT.
- 20 *Baal Zaphon, Zus Kasios und der Durchgang der Israeliten durches Meer.*
- 21 La transcription en français de chacun de ces vocables connaît bien sûr une grande variété de formes. NDT.
- 22 Traduit à partir de l'interprétation en anglais de Romesh Dutt, « Mahabharata, l'épopée de l'Inde antique », *Mahabharata: the epic of ancient India*, Kitabistan, 1944, republié par Book on Demand. Ouvrage non traduit en français. Voir en outre du même auteur *The Ramayana and the Mahabharata: Condensed into English Verse*, Dover Publications, 2003. Ouvrage non traduit en français. L'œuvre n'a jamais été entièrement traduite en français. Existe une version abrégée, extraits traduits du sanskrit par Jean-Michel Péterfalvi, Flammarion, 1985. NDT.

- 23 Shusna, le *desséchant*, celui qui apporte la sécheresse.
- 24 Traduction classique d'Alexandre Langlois, 1872 : « Avec ta force victorieuse tu vas de combats en combats, tu détruis successivement les villes. »
- 25 Traduction Langlois.
- 26 *La Mythologie hindoue, son message*, 1947, rééd. Albin Michel 1980. Jean herbert a disparu en 1980. NDT.
- 27 Traduction Alexandre Langlois : « Héros pleins de vigueur, troupe amie des mortels, faites retentir, de votre voix animée par la colère, et la terre et le ciel. Et déjà, sur le siège de vos chars, ô Marouts, j'ai cru voir vos formes admirables s'élever, et briller comme l'éclair. »
- 28 La version rimée citée par l'auteur est redevable à J. Muir, « Textes sanskrits originaux ». Le rendu rimé en français est une adaptation du traducteur à partir de cette traduction anglaise. NDT.
- 29 En français dans le texte. NDT.

CHAPITRE 4 - Chroniques terriennes

- 30 Mesure impériale adoptée par le système américain. Quatre-vingt-dix furlongs équivalent à près de 20 000 kilomètres. NDT.
- 31 L'auteur rend ici au passage un implicite hommage à celui qui imagina les *Chroniques martiennes*, Isaac Asimov (1920-1992), récemment disparu. C'est depuis le début sous cette dénomination globale que Zecharia Sitchin range les ouvrages propres à sa quête toujours continuée. NDT.
- 32 Officier en charge du service de la boisson auprès d'un roi ou d'un personnage de haut rang. NDT.

CHAPITRE 5 - Guerres des dieux de jadis

- 33 *Kumarbi Mythen von Churritischen Kronos aus den hethitischen Fragmenten zusammengestellt, übersetzt und erklärt*, éditeur inconnu. Ouvrage non traduit en français. NDT.
- 34 *Mythen vom Gotte Kumarbi – Neue Fragmente*, éditeur inconnu. Ouvrage non traduit en français. NDT.

- 35 Traduction la plus proche possible du rendu du vocable *ID.DUG.GA* que les exégètes traduisent en anglais par « *Flowing leaden river* » et non « *rider* » comme l'a transcrit l'auteur. NDT.
- 36 Lire note 30, p. 99.
- 37 Références, voir chapitre 3, note 22, p. 86. NDT.
- 38 Néologisme construit sur la « gouvernance d'Enlil ». NDT.
- 39 Dans la traduction de *CosmoGenèse (Genesis revisited)*, Macro Éditions, 2012, où le même terme apparaît, le traducteur du présent livre justifie son choix de ce verbe en ces termes : « Fidèle au mieux au texte original, l'auteur utilise le verbe anglais *bind upon*. Soit « panser », « faire absorber complètement », « lier », « imprimer ». Il nous a semblé licite de rendre l'image « chirurgicale » du mot par ce verbe français précis, tout en laissant au lecteur la libre appréciation de la nuance. » NDT.

CHAPITRE 6 - L'humanité entre en scène

- 40 *The Chaldean Account of Genesis*, paru en 1876. Parmi les dernières rééditions, Nabu Press, 2010. Ouvrage non traduit en français. NDT.
- 41 *Enuma Elish: The Seven Tablets of the History of Creation*. Parmi les dernières rééditions, Cosimo inc, 2011. Ouvrage non traduit en français. NDT.
- 42 Écrit au titre ou à l'auteur erroné. NDT.
- 43 C'est en outre le nom du dieu akkadien du bétail. NDT.
- 44 Référence non disponible. NDT.
- 45 Traduction Segond. D'autres rendus traduisent par « de généalogie ou de lignée pure ». NDT.
- 46 Traduction segond. Entre crochets, apparaissent les vocables retenus par l'auteur. NDT.
- 47 L'on trouvera en PDF, à l'adresse oi.uchicago.edu/pdf/oip16.pdf, un facsimilé de *Sumerian texts of varied contents*. Et sous le titre de *Sumerian Epics and Myths*, un ouvrage publié par University of Chicago Press, 1934. NDT.
- 48 *Sumerische literarische Texte aus Nippur : Mit Vorwort und Einleitung herausgegeben*, Akademie-Verlag, 1961. Ouvrage non traduit en français. NDT.

49 *Stairways to Heaven*, traduction française à paraître chez Macro Éditions en 2014. NDT.

CHAPITRE 7 - Le partage du globe

50 Version Osterwald pour toutes les citations du chapitre 10. NDT.

51 *Stairways to Heaven*, à paraître chez Macro Éditions. NDT

52 Dite « Pierre de Strabon ». Le bimestriel *Science & Inexpliqué* revient régulièrement sur les dernières découvertes de l'architecte Jean-Pierre Houdin qui a déterminé, entre autres, les fonctions respectives des tunnels de fonction et la présence d'un « circuit noble ». Comme l'auteur, il montre que les Égyptiens avaient imaginé une entrée unique pour desservir plusieurs couloirs à la fois. Il estime qu'une anomalie demeure « dans le prolongement des chevrons de l'entrée ». Cf. *S & I*, n° 28, scienceet-inexplique.com. NDT.

CHAPITRE 8 - Le temps des guerres des

pyramides

- 53 Ou Hamite. Les Hamites ou Chamitiques sont les descendants de Cham (Ham), fils de Noé. NDT.
- 54 À paraître chez Macro Éditions. NDT.
- 55 Traduction Louis second. NDT.
- 56 Traduction empruntée à Filbluz édition 2010. NDT.
- 57 *Altorientalische Texte und Untersuchungen*, publié par Bruno Meissner et Evert Jan Brill, BiblioBazaar, 2010. NDT.
- 58 *Sumerisch-babylonische Mythen von dem Gotte Ninrag (Ninib)*, Wolf Peiser, 1903. NDT.
- 59 *Gebete und hymnen an Nergal*, Leipzig, J.C. Hinrichs, 1904. NDT.
- 60 *Miscellaneous Babylonian inscriptions*, Volume 1, Yale university Press, 1918. NDT.
- 61 *La Souveraine des dieux*, publié chez E. Leroux en 1909. NDT.

CHAPITRE 9 - Paix sur Terre

- 62 Sequoia-Elsevier, 1969. Traduit de l'anglais par

Antoinette Zundel-Bernard. *Earliest Civilizations of the Near East*, Mcgraw-Hill, réédition 1965.
NDT.

63 Rome, 1934. NDT.

64 *Sumerische und Akkadische Hymnen und Gebete* (1953, avec Wolfram von Soden). NDT.

65 Transactions of the society of Biblical Archaeology, republié chez Forgotten Books, 2012.
NDT.

CHAPITRE 10 - Piégé dans la pyramide...

66 Les égyptologues la désignent sous le nom de « linteau caché ». NDT.

67 La terminologie des égyptologues désigne volontiers les couloirs ascendants par ce terme spécifique d'« ascenderie », et par « descenderie » les couloirs qui dirigent vers la base et au-delà.
NDT.

68 Les lecteurs attentifs gagneraient à se reporter à la figure aussi souvent que nécessaire pour suivre de

près la démonstration de l'auteur. Le cas échéant, une photocopie de la figure leur éviterait des allers-retours incessants. NDT.

- 69 *Great Pyramid Passages and Chambers*, Kessinger Publishing, 2006. Ouvrage non traduit en français. NDT.
- 70 En français dans le texte. NDT.
- 71 Dans *La descente d'Inanna aux Enfers*, œuvre littéraire en langue sumérienne et akkadienne, Dumuzi pleure devant Utu et demande à ce que ses membres soient changés en membres de serpents afin d'échapper aux démons des enfers qui sont à ses trousses. NDT.
- 72 *Sumerian Mythology, A Study of Spiritual and Literary Achievement in the Third Millennium B.C.*, entre autres éditions, University of Pennsylvania Press, 2^e édition, 1998. Ouvrage non traduit en français. Mais l'on se reportera avec profit à l'ouvrage commun de Jean Botéro et samuel N. Kramer, *Lorsque les dieux faisaient l'homme (Mythologie mésopotamienne)*, Gallimard, 1989. NDT.
- 73 Dans l'œuvre de Stephen Langdon, *Sumerian and*

Semitic religious and historical texts. Oxford editions of cuneiform inscriptions, v. 1. London: Oxford University Press. 1923. NDT.

CHAPITRE 11 - « Reine je suis, reine je reste ! »

- 74 Les égyptologues se demandent si « Ménéès », « Celui qui établit », n'était pas un titre porté par les souverains de la I^{re} dynastie, Narmer et Âha. NDT.
- 75 Aujourd'hui Tell-e Malyan. NDT.
- 76 *Op. Cit.*
- 77 Dieu de la prospérité. « Shiva le frappa [...] et lui fit perdre toutes ses dents. Depuis, il est le “Dieu édenté” » (cité par *Les eaux du Léthé*, site d'un amateur de mythologies). NDT.
- 78 Sumerian Mythology, A study of Spiritual and Literary Achievement in the Third millennium B.C., *op. cit.* Mais l'on se reportera avec profit à l'ouvrage commun de Jean Botéro et Samuel N. Kramer, *Lorsque les dieux faisaient l'homme (Mythologie mésopotamienne)*, *op. cit.* NDT.

- 79 Courtisane, prostituée sacrée, au sens ici très respectueux de divinité reconnue par le dieu suprême. NDT.
- 80 Rendu par les chercheurs français par *Lugalbanda dans la grotte de la montagne*. NDT.
- 81 Rendu par les chercheurs français par *Lugalbanda et l'oiseau Anzu*. NDT.
- 82 On le dit aussi fils de Lugalbanda. NDT.
- 83 Traduction française à paraître chez Macro Éditions en 2014. NDT.
- 84 *The Sumerian King List*, éditeur non identifié. NDT.
- 85 Il existe une ambiguïté dans les appellations des monarques Sargon. Sargon d'Akkad, dont il est question ici, est parfois confondu avec un Sargon I^{er} (1850 avant J.-C.) dont l'existence même est controversée.
- 86 Tall Mardikh en Syrie actuelle. NDT.

CHAPITRE 12 - Requiem pour un désastre

- 87 Notamment ii rois, 17. NDT.
- 88 *Papyrus Leiden I 344 recto* conservé au musée des antiquités hollandais de Leyde. NDT.
- 89 Chaîne de montagnes du sud-est de la Turquie. Son appellation contemporaine, les monts Nur. NDT.
- 90 *The Curse of Agade*, Johns Hopkins University Press, 1983. On trouvera en ligne des transcriptions en français, dont celle de Pascal Attinger,
www.arch.unibe.ch/content/e8254/e9161/e9183/2
NDT.
- 91 Traduction Pascal Attinger, *op. cit.* Pour information, le texte en anglais cité par l'auteur rend le même passage de cette façon : « L'«ordre d'ekur» frappait Agadé tel un silence mortel. Agadé était glacée d'effroi, son temple, l'Ulmash, connaissait la terreur. Celle qui y vivait quitta la cité. La jeune femme abandonna son séjour. Inanna la parfaite abandonna son sanctuaire d'Agadé. » Au-delà de la nécessaire transposition dans un langage modernisé, l'on voit ici que l'auteur cite bien une traduction validée, alors que ses contempteurs lui ont souvent reproché ses libertés

par rapport aux textes. NDT.

- 92 Inversement, voici la transcription de Pascal Attinger du même passage pour montrer les hésitations des exégètes : « Avant que ne se fussent (écoulés) cinq jours, avant que ne se fussent (écoulés) dix jours, Ninurta fit (r)entrer dans son Eçumeça le... de la fonction d'*en* et la couronne royale, le *mansium* et le trône qui avaient été remis pour l'exercice de la royauté. Utu emporta l'*autorité* [ou « l'éloquence » ?] de la ville, Enki emporta son entendement, An fit remonter [selon d'autres versions, « fit sortir dans le ciel »] au milieu du ciel son terrible éclat qui avait touché au ciel [...]. NDT.
- 93 *Nin-me-sar-ra* (Nms), *Déesse de tous les ME (pouvoirs divins)*, que les spécialistes français connaissent davantage comme *L'exaltation d'Inanna*, est attribué à Enheduanna, peut-être fille d'une prêtresse sumérienne. NDT.
- 94 En français dans le texte. NDT.
- 95 Parfois transcrit sous la forme Ur-Nina, « Guerrier de Nanshe ». NDT.
- 96 1914-1979, épigraphiste, notamment chercheur au

CNRS, spécialiste de Lagash. NDT.

97 Pline mentionne les habitants d'une cité égyptienne nommée Héracléopolis. NDT.

98 *The God Ningizzida*, 1934. NDT.

CHAPITRE 13 - Abraham : les années de braise

99 *www.lirelabible.net*. NDT.

100 Linguiste-orientaliste anglais (1846-1933), professeur d'assyriologie à l'université d'Oxford de 1891 à 1919. NDT.

101 Society of Biblical Archaeology.

102 Père dominicain (1858-1940), religieux et archéologue français, il a découvert et traduit les inscriptions de la stèle d'Hammourabi en Iran. NDT

103 Somme de quatorze volumes publiée de 1924 and 1939, puis mise à jour en 1970 et terminée en 2005. NDT.

104 *Die Sogennanten Kedorlaomer-Texte*, FS Fritz hommel I, Leipzig 1917. NDT.

105 "Political and Cosmic Symbolism in Genesis 14

- and in its Babylonian Sources“, dans *Biblical Motifs*. Publié par Alexander Altmann. Cambridge, Harvard university Press, 1966. NDT.
- 106 *The Letters and Inscriptions of Hammurabi, King of Babylonia: To Which Are Added a Series of Letters of Other Kings of the First Dynasty of Babylon*, Ams Pr Inc, 1975. Ouvrage non traduit en français. Voir le cas échéant *Inscriptions de Hammourabi*, traduites et publiées avec un commentaire de J. Menant, Nabu Press, 2012. NDT.
- 107 Cette version et les suivantes sont empruntées à La Bible de Jérusalem. NDT.
- 108 *Ibidem*.
- 109 Dame M. K. Kenyon (1906-1978), archéologue éminente de la culture néolithique du croissant fertile. NDT.
- 110 *The Story of Jericho*, Hodder & Stoughton, 1940, puis Marshall Morgan & Scott, 1948, avec J. B. E. Garstang, ouvrage non traduit en français. John Garstang (1876-1956) fut un archéologue britannique spécialiste du Proche-Orient ancien. NDT.

- 111 Traduction de René Harmand, Ernest Leroux éditeur, 1911. NDT.
- 112 *Ibidem.*
- 113 *Date of the Exodus in the Light of External Evidence*, T & T Clark, 1925. Ouvrage non traduit en français. NDT.
- 114 *Egypt and the Old Testament*, University of Liverpool Press, 1922. Réédition Eca Assoc, 1997. Ouvrage non traduit en français. NDT.
- 115 *Ibidem.*
- 116 *Ibidem.*
- 117 L'homonymie apparente dans cette transcription n'existe pas en orthographe hébraïque, légèrement différente. La ville Harân est souvent transcrite *Charan*. Pour éviter toute confusion, nous avons choisi la transcription Harran pour le nom du frère d'Abraham et harân pour la ville. NDT.
- 118 *Das Alte Testament Im Lichte Des Alten Orients*, réédité tout récemment en allemand chez Ulan Press, 2012. Traduit en anglais, *The Old Testament in the light of the ancient East: manual of biblical archaeology*, éditions Williams & Norgate, 1911, mais non en français.

- Thomas Mann s'en est inspiré dans ses Métamorphoses d'Hermès. NDT.
- 119 *Der Kosmos von Sumer*, 1932. Ouvrage non traduit en français. NDT.
- 120 *War Abraham Sumerer ?*, 1934. Ouvrage non traduit en français. NDT.
- 121 Bible de Jérusalem, où Ish-Naar est rendu par « jeunes hommes ». NDT.
- 122 Assyriologue et archéologue français, 1837-1883. On trouvera un fac-similé de l'œuvre de 1875 sur <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6103134h/f>. NDT.
- 123 1819-1879, prêtre catholique britannique. NDT.
- 124 « Revue d'étude de la langue et de l'antiquité égyptiennes ». NDT.
- 125 « Les rois du chapitre 14 de la Genèse », ouvrage non traduit en français. NDT.
- 126 Bible de Jérusalem. NDT.

CHAPITRE 14 - Holocauste nucléaire

- 127 La traduction traditionnelle littérale du vocable hébreu *Netsiv melah* fut « pilier de sel ». Des

libelles moyenâgeux expliquaient le processus par lequel on pouvait se transformer en sel cristallin. Pourtant, si – comme je le pense – la langue maternelle d’Abraham et de Loth fut le sumérien, et que l’événement fut d’abord consigné, non pas en langue sémite mais en sumérien, une autre interprétation absolument différente et plus plausible du sort de la femme de Loth devient possible.

Dans un exposé présenté à l’American Oriental Society en 1918 et au fil d’un article publié par la suite dans « Contributions à l’assyriologie » (*Beiträge zur Assyriologie*), Paul Haupt avait démontré de façon probante que dans la mesure où les premières mines de sel de Sumer furent tirées des marais proches du golfe Persique, le vocable sumérien NIMUR évolua pour désigner à la fois le *sel* et la *vapeur*. Parce que la mer Morte était dénommée en hébreu *la mer de Sel*, le narrateur hébreu de la Bible interpréta sans doute de façon erronée le mot sumérien au profit de « pilier de sel » quand la femme de Loth devint en fait un « pilier vaporeux ». Plaident en ce sens les textes

ougaritiques où il est notable que la mort d'un mortel de la main d'un dieu était décrite comme « la fuite de son âme sous forme vaporeuse, à la manière d'une fumée qui sort de ses narines » (en ce sens, la légende cananéenne d'Aqhat et ses nombreux rapprochements avec les récits sur Abraham).

En réalité, dans l'*Erra Epos*, que je tiens pour le souvenir sumérien de la catastrophe nucléaire, la mort des populations était exprimée par le dieu sous cette forme :

Les populations, je les volatiliserai,
Leurs âmes deviendront vapeur.

La femme de Loth eut la malchance de faire partie de ceux qui se virent « transformés en vapeur ».

NDA.

- 128 1924, Rome, Institut biblique pontifical. NDT.
- 129 Joshua's Curse and Elisha's Miracle.
- 130 *History and Monuments of Ur*, Arno Press inc., N.Y., facsimile of 1929, 1976. NDT.
- 131 Würzburg, Augustinus-Verlag, 1955. NDT.

- 132 Università Di roma, Istituto Di Studi Del Vicino Oriente, 1969. NDT.
- 133 Faute du texte en français, consulter J. Bottéro et S. N. Kramer, *Lorsque les Dieux faisaient l'Homme*, Paris, 1989, p. 602-679.
- 134 Oxford Editions of Cuneiform Texts.
- 135 La première photo du globe terrestre a été réalisée le 14 août 1959 par le satellite américain Explorer 6. Le programme d'observation de la surface terrestre, Landsat, a été inauguré en 1972. On trouvera une image récente de la péninsule du Sinaï, réalisée par la navette, par exemple sur le site du magazine *Ciel & Espace*, www.cieletespacephotos.fr/main.php/v/Terre/Africa/00265-06high.jpg.html. NDT.
- 136 *The Reign of Ibbi-Sîn*, 1953. Thorkild Jacobsen (1904-1993) fut un spécialiste reconnu en assyriologie et en littérature sumérienne. NDT.
- 137 *Stairways to Heaven*, traduction à paraître chez le même éditeur. NDT.

Découvrez
le
catalogue
de
Macro
Éditions

COLLECTION

AUTEUR & TITRE

SCIENCE

ET

CONNAISSANCE

MASSIMO

TEODORANI,

*Synchronicité : le rapport
entre physique et psyché
de Pauli et Jung à Chopra*

RICHARD BARTLETT, Matrice

*énergétique : la science et
l'art de la transformation*

RICHARD BARTLETT, *La
Physique des miracles :
pénétrez dans le champ du
potentiel de la conscience*

AUTEURS VARIÉS, *La Science
d'avant-garde : l'homme
face à l'univers dans tous
ses états*

NOUVELLES
PISTES
THÉRAPEUTIQUES

CYNDI DALE, *Le Corps
Subtil : la Grande
Encyclopédie de l'anatomie
énergétique*

DR JOHN O. A. PAGANO,
*Guérir du psoriasis :
l'alternative naturelle*

RAUL VERGINI,
*Hypothyroïdie : une
urgence méconnue*

DÉVELOPPEMENT
PERSONNEL

JOSAYA, *Ho'oponopono : la paix commence à partir de vous. Remettre chaque chose à sa place*

NAPOLEON HILL, *Réussir : rien dans les poches, tout dans la tête*

ERIC DE LA PARRA PAZ, *La PNL avec les enfants. Techniques, valeurs et comportements pour augmenter la confiance en soi de vos enfants*

SAVOIRS
ANCIENS

ZECHARIA SITCHIN, *Quand les géants dominaient sur Terre*

ZECHARIA SITCHIN, *Le Livre*

perdu du dieu Enki

ZECHARIA SITCHIN,
*CosmoGenèse : les
preuves scientifiques de
l'existence de la planète
cachée à l'origine de
l'humanité*

SUSAN SHUMSKY, *Ascension.*
*La clé secrète de
l'immortalité*

VÉRITÉS
CACHÉES

**MARCO DELLA LUNA ET
PAOLO CIONI,** *Neuro-
Esclaves*

DAVID ICKE, *Le Guide David
Icke de la Conspiration
Mondiale*

Vous pouvez vous procurer ces titres en librairie ou
les commander directement à notre diffuseur

en France et au Benelux :

DG DIFFUSION : ZI de Boques, rue Gutenberg –
31750 Escalquens (France)

info@dgdiffusion.com – Tél : +33 (0)5 61 00 09 99

– Fax : +33 (0)5 61 00 23 12

au Canada :

PROLOGUE INC. : 1650, boulevard Lionel-
Bertrand - Boisbriand (Québec) J7H 1N7, Canada
fpaquette@prologue.ca – Tél : (450) 434-0306 – Fax
: (450) 434-2627

en Suisse :

TRANSAT Diffusion SA - distribution SERVIDIS
SA : Ch. des Chalets 7 – 1279 Chavannes-de-Bogis
(Suisse)
commande@servidis.ch – Tél : +41 (0)22 96 09 525
– Fax : +41 (0)22 77 66 364

Pour de plus amples informations sur notre
production,
écrivez à : info@macroeditions.com ou visitez notre
site www.macroeditions.com

Du même auteur

ZECHARIA SITCHIN

*Quand les géants dominaient
sur Terre*

Dieux, demi-dieux et ancêtres de
l'homme : la preuve de notre ADN
extraterrestre

Quelle est l'origine du monde ?
Selon Sitchin, Adam fut

génétiqnement programmé il y a environ 300 000 ans, lorsque les gènes des Anunanki furent croisés avec ceux d'un hominidé. Puis, selon la Bible, des mariages mixtes furent célébrés : sur Terre vécurent les Géants qui prirent pour épouses les descendantes d'Adam, d'où naquirent des « héros » : des êtres que l'auteur associe aux demi-dieux des traditions sumériennes et babyloniennes.

Descendons-nous donc tous des dieux ? Dans ce livre passionnant, véritable sommet de son œuvre, Zecharia Sitchin analyse pas à pas un nombre impressionnant d'inscriptions anciennes et d'objets, ce qui le conduit à la stupéfiante conclusion :

deux des plus extraordinaires de ces tombes furent la dernière demeure d'un couple de divinités anunnaki. Sitchin révèle en outre l'existence d'une source d'ADN en mesure de démontrer la véracité des contes bibliques et sumériens. Elle est la preuve matérielle sans appel d'une présence extraterrestre sur terre dans le passé. Elle offre l'opportunité scientifique sans précédent de trouver « le chaînon manquant » de l'évolution humaine, à la fois porteur des secrets de la longévité et réponse au mystère fondamental de la vie et de la mort.

© 2010 Macro Éditions

Du même auteur

ZECHARIA SITCHIN

La Fin des Temps

« Reviendront-ils ? Et si oui, quand ? »

Les deux questions – et leurs réponses – qu’attendaient depuis 27 ans les millions de lecteurs des *Chroniques terriennes* de Zecharia Sitchin de par le monde. « Ils », les Anunnaki. Les

dieux créateurs de l'homme.

À l'issue de sa vie sur la planète Terre qu'il connaissait si bien pour l'avoir explorée en tout sens, ce chercheur iconoclaste disparu à 90 ans signe son treizième et ultime livre depuis *La Douzième Planète*, tous consacrés à une seule thèse, obsédante, passionnante, révoltante, inouïe : sommes-nous, en tant qu'êtres humains, le fruit d'une manipulation génétique, orchestrée il y a près de 300 000 ans par les « dieux » qui vivent sur la « douzième planète », géante et excentrée, du système solaire, Nibiru ?

« Reviendront-ils ? Et si oui, quand ? » Sitchin répond à ces deux

questions dans l'ultime chapitre de ce livre synthèse qui rassemble tout le savoir qu'il a accumulé depuis tant d'années, en journaliste et en scientifique. Il a voulu faire de *La Fin des Temps* le point d'orgue de sa quête dont l'*establishment* scientifique et les pouvoirs politiques ne veulent pas entendre parler.

Vous tenez entre les mains les ultimes réponses. Osez les connaître.

Du même auteur

ZECHARIA SITCHIN

Le Livre perdu du dieu Enki

Mémoires et prophéties d'un dieu
extraterrestre

Les Chroniques terriennes, série à succès de Zecharia Sitchin, nous ont dévoilé la version de l'humanité concernant notre création par les

Anunnaki, « ceux qui des cieux sont venus sur la Terre », telle qu'elle fut rapportée sur d'anciennes tablettes d'argile et autres objets sumériens.

Dans *Le Livre perdu du dieu Enki*, nous découvrons cette saga sous un angle différent à travers le récit autobiographique très élaboré du seigneur Enki, un dieu anunnaki, qui relate l'arrivée sur Terre de ces extraterrestres depuis Nibiru, la 12^e planète. Le but de leur colonisation : l'or qui permettrait de régénérer l'atmosphère mourante de leur planète d'origine. La découverte de ce métal précieux se solde par la création de l'*Homo sapiens* (la race humaine) par les Anunnaki pour extraire cette

importante ressource.

Dans ses précédents travaux, Sitchin a rédigé l'histoire complète de l'impact des Anunnaki sur la civilisation humaine en temps de paix comme en temps de guerre à partir de fragments dispersés dans des sources sumériennes, akkadiennes, babyloniennes, assyriennes, hittites, égyptiennes, canaanites et israélites : les «mythes» de tous les peuples de l'Antiquité dans le Vieux Monde comme dans le Nouveau. Cependant, ces comptes rendus ne nous livraient pas la perspective des Anunnaki. Comment était la vie sur leur planète ? Quels motifs les ont poussés à s'établir sur Terre, et qu'est-ce qui les

a éloignés de leur terre d'adoption ?

© 2011 Macro Éditions

Aux
lecteurs
de
MACRO
ÉDITIONS



**Ce livre est publié dans la collection
« Savoirs Anciens » de *Macro Éditions*.
il est également disponible en version e-book sur
le site www.macrolivres.com**

*À vous tous qui recherchez de nouvelles techniques
pour mieux vivre et ressentir un bien-être plus
profond...*

*À vous tous qui désirez réaliser vos rêves...
À vous tous qui êtes ouverts à l'innovation, prêts à
remettre en question
vos convictions et à changer vos habitudes les plus
ancrées...*

*... **Macro Éditions** dédie ses livres.*

Macro Éditions traite sans tabous les sujets au cœur de l'actualité, tous ceux qui correspondent à vos attentes : spiritualité ; métamorphose du « soi » ; santé du corps, de l'âme et de l'esprit ; nouvelle science et sagesse antique. Vous trouverez l'art de guérir et sa multiplicité de moyens.

Et cela grâce à l'enseignement des plus grands maîtres dont notre maison d'édition se fait le porte-parole.

Venez découvrir notre catalogue complet sur notre
site

www.macrolivres.com



Grâce à cette application gratuite, vous aurez toujours à portée de main le catalogue complet de *Macro Éditions* et recevrez les mises à jour de nos nouveautés

Renseignements à :
contact@macrolivres.com

Notice bibliographique

Guerres des dieux, guerres des hommes /
Cesena - Italie : *Macro Éditions*, 2013 512 p. ;
20,5 cm (Savoirs Anciens)

Titre original : *The Wars of Gods and Men*,
Zecharia Sitchin

Traduction d'Olivier Magnan
ISBN 978-88-6229-306-8